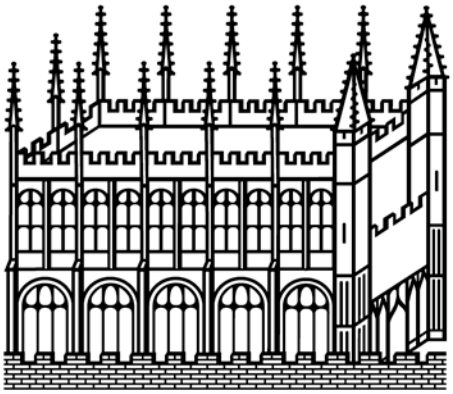


Bodleian Libraries

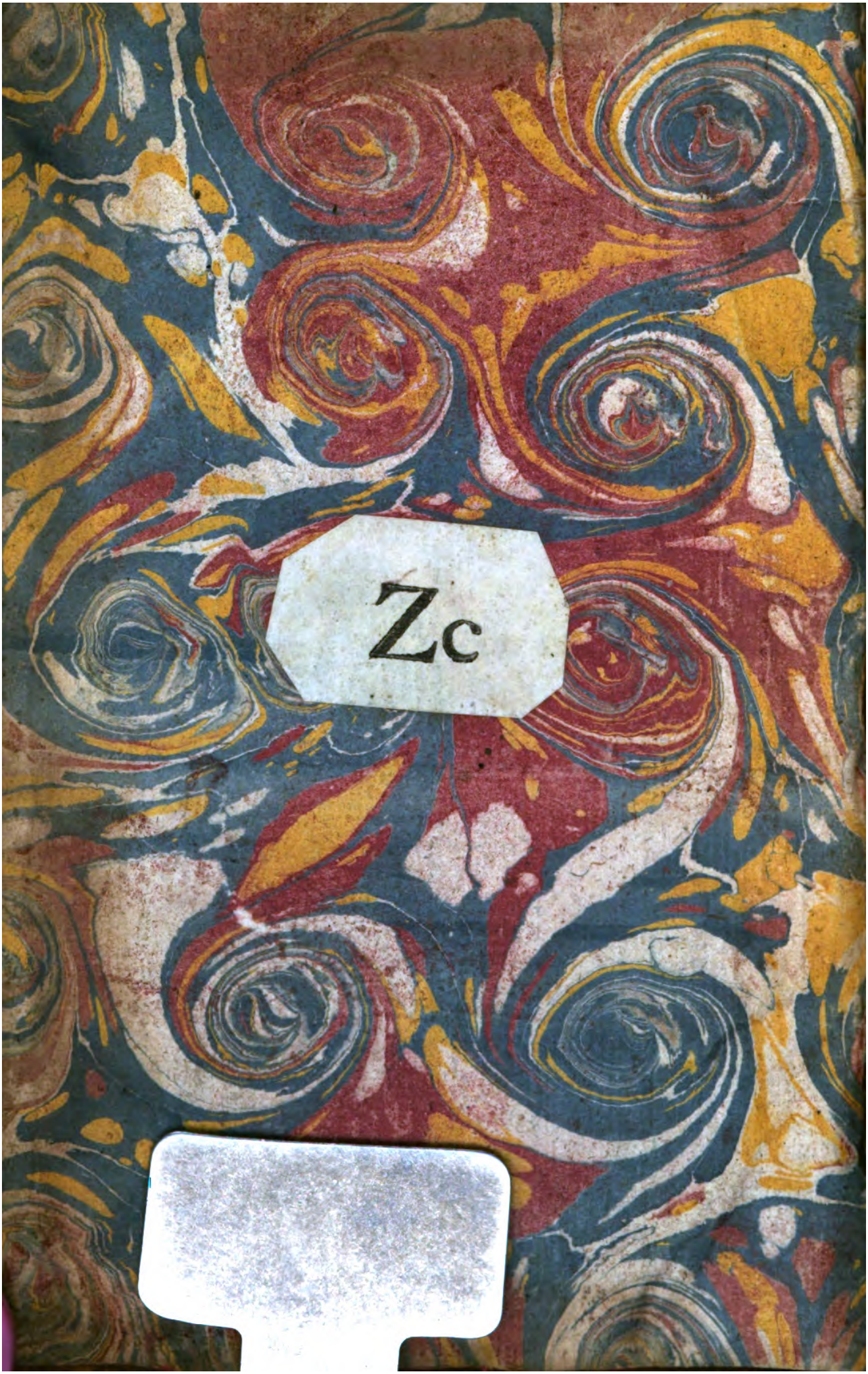
UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.


Zc

Vet. Fr. II B. 1275

[Saint-Hyacinthe
(Thémiseul de)]
first publ. La Haye, 1716
as Mémoires littéraires
par M. D. L. R. G.

See Barbier III 231.

Coll.

front & 2 posts. Lacks the
Tome II Title page at
p. 259.

J. H. P. Chadwick.

UNI VERO.
F. Bleyswyck del & fect.

MATANASIANA,

OU

MEMOIRES

LITTERAIRES,

HISTORIQUES,

ET

CRITIQUES,

DU DOCTEUR

MATANASIUS,

S. D. L. R. G.

TOME PREMIER.

A LA HAYE,

Chés la Veuve de CHARLES LE VIER,

M. DCC. XL.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
20 NOV 1979
OF OXFORD
LIBRARY

PREFACE.

JE me propoſe de lire d'une maniére qui m'apporte plus de profit que je n'en ai retiré des lectures que j'ai faites juſques à préſent. Pour y réuſſir je ferai des Extraits des Livres que je choiſirai; & je tâcherai de les faire avec tant d'exactitude & de netteté, qu'on y trouvera une parfaite repréſentation des Ouvrages dont j'aurai fait ces Extraits. J'y joindrai des remarques qui y auront un rapport naturel, & je donnerai le tout au Public, pour qu'il en faſſe ſon profit & ſon divertiſſement, ſi je réuſſis.

Je ne ſai pas ſi j'ai des forces ſuffiſantes pour une pareille entrepriſe : je me ſuis éprouvé & je l'ai cru; non pas que j'aie cru m'en aquiter dans toute la perfection, mais au moins d'une maniére aſſez bonne & aſſez exacte pour que ces

Mémoires fuſſent paſſables. Mon amour pour les Sciences eſt peut-être ce qui m'a ſéduit ; dupe de ſes paſſions on préſume preſque toûjours de ſoi-même, & l'on ſe croit aiſément en état de tout entreprendre, quand on a l'envie de tout ſavoir.

Mais une choſe de laquelle j'oſerai répondre, c'eſt que mon amour pour la vérité ſera inaltérable, que rien ne ſera capable de me la faire déguiſer, qu'elle animera tous mes ſoins, toutes mes recherches & toutes mes critiques.

Ainſi l'on peut me conſiderer dans ces Mémoires ſous deux idées différentes, comme *Hiſtorien*, & comme *Critique* : entant qu'*Hiſtorien* je ne dois être d'aucun païs, ni d'aucun parti ; je ne dois avoir pour but ni d'offenſer ni de plaire, me ſouvenant de cette belle parole de *Thucydide*, rapportée par *Lucien*, qu'*il vaut mieux déplaire*

en diſant la vérité, que de plaire en contant des fables. Entant que *Critique,* les matiéres, ou les maniéres dont elles ſeront traitées, détermineront mes jugemens & mes remarques ; ce ſera aux Lecteurs éclairés à me reprendre lorsque je me tromperai, proteſtant que je me tiendrai très obligé à tous ceux qui le feront, pourvû-que ce ſoit ſans ces traits, dont tout autre qu'un Auteur même ſe trouveroit offenſé.

Dans les choſes, qui regarderont la Religion, je ne prendrai parti que contre les *Athées* & les *Intolerans*, dans quelque Secte que je les trouve ; & dans les choſes, qui regardent le Gouvernement, je ne ſoûtiendrai que les loix de la nature, perſuadé qu'elles ſont inaltérables, que l'homme, qui abandonne les priviléges que DIEU lui a donnés, ſe rend indigne de toutes ſes graces.

PREFACE.

Je croi bien, ſi ces Mémoires ont quelque réuſſite, que ce que je dis ici attirera contre moi beaucoup de mauvais diſcours, mais les honnêtes gens n'y ſeront pas trompés; ceux qui ont de la Religion ſavent qu'il faut être doux, charitable, compatiſſant; que la converſion des cœurs eſt l'ouvrage de DIEU, & non celui des hommes; que la perſécution & la contrainte ne peuvent faire que des *Impies* & des *Hypocrites*. Ceux qui aiment l'ordre ne flattent point la Tyrannie; ils ſavent que le bon citoyen ne ſe trouve que dans l'honnête homme; que ceux qui ſoûtiennent l'obéiſſance paſſive, ne ſont que des lâches, prêts à ſacrifier à leurs intérêts particuliers, le bien de l'Etat, l'honneur & le bien du Prince même qu'ils encenſent; les hommes généreux ont pour leurs Princes un reſpet ſincére, leur dévoûment eſt abſolu, & éga-

également attachés au bonheur de leur païs & à la gloire de leurs Souverains, ils ſont toûjours prêts à s'immoler eux-mêmes pour l'un & pour l'autre.

Voilà les principes que je ſoûtiendrai dans toutes les occaſions où j'aurai lieu de le faire : on peut ne prendre aucun parti par rapport aux ſentimens ou aux païs qui diviſent les hommes, mais il faut ſoûtenir celui d'honnête homme, & faire toûjours valoir ce qui en fait le caractére eſſentiel, & ce qui peut principalement contribuer au bien de la Société.

Après ce que je viens de dire, j'entrerai dans un détail plus précis du plan que je me ſuis propoſé pour ces Mémoires.

Le prémier Article ſera toûjours une Diſſertation ſur les *Sciences* ou ſur les *Arts*, ſelon l'ordre naturel, où l'on paſſe des plus ſimples aux plus compoſés.

Le ſecond Article ſera toûjours l'Extrait d'un Livre, qui traitera poſitivement de quelque *Science* ou de quelque *Art ;* j'obſerverai encore d'aller des plus ſimples aux plus compoſés, ainſi de la *Grammaire*, par exemple, je paſſerai à la *Rhétorique*, de la *Rhétorique* à la *Logique*, de cette derniére à l'*Ontologie*, & de là je pourrai deſcendre aux Sciences qui *traitent de la Grandeur en général*, paſſer à la *Métaphyſique*, à la *Phyſique*, & venir aux Sciences dont les principes & les éclairciſſemens ſont renfermés dans ces trois derniéres: ainſi des *Arts*.

Il faut remarquer que pour remplir ce deſſein, je n'ai pas beſoin d'avoir en moi-même un grand fonds de ſcience: comme cet Article ne ſera qu'un Extrait des Livres, où les Sciences dont je parlerai ſeront approfondies, je n'ai beſoin que de travailler aſſez pour me rendre capable d'entendre ces

Li-

Livres; Et s'ils ne me ſuffiſent pas par eux-mêmes, je pourrai conſulter des perſonnes capables de m'en faciliter l'intelligence; ſi je ne puis l'aquerir, j'eſpére que je ſerai aſſez ſage pour avouer mon ignorance & me taire, ou pour ſouffrir avec reconnoiſſance la cenſure des fautes que j'aurai faites.

Le troiſiême Article & les ſuivans ne ſeront compoſés que d'Extraits de Mémoires ou de Lettres qui regarderont quelques Livres, ou quelques ſujets conſidérables par leur importance, par leur rareté, par leur ſingularité, ou par le bruit que certaines matiéres, certains Livres, ou certains Auteurs auront fait dans le monde. J'inſérerai avec plaiſir toutes les Piéces qui me tomberont entre les mains, pourvû-qu'elles ſoient bonnes. *Moliniſtes, Janſeniſtes; Cocceiens, Voetiens; Protecteurs des Anciens, Défenſeurs des Modernes; Carteſiens,*

ſens, *Péripatéticiens* ; tout y ſera bien reçû : j'inférerai tout, le Public jugera.

J'oubliois de dire qu'après avoir donné l'Extrait d'un Ouvrage, je tâcherai de donner la Vie de ſon Auteur, & s'il y a quelques Piéces qui ſe trouvent dans une édition, & qui ne ſoient pas dans les autres, je ferai imprimer ces piéces, afin que ces Mémoires puiſſent ſervir à completer, pour ainſi dire, les éditions défectueuſes. Ceci me paroît aſſez utile pour que j'oſe prier les Savans de m'aider de leurs découvertes, & de me faciliter le moyen de remplir ce deſſein.

Voilà mon plan en général : je devrois dire quelque choſe des Articles qui compoſent ce prémier Tome en particulier, mais comme cette Préface n'en eſt pas ſéparée, le Lecteur pourra les feuilleter, ou s'en inſtruire en liſant la Table ſuivante.

TA-

TABLE DES ARTICLES

Contenus dans ce Tome.

ARTICLE I.

Eſſai Philologique touchant la Science en général, ſon importance, & ſon véritable but, pag. 1.

ART. II.

Extrait de la Grammaire Générale & Raiſonnée, p. 85.
Remarques à l'occaſion de cet Extrait, p. 134.
ſur la Société de Port-Royal, p. 136.
de la Langue Françoiſe, p. 145.
de la Langue Angloiſe, p. 148.
de la Langue Italienne, p. 153.
de la Langue Eſpagnole, p. 157.
des Langues Hollandoiſe & Allemande, p. 159.
de la Langue Latine, p. 163.
de la Langue Gréque, p. 167.
de la Langue Arabe, p. 171.
de la Langue Hébraïque, p. 176.

des

TABLE

des Langues Samaritaine, Chaldaïque, Syriaque, Ethiopienne, Perſienne, Armenienne, Tartare & Chinoiſe, p. 185.

ART. III.

Extrait de deux Ouvrages de JAN MAROT, *p.* 195.

Voyage de Genes par le Roi LOVIS *douziême de ce nom,* PERE DV PEVPLE, *p.* 195.

Voyage de Véniſe par le Roi LOVIS *douziême de ce nom* PERE DV PEVPLE, *p.* 204.

ART. IV.

Extrait des autres Ouvrages de JAN MAROT, *p.* 224.

Remarques ſur la perſonne & les Ouvrages de JAN MAROT, *p.* 249.

ART. V.

Extrait des Oeuvres de CODRUS URCEUS, *p.* 259.

Vie de CODRUS, *p.* 309.

Re-

DES ARTICLES.

Remarques à l'occaſion de cet Extrait, p. 327.

ART. VI.

Mémoire touchant ERASME, *p.* 326.

*Réfutation de l'Apologie d'*ERASME, *imprimée dans les Mémoires de Trevoux Juin* 1714. *p.* 339.

*Réponſe à la Réfutation de l'Apologie d'*ERASME, *p.* 355.

ART. VII.

Témoignage des ſens contre les ſens, p. 395.

ART. VIII.

Lettre ſur une Brochure qui parut en 1715. *p.* 402.

L'Athéiſme découvert par le R. P. HARDOUIN *Jéſuite dans les Ecrits de tous les Péres de l'Egliſe & des Philoſophes modernes, p.* 403.

Lettre touchant la précedente Brochure, p. 435.

TABLE DES ARTICLES.

ART. IX.

Lettre de Monſieur.... à Monſieur ſur un Livre intitulé, Traité où eſt examiné à fonds la queſtion agitée en ce temps, ſavoir ſi un Proteſtant, laiſſant la Religion Proteſtante pour embraſſer celle de Rome, peut ſe ſauver dans la Religion Romaine, &c. p. 447.

ART. X.

Lettre touchant le Livre intitulé, De l'action de DIEU *ſur les créatures. Traité dans lequel on prouve la Prémotion phyſique par le raiſonnement. A Paris chez Babuty* 1713. *p.* 466.

ART. XI.

Autre Lettre ſur le même Livre, p. 472.

AVERTISSEMENT
DU
LIBRAIRE.

CERTAINS Ouvrages diſparoiſſent quelquefois tout à-coup, & ſe rencontrent auſſi peu dans le Commerce de la Librairie, que les Ecrits de Wicleff & de Servet. Là-deſſus, bien des Curieux s'imaginent, que tous les Exemplaires en ſont abſolument diſperſés, &, par conſéquent, extraordinairement rares. Mais, rien moins que cela. Des Raiſons de Prudence & d'Intérêt nous obligent à ſéqueſtrer quelquefois ainſi certaines Editions du Commerce public: & nous ne ſongeons à les y reproduire, que lorſque ces Raiſons-là viennent à ceſſer.

C'EST ainſi, par éxemple, que l'*Architecture de Vignole, commentée par Daviler*; la *Deſcription des Iles de l'Archipel, traduite du Hollandois de*

Dapper; la *Géographie de Du Pleſſis-Martineau*; & pluſieurs autres Livres imprimez par les *Huguétans*; étoient devenus preſque introuvables, paſſoient pour fort rares, & ne rentrérent enfin dans le Commerce, qu'après avoir été pendant plus de vingt Ans renfermez dans leurs Magazins: & c'eſt ainſi qu'y reparoit aujourd'hui le préſent Ouvrage, que des Raiſons, dont le Public n'a que faire, avoient tenu pendant très long-tems renfermé de même.

On ne prétend nullement en impoſer aux Lecteurs, en le leur reproduiſant ſous le Nom de Matanasiana. On a ſeulement voulu leur expliquer, par ce Mot, ce que les Lettres miſtérieuſes & énigmatiques de ſon Titre ne leur auroient jamais fait comprendre; ſavoir, qu'il eſt de la Façon de l'Auteur des *Remarques ſur le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu*, & les

diſpoſer

diſpoſer par-là à recevoir plus agréablement ſes *Mémoires Littéraires, Hiſtoriques, & Critiques*; dans leſquels, s'ils ne retrouvent pas l'*Agréable* auſſi abondamment que dans cet ingénieux Ouvrage, ils retrouveront en récompenſe autant & plus d'*Utile*.

OUTRE que c'eſt leur découvrir un Anonime diſtingué, c'eſt leur reſtituer un Recueil qu'ils ont plus d'une fois inutilement recherché: & j'ôſe me flatter, qu'ils m'en ſauront d'autant plus de Gré, qu'ils y trouveront quelques Piéces intéreſſantes, qu'ils ne rencontreroient que fort difficilement ailleurs. Telles ſont, par éxemple, la *Défenſe d'Eraſme, contre les Invectives des Journaliſtes de Trévoux*; l'*Athéïſme découvert par le Pere Hardouïn dans les Ecrits de tous les Peres de l'Egliſe, & des Philoſophes modernes*; la *Lettre*, qui le ſuit, & dans laquelle on expoſe & dévelop-

pe ſi bien les étranges Imaginations, & les impraticables Deſſeins, de ce fameux Jéſuite ; & quelques autres Morceaux de pareil Caractere.

AVIS AUX RELIEURS.

Le Titre du Tome II. doit précéder la Page 259.

Le Portrait de Codrus doit regarder la même Page 259.

Le Portrait d'Eraſme doit regarder la Page 336.

MEMOIRES LITTERAIRES.

ARTICLE I.

Eſſai Philologique touchant la Science en général, ſon importance, & ſon véritable but.

TOus les hommes ont un déſir naturel de devenir éclairés, parce qu'ils déſirent naturellement de devenir hûreux, & qu'ils ſentent bien que l'ignorance eſt la cauſe de leurs miſéres : auſſi tous les hommes travaillent-ils à apprendre quelque choſe, ſoit par la converſation, ſoit par la lecture, ſoit par la méditation. Cependant entre dix mille à peine en voyons nous un, duquel on puiſſe dire avec vérité, cet homme ſait parfaitement telle ou telle Science.

On parle de tout, on décide de tout,

on doute de tout, on mêle la vérité avec le menſonge, on les confond. C'eſt une viciſſitude de penſées, qui nous emporte tantôt d'un côté, tantôt d'un autre ; nous aſſerviſſons la raiſon à notre tempérament, à la ſituation de nos affaires : nous trouvons des raiſons pour appuyer nos injuſtices & autoriſer nos débordemens ; la néceſſité nous rend quelquefois ſages, équitables, mais voyons nous les choſes d'un autre point de vûe, nous en jugeons autrement. Comme preſque perſonne n'eſt ſavant par principe, perſonne auſſi n'eſt par principe vertueux ; de maniére que tel qui paſſe pour être l'un & l'autre, n'eſt pourtant qu'un homme très ſuperficiel & très chancélant dans la Science comme dans la Vertu. Ce n'eſt qu'un homme qui doit beaucoup aux diſpoſitions de ſon cerveau & aux humeurs qui circulent dans ſes veines : mais il ne ſe doit rien à lui-même ; c'eſt-à-dire, qu'il n'a rien fait de ce qu'il devoit pour ſe perfectionner, ou qu'il ne l'a pas fait comme il le devoit faire. Cependant de même que pour aller en quelque lieu on s'informe exactement du chemin qui y mene, de même auſſi lorſqu'on ſouhaite d'être hûreux, on doit s'inſtruire exacte-

exactement de ce qui peut procurer le bonheur. Si un homme aiant de grandes affaires en quelque endroit, vers lequel il voulût voyager, prenoit ſa route à tout hazard, en marchant toûjours devant lui, ſelon qu'il ſe trouveroit tourné à certaines heures du matin, qu'en pourroit-on croire? C'eſt là l'image, imparfaite encore, de preſque tous les hommes.

Il n'y a perſonne au monde, dans quelque ſituation qu'il ſe trouve, qui ne ſoit extrêmement intéreſſé de ſavoir, s'il eſt vrai qu'il ſoit compoſé de deux parties réellement diſtinguées entre elles, & ſi de ces deux parties, il y en a une périſſable, & l'autre immortelle: ſi cette partie immortelle, qui eſt proprement *lui-même*, *lui* qui penſe, qui voit, qui entend, qui juge, qui veut, ſi *lui* en un mot a un Créateur, qui après que la partie périſſable ſera détruite doit juger ce *lui*, cette partie immortelle, ſur l'obſervation des regles que ce Créateur a preſcrites. Si cela eſt, quelle néceſſité ne voit-on pas de s'aſſûrer de la connoiſſance de ces regles? quelle néceſſité n'y a-t-il pas de les pratiquer? „ L'immortalité de „ l'ame (dit un homme de réputation *)

* Penſées de Paſcal contre l'indifférence des Athées.

„eſt une choſe qui nous importe ſi fort ;
„& qui nous touche ſi profondement,
„qu'il faut avoir perdu tout ſentiment
„pour être dans l'indifférence de ſavoir
„ce qui en eſt : toutes nos actions & tou-
„tes nos penſées doivent prendre des rou-
„tes ſi différentes, ſelon qu'il y aura des
„biens éternels à eſpérer, ou non, qu'il
„eſt impoſſible de faire une démarche
„avec ſens & jugement, qu'en la réglant
„par la vûe de ce point qui doit être no-
„tre dernier object. Ainſi notre prémier intérêt & notre prémier devoir eſt, de nous éclaircir ſur ce ſujet, puiſque c'eſt de là que dépend toute notre conduite.

Ajoûtons encore ce que dit le même Auteur, (c'eſt M. *Paſcal*) en parlant de ceux qui vivent dans l'ignorance de ce qu'ils ſont ſans chercher à s'éclaircir.

„Le repos dans cette ignorance, dit-il,
„eſt une choſe monſtrueuſe, & dont il
„faut faire ſentir l'extravagance & la
„ſtupidité à ceux qui y paſſent leur vie,
„en leur repréſentant ce qui ſe paſſe en
„eux-mêmes, pour les confondre par la
„vûe de leur folie : car voici comment
„raiſonnent les hommes quand ils choiſiſ-
„ſent de vivre dans cette ignorance de
„ce qu'ils ſont, & ſans en rechercher
„d'éclairciſſement. Je

„Je ne ſai qui m'a mis au monde, ni ce „que c'eſt que le monde, ni que moi-„même. Je ſuis dans une ignorance ter-„rible de toutes choſes. Je ne ſai ce que „c'eſt que mon corps, que mes ſens, que „mon ame; & cette partie même de moi „qui penſe ce que je dis, & qui fait ré-„fléxion ſur tout & ſur elle-même, ne ſe „connoît non plus que le reſte. Je vois „ces effroyables eſpaces de l'Univers „qui m'enferment, & je me trouve atta-„ché à un coin de cette vaſte étendue, „ſans ſavoir pourquoi je ſuis plûtôt pla-„cé en ce lieu qu'en un autre, ni pour-„quoi ce peu de temps qui m'eſt don-„né à vivre m'eſt aſſigné à ce point plû-„tôt qu'à un autre de toute l'éternité qui „m'a précedé, & de toute celle qui me „ſuit. Je ne vois que des infinités de tou-„tes parts qui m'engloutiſſent comme un „atome, & comme une ombre qui ne du-„re qu'un inſtant ſans retour. Tout ce „que je connois c'eſt que je dois bien-tôt „mourir; mais ce que j'ignore le plus „c'eſt cette mort même que je ne ſaurois „éviter.

„Comme je ne ſai d'où je viens, auſſi ne „ſai je où je vas; & je ſai ſeulement „qu'en ſortant de ce monde je tombe

„pour jamais ou dans le néant, ou dans „les mains d'un DIEU irrité, ſans ſavoir „à laquelle de ces deux conditions je dois „être éternellement en partage.

„Voilà mon état plein de miſére, de „foibleſſe, d'obſcurité. Et de tout cela „je conclus que je dois donc paſſer tous „les jours de ma vie ſans ſonger à ce qui „me doit arriver, & que je n'ai qu'à ſuivre „mes inclinations ſans réfléxion & ſans „inquiétude, en faiſant tout ce qu'il „faut pour tomber dans le malheur éter„nel au cas que ce qu'on en dit ſoit véri„table. Peut-être que je pourrois trouver „quelque éclairciſſement dans mes doutes, „mais je n'en veux pas prendre la pei„ne, ni faire un pas pour le chercher; „& en traitant avec mépris ceux qui ſe „travailleroient de ce ſoin, je veux aller „ſans prévoyance & ſans crainte, tenter „un ſi grand événement, & me laiſſer „mollement conduire à la mort dans l'in„certitude de l'éternité de ma condition „future.

Ce diſcours, que M. *Paſcal* fait faire à ceux qui vivent volontairement dans l'ignorance, n'eſt aſſûrément que l'explication naïve de leurs ſentimens: c'eſt ainſi que ces gens-là raiſonnent; & ce qu'il

y a de plus malhûreux & de plus effroyable, c'eſt qu'ils raiſonnent ainſi ſans examiner leurs raiſonnemens ; car s'ils l'examinoient, pourroient-ils n'en pas frémir!?

Le chapitre, d'où j'ai tiré ce que je viens de rapporter, a pour titre *contre l'indifference des Athées* ; mais il ne faut pas croire que cela ne convienne qu'aux *Athées*, en entendant par ce mot ceux qui nient dans leurs diſcours l'Etre ſouverain d'un DIEU Créateur & Conſervateur de toutes choſes.

Il eſt vrai que de la maniére dont ces paſſages ſont mis en œuvre dans le Livre des *Penſées*, ils ne regardent directement que les *Athées* pris en ce ſens, mais à bien conſidérer toutes choſes l'on verra que ces paſſages conviennent à preſque tous les hommes.

Ils conviennent à tous ceux qui confeſſant qu'il y a un DIEU négligent de le connoître, de s'inſtruire de ſes volontés & de s'y conformer : ne nous trompons point, il y a deux maniéres de nier DIEU ; on peut le nier par ſes diſcours, l'on peut le nier par ſes actions.

Lorſqu'on ne fait attention qu'à des difficultés que l'ignorance produit ſur l'exiſtence de DIEU, ſans faire la recher-

che néceſſaire des principes qui les détruiſent, on ſe fait un fantôme qu'on appelle Nature, & l'on nie dans ſes diſcours l'exiſtence d'un DIEU. Mais remarquons, quoique les *Athées* puiſſent dire & faire, que ce fantôme de Nature n'eſt que le mélange de l'idée de DIEU & de l'idée de la matiére, lequel mélange ne vient que de ce qu'ils ne font pas aſſez d'attention à ce que c'eſt que l'une & l'autre de ces idées néceſſairement incompatibles. Car enfin le plus habile des *Athées* malgré qu'il en aye ne peut s'empêcher d'établir des vérités immuables, & par conſéquent néceſſaires, & d'admettre ainſi dans la réalité l'exiſtence du DIEU qu'il nie dans ſes diſcours. Car qu'eſt-ce que vérité, s'il n'y a pas une intelligence dont la ſageſſe ſoit immuable? Ainſi à parler proprement on ne peut entendre par *Athée* un homme qui nie abſolument DIEU, puiſque dans le temps même qu'il le nie, ſes diſcours & ſes ſentimens ſont contradictoires. Mais à entendre par *Athées* ceux qui nient quelques attributs de DIEU, ſa Juſtice, ſa Bonté, ſa Providence ſouveraine: à entendre par *Athées* ceux qui allient le ſentiment ineffaçable qu'ils ont de la Divinité avec les idées qu'ils ont des créatu-

tures, on en trouvera beaucoup, & c'eſt de leur erreur que viennent les principes de l'*Idolatrie*, qui n'eſt réellement qu'un vrai *Athéiſme*. Conſiderons quelques-uns de ces *Athées*, & nous verrons qu'il y en a, qui avouant dans leurs diſcours la parfaite exiſtence de DIEU, ſont pourtant auſſi *Athées* que les autres, parce que leur aveu ne conſiſte que dans des paroles, qui ſont d'abord desavouées par leur conduite : ils vivent comme ſi ce DIEU qu'ils reconnoiſſent n'étoit ni leur Créateur, ni leur Juge, & ne l'aiment ni ne le craignent comme l'on doit : car l'amour desordonné pour les choſes de la vie, & le défaut de charité qui fait commettre tant d'injuſtices, eſt une véritable négation de DIEU. Que prouvent le dire & le faire ? ne juge-t-on pas par l'un & l'autre du ſentiment des hommes, comme on juge de l'arbre par le fruit ? certes les actions ont été regardées de tout temps comme les preuves des paroles. Un homme aura beau vous proteſter qu'il vous croit ſon Ami, & qu'il eſt véritablement le vôtre, ſi dans l'occaſion loin de ſoûtenir vos intérêts cet homme vous deſſert, vous jugerez ſans doute qu'il eſt un fourbe, un menteur,

qu'il ne vous croit pas ſon Ami, & qu'il n'eſt pas le votre véritablement; & vous aurez raiſon d'en juger ainſi. Qui peut donc douter que ce ne ſoit un véritable *Athéiſme* de nier DIEU par les actions, comme c'en eſt un de le nier par les paroles?

Ou le terme de *croire* eſt peu expreſſif, ou s'il l'eſt, tous ceux qui diſent je crois un DIEU, n'en croyent point, ils opinent qu'il y en a un, c'eſt-à-dire, ils ne s'oppoſent pas à ſon exiſtence; *croire* chez eux ne ſignifie que *préſumer*, & non, être parfaitement convaincu. On avoue qu'il y a un DIEU, un Etre infiniment parfait, à-peu-près comme l'on avoue qu'il y a un *Empéreur Turc*: l'on dit qu'il y a un DIEU Créateur du ciel & de la terre, l'on dit qu'il y a un *Empéreur* qui regne ſur les *Muſulmans*. L'on croit que ce DIEU exiſte, l'on croit que tel *Empéreur* exiſte auſſi. Et communement l'on ſe ſoucie presqu'auſſi peu de connoître DIEU & de ſuivre ſa ſainte volonté, qu'on ſe ſoucie en Hollande par exemple de connoître le *Grand Turc* & d'obéir à ſes loix. En parlant de *Turc* je me ſouviens d'un paſſage de l'*Alcoran*, qui convient fort à ce ſujet*; „ Pluſieurs perſonnes (*y li-*

„*ſons*

* Je me ſers de la traduction de du RYER.

„ſons nous dans le 1. chap.) diſent nous „croyons en DIEU & au jour du juge„ment, & n'y croyent pas, ils penſent „tromper DIEU & ceux qui croyent en „DIEU : certainement ils ſe trompent „eux-mêmes, & ne le connoiſſent pas. „DIEU augmentera l'infirmité qu'ils ont „dans le cœur, & ſouffriront les rigueurs „d'une peine infinie à cauſe de leur men„ſonge ; lorſqu'on leur a dit ne ſaliſſez „pas la terre, ils ont dit, nous ſommes „vrais obſervateurs de la Loi de DIEU, „encore qu'ils ſoient ceux qui ſaliſſent la „terre ; mais il ne le connoiſſent pas..., „Lorſqu'ils ont rencontré ceux qui „croyent en DIEU, ils ont dit, nous en „croyons comme vous, & lorſqu'ils ont „été retournés vers les *Diables* leurs com„pagnons, ils ont dit, nous croyons „comme vous, & nous moquons de ces „gens. Certainement DIEU ſe moque „d'eux & les plonge dans leur erreur à „leur confuſion. Ceux qui ont acheté le „fourvoyement pour le droit chemin, „n'ont rien gagné à ce commerce.

Nous avons de l'Etre ſouverain un ſentiment ineffaçable, & les *Athées* de profeſſion le reconnoiſſent malgré eux, & parlent de lui dans les termes même qu'ils

qu'ils conſacrent à leur impieté ; ainſi ceux qui croyent un DIEU ne peuvent s'empêcher, lorsqu'ils y penſent, de ſentir invinciblement qu'ils font bien de le croire. Ils liſent quelque choſe qui traite de DIEU, ils en entendent parler, ils approuvent l'un & l'autre; mais ils ont ſi peu conſulté la vérité éternelle qui éclaire tous les hommes, ce ſentiment perſuaſif qu'on a de DIEU à l'occaſion des moindres choſes, que ces Traités qu'ils liront, qu'ils écouteront, & qu'ils approuveront, pourront abſolument contenir des menſonges, qui ſeront approuvez auſſi bien que la vérité même. C'eſt là ſans doute ce qui ſoûtient l'idolatrie & la ſuperſtition. Mais je ſuppoſe que ces Traités ne contiennent rien que de vrai, & que ces hommes ayent parfaitement raiſon de les croire, qu'en arrive-t-il ? qu'en les approuvant les approbateurs prononcent eux-mêmes leur propre condamnation, puiſque d'abord ils penſent à toute autre choſe, qu'ils chaſſent pour ainſi dire le ſentiment qu'ils ont de DIEU, pour lui en ſubſtituer d'autres, & faire que le Créateur céde aux créatures la place qu'il occupoit. Ainſi ils connoiſſent un DIEU, mais ils ne veulent le connoître qu'en

paſ-

paſſant ; ils avouent qu'il eſt leur Créateur & leur Conſervateur, mais ils ne le préférent aux créatures que par cérémonial ; (ſi je puis me ſervir de cette expreſſion) c'eſt elles ce ſont les créatures avec qui ils veulent avoir un commerce intime de cœur & d'affection ; c'eſt d'elles qu'ils feront l'objet de tous leurs déſirs, de tous leurs ſoins, de toutes leurs inquietudes ; c'eſt elles enfin qu'ils adoreront ainſi au lieu de leur Créateur. *Lorsqu'ils ont rencontré ceux qui croyent en* DIEU, *ils ont dit, nous croyons comme vous, & lorsqu'ils ont été retournés vers les* Diables *leurs compagnons, ils ont dit, nous croyons comme vous & nous moquons de ces gens.* N'eſt-ce pas là un véritable Athéiſme, & peut-être pire encore que le prémier ?

De plus eſt-ce reconnoître un DIEU, que de nier quelques attributs de ſa Divinité & de les attribuer à la matiére ? ſi c'eſt là reconnoître DIEU, ce n'eſt qu'en quelque maniére ; ce n'eſt qu'en avoir une connoiſſance pleine d'obſcurité & d'impiété tout enſemble ; c'eſt le nier & l'avouer tout à la fois : le nier ſans doute, puisque DIEU étant néceſſairement tout ce qu'il eſt, on ne peut nier quelques-uns de ſes attributs, qu'on ne nie ſon *Exiſtence*,

ce. Et c'eſt par malheur ce que preſque tous les hommes font. Ainſi quoiqu'ils diſent qu'ils croyent un DIEU un Etre infiniment parfait, ne doit-on pas ſoûtenir que ce ſont des paroles qu'ils prononcent en l'air, ſans qu'ils ſentent preſque rien dans le temps qu'ils les prononcent ? & qu'au contraire ils nient formellement au fonds du cœur ce qu'ils prononcent ſuperficiellement de bouche : car enfin s'ils ſont convaincus que DIEU eſt un Etre infiniment parfait, qu'il eſt le Créateur & le Conſervateur de toutes choſes, ne doivent-ils pas être invinciblement convaincus, que leur vrai bonheur vient de lui & dépend de lui ; ainſi que ce n'eſt qu'en lui & que par lui qu'on doit chercher à être hûreux. Mais les hommes font tout le contraire, ils transportent aux créatures l'amour qu'ils doivent à DIEU, ils cherchent dans la poſſeſſion des créatures, ou dans la complaiſance de l'amour propre, cette félicité parfaite qu'on ne peut trouver que dans le ſouverain Etre. Et quoique toute la vie leur apprenne, qu'il n'y a que vanité, inconſtance, illuſion, imagination, inquietude & maladie d'eſprit dans les objets de leurs paſſions, ils nieront plûtôt qu'on puiſſe trou-

trouver quelque bonheur ſolide dans ce monde, que de chercher ce bonheur dans DIEU. Cela étant, n'eſt-ce pas un *Athéiſme* que d'ôter à DIEU le parfait attribut de pouvoir faire le bonheur des hommes, & de croire cet attribut dans des créatures ?

On doit mettre dans le même rang d'impiété d'autres qui accordant à DIEU cet attribut, croyent d'ailleurs qu'étant un Etre infiniment grand & infiniment bon, les hommes ne peuvent faire quelque choſe qu'il deſapprouve, & qu'ainſi il ne punit point ce qu'on nomme *péchés*. Sans examiner que cette croyance n'eſt qu'une illuſion pour tranquilliſer leur conſcience agitée, dans le ſentiment très réel qu'elle a de la juſtice divine, ils étouffent ce ſentiment très réel pour lui ſubſtituer cette illuſion ; & ſans conſidérer que la grandeur du délit ſe meſure par la différence qu'il y a de celui qui le commet à celui contre qui le délit eſt commis, ils regardent leur baſſeſſe comme une exemtion de châtiment, lorſqu'elle ne peut être au plus qu'un motif de miſéricorde.

Mais ſi la connoiſſance que les hommes ont de DIEU eſt ſi foible & ſi inefficace, qu'ils

qu'ils ne laiſſent pas d'être de véritables *Athées*, dans le temps même qu'ils avouent qu'il y a un DIEU ; la connoiſſance qu'ils ont de leur ame eſt encore pour ainſi dire plus obſcure, & c'eſt peut-être ce qui cauſe leur indifférence pour leur Créateur.

L'homme ne peut agir que par des motifs d'intérêt, & ſi ſon ame eſt mortelle, s'il n'a rien à eſpérer ni à craindre après cette vie, qui peut l'empêcher de ſe livrer tout entier à ſes paſſions? peut-être que l'inconſtance des choſes du monde, cette tranquillité qu'elles enlevent & qu'elles remplacent d'inquietudes, les peines qui y paſſent les plaiſirs qu'on y goûte, *pourront faire qu'un eſprit ſain puiſe* à la Cour même *le goût de la ſolitude & de la retraite* *. Mais que fera-t-il dans cette retraite, où cherchera-t-il ſon bonheur? s'il le cherche en lui-même, plus ſon amour propre ſera grand, & plus il aura beſoin des biens de la vie, ſes paſſions changeront d'objets, le fonds de ſon inquietude ſera toûjours le même, & ſe fera d'autant mieux ſentir qu'elle ſera moins diſſipée. Ainſi tout n'étant que pure vanité pour lui, plus il aura d'eſprit, plus il ſentira de dégoût.

* La Bruyere Caract. du Siécle.

Si

Si après avoir cherché inutilement dans l'agriculture, dans tous les Arts même & dans toutes les Sciences, les vrais plaiſirs qu'il n'a point trouvés à la Cour, cet homme découvre un Etre infiniment parfait, qui peut ſeul remplir tous ſes déſirs, fixer toutes ſes paſſions, que les autres objets n'ont fait qu'irriter; cette découverte loin de le rendre hûreux, ne fera qu'augmenter ſon malheur : il ne pourra connoître DIEU ſans l'aimer, il ne pourra l'aimer ſans ſouhaiter de l'aimer toûjours, il ne pourra l'aimer toûjours ſans ſouhaiter de lui être éternellement uni; & croyant que tout meurt avec lui, & ſachant que chaque inſtant peut lui ravir à jamais un ſi grand bien, ne commencera-t-il pas dès cette vie à ſouffrir la peine de la damnation?

Mais comme le ſentiment de l'ame à l'égard de quelque objet que ce puiſſe être prouve ſon immortalité, il ne ſe peut faire qu'elle penſe à DIEU & qu'elle ne ſoit pas immortelle; & la connoiſſance qu'elle a que tous les plaiſirs de la vie ne ſont pas capables de la rendre hûreuſe, lui étant une preuve qu'elle n'eſt pas née pour eux, elle ſe trouve par conſéquent

intéreſſée à s'attacher parfaitement au ſeul objet pour lequel elle eſt faite, duquel dépend ſon bonheur ou ſon malheur, dont l'amour & l'union ſont la récompenſe de la connoiſſance qu'on en a, le trouble & le deſeſpoir la peine de l'ignorance où l'on en eſt.

Tout homme, qui cherchera à s'inſtruire comme il faut, verra dès les prémiers pas qu'il fera dans les Sciences, ces grandes vérités de l'exiſtence d'un DIEU & de l'immortalité de l'ame. Les prémiers principes ſur lesquels il fondera ſes connoiſſances le menent là. Car ſi DIEU n'exiſte pas il n'y a rien de vrai, ſi l'ame n'eſt pas immatérielle, qu'eſt-ce que c'eſt que ce qu'on appelle *perception*, *idées*? d'où vient veut-on établir des principes? par quelle témérité un homme diſpute-t-il contre une autre, & oſe-t-il le condamner ſur ſes ſentimens? par quelle raiſon le taxer d'ignorance ou d'aveuglement? Qu'eſt-ce que la vérité, quelles ſont ſes regles? ſi tout dépend de l'arrangement de certaines particules de matiére, de certaines configurations de parties, qui peuvent être variées à l'infini. Si cela étoit, il n'y auroit de raiſonnable que le parfait *Pyrrhoniſme*;

le

le mal qu'il y a, c'eſt que pour prouver que le *Pyrrhoniſme* eſt le ſeul parti qui convienne à l'homme, il faut tant de connoiſſances, que c'eſt le détruire que de le bien prouver.

Il n'y a point d'homme, tant matériel qu'il puiſſe être, qui ne ſente bien que ce qui penſe en lui n'eſt ni ſa main, ni ſon œil, ni ſon crane, ni ſa cervelle, ni les humeurs qui coulent dans ſes veines; le plus ſtupide en convient: mais ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que les gens d'eſprit même ne vont pas plus loin que cet aveu, ils en reſtent là. Ils ne réfléchiſſent point ſur ce que c'eſt donc que cette choſe qui penſe. Et après avoir avoué que ce n'eſt ni leur ſang, ni leur cervelle, ni les toiles qui envelopent cette cervelle, ni les fibres qui s'y répandent, ni leur foie, ni leur cœur, ſi vous leur demandés ce que c'eſt, ils vous répondront, nous ne le ſavons pas, mais c'eſt peut-être quelque ſouffle, quelque feu, quelque vapeur qui ſe diſſipe quand le corps eſt détruit, ou qui va infuſer quelqu'autre corps, c'eſt peut-être l'harmonie de toutes les parties qui nous compoſent. Et quoiqu'ils répondent ſans ſavoir ce qu'ils diſent, ils s'en tiennent là, n'exa-

minent rien de plus, & vivent enſuite ſelon les occaſions, ſans être convaincus ni déterminés par aucun principe de réflexion.

Il y en a d'autres qui répondront, qu'ils ſentent parfaitement que ce qui penſe en eux ne peut être matiére, mais il n'examinent point ce que c'eſt donc que cette choſe qui n'eſt point matiére, & quelles propriétés elle peut avoir. Ainſi un peu plus raiſonnables, & preſque auſſi peu avancés que les prémiers, ils confondent aiſément leurs idées, faute de les examiner comme ils doivent. Vous les verrez par exemple, quoiqu'ils entendent par *bête* une créature qui périt toute entiére en mourant, n'étant rien qu'un compoſé de matiére, & par *ame* cette choſe immatérielle qui penſe en eux, vous les verrez, dis-je, attribuer cette ame à la bête, ils vous diront que les bêtes ſentent, qu'elles connoiſſent, qu'elles réfléchiſſent, qu'elles jugent, enfin qu'elles penſent, & après vous avoir rapporté quantité de belles hiſtoires pour appuyer ce qu'ils diſent, ils concluront, quoi? *que les bêtes penſent comme eux, qu'ils ne ſont eux-mêmes que des bêtes.*

Eh! je vous prie, ne ſoûtenés point une

une cauſe dont vous n'entendés, ni la matiére, ni la forme : ſachés au moins de quoi il s'agit avant que de ſoûtenir ce que vous faites. Si vous entendés par *bête*, un compoſé de matiére qui périt tout entier en mourant, une telle créature ne peut ni connoître, ni ſentir, ni juger, en un mot ni penſer. Si vous entendés par *bête*, une créature compoſée de matiére, & qui penſe, il faut renoncer à votre prémiére définition, & lorſque vous penſés à une *bête*, avoir l'idée de deux ſubſtances très différentes entre elles, quoiqu'unies, & ſi différentes qu'elles peuvent réellement ſubſiſter ſans aucune relation de l'une à l'autre, qu'ainſi la deſtruction de celle *qui remue* n'emporte point l'anéantiſſement de celle *qui penſe*. Sur ce pié apprenés mieux quelle eſt leur différence, & quelles ſont leurs propriétés ; apprenés ce que c'eſt que *penſer*, *connoître*, *ſentir*, *juger*, *réfléchir*, & ce que c'eſt qu'être *long*, *large*, *quarré*, *pointu*, *épais* ; en un mot apprenés ce que c'eſt que le mouvement, la figure, & la penſée, enſuite il vous ſera permis d'égaler l'homme à la bête, ou la bête à l'homme ; mais juſques à tant que vous connoiſſiés bien ce que cela eſt,

n'augmentés pas votre ignorance par un jugement précipité; voyés ſeulement la néceſſité de connoître ce que vous étes, & commencés par principes à vous en inſtruire: voyés, ſi vous voulés être hûreux, & ſi vous voulés l'être, connoiſſés vous, afin de connoître ce qui convient à votre bonheur, & par quels moyens vous pouvés réuſſir à l'obtenir.

Il paroît par ce que nous venons de dire

Que

lorſque par *Athée* l'on entend un homme qui ne croit point abſolument de DIEU, l'on ne peut entendre qu'un homme qui ignore DIEU ſi fortement qu'il ne le croit, ni ne le nie, un homme qui n'y a jamais penſé, qui n'y penſe pas. De toute poſſibilité, peut-il y avoir un tel homme? la choſe eſt telle qu'on en peut mettre en queſtion la poſſibilité même.

Que

ſi par *Athée* l'on entend un homme qui nie formellement un DIEU ſans reconnoître, ſous quelque nom que ce ſoit, les attributs de ce DIEU, on peut dire qu'il n'y a point abſolument d'*Athées*.

Enfin que ſi par *Athées* on entend des hommes qui ont bien quelques ſentimens de la Divinité, mais qui y font ſi

peu

peu d'attention, que la connoiſſance qu'ils en ont peut à peine être diſtinguée de l'ignorance, & qui allient ainſi les attributs d'un DIEU ETERNEL à des créatures périſſables, on connoîtra que preſque tous les hommes ſont *Athées*, & ce terme alors deviendra ſynonyme avec celui d'*Idolatre*.

Il paroît encore

Que

les actions ſont des témoignages plus aſſûrés de nos ſentimens que ne le ſont les diſcours. Et la vérité eſt, que l'on voit beaucoup de gens parler ſans entendre ce qu'ils diſent, & même que la plûpart de ceux qui ont paſſé pour Savans ont été de ce nombre; au-lieu que ce ſont nos ſentimens qui déterminent nos actions, & qu'ainſi les actions en ſont le témoignage aſſûré, puisque les ſentimens ſont leurs mobiles.

Si l'on dit à cela, que les hommes font pourtant de mauvaiſes actions contre la connoiſſance qu'ils ont, & l'aveu qu'ils font que ces actions ſont mauvaiſes, je prie de remarquer, que les perſonnes à qui cela arrive ne tombent dans ces fautes qu'après avoir éloigné, affoibli, obſcurci, rendu douteuſe la connoiſſance qui les con-

damne, & s'être repréſenté le motif pour lequel ils agiſſent, comme un plus grand bien que celui qui les gêne.

Il paroît enfin

Que

la connoiſſance de DIEU ne nous intéreſſe qu'à proportion que la connoiſſance de notre ame eſt vive ou obſcure.

Que

ſi notre ame eſt mortelle, il nous eſt indifférent de ſavoir s'il y a un DIEU, ou non, qu'il nous eſt même avantageux de l'ignorer : que ſi elle eſt immortelle, c'eſt tout le contraire. Et que c'eſt ſur ce qui en eſt que nous devons régler toute notre conduite, pour ſatisfaire le déſir que nous avons tous d'être hûreux; mais qu'il faut s'éclaircir de tout cela parfaitement, puisqu'il y a des degrés de connoiſſance ſi imparfaits, qu'ils nous laiſſent dans l'indifférence des choſes auxquelles nous devons le plus nous intéreſſer. Et qu'ainſi preſque tous les hommes, de quelques diſtinctions qu'ils ſe flattent, ſont au fonds des malhûreux & des coupables, parce qu'ils ſont des ignorans.

Demandés à *Saint Paul* d'où vient que DIEU livre les hommes à toutes les impuretés de leurs affections, d'où vient

qu'ils

qu'ils ſe ſont abandonnés à toute ſorte d'injuſtice, il vous répondra dans *le prémier chapitre de l'Epitre aux Romains*, „ c'eſt que la colére de DIEU s'eſt répan- „ due ſur eux, parce qu'ils font un mau- „ vais uſage de la vérité qu'ils ont, & „ qu'ils peuvent connoître ; car DIEU „ leur a donné manifeſtement à eux-mê- „ mes la connoiſſance de ce qui peut être „ connu de lui, les choſes créées qu'ils „ voyent ſont des preuves de ſa toute- „ puiſſance éternelle & de ſa divinité qu'ils „ ne voyent pas : & les hommes ſont en „ cela inexcuſables qu'aiant la connoiſ- „ ſance de DIEU, ils ne l'ont pas glorifié „ comme DIEU, mais que lui manquant „ de reconnoiſſance, ils n'ont écouté pour „ leurs raiſonnemens que l'orgueil & „ l'illuſion. Et fermant leur cœur à la „ vérité ils l'ont rempli de ténébres, ſe „ vantant d'être ſages, ils ſont devenus „ fous, ils ont changé la Gloire incorrup- „ tible de DIEU en l'image de l'homme „ corruptible, en celle des oiſeaux, des „ bêtes à quatre pieds & des reptiles. C'eſt „ pourquoi DIEU les a livrés à toutes les „ impuretés de leurs affections comme des „ malhûreux, qui aiant changé la vérité „ de DIEU en fauſſeté ont adoré les créa-

„ tures & les ont ſervies en négligeant le
„ Créateur.

C'eſt à cauſe de cela, dit cet *Apôtre*, que DIEU livre les hommes à toutes les impuretés de leurs affections : „ car les „ femmes, *continue-t-il*, ont changé l'u- „ ſage qui eſt ſelon la nature en celui qui „ eſt contre la nature, de même que les „ hommes qui aiant abandonné l'alliance „ naturelle des deux ſexes, ſe ſont embra- „ ſés l'un pour l'autre d'une paſſion ou- „ trée, l'homme commettant avec l'hom- „ me des choſes pleines d'infamie. Et „ *comme ils n'ont pas voulu conſerver* DIEU „ *dans leurs connoiſſances*, DIEU *les a laiſſé* „ *plonger dans l'abîme de leur aveuglement*. „ De ſorte qu'ils ont commis les choſes „ les plus indignes; ils ſe ſont remplis de „ toute ſorte d'injuſtice, de méchanceté, „ de lubricité, d'improbité, d'avarice; „ ils ſont devenus envieux, meurtriers, „ quéréleurs, fourbes, traitres, ſemeurs „ de haine, calomniateurs, impies; ils ſont „ devenus impudens, orgueilleux, mé- „ priſans, desobéiſſans à leurs péres; ils „ ont inventé des moyens de faire du mal; „ gens ſans prudence, ſans foi, ſans cha- „ rité, implacables, durs, cruels, ſans „ miſéricorde; recevant ainſi en eux-mê-

„ mes

», mes la récompenſe qui étoit dûe à leur
», aveuglement. Eux qui aiant pû voir par
», la connoiſſance des loix de DIEU, que
», ceux qui faiſoient de pareilles choſes é-
», toient dignes de mort, les ont toutefois
», non ſeulement faites, mais encore ont fa-
», voriſé ceux qui les vouloient commet-
„ tre.

On voit par ceci que ce n'eſt point à l'*Athéiſme*, pris dans le prémier ou dans le ſecond ſens, que *Saint Paul* attribue tous les crimes dont les hommes ſont coupables, mais que c'eſt à l'*Athéïſme* pris dans le troiſiême ſens, c'eſt-à-dire, à l'*Idolatrie*.

Comme dans l'uſage ordinaire cette eſpêce d'*Athéiſme* eſt ſimplement appellé *Idolatrie*, & que les deux autres eſpêces conſervent particuliérement le titre d'*Athéiſme*, nous nous conformerons à l'uſage, afin d'éviter la répétition de la diſtinction qui ſe trouve dans ces trois eſpêces d'impiétés: & de cette maniére nous dirons par exemple que l'*Idolatrie* n'eſt pas moins odieuſe que l'*Athéiſme*, & même qu'elle eſt pire, en ce qu'elle ne ſert qu'à rendre nos crimes plus atroces. On peut voir là-deſſus ce que dit M. *Bayle* dans *le Tome* 1. *de ſes Penſées diverſes*. Après avoir

dit

dit dans la ſection 114. qu'il a oui ſoûtenir à un habile homme, que l'*Idolatrie* eſt pour le moins auſſi abominable que l'*Athéiſme*, il rapporte une partie des raiſons de cet homme, & les paraphraſe ſelon qu'il le juge à propos. Il prouve d'abord que *l'imperfection eſt auſſi contraire pour le moins à la nature de* DIEU *que le non-être*. 2. Que *l'Idolatrie eſt le plus grand des crimes ſelon les Péres*. 3. Que *les Idolatres ont été de vrais Athées dans un certain ſens*. 4. Que *la connoiſſance de* DIEU *ne ſert à un Idolatre qu'à rendre ſes crimes plus atroces*. 5. Que *l'Idolatrie rend les hommes plus difficiles à convertir que l'Athéiſme*.

Les *Idolatres*, qui nient que DIEU ſoit un Etre au-deſſus de l'infirmité, forment un jugement pour le moins auſſi desavantageux à DIEU que les *Athées* qui nient ſon exiſtence. Si DIEU n'eſt point unique, dit *Tertullien* *, il n'eſt point, parce que nous trouvons plus de dignité à n'être point qu'à être autrement que l'on ne doit. *Deus ſi non unus eſt, non eſt, quia dignius credimus non eſſe quodcumque non ita fuerit, ut eſſe debebit.*

Plutarque eſt encore allé plus avant : il ſoû-

* Contra Marc. liv. 1. chap. 3.

ſoûtient qu'on fait plus de tort à la Divinité, en la croiant telle que les ſuperſtitieux ſe la repréſentent, qu'en croiant qu'elle n'eſt rien. „ Celui, dit-il, qui croit que les „ Dieux ſont tels que les ſuperſtitieux ſe „ les figurent, n'a-t-il pas une opinion, „ dont l'impiété ſurpaſſe de beaucoup „ celle de l'Athée? Pour moi j'aimerois „ bien mieux que tous les hommes du „ monde diſſent, que jamais *Plutarque* „ n'a été, que s'ils diſoient, *Plutarque* eſt „ un homme inconſtant, léger, colére, „ qui ſe reſſent des moindres offenſes, qui „ ſe met en mauvaiſe humeur pour rien, „ qui ſe fâche ſi on ne l'appelle aux bel- „ les aſſemblées, qui ſe met aux champs „ ſi quelqu'un aiant des affaires ne lui eſt „ pas venu faire la cour au matin: c'eſt „ un homme qui vous déchireroit à bel- „ les dents ſi vous aviés paſſé à côté de „ lui ſans l'aborder & le ſaluer. Il feroit „ pendre votre fils, & lui feroit donner la „ gêne en ſon logis, ou dès la nuit ſui- „ vante il feroit lâcher des bêtes ſauva- „ ges ſur vos terres pour en ravager les „ fruits.

Saint Thomas d'Aquin dit, „ que de tous „ les péchés que l'on commet contre DIEU, „ qui ſont néanmoins très grands, le plus „ énor-

„ énorme ſemble être celui par lequel on „ rend à la créature les honneurs divins, „ parce qu'autant qu'on le peut on intro- „ duit un autre DIEU dans le monde, & „ l'on diminue l'empire de la Divinité.

*Tertullien** appelle l'*Idolatrie* le principal crime du genre humain, le plus grand péché du monde, *principale crimen generis humani, ſummus ſeculi reatus.* Saint *Cyprien* le nomme de même.

Ce ne ſeroit point connoître l'homme que de s'imaginer que l'homme eſt du bois; ainſi ce n'eſt point connoître DIEU que de s'imaginer que c'eſt un Etre fini, imparfait, impuiſſant, qui a pluſieurs compagnons; de ſorte qu'on peut dire de ceux qui ne le connoiſſent que ſous cette idée, qu'ils ne le connoiſſent point, & qu'ils détruiſent par leur idée ce qu'ils établiſſent par leurs paroles. D'où vient que *Saint Paul* † dit formellement que les Gentils étoient ſans eſpérance & ſans DIEU au monde. Ainſi s'il y a quelque différence entre l'*Athéiſme* d'un *Idolatre* & celui d'un *Athée*, c'eſt principalement en ce que l'*Athéiſme* de l'*Idolatre* ne diminue en rien l'atrocité de ſes crimes, au-

* Tertull. de Idololat. c. 1.
† Epiſt. ad Epheſ. c. 2.

au-lieu qu'un homme qui eſt *Athée* pour être né parmi ces peuples, [ſi tant eſt que cela ſoit vrai] que l'on dit de temps immémorial ne reconnoître aucune Divinité, trouvera quelque diminution de peine par le moyen de ſon ignorance : car par l'expreſſe déclaration de *Jeſus-Chriſt* * ceux qui ſavent la volonté de leur maître, & néanmoins ne la font pas, ſeront plus ſévérement punis que ceux qui ne l'ont ni faite, ni connue. Ce qui ſuppoſe manifeſtement qu'il y a plus de malice dans la conduite des prémiers que dans celle des derniers; d'où M. *Bayle* infére avec beaucoup de raiſon, que la condition des *Idolatres* eſt pire que celle des *Athées*, puiſque les uns & les autres étant également dans l'ignorance du vrai DIEU, & incapables également de le ſervir, les Idolatres ont en particulier certaines notions & certaines perſuaſions, contre leſquelles ils ne ſauroient agir ſans offenſer la Divinité. De ſorte que *Caligula* reconnoiſſant *Jupiter* pour le DIEU qui gouverne le Monde, n'étoit pas moins coupable, lorſqu'à toutes les fois qu'il voyoit tomber la foudre, il jettoit des pierres contre le ciel, en diſant à *Jupiter*, *ôte moi*

* Evang. ſelon St. Luc chap. 12. v. 7.

moi du monde, ou je t'en ôterai, qu'un *Chrêtien* (*cæteris paribus*) qui reconnoiſſant *Jeſus-Chriſt* pour DIEU ſe porteroit néanmoins à un pareil excès de brutalité contre lui.

Quand d'ailleurs on remarque que lorſqu'on parle à un homme d'une propoſition qui ne s'accorde pas avec les principes dont il eſt préoccupé, on trouve qu'il ſonge bien moins à pénétrer ce qu'on lui dit qu'à imaginer des raiſons pour le combattre; qu'il eſt plus difficile de rendre libéral un homme qui a été avare toute ſa vie, qu'un jeune enfant qui n'eſt encore ni avare ni libéral. On n'aura pas de peine à ſe convaincre que l'*Idolatrie* rend les hommes plus difficiles à convertir que l'*Athéiſme*.

Voilà l'extrait des ſections de M. *Bayle*, desquelles j'ai parlé. Dans la 129. il compare la *diſpoſition du cœur des Athées avec celle des Idolatres*; mais il n'a pas aſſez preſſé cette comparaiſon: s'il eût voulu le faire, il lui auroit été facile de montrer que la diſpoſition du cœur des Idolatres eſt infiniment plus mauvaiſe que celle des Athées; puiſque tout ce que ces derniers font, ils croyent avoir droit de le faire, ne connoiſſant rien qui le leur défende, au-lieu que les autres re-

con-

connoiſſent des loix, un Juge, & qui plus eſt un Créateur, un bienfaiteur, auquel ils doivent tout, & qu'ils ne craignent pourtant point d'offenſer pour les moindres choſes & contre les reproches de leur propre conſcience.

L'on voit par tout cela combien l'*Idolatrie* eſt un *Athéiſme* dangéreux. Si *Saint Paul* a raiſon de rapporter tous les crimes des hommes à ce crime fondamental, à ce mauvais uſage que nous faiſons de la connoiſſance de DIEU, & qu'il nous ſoit permis de juger de la cauſe par les effets, n'avons-nous pas droit de dire que tous les hommes ſont encore réellement des *Idolatres*, puisqu'ils ſont encore tous coupables des péchés dont cet *Apôtre* fait le détail? *Gens ſans prudence, ſans foi, ſans charité, implacables, durs, ſans miſéricorde, pleins de toute ſorte d'injuſtice, de fornication, d'avarice, d'improbité.*

En effet pour être *Idolatre*, ainſi que nous l'avons déjà remarqué, il n'eſt pas néceſſaire d'avoir ni un temple, ni un autel dreſſé à une *Idole*, de lui réciter des hymnes, ni de lui offrir de l'encens; de même qu'on peut adorer DIEU ſans toutes ces choſes, de même on peut adorer une *Idole* ſans el-

elles. L'adoration n'eſt rien qu'un acte de l'ame, par lequel nous aimons un objet plus qu'aucun autre : c'eſt l'affection qui l'emporte ſur toutes les autres, le prémier eſt le maître de tous nos ſentimens. Ainſi l'objet de cet amour eſt l'objet adoré, c'eſt le DIEU que l'ame adore réellement, *Idole*, lorſque c'eſt une créature, vrai DIEU, lorſque c'eſt le Créateur.

Les temples, les autels, ne ſont que les lieux, où l'on donne des marques publiques de ſon adoration, les encens, les génuflexions, les hymnes en ſont les marques publiques, mais elles ne ſont vraies ou fauſſes qu'autant que l'adoration elle-même eſt vraie ou fauſſe. De maniére qu'un homme qui offre de l'encens à DIEU, dans le tems que ſon cœur brûle pour la créature, bien loin d'adorer DIEU, n'eſt qu'un hypocrite, qu'un impie, qu'un *Idolatre*. Il eſt dans un temple où l'on invoque DIEU, mais il fait de ſoi-même un temple où il adore une *Idole* ; ſon cœur eſt l'autel qui lui eſt conſacré, là il lui offre ſes attentions, ſes ſoins, ſes empreſſemens, là il fait cette *Idole* l'objet de ſes attaches, de ſes vœux, de ſes déſirs, il l'adore enfin.

Je le répéte donc avec *Saint Paul*, puiſque

que c'eſt du mauvais uſage que nous faiſons de la connoiſſance de DIEU, c'eſt-à-dire, puiſque c'eſt de l'*Idolatrie* que découlent tous les crimes, & par conſéquent tous les malheurs des hommes, avec quel ſoin, avec quelle application ne devons nous pas nous attacher à la recherche de la vérité. Si un malade accablé de ſouffrances refuſoit de prendre un remêde efficace, capable de détruire entiérement la cauſe de ſa maladie, & de le délivrer d'être à charge à lui-même & aux autres, pourroit-on s'empêcher de le traiter de fou? Pourroit-on s'empêcher de s'emporter contre lui? Ne diroit-on pas qu'il n'a rien qu'il ne mérite, & qu'il devroit même ſouffrir encore davantage? Il auroit beau dire, non je ne veux point prendre ce remêde, je ne crois pas qu'il me guériſſe, je doute même qu'il me ſoulage; on n'auroit aucun égard à cette réponſe. Votre opinion, lui repondroit-on, ne doit pas décider de la vertu du remêde, diſpoſés vous à le recevoir, & après l'avoir pris, on verra s'il eſt vrai qu'il n'a point la vertu que vous ne lui croyés pas.

Nous ſentons tous que nous ſommes dans l'ignorance d'une infinité de choſes

dont la connoiſſance nous eſt très néceſſaire, & que la connoiſſance que nous avons de quelques autres eſt foible, incertaine : de maniére que nous ſommes toûjours craintifs, irreſolus, téméraires, & haſardeux. Nous ſentons en nous un déſir de nous rendre hûreux, qu'on appelle amour : ce déſir ne trouvant point à ſe ſatisfaire dans lui-même quoiqu'il n'agiſſe que pour lui, ſe porte ſans ceſſe vers d'autres objets ; mais qu'arrive-t-il ? la privation de ces objets nous inquiéte, nous trouble, nous irrite, leur poſſeſſion nous jette dans la crainte ou dans le dégoût, & leur perte très ſouvent dans les regrets, dans l'amertume, dans l'abattement & dans le deſeſpoir ; car *les voluptés*, comme la fort bien remarqué une Dame Romaine *, *n'apportent pas tant de contentement quand elles viennent à nous, qu'elles nous laiſſent d'amertumes quand elles nous quittent*. Nous trouvons au fonds de notre cœur une inquiétude qui nous preſſe, elle eſt accompagnée de remords & de crainte, elle eſt telle qu'elle nous fait appréhender de nous trouver, pour ainſi dire, ſeuls avec nous-mêmes. Il nous faut de la diſſipation, & de toutes les peines l'ennui eſt la plus grande. Nous

* Cornelia.

Nous ſommes pleins de vanité & d'orgueil, nous voulons l'emporter ſur les autres par quelque endroit ; ſi nous leur cédons, ce n'eſt même que pour paroître plus modeſtes ; ſi nous les louons, ce n'eſt que pour paroître au-deſſus de l'envie ; ſi nous leur rendons ſervice, ce n'eſt que pour leur faire ſentir leurs beſoins & notre puiſſance. Mais quelques adroits que nous ſoyons, nous laiſſons entrevoir nos motifs, & nous les reconnoiſſons dans les autres, parce qu'ils nous traitent comme nous les traitons. De là naît le menſonge, la baſſeſſe, la flatérie, l'envie, la haine, les airs mépriſans, les termes injurieux, la perfidie, la calomnie, & beaucoup d'autres injuſtices.

Nous courons après les chiméres du bel air, de la qualité, de l'eſprit, de la généroſité, nous voulons nous établir dans l'eſprit des hommes un eſpêce de culte d'eſtime & de reſpet ; & pour cela nous les voulons fraper d'un objet qu'on appelle réputation. Nous travaillons ſans ceſſe à perfectionner cet objet, nous ajoûtons réellement à nos vices le vice honteux de l'hypocriſie, pour parer fauſſement cette réputation de l'apparence de la vertu. Une *Lucrece* ſe laiſſera violer, &

ſe poignardera enſuite pour mériter la réputation d'être chaſte ; un *goujat*, qui aura publiquement été fuſtigé par la main d'un bourreau, va ſe faire percer les entrailles à une bréche, afin de paroître généreux. Au faîte de la grandeur & de l'autorité les événemens nous jettent dans la crainte, les rivaux nous cauſent de la jalouſie ; les plus petits peuvent nous faire ſentir du dépit & nous mettre en fureur, pour haut que nous ſoyons leurs mépris viennent juſques à nous. Tout ce que nous voyons, lorſque nous ſommes dans la baſſeſſe, revolte notre cœur & l'attriſte, notre imagination nous ſéduit & nous met à la torture, notre foibleſſe nous déſeſpere, & la médiocrité nous fait alternativement ſentir les miſéres de l'une & de l'autre de ces deux conditions : de ſorte que ſi l'on appelle la condition médiocre, hûreuſe, ce n'eſt pas parce qu'on y eſt exemt des peines qu'on trouve dans les deux autres, mais c'eſt parce que les peines y ſont moins vives, qu'étant au centre de la Roue les mouvemens ſont moins grands qu'aux extrêmités.

Sans entrer dans un plus long détail, & ſans parler du dérangement qui ſe fait dans nos corps, & qui devient pour nous

nous un véritable mal, ſongeons pour une bonne fois que plus nos miſéres ſont grandes, plus nous devons chercher les moyens de les diminuer.

Nous ſommes ignorans, voyons ſi nous ne pouvons pas devenir éclairés.

Nous aimons, & les objets de notre amour ne peuvent nous rendre parfaitement hûreux, cherchons s'il n'y en a pas d'autres qui ſoient capables de le faire.

Nous voulons être grands, mais notre fortune s'y oppoſe, & quand même elle nous favoriſe, elle ne peut nous mettre dans un degré d'élevation, où nous ſoyons à l'abri de l'inconſtance des événemens & du mépris de nos inférieurs, examinons donc s'il n'y a pas un moyen de parvenir à une eſpêce de Grandeur, où nous ſoyons au-deſſus de la fortune, au-deſſus même de notre réputation.

Nous ſentons au dedans de nous des ſentimens qui nous déchirent, qui nous inquiétent, qui nous troublent dans preſque tout ce que nous faiſons, leur fureur nous met aux champs, & nous empêche de reſter avec nous-mêmes; ils s'appellent *remords*, pour marquer qu'ils ne ceſſent point de nous dévorer: travaillons à les appaiſer, à convertir leur in-

quiétude en joie, leur peine en delectation, leur fureur en tranquillité.

Mille maux nous ménacent tout à la fois & toûjours, les maladies, l'eſclavage, la priſon, les gênes, les bourreaux, la perte des biens & des perſonnes qui nous ſont chéres, mille différentes morts dont l'idée ſeule nous effraye : examinons s'il n'y pas moyen de nous exemter de tous ces maux, ſi nous ne pourrions pas nous affermir contre eux, & même trouver de la ſatisfaction dans leurs tourmens, & ſi la mort, dont l'idée ſeule nous épouvante, ne pourroit pas au contraire devenir en quelque ſorte l'objet de nos déſirs. L'homme, dont la foibleſſe eſt ſi grande, ne pourroit-il point aquerir une force proportionnée à ſes beſoins ? ſi nous pouvions parvenir à ce point, nous ne ſerions pas malhûreux : ainſi tentons & voyons quels efforts nous devons faire.

Salomon dans tous ſes Livres n'exhorte qu'à l'aquiſition de la Science, parce que de là, dit-il, ſuivent l'amour & la crainte de DIEU ; & qu'ainſi l'on aquiert les qualités qui nous font proſperer, & qui nous font aimer de DIEU & des hommes; „Bienhûreux, dit ce Prince, bienhûreux „celui qui recherche la vérité, & qui

„ tra-

„travaille à augmenter ſes connoiſſances;
„car l'aquiſition de la ſageſſe vaut mieux
„que celle de l'argent, & ſon revenu
„vaut mieux que celui des mines d'or.
„Elle eſt plus précieuſe que les pierres
„les plus précieuſes, & il n'y a point de
„joie comparable à la joie qu'elle cauſe.
„Elle eſt la dépoſitaire de la longueur
„des jours, des richeſſes & de l'honneur;
„ſes voies ſont pleines de douceurs & de
„charmes, la paix l'accompagne toûjours,
„c'eſt l'arbre de vie pour ceux qui ſa-
„vent en profiter: enfin quiconque la poſ-
„ſede eſt hûreux.

Les *Chinois* de quelque Secte qu'ils ſoient ſe réuniſſent en ce point, qu'ils regardent la vertu comme le ſeul moyen d'être hûreux, & c'eſt une maxime ſi univerſelle, qu'il n'y a que les *gens lettrés* qui ont part au gouvernement. Ce ſont ceux qui ſuivent *Coum-Tſe-Teeſſe*, que nous appellons ordinairement *Confucius*: c'eſt le plus grand Docteur de cette Nation: il a eu la connoiſſance du vrai DIEU que *Moyſe* a connu, mais il n'a pas ſû comme *Moyſe* les moyens de perpétuer à ſon peuple cette connoiſſance de DIEU, & de la faire ſervir au gouvernement politique. Quoiqu'il en ſoit, c'eſt toûjours

par les motifs de la Science & de la vertu que *Confucius* inſpire le déſir d'être hûreux. Je vais rapporter quelques remarques ſur ſon ſujet, tirées *des Mémoires du Pére le Comte ſur la Chine, Tome prémier.*

„La véritable nobleſſe, dit *Confucius*, „ne conſiſte pas dans le ſang, mais dans „le mérite: nous ſommes d'un rang bien „élevé, quand la vertu nous empêche „de ramper avec le reſte des hommes: un „homme eſt bien élevé au-deſſus des au„tres, quand la calomnie & les injures „ne peuvent atteindre juſques à lui.

„Vous étes bienhûreux, *Confucius*, di„ſoient un jour quelques *Mandarins* qu'il „inſtruiſoit, d'être arrivé au ſouverain „degré de la vertu; il y a long-temps „que vous ne péchés plus; pour nous „quelque effort que nous faſſions pour „devenir gens de bien, il ne ſe paſſe pas „de jour que nous ne commettions des „fautes conſidérables. Quoique toute faute „ſoit blâmable, leur répondit *Confucius*, „vous n'étes pas ſi malhûreux que vous „penſés, d'en faire pluſieurs: votre vie, „auſſi bien que la mienne, eſt un long „voyage; le chemin eſt difficile, & no„tre raiſon, à demi éteinte par les paſ-

„ſions,

„ſions, nous fournit peu de jour pour „nous conduire: quel moyen de ne pas „broncher quelquefois dans les ténébres? „quand on ſe releve, les chutes retar„dent le voyage, mais elles ne le rom„pent pas; ce ſeroit un grand malheur „pour nous de n'en faire qu'une, comme „les méchans qui ne tombent qu'une fois, „parce que le prémier précipice les ar„rête.

„Il n'eſt point d'homme, dit encore „*Confucius*, qui ne ſe cache ſes défauts de „la moitié; cependant tout flaté qu'il eſt, „il rougiroit de paroître aux yeux des au„tres ce qu'il paroît à ſoi-même.

Confucius aſſûre donc que la véritable Grandeur conſiſte dans la vertu, qu'elle eſt ſi néceſſaire, qu'il vaut mieux faire pluſieurs chutes en la pourſuivant que de l'abandonner, & que le vice eſt ſi contraire à l'homme, que quelque effort que faſſe l'homme vicieux pour ſe déguiſer ſoi-même à ſoi-même, il rougiroit encore de honte ſi les autres appercevoient en lui ce qu'il y apperçoit.

A cela j'ajoûterai ce que dit M. *de la Loubere* dans ſa Rélation de *Siam*: „C'eſt „que les gens de lettres Chinois ſont ceux „qui ont des Grades de littérature, & qui „ſeuls

„ ſeuls ont part au gouvernement. Ils ſont „ devenus, ajoûte-t-il, tout-à-fait impies, „ & n'aiant pourtant rien changé au lan- „ gage de leurs prédeceſſeurs, ont fait de „ l'ame du ciel & de toutes les autres ames, „ je ne ſai quelles ſubſtances aëriennes & „ dépourvues d'intelligence ; & pour tout „ juge de nos œuvres, ils ont établi une fata- „ lité aveugle, qui fait, à leur avis, ce que „ pourroit faire une Juſtice toute puiſſante „ & toute éclairée. Ils prétendent que c'eſt „ une choſe toute conforme aux principes de „ la nature, que par des ſympathies ſecretes, „ mais certaines, entre la vertu & le bonheur, „ & entre le vice & le malheur, la vertu ſoit „ toûjours hûreuſe, & le vice toûjours „ malhûreux. Il eſt ſurprenant que ne reconnoiſſant point de DIEU, le ſen- timent qu'on ne peut être hûreux que par le moyen de la vertu ſoit ſi fort, que ces peuples aiment mieux raiſonner ſur des ſympathies naturelles, qu'ils n'en- tendent pas bien, que de nier qu'on puiſſe manquer d'être hûreux en ſuivant la vertu.

Soit que les *Siamois* dans le culte qu'ils rendent à *Sommona-codom* le regardent comme un modéle à ſuivre, ou comme un DIEU à implorer, il eſt toûjours ſûr qu'à

qu'à l'égard du bonheur qui ſuit néceſſairement la vertu, ils ſont dans les mêmes ſentimens que les *Chinois*. Et ſi en quittant ces peuples divers nous conſultons l'Antiquité, nous verrons que ces ſept hommes qui ſe ſont diſtingués dans un pays, ſource de la ſcience & du bon goût, juſques à mériter par excellence le nom de ſept Sages, nous verrons, dis-je, que ces hommes n'ont point eu d'autre but que la vertu, pour établir le bonheur des *Grecs* dans les loix qu'ils ont données ou perfectionnées. Les ſentimens de ces grands hommes ſur ce ſujet ſont ſi publics qu'il ſeroit ſuperflu de les rapporter; conſiderons ſeulement cette réponſe fameuſe de *Bias*: on vient aſſiéger une ville où il ſe trouve; les habitans s'enfuyent & emportent avec eux tout ce qu'ils peuvent; *Bias* n'emporte rien, & dit qu'il emporte tout: il étoit plein de ſcience & de ſageſſe, avec cela pouvoit-il manquer de quelque choſe?

Il y a un paſſage dans le 24. chapitre des Proverbes de *Salomon*, qui paroît avoir été fait pour ce ſujet: *Bâtiſſez votre maiſon ſur la ſageſſe, & l'affermiſſez par la ſcience: car alors elle ſe trouvera toute agréablement remplie de richeſſes précieuſes.*

ſes. Auſſi lorſque les parens du Philoſophe *Anaxagoras* lui reprochoient qu'il négligeoit les biens de ſa patrie, *Voilà*, leur diſoit-il, *ma patrie*, en leur montrant le ciel, *c'eſt des choſes qui regardent celle-ci que je dois m'inquiéter, & non pas des choſes qui regardent celle-là.*

Celui que le célébre Oracle de *Delphes* déclare le plus ſage des hommes, ce plus que *Salomon* des Gentils, *Socrate*, que tous les honnêtes gens révérent, vouloit que la ſcience ſeule fut un bien, & l'ignorance un mal; ſorti d'une naiſſance baſſe ſon ſavoir l'éleva au-deſſus des autres hommes, il ſe faiſoit autant de ſujets qu'il avoit d'auditeurs, également brave, modéré, chaſte, patient, gracieux; ſon application continuelle à l'étude lui avoit rendu toutes les vertus familiéres, & faiſant toûjours honneur à l'homme, il en ſoûtint la dignité juſques au dernier ſoûpir de ſa vie.

Il étoit ſi détaché des choſes du monde, que ſelon lui les richeſſes & les grandeurs n'avoient rien d'honnête, mais au contraire étoient une ſource malhûreuſe de toute ſorte de maux. Sa valeur étoit une vertu ſi réelle, que dans pluſieurs actions où il combattit généreuſement,

ment, il n'eut d'autre but que le bien de la patrie, indépendamment d'aucun intéret particulier. Il étoit ſi modeſte, qu'il diſoit qu'il ne ſavoit bien qu'une ſeule choſe, c'eſt qu'il étoit très ignorant. Il étoit ſi prudent, qu'il prévoyoit ce qui devoit arriver, & qu'il le prévoyoit ſi juſte, qu'on lui a attribué un *Démon* familier, qui prenoit ſoin de l'inſtruire. Il avoit de l'amitié une idée ſi noble qu'il aſſûroit, qu'il n'y avoit point de meilleur héritage qu'un bon ami. Enfin il étoit ſi éclairé & ſi courageux, qu'il avoit triomphé de ſon tempérament oppoſé à la vertu, & qu'il en avoit triomphé par ſa ſcience & par ſon courage, poſſedant ainſi toûjours ſon ame en paix; la néceſſité que la Tyrannie lui impoſa d'avaler du poiſon, ne dérangea pas ſa conſtance.

Cette petite ébauche que je fais du portrait de *Socrate* ne m'éloigne point de mon ſujet, on peut remarquer que ce qu'on dit d'un homme vertueux, touche ſi fort, qu'en le conſidérant comme tel on ne peut s'empêcher de le croire hûreux, & de ſouhaiter un état pareil au ſien: ce qui eſt encore une grande preuve, que le ſentiment du bonheur eſt réellement joint avec la pratique de la vertu.

tu. Qui ne préfereroit le ſort de *Socrate*, je ne dis pas à celui des *Tibéres* & des *Nérons* que l'Univers à ſa honte a reſpectés pour maîtres, mais à celui des *Jules* & des *Auguſtes*? Si le ſort de *Titus* peut être plus déſirable que celui de *Socrate*, ce ne ſera pas en conſidérant cet Empéreur dans la majeſté de la pourpre, mais en le conſidérant comme *les delices du genre humain*, on n'enviera ſon ſort que ſous ce dernier titre : & ſi on l'examine par quelque endroit défectueux, on laiſſera d'abord l'Empéreur pour l'honnête homme. Cela me fait ſouvenir de la viſite qu' *Alexandre* rendit à *Diogéne*: ce Prince étant à *Corinthe* fut voir ce Philoſophe, qui demeuroit dans un fauxbourg de cette ville, & lorsqu'il l'eût vû il le preſſa de demander tout ce qu'il voudroit, avec aſſûrance de l'obtenir. *Diogéne* pria ſeulement *Alexandre* qu'il eut à ſe retirer un peu d'où il étoit, *afin de ne point ôter à* Diogéne *le ſoleil qu'*Alexandre *ne pouvoit lui donner*. ALEXANDRE admirant dans cette réponſe la vertu d'un homme qui mépriſoit toutes les choſes du monde, au point qu'un grand Roi dans une haute fortune n'avoit pas le pouvoir de lui faire du bien, s'écria,

Si

Si je n'étois pas Alexandre, je voudrois être Diogéne, c'eſt-à-dire, (ſelon la remarque que j'en ai lue quelque part) ſi je n'étois pas fou, je voudrois être ſage. *Juvenal* † prétend qu'*Alexandre* ſentit que le Philoſophe étoit plus hûreux que le Conquerant,

Senſit Alexander, *teſtâ cum vidit in illâ*
Magnum habitatorem, quanto felicior hic, qui
Nil cuperet, quam qui totum ſibi poſceret orbem.

Alexandre *connut, lorſqu'il vit le grand* Diogéne *dans ſon tonneau, combien celui qui ne ſouhaite rien eſt plus hûreux que celui qui voudroit tout avoir.* Ce *magnum*, *grand*, dont le Poéte prive *Alexandre* pour le donner à *Diogéne*, eſt beau. Mais pour revenir à *Titus*, qui a mérité d'être ſurnommé *les delices du genre humain*, nous remarquerons que cet Empéreur ne faiſoit un ſi bon uſage de ſa puiſſance, que parce qu'il faiſoit un bon uſage de ſon eſprit, l'appliquant continuellement à l'étude. *Eutrope* * l'appelle d'abord *facundiſſimus*, enſuite *bellicoſiſſimus*, *moderatiſſimus*.

† Sat. 14. lib. 5. * Lib. 7.

On me dira peut-être que je cherche du ſecours en faveur de ma Theſe ; que je fais entrer la vertu dans la cauſe de la ſcience, afin de rendre cette cauſe bonne : mais je prétens que la vertu n'étant que l'acte par lequel nous mettons en pratique la connoiſſance que nous avons de ce qui eſt bien, nous ne ſommes vertueux qu'à proportion que nous ſommes éclairés ; & qu'ainſi, dire que la vertu rend l'homme hûreux, n'eſt point une Theſe différente de celle où l'on aſſûre, que la ſcience eſt la ſeule voie qui nous méne à la félicité. C'eſt ainſi que *David* dans le Pſeaume cent dix-neuf dit : „ Je me ré-
„ jouis de l'obſervation de vos volontés,
„ ô mon DIEU, plus que de la poſſeſſion
„ de toute la richeſſe du monde, je trouve
„ une joie intérieure à les méditer. Les
„ connoître & les ſuivre eſt le bien que
„ que je vous demande pendant ma vie.
„ Je ſuis étranger dans cette terre, ne me
„ cachés point vos loix ; je ne ſuis qu'in-
„ firmité, fortifiés moi par votre parole ;
„ vous connoiſſés mon ignorance, enſei-
„ gnés moi les regles de votre ſageſſe.
„ Mon ame eſt abatue de triſteſſe, relevés
„ la par votre lumiére ; ne permettés pas
„ que l'amour des richeſſes m'occupe,

„ mais

„ mais tournés mon eſprit vers la recher-
„ che de la vérité. En effet ſi nous con-
ſiderons ces deux Livres fameux, dont l'autorité fait les Religions dominantes des *Aſiatiques* & des *Européens*, ces deux Livres, ſous leſquels les Gouvernemens s'appuyent, & ſous leſquels les peuples ſe captivent, nous y trouverons que bienque de l'un & de l'autre on tire des dogmes très différens tant à l'égard de la foi que de la politique, on ne peut toutefois s'empêcher d'y voir que l'un & l'autre font conſiſter le bonheur dans la pratique de la vertu, & donnent la ſcience pour le ſeul guide qui peut y conduire.

Jéſus-Chriſt * naît à *Bethlehem* de parens pauvres, mais il croît & ſe fortifie ſi conſidérablement en eſprit & en ſageſſe, que dès ſa douziême année ſes parens le trouvent avec étonnement au milieu des Docteurs, les interrogeant & leur répondant d'une maniére qui jette dans l'admiration tous les aſſiſtans. Il choiſit pour Diſciples des pêcheurs ou des péagers ignorans, mais ces Diſciples ne ſont fermes dans leur foi, ni prédicateurs de l'Evangile qu'après qu'ils ont été remplis de l'Eſprit de lumiére. Auparavant ils doutent, ils

* Luç. cap. 2.

chancélent à toute heure, une ſimple ſervante fait trembler le prémier d'entre eux juſques à lui faire renier ſon Maître. Ils ont vû la vie, la mort, la reſurrection de *Jéſus-Chriſt*, cependant ils n'ont pas encore le courage de ſoûtenir & de publier ſa doctrine, ils ſe tiennent tous enſemble renfermés comme de timides brebis, qui n'oſent ſortir du bercail; mais dès qu'ils ont reçû l'Eſprit, qui donne l'intelligence & la force, les voilà capables d'enſeigner les Nations, de courir toute la terre, de ſoûtenir la préſence des plus cruels Tyrans, de ſouffrir conſtamment les plus violentes tortures, de convertir leurs bourreaux mêmes, & de mourir généreuſement dans la confeſſion de leur foi. Enfin ſi le *Chriſtianiſme* s'eſt aquis un ſi grand nombre de croyans, & s'il s'en conſerve encore un ſi grand nombre, c'eſt parce que *Jéſus-Chriſt* a été conſidéré, & l'eſt encore, ou comme un homme particuliérement inſpiré de DIEU puiſſant en œuvres & en paroles, ou comme un homme uni à DIEU; de maniére qu'il eſt tout à la fois *homme Dieu* & *Dieu homme*. Ainſi comme la ſcience eſt le ſeul guide qui puiſſe nous aſſûrer du chemin de la vertu, l'on a d'autant

plus

plus ardemment embraſſé la doctrine de *Jéſus-Chriſt*, qu'on l'a conſidérée comme une ſource pleine d'intelligence & de lumiére.

C'eſt donc à tort que certains Docteurs prêchent l'aveuglement de l'eſprit à leurs peuples comme une choſe néceſſaire pour la ſanctification; qu'ils leur crient ſans ceſſe qu'ils ne faut point faire uſage de la raiſon pour examiner, ſi ce qu'ils leur prêchent eſt vrai ou faux, mais qu'on doit le recevoir avec une ſoumiſſion entiére. Ils flattent l'ignorance par l'exemple des *Apôtres*, qui, diſent-ils, étoient des gens groſſiers & ignorans, & ne font pas remarquer que tant que les *Apôtres* ont été groſſiers & ignorans, ils ont été hors d'état de bien croire & de bien enſeigner : *Si un aveugle conduit un autre aveugle*, dit Jéſus-Chriſt, *ils tomberont tous deux dans la foſſe.* Mais ſi un aveugle peut aquerir de bons yeux pour ſe conduire par ſoi-même, & s'aſſûrer de ſes démarches, ne ſeroit-il pas un fou de négliger un ſi précieux avantage, & ne mériteroit-il pas toute ſorte de punition, s'il confioit ſon ſalut à la foi d'un autre? *Eprouvez toutes choſes*, dit St. Paul *, *retenez ce qui eſt bon.*

* 1 Theſſ. chap. v. v. 21.

La néceſſité de faire valoir les graces que l'homme a reçûes du Ciel, (entre leſquelles la connoiſſance de la vérité doit être comptée la prémiére) ne ſe peut mieux prouver dans l'*Evangile* que par la Parabole des huit talens. L'on voit dans cette Parabole que le troiſiême des ſerviteurs eſt privé du ſeul talent qu'il avoit reçû, parce qu'il ne l'avoit pas fait profiter, & que le Maître donna ce talent à celui qui en avoit déjà dix. *Car à celui qui aura il ſera encore donné, & aura plus que l'abondance; mais à celui qui n'aura rien, ce rien même lui ſera ôté. Jettez*, ajoûte l'Evangile, *ce ſerviteur inutile dans de profondes ténébres, là il y aura pleurs & grincemens de dents.*

Ces paroles (*car à celui qui aura il ſera encore donné, & il aura plus que l'abondance, mais à celui qui n'aura rien, ce rien même lui ſera ôté*) montrent que dans cette Parabole *Jéſus-Chriſt* a principalement en vûe ceux qui négligent de cultiver leur eſprit, puiſqu'il eſt très ſûr que les gens qui en font un bon uſage aquierent tant de ſavoir, qu'ils en ont pour ainſi dire plus qu'abondance, plus qu'il n'en faut abſolument pour être aſſûré des vérités du ſalut : ce qui eſt toûjours la vûe princi-

pale

pale de *Jéſus-Chriſt*, au-lieu que ceux qui négligent leur eſprit, *qui enfouiſſent ce Talent dans la terre*, en s'abandonnant tous entiers à l'impreſſion des ſens, perdent, pour ainſi dire, juſques aux prémiéres notions de la vérité, juſques à la faculté de penſer juſte : en quoi les autres ſe fortifient, à ce qu'il ſemble, au-delà des forces naturelles.

Il y a un paſſage dans la ſeconde Epître de Saint *Paul aux Teſſaloniciens*, qui revient parfaitement à tout ce que nous venons de dire. Le voici : „Parce qu'ils „n'ont pas voulu recevoir l'amour de la „vérité, pour ſe ſauver par ſon moyen, „DIEU leur enverra toutes les diſpoſitions „poſſibles pour tomber dans l'erreur, afin „qu'ils croyent au menſonge, afin que „tous ceux qui n'auront pas crû à la véri„té ſoient damnés.

Si après l'*Evangile* nous examinons l'*Alcoran*, nous trouverons que ce Livre n'eſt point reçû des *Muſulmans* comme venant de *Mahomet*, mais comme venant de DIEU même, qui eſt la ſource de vérité. On lit dans ce Livre, [a] „*Ma„homet* n'eſt pas votre pére, il eſt A„pôtre de DIEU & le dernier de tous les

a Chap. des *Bandes*.

„ Prophetes. Je ſuis (dit *Mahomet* [b]) „ homme comme vous, DIEU m'a en- „ ſeigné qu'il n'y a qu'un ſeul DIEU. „ [c] Ceux qui ont l'intelligence des Ecritu- „ res ſavent, que l'Alcoran eſt la vérité „ même qui procede de ton Seigneur. Ils „ croyent en lui & humilient leur cœur „ en le liſant. DIEU conduit au droit che- „ min ceux qui étoient en la vérité : les „ Infidelles en douteront juſques à ce qu'ils „ ſoient ſurpris du jour du jugement ; ce „ jour ils ſeront châtiés très rigoureuſe- „ ment. [d] Au nom de DIEU clement & „ miſéricordieux, loué ſoit celui qui a „ envoyé l'Alcoran à ſon Serviteur pour „ inſtruire le monde. [e] Diront-ils que „ *Mahomet* a controuvé l'Alcoran ? cer- „ tainement ils ſont des incredules ; qu'ils „ apportent quelques diſcours ſemblables „ à ce Livre en doctrine & en éloquen- „ ce, ſi ce qu'ils diſent eſt véritable. [f] Je „ ſai qu'ils diſent qu'un homme lui a „ enſeigné l'Alcoran, celui qu'ils préſu- „ ment lui avoir enſeigné eſt Perſe de na- „ tion, & parle la Langue des Perſes, & „ l'Alcoran eſt en Langue Arabeſque rem- „ pli d'inſtruction & d'éloquence. [g] Je t'ai „ en-

b Chap. de la *Caverne*. c du *Pélérinage*. d Chap. de l'*Alcoran*. e Chap. des *choſes diſperſées*. f Chap. de la *Mouche à miel*. g Chap. de la *Mouche à miel*.

„ envoyé ce Livre, (dit le Seigneur) qui „ explique les myſtéres de ma Loi, pour „ conduire le peuple au droit chemin, „ & pour annoncer les joies du Paradis à „ ceux qui profeſſent mon unité. DIEU „ ne vous commande de faire que ce qui „ eſt raiſonnable..... Ne croyés pas qu'il „ y ait de la trompérie & de l'erreur en „ votre loi. Et pour prouver que ce Livre eſt conforme à la vérité & à la raiſon, „ appelle (lit-on enſuite) le peuple „ à la Loi de DIEU avec prudence & „ prédication, & diſpute contre eux avec „ de bonnes raiſons.

Si après cela nous voulons voir par quelques endroits combien la *ſcience* & la *vertu* y ſont recommandées pour être hûreux, il n'y a qu'à conſidérer ces maximes: „ Ne contrevenés pas à ce que vous „ avés promis à DIEU pour aucun prix, „ ſa grace vous eſt plus avantageuſe que les „ biens de la terre, ſi vous les ſavés con- „ noître, vos biens ſont périſſables, & les „ biens du Ciel ſont éternels: Il recom- „ penſera ceux qui perſévéreront à bien fai- „ re, & celui qui fera de bonnes œuvres „ ſera benit en ce monde & en l'autre. „ Chap. de la *Mouche à miel.*

„ Ceux qui ont acheté la vie du mon-

„ de pour quitter le Paradis ne ſont pas „ allegés en leurs miſéres, & ſeront pri- „ vés de toutes ſortes de ſecours. Chap. „ de la *Vache*.

„ Celui qui s'éloignera des méchans „ pour ſuivre ſa loi trouvera pluſieurs „ lieux qui lui ſeront favorables. La miſére „ des impies ne finira jamais, DIEU aug- „ mentera leur malheur, & accroîtra la „ punition de leurs crimes, qui bien fera „ bien trouvera, & qui mal fera mal trou- „ vera. Chap. des *Femmes*.

„ Si quelqu'infidelle veut vous prêcher, „ diſtingués la vérité d'avec le menſonge, „ ſi vous croyés les ignorans vous vous „ en repentirés. Chap. des *Clotures*.

„ Au nom de DIEU clement & miſéri- „ cordieux. Je jure par l'heure de Vê- „ pres, que les hommes ſont enclins à „ leur perte, excepté ceux qui croient en „ DIEU, qui font de bonnes œuvres, & „ qui ont en recommendation la vérité „ & la perſévérance. Chap. de *Vêpres*.

„ Celui qui ſera aveugle en ce monde „ il le ſera en l'autre, & ne verra pas le „ droit chemin. Chap. du *Voyage de nuit*.

„ Seigneur, en quel lieu que j'aille fais „ moi entrer & ſortir avec la vérité. „ Chap. du *Voyage de nuit*.

„ Je

„Je crains de désobeir à mon Seigneur, „& appréhende les tourmens préparés „pour les méchans au jour du jugement: „celui qui s'en délivrera jouira de la gra- „ce de DIEU, qui eſt la ſuprême félicité. „Chap. des *Gratifications*.

„Ceux qui croiront en DIEU, & qui „ne revétiront pas la vérité du menſon- „ge, ſeront délivrés des tourmens de „l'enfer & ſeront conduits au chemin du „ſalut.

Après avoir parlé de l'Etre ſouverainement parfait, „c'eſt lui qu'il faut im- „plorer, les priéres de ceux qui implo- „rent un autre DIEU que lui ſont inuti- „les, ils ſont ſemblables à ceux qui ont „bien ſoif & tendent la main contre une „fontaine où ils ne peuvent arriver. Chap. du *Tonnerre*.

Mais on ne peut mieux faire voir combien l'*Alcoran* eſtime la ſcience, qu'en comparant ces deux paſſages l'un du chapitre du *Fer*, l'autre du chapitre de la *Diſpute*.

Voici le prémier:

„Ceux qui ont fait quelque dépenſe „pour ſon ſervice avant la priſe de la „Méque, ne ſont pas égaux en mérite à „ceux qui ont combattu pour conquerir

„cet-

„ cette ville ; ils ſont un grand degré „ au-deſſus de ceux qui n'ont pas com- „ battu.

Voici le ſecond :

„ Dieu élevera tous les vrais croyans „ qui ſont entre vous, & mettra les do- „ ctes quelques degrés au-deſſus des au- „ tres.

L'on voit que ceux-là mêmes qui auront pris les armes pour les intérêts de la religion ne ſeront qu'un degré au-deſſus de ceux qui auront contribué de leurs biens, mais que les Savans ſeront *quelques degrés* plus d'un degré au-deſſus des autres.

Enfin l'on peut prouver par les fables mêmes & par les Romans, combien eſt véritable le ſentiment que nous avons, que le bonheur doit ſuivre la vertu. L'Auteur, maître des événemens qu'il décrit dans cette eſpêce d'Ouvrage, ne peut plaire à ſon Lecteur, qu'en lui faiſant voir le vice puni & la vertu couronnée ; s'il fait le contraire, le Lecteur s'irrite, & condamne avec indignation, & le Livre & celui qui l'a compoſé.

Tout ce qu'on peut dire contre les Livres & les Auteurs que je viens de citer ne peut détruire la propoſition que j'avance

vance ſur la ſcience, ſur la vertu, & ſur le bonheur. Qu'on accuſe *Moyſe* d'avoir été un habile politique, qui a fait ſervir les diſpoſitions qu'ont les hommes à s'aſſujettir à une religion, afin qu'il pût conduire le *Peuple Juif* ſelon ſes vûes; que pour ſe rendre plus abſolument maître de ce Peuple il a oſé fauſſement ſe dire l'organe des volontés de l'Etre ſouverain, & ſe vanter qu'il lui parloit *face à face comme un ami parle à ſon ami**.

Qu'on reproche à *David* des crimes horribles, bien que ſes divins Cantiques ſoient devenus la voix de tous les Chrêtiens; que la vertu de ce Prince ſoit ſuſpecte même juſques à ſa mort. Que *Salomon* malgré ſa ſageſſe ſi vantée ſoit tombé dans une Idolatrie déteſtable. Qu'on attaque cette vertu que les *Payens* étalent dans leurs Livres, en ſoûtenant qu'elle n'a eu pour principe & pour but que l'orgueil ou la complaiſance de l'amour propre. Qu'on diſe que ces actions d'éclat & ces indifférences affectées pour les maux de la vie n'ont été que des rodomontades Philoſophiques : tout cela ne peut prouver que notre miſére extrême, la deffiance où nous devons être de nous-mê-

* Exod. chap. 33. v. 11.

mêmes, & la néceſſité indiſpenſable de nous attacher fermement & continuellement à la vérité ; afin que notre ame, pour ainſi dire, s'en imbibant ſe trouve aſſez fortifiée pour ne plus craindre la violence avec laquelle les ſens l'attaquent de toutes parts; qu'elle ſache toûjours prendre le parti qui pourra la rendre hûreuſe. On ne peut pas douter que lorsqu'elle aura une idée vive & diſtincte de ce qui peut faire ſon bonheur, elle ne le ſuive néceſſairement, puisqu'il n'eſt pas en ſon pouvoir de faire le contraire, & que lorsqu'elle quitte un véritable bien pour en embraſſer un faux, elle ne le fait, que parce qu'elle regarde ce dernier non comme faux quoiqu'il le ſoit, mais au contraire comme un bien plus convenant que l'autre, en quoi il y a de l'erreur; en quoi ſi elle eſt trompée dans le bonheur qu'elle eſpére, c'eſt qu'elle s'eſt prémiérement trompée dans la recherche qu'elle en a faite.

Mais à quoi bon toutes ces réfléxions, dira quelqu'un, ce n'eſt qu'une répétition de ce que mille autres ont dit & diſent encore, on veut que la ſcience & la vertu faſſent le bonheur de l'homme: par l'une il connoît ce qui lui convient,

par

par l'autre il le pratique. Examinant les objets qui l'environnent, il en apprend la juſte valeur, & par le mépris qu'il en fait, il ſait jouir des choſes qu'il a & ſe paſſer de celles qu'il n'a pas. Cela eſt fort beau, continuera-t-on, mais le tout bien conſidéré, cela ne voudroit-il point dire, que l'homme apprend ſeulement à chercher dans ſon orgueil dequoi ſe conſoler de ſon impuiſſance? De bonne foi? Il y a en beaucoup qui croient que chercher à ſe rendre hûreux par le moyen de la ſcience, c'eſt apprendre à mieux ſentir combien on ne l'eſt pas.

En effet pour prouver ceci par des exemples de tous les tems, exemples qui feront même voir que la *ſcience* & la *vertu* ne ſe ſuivent pas toûjours, combien de grands hommes avec beaucoup de ſavoir n'ont pas laiſſé que d'être très malhûreux, vicieux, quelquefois même *Athées?* n'ont-ils pas dû connoître d'abord la foibleſſe de la condition humaine, les beſoins, & les moyens d'y remédier? s'ils l'ont connue, d'où vient n'y ont-ils pas remédié? n'ont-ils pû le faire?

* *Homme, vante moins ta raiſon,*
Voi l'inutilité de ce préſent céleſte,

Pour

* Poëſies de M. des Houlieres.

Pour qui tu dois, dit-on, mépriſer tout le reſte.
Auſſi foible que toi, dans ſa jeune ſaiſon,
Elle eſt chancélante, imbecille.
Dans l'âge où tout l'appelle à des plaiſirs divers,
Vile Eſclave des ſens, elle t'eſt inutile.
Quand le ſort t'a laiſſé compter cinquante hivers,
Elle n'eſt qu'en chagrins fertile;
Et quand tu vieillis tu la perds.

Pour ajoûter encore à cela une réfléxion de la même perſonne, voici comme elle parle de la ſcience :

Que l'eſprit de l'homme eſt borné?
Quelque tems qu'il donne à l'étude,
Quelque pénétrant qu'il ſoit né,
Il ne ſuit rien à fonds, rien avec certitude,
De ténébres pour lui tout eſt environné,
La lumiére qui vient du ſavoir le plus rare
N'eſt qu'un fatal Eclair, qu'un Ardent qui l'égare:
Bien plus que l'ignorance elle eſt à redouter:
Longues erreurs, qu'elle a fait naître,
Vous ne prouvés que trop que chercher à connoître
N'eſt ſouvent qu'apprendre à douter.

En effet les héréſies, ajoûtera-t-on, n'ont leur ſource que dans les Sciences, & c'eſt la politique des plus habiles qui a été

la plus funeſte aux peuples. Les rafinemens ſur toutes ſortes de matiéres n'ont fait que les corrompre au-lieu de les ameliorer : plus on approfondit l'état de l'homme, plus on connoît qu'il eſt déſeſpérément malhûreux, ainſi il vaut mieux s'étourdir que de vouloir remédier à un mal incurable :

* *Nous errons dans d'épaiſſes ombres,*
Et ſouvent nos lumiéres ſombres
Ne ſervent qu'à nous éblouir :
Soyons ce que nous devons être,
Et ne perdons point à connoître
Des jours deſtinés à jouïr.

Ce parti-là vaut mieux que d'aller s'appliquer à des recherches où notre eſprit s'égare, ſe perd dans le tems même qu'il croit tenir la vérité : tout eſt incertitude dans la vie ; & s'il y a quelque choſe de certain, nous avons la vûe trop foible pour le démêler. Et quand même nous démélerions la vérité, & que nous verrions parfaitement ce que nous devons faire, en ſerions-nous plus hûreux ? non certes : il ne nous en reviendroit qu'un noir chagrin contre nous de ne pouvoir faire ce que nous approuverions le plus,

——— *video meliora proboque,*
Deteriora ſequor. ———

* Rouſſeau, Edit. de Hollande.

Tous les argumens de la Logique, ſoûtenus par les plus beaux Traités de Morale, ne peuvent reſiſter à l'aſſaut d'une véritable paſſion ; cela n'eſt bon que contre des émotions qui ſe diſſipent d'elles-mêmes. Quel exemple fameux l'Antiquité ne nous donne-t-elle pas de tout ce que nous venons de dire ?

Salomon, *qui reçût*
La divine lumiére,
Négligea ſon ſalut
Pour le plaiſir de faire
L'amour
La nuit & le jour.

La vertu même, dont on fait tant de bruit, qu'eſt-ce que c'eſt ? l'on ſait les derniéres paroles de cet illuſtre Romain, qui après l'avoir exactement pratiquée toute ſa vie, fut contraint en mourant de reconnoître, *qu'elle n'étoit qu'un nom, qu'une chimére ſans réalité, non in re, ſed in verbo tantum eſſe virtutem* *. Et l'Auteur fameux, dont le Livre des Penſées a tant fait de bruit, parmi tout ce qu'il écrit pour prouver ſes principes de religion & de morale †, n'a pû s'empêcher de

* Annæi Flori lib. 4. cap. 7.
† Penſées de Paſcal chap. 25.

de dire que „les deux principes de véri-
„té, la raiſon & les ſens, outre qu'ils
„manquent ſouvent de ſincérité, s'abu-
„ſent reciproquement l'un l'autre ; *que*
„nos principes naturels ne ſont que nos
„principes accoûtumés : dans les enfans,
„ceux qu'ils ont reçûs de la coûtume de
„leurs péres, comme la chaſſe dans les
„animaux ; *qu'*une différente coûtume
„donnera d'autres principes naturels ; que
„ cela ſe voit par l'expérience ; & que
„ s'il y en a d'ineffaçables à la coûtume,
„il y en a auſſi de la coûtume ineffaça-
„bles à la nature. *Enfin*, s'écrie Paſcal,
„*quelle eſt donc cette nature ſujette à être ef-*
„*facée ? la coûtume eſt une ſeconde nature,*
„*qui détruit la prémiére. Pourquoi la coûtu-*
„*me n'eſt-elle pas naturelle ? j'ai bien peur*
„*que cette nature ne ſoit elle-même qu'une*
„*prémiére coûtume, comme la coûtume eſt*
„*une ſeconde nature.*

Voilà comme beaucoup de perſonnes raiſonnent : ils trouvent en de tels diſcours un certain je-ne-ſai-quoi, qui contente leur ignorance, & qui favoriſe leur pareſſe ; parce que s'il eſt impoſſible de s'aſſûrer de la vérité, & que la vertu ne ſoit qu'une idée chimérique, le travail qu'il faut pour aquerir l'une & l'autre n'eſt

plus néceſſaire, ils ſe font ainſi une raiſon pour ſe laiſſer emporter au courant ſans penſer à l'abîme qui peut les engloutir à jamais.

Veut-on renverſer de tels raiſonnemens, il n'y a qu'à les examiner de près, ils ſe détruiſent d'eux-mêmes : ceux qui les font attaquent la ſcience & la vertu, mais il faut cependant qu'ils préſuppoſent en eux-mêmes une ſcience infinie, puiſqu'il faut, pour aſſûrer que tant d'hommes avec beaucoup de ſcience ont été malhûreux, vicieux, & même Athées, ſavoir diſtinctement que ces hommes ont été *véritablement* ſavans & *réellement* malhûreux, ou quel degré de ſcience & de malheur ils ont eu : s'ils ont été malhûreux en des choſes où ils étoient éclairés de la vérité, ou s'ils n'étoient malhûreux qu'en des choſes où ils étoient ignorans. Ainſi il faut avoir une idée juſte de ce que c'eſt à leur égard que *ſcience*, & de ce que c'eſt que *malheur* ; une idée juſte, pour ainſi dire, des proportions qui peuvent ſe trouver entre la ſcience & le malheur, de la force qu'ils peuvent avoir reſpectivement l'un à l'égard de l'autre. Il faut de plus connoître à tous égards, quelle a été la conduite de ces prétendus Savans mal-

malhûreux : & pour nous faire perdre l'eſpérance de retirer de nos études plus d'utilité qu'ils n'en ont retiré, il faut avoir encore une connoiſſance diſtincte de leurs forces & des nôtres, pour en faire une juſte comparaiſon.

Soûtenir, que s'il y a quelque choſe de certain nous avons la vûe trop foible pour le démêler, préſuppoſe en ceux qui le ſoûtiennent, qu'ils ont employé tous leurs efforts pour découvrir la vérité ſans avoir pû y réuſſir. Cela préſuppoſe encore, que pour reſter dans l'incertitude ils voyent toutes les raiſons du pour & du contre, & en connoiſſent ſi bien la force, qu'ils les trouvent égales. Cela préſuppoſe enfin, que tous les autres hommes, qui voudront connoître la vérité, n'auront que les mêmes vûes qu'ont ceux qui font ces objections, pour ne pouvoir connoître que cette vérité ſi ridicule, *que la connoiſſance de la vérité eſt au-deſſus de nos forces.*

Dire encore, que les héréſies n'ont leur ſource que dans les Sciences, c'eſt dire, ou que les Sciences peuvent être en même tems ſource de vérité & d'erreur, ou qu'il n'y a point de véritable religion, ou que s'il y en a, on ne peut s'en aſſûrer.

En établiſſant cela on ne doit point dire que les héréſies ayent leur ſource dans les Sciences ; on ne doit pas même dire que telle ou telle religion ſoit hérétique, puiſque déclarer une religion hérétique préſuppoſe qu'on connoît la véritable, à laquelle l'autre n'eſt point conforme. Les noms de *Politiques* & d'*habiles*, lorſqu'on dit que la politique des plus habiles a été la plus funeſte aux Etats, ſont des mots équivoques, très faux dans un ſens, & qui demanderoient une diſcuſſion particuliére : mais lorſque l'on ajoûte, que les rafinemens ſur toutes ſortes de matiéres n'ont fait que les corrompre au-lieu de les ameliorer, cela préſuppoſe une connoiſſance ſi diſtincte de la nature des choſes, & de toutes les rélations qu'elles peuvent avoir, qu'il n'y a perſonne qui oſe s'en vanter.

A l'égard de ce que dit *Brutus* de la vertu, lorſqu'il ſe plaignit en mourant qu'elle n'étoit qu'un nom, qu'une chimére vaine, il n'avoit pas tant de tort, comme le remarque M. *Bayle* *, ſelon le ſyſtême que ce Romain s'étoit fait de la vertu ſes plaintes étoient bien fondées ; mais pour les faire valoir, il faut être aſ-

ſûré

* Dictionaire Hiſt. & Crit. au mot *Brutus*.

ſûré que ſon ſyſtême étoit bon ; que l'idée qu'il avoit de la vertu étoit juſte, autrement ſes plaintes ne prouveront rien contre la vraie vertu ; puiſqu'en effet il n'aura injurié qu'une chimére.

Mais *Brutus*, dira-t-on, n'étoit-il pas ce Romain généreux ſi fort ami de la ſcience, qu'au milieu des plus grands troubles il paſſoit une partie de la nuit à étudier ; qui (entre autres Ouvrages) avoit compoſé un Livre qui traitoit *des devoirs de l'homme*, & un autre qui traitoit *de la vertu* même ? n'étoit-il pas encore de cette Secte fameuſe des Stoïciens, où la vertu commandoit en Reine ? l'amour de la juſtice n'étoit-il pas ſi bien gravé dans ſon ame, que ni les bienfaits de *Céſar*, ni tous les autres biens qu'il en pouvoit eſpérer, ne purent effacer la haine qu'il devoit à l'injuſte uſurpation de cet ambitieux ? quelle grandeur d'ame, quelle vertu ne faut-il pas pour s'empêcher de mollir, pour ne ſe pas laiſſer gagner aux tendreſſes d'un homme qui joint la puiſſance ſouvéraine au déſir de nous rendre hûreux, d'un homme même à certains égards très eſtimable, & qui ſait par ſes bonnes maniéres ſe faire en nous contre nous un parti en ſa faveur ? Conſtamment l'amour

de la patrie & de la juſtice n'a jamais plus éclaté que dans cet homme, on l'a ſi bien reconnû, que pour montrer que *Caſſius* & lui avoient réuni en eux toute la vertu de leur Nation, ils ont été appellés *les derniers des Romains*. Eh! ce *Brutus*, ajoûtera-t-on, n'a pas connû la vertu, s'il ne l'a pas connûe, comment a-t-il pû ſi bien la ſuivre?

Je répondrai à cela, que ſi aux idées que *Brutus* avoit de la vertu il joignoit celle de croire, qu'en reſidant en un ſeul homme elle avoit la puiſſance abſolue & néceſſaire de terraſſer l'injuſtice d'une multitude furieuſe, & de lui deſſiller d'abord les yeux, de triompher de la force d'un nombre d'ennemis armés, & de renverſer abſolument tous les obſtacles que le crime pouvoit oppoſer, il ſe ſeroit abſolument trompé, il auroit joint ainſi des idées fauſſes aux vraies qu'il pouvoit avoir de la vertu: & voilà juſtement ce qu'il a fait. „ Il avoit conſidéré, dit „ M. *Bayle* †, la vertu, la juſtice, le droit „ comme des choſes très réelles, c'eſt-à-„ dire, comme des êtres dont la force étoit „ ſupérieure à celle de l'injuſtice, & qui „ mettoient enfin leurs ſectateurs au-deſſus des

† Dict. Hiſt. & Crit. au mot *Brutus*.

„ des accidens & des outrages de la fortu-
„ ne : & il éprouvoit tout le contraire, il
„ voyoit pour la ſeconde fois le parti de
„ la juſtice, la cauſe de la patrie, aux
„ pieds du parti rebelle, il voyoit un *Marc-*
„ *Antoine*, le plus ſcélérat de tous les
„ hommes, qui les mains toutes degout-
„ tantes du ſang des plus illuſtres citoyens
„ de *Rome*, venoit de terraſſer ceux qui
„ maintenoient la liberté du Peuple *Ro-*
„ *main*. Il ſe voyoit donc malhûreuſement
„ abuſé par l'idée qu'il s'étoit faite de la
„ vertu ; il n'avoit gagné à ſon ſervice
„ que l'alternative de ſe tuer, ou de deve-
„ nir le jouet d'un Uſurpateur, pendant
„ que *Marc-Antoine* avoit gagné au ſervi-
„ ce de l'injuſtice, la pleine puiſſance de
„ ſatisfaire toutes ſes paſſions. Voilà ce
„ qui faiſoit dire à *Brutus*, que la vertu
„ n'avoit aucune réalité, & que ſi on ne
„ vouloit pas être pris pour dupe, il fal-
„ loit la regarder comme un vain nom,
„ & non pas comme une choſe. Mais n'a-
„ voit-il pas tort de dire cela? *ajoûte M. Bay-*
„ *le*, diſtinguons : dans la theſe généra-
„ le, & abſolument parlant, il avançoit
„ une grande abſurdité, & une fauſſeté
„ impie ; ſelon ſon hypotheſe, & le ſyſtê-
„ me qu'il s'étoit fait, ſes plaintes étoient

„bien fondées. Si *Brutus* avoit reconnû que la vertu regarde plus l'homme intérieur qu'elle ne dépend des choſes extérieures, il en auroit eu une idée plus juſte; la vertu pure eſt un bien de l'ame, qui véritablement, lorſqu'elle anime la volonté, peut faire faire des choſes extraordinaires, mais non pas des ſurnaturelles.

Mais d'où vient m'amuſer à réfuter ainſi les paroles de *Brutus*, & M. *Bayle* lui-même? n'a-t-il pas eu tort de le faire, le raiſonnement de ce Romain mérite-t-il une réfutation dans les formes? J'ai toute ma vie, dit-il, aimé ma patrie & la liberté plus que toute autre choſe, j'en ai poignardé le Tyran; *Rome* n'a pas ſoûtenu ma cauſe, *Caſſius* & moi avons ramaſſé quelques troupes pour la ſoûtenir, *Auguſte* l'héritier du Tyran & *Antoine* qui eſt un ſcélérat nous ont battu, donc *la vertu n'eſt qu'un nom*, &c. Je vous prie, combien y a-t-il de Bandits qui corps à corps roſleront dos & ventre le plus honnête homme du monde? Eſt-ce du reſſort de la vertu d'augmenter au corps ſes facultés au-delà de ſes forces? l'expérience fait bien voir que la vertu a fait faire des choſes ſurprénantes, & qu'on n'auroit pas eſpéré de pouvoir fai-

faire ; mais la force qu'on y employoit n'étoit point ſurnaturelle, elle étoit ſeulement inconnûe : les grandes paſſions produiſent auſſi ces effets. Ce qu'on peut dire à l'avantage de la vertu, c'eſt qu'aiant des principes ſolides elle trouve en elle des reſſources de conſtance & de courage, que la fureur ne trouve point. Cependant il eſt ſûr qu'elle n'eſt pas la maîtreſſe des événemens, qu'elle ne peut changer la nature des choſes ; la connoiſſance de cela eſt inſéparable de l'idée qu'on doit avoir de la vertu, c'eſt en y réfléchiſſant qu'on parvient à cette hûreuſe indifférence, à cette raiſon qui empêche l'homme de faire conſiſter ſon bonheur dans des choſes qui lui ſont étrangéres :

——— * *Ille potens ſui*
Lætuſque deget, cui licet in diem
Dixiſſe, vixi : cras vel atra
Nube polum pater occupato
Vel ſole puro : non tamen irritum,
Quodcumque retro eſt, efficiet : neque
Diffinget, infectumque reddet,
Quod fugiens ſemel hora vexit.
Fortuna ſævo læta negotio, &
Ludum inſolentem ludere pertinax,
Tranſmutat incertos honores,

Nunc

* Horace ode 29. du liv. 3.

Nunc mihi, nunc aliis benigna:
Laudo manentem: ſi celeres quatit
Pennas, reſigno, quæ dedit; & meâ
Virtute me involvo: ———

„Celui-là ſera content & maître de lui, „qui peut dire à la fin de chaque jour, „j'ai vêcu, que *Jupiter* couvre demain le „ciel de nuages, ou qu'il l'éclaire d'un „beau ſoleil, il ne peut faire, quoiqu'une „choſe ſoit diſparue avec le moment qui „l'a vû naître, que cette choſe n'aye pas „été, & n'aye rélation avec quelqu'au„tre. La fortune toûjours cruelle, & toû„jours inconſtante, fait paſſer ſes faveurs „peu durables tantôt aux uns, tantôt aux „autres: lorſqu'elle eſt ſtable pour moi, „je l'en remercie: penſe-t-elle à me quit„ter, je lui remets ce qu'elle m'a donné, „& ma vertu fait ma reſſource.

Horace plus judicieux que *Brutus* connoît bien qu'il n'eſt point en notre pouvoir d'empêcher les événemens d'arriver: mais un homme vertueux ſait prendre à leur égard un parti digne de lui, il en profite s'ils lui conviennent, *laudo manentem*; il s'éleve au-deſſus s'ils lui ſont contraires, & ferme au milieu de ſa vertu, qui le deffend de toutes parts, il ne leur donne ſur lui aucune priſe, *Et mea me virtute involvo.*

„Vous

„ Vous me demandés, *dit Seneque* à Lu-*
„*cilius*, pourquoi il arrive du mal aux
„gens de bien ; je réponds, qu'il ne peut
„ arriver aucun mal à un homme ver-
„tueux ; ne confondons point deux cho-
„ſes contraires. De même que toutes les
„eaux différentes, qui viennent de tou-
„tes parts ſe jetter dans la mer, n'en chan-
„gent ni n'en affoibliſſent pas même la
„ſaveur ; ainſi la violence de l'adverſité
„ne change point l'eſprit d'un homme
„de bien, n'en affoiblit point le coura-
„ge, il eſt toûjours égal & inébranlable,
„il convertit en bien tous les maux qui
„lui arrivent, & plus fort que tout ce
„qui l'environne, ſi je ne dis pas qu'il
„n'en reſſent point les attaques, je dis
„que toûjours ferme & conſtant, il en
„triomphe toûjours, & que s'élevant au-
„deſſus de toute ſorte d'événemens il re-
„garde les adverſités comme des ſujets
„d'exercice.

Et certes j'oſe aſſûrer qu'il n'y a point d'honnête homme qui aiant, à l'occaſion de quelque peine, goûté le plaiſir d'une vertu pure, détachée, pénétrante, ſupérieure à toutes les choſes de la vie, qui ſe trouvant enſuite dans la diſſipation, que

* De Providentiâ.

que la fortune cauſe, ne demandât de nouvelles tribulations pour regoûter les douceurs qu'il a perdues avec elles :

* *Un cœur, dont le devoir eſt maître,*
Hûreux en méritant de l'être
Goûte d'avance tous les biens.

Il eſt certain, & l'expérience le confirme chaque jour, que les plaiſirs du monde ont moins de douceurs que d'amertumes, & qu'ainſi il y a une grande différence entre les joies ſolides de la vertu & la joie imaginaire du vice ; malhûreux doublement malhûreux ceux qui n'en ſont pas convaincus : mais qu'ils écoutent comment M. l'*Archévêque de Cambrai* le fait bien dire à *Telemaque* ce jeune Prince, dans ſon recit de l'Ile de *Cypre* : après avoir conté comment il ſe ſentoit gagné par la contagion de la volupté qui y regne, parle du plaiſir qu'il eut de retrouver *Mentor*, & d'écouter ſes conſeils, c'eſt-à-dire, les conſeils de la Sageſſe cachée ſous la figure de ce *Mentor* : „ Il dit, *continue ce jeune Prince*, & auſſi-tôt je ſentis comme „ un nuage épais qui ſe diſſipoit ſur mes „ yeux, & qui me laiſſoit voir la pure „ lu-

* M. de la Motte ode *deſcente aux Enfers.*

„lumiére, une joie douce & pleine d'un „ferme courage renaiſſoit dans mon cœur. „Cette joie étoit bien différente de cette „joie molle & folâtre, dont mes ſens a„voient été empoiſonnés ; l'une eſt une „joie d'yvreſſe & de trouble, qui eſt en„trecoupée de paſſions furieuſes, de cui„ſans remords ; l'autre eſt une joie de rai„ſon, qui a quelque choſe de bienhûreux „& de céleſte : elle eſt toûjours pure & „égale, rien ne peut l'épuiſer, plus on „s'y plonge, plus elle eſt douce, elle ra„vit l'ame ſans la troubler..... Hû„reux, diſois-je, les hommes à qui la „vertu ſe montre dans toute ſa beauté ! „peut-on la voir ſans l'aimer ? peut-on „l'aimer ſans être hûreux ?

Mais je tarde trop à répondre à ce qu'on objecte contre la vérité, lorſqu'on l'attaque avec les paroles de M. *Paſcal*. Cependant pour le faire il ſuffit de dire, ou qu'il faut conſidérer les penſées qu'on objecte de cet Auteur ; comme des penſées qu'il deſtinoit à être réfutées, ou que ſi on les conſidére autrement, on doit regarder M. *Paſcal* comme un viſionnaire : car s'il détruit les prémiers principes, s'il eſt vrai, comme il le dit dans un autre endroit, que „les Sciences ont deux

„ex-

„ extrêmités qui ſe touchent, *que* la pré-
„ miére eſt la pure ignorance naturelle,
„ où ſe trouvent tous les hommes en naiſ-
„ ſant ; l'autre celle où arrivent les gran-
„ des ames ; qui aiant parcouru tout ce
„ que les hommes peuvent ſavoir, trou-
„ vent qu'ils ne ſavent rien, & ſe ren-
„ contrent dans cette même ignorance
„ d'où ils étoient partis. Si, dis-je, tout cela eſt vrai, pourquoi donc nous étale-t-il tant le ſavoir pour nous faire croire des choſes, où il prétend que la raiſon doit néceſſairement conduire ? n'eſt-ce pas une folie que d'apporter des raiſons pour détruire les principes mêmes ſur leſquels on raiſonne, faire combattre la raiſon contre la raiſon même ? s'il réuſſit, ſur quoi prétend-il édifier ? jamais deſſein ne fut plus chimérique, ne fut plus extravagant ; il eſt plus raiſonnable de dire ce que dit *Sanchès* * au commencement d'un Livre, où il prétend prouver qu'on ne ſait rien, NEC UNUM HOC SCIO, ME NIHIL SCIRE, *je ne ſai pas même ſi je ne ſai rien.*

Ce qu'on peut dire à l'avantage de M. *Paſcal*, c'eſt qu'il avoit trop d'eſprit pour donner dans une pareille abſurdité, & qu'ain-

* *Franc. Sanchès*, quod nihil ſcitur.

qu'ainſi l'on ne doit pas prendre dans un ſens poſitif, ce qu'il dit contre la raiſon. Si l'on objecte, que l'ordre, où l'on a mis ſes Penſées *, montre que cela eſt dit affirmativement, qu'on ſe ſouvienne que ce n'eſt pas lui qui les a ainſi diſpoſées, qu'on les trouva toutes écrites ſur de petits morceaux de papier tous enſemble enfilés en diverſes liaſſes, ſans aucun ordre, ſans aucune ſuite, & tout cela ſi imparfait & ſi mal écrit, qu'on a eu toutes les peines du monde à le déchifrer, & à en compoſer des eſpêces de chapitres ſous les titres où on les a placées. Qu'on ſache d'ailleurs, (quoique cela ait pû être cauſé par la confuſion où étoient toutes les Penſées de M. *Paſcal*) que dans la prémiére édition qu'on en fit on ſupprima pluſieurs pages, auxquelles on ſubſtitua un grand nombre de cartons.

Je ne puis m'empêcher de faire ſuivre un raiſonnement du R. P. *Malbranche* dans le 8. chap. du 2. livre *de la Recherche de la vérité*: ce que dit là cet excellent Philoſophe, convient trop parfaitement & aux perſonnes & aux choſes auxquelles nous venons de nous oppoſer. Ecoutons le.

* Voyés la Préface du Livre même.

„Il n'y a rien de plus rare que de trouver „des perſonnes capables de faire de nou- „veaux ſyſtêmes dans les Sciences: ce- „pendant il n'eſt pas fort rare de trouver „des gens, qui s'en ſoient formé quel- „qu'un à leur fantaiſie. On ne voit que „fort peu de ceux qui étudient beaucoup, „raiſonner ſelon les notions communes: „il y a toûjours quelque irregularité dans „leurs idées; & cela marque aſſez qu'ils „ont quelque ſyſtême particulier, qui ne „nous eſt pas connû. Il eſt vrai que tous „les Livres qu'ils compoſent ne prouvent „pas ce qu'on vient de dire; car quand il „eſt queſtion d'écrire pour le Public, on „prend garde de plus près à ce qu'on „fait, & l'attention toute ſeule ſuffit aſſez „ſouvent pour nous détromper. On voit „toutefois de tems en tems des Livres „qui prouvent aſſez ce que l'on vient de „dire. Et il y a même des perſonnes, qui „font gloire de marquer dès le commen- „cement de leur Livre, qu'ils ont inven- „té quelque nouveau ſyſtême. Le nom- „bre de ces perſonnes, qui font de nou- „veaux ſyſtêmes, s'augmente encore „beaucoup par ceux qui s'étoient préoc- „cupés de quelque Auteur, parce qu'il „arrive ſouvent, que n'aiant point ren-

„con-

„contré la vérité, ni de fondement ſolide „dans les opinions des Auteurs qu'ils ont „lûs, ils entrent prémiérement dans un „grand dégoût & dans un grand mépris „de toute ſorte de Livres, & enſuite ils „imaginent une opinion vraiſemblable, „qu'ils embraſſent de tout leur cœur, & „dans laquelle ils ſe fortifient.

„Mais lorſque dans la ſuite cette gran„de ardeur, qu'ils ont eue pour leur opi„nion, s'eſt ralentie, ou que le deſſein „de la faire paroître en public les a ob„ligés à l'examiner avec une attention „plus exacte & plus ſérieuſe, ils en dé„couvrent la fauſſeté, & ils la quittent: „mais avec cette condition, qu'ils n'en „prendront jamais d'autres, & qu'ils con„damneront abſolument tous ceux qui „prétendront avoir découvert quelque „vérité que ce ſoit.

„De ſorte que la derniére erreur, où „tombent pluſieurs perſonnes d'étude, eſt, „qu'ils prétendent qu'on ne peut rien ſa„voir, & cette erreur eſt la plus dangé„reuſe de toutes. Ils ont lû beaucoup de „Livres anciens & nouveaux, où ils n'ont „point découvert la vérité; ils ont eu plu„ſieurs belles penſées, qu'ils ont trouvées „fauſſes; après les avoir conſidérées avec

„ plus d'attention ; de là ils concluent,
„ que tous les hommes leur reſſemblent,
„ & que ſi ceux, qui croyent avoir dé-
„ couvert quelques vérités, y faiſoient
„ une réfléxion plus ſérieuſe, ils ſe dé-
„ tromperoient auſſi bien qu'eux : cela leur
„ ſuffit afin qu'ils les condamnent ſans
„ les examiner davantage, parce que s'ils
„ ne les condamnoient pas, ce ſeroit en
„ quelque maniére tomber d'accord qu'ils
„ ont plus d'eſprit qu'eux, & cela ne leur
„ paroît pas vraiſemblable.

Je finis ici cet Eſſai. Je voudrois bien avoir prouvé que la Science eſt la ſeule voie qui nous méne à la félicité. On s'appercevra aiſément qu'il y a beaucoup de choſes à dire que je n'ai pas dites ; & qu'on pourroit preſſer cette Theſe d'une maniére bien plus forte & bien plus détaillée. On pourroit marquer les avantages de chaque Science & les rapports qu'ils ont avec nos déſirs & nos goûts. Je tâcherai de le faire dans le ſecond Tome de ces Mémoires. Toûjours ſerai-je très content, ſi j'inſpire à ceux qui liront ce petit Ecrit, le déſir d'approfondir les choſes dont j'ai parlé, de travailler pour s'éclairer, de s'éclairer pour ſe rendre vertueux, & de juger alors ſi la Science

rectifiée par un pareil but ne peut pas faire le bonheur de l'homme.

ARTICLE II.

Extrait de la Grammaire Générale & Raiſonnée.

Grammaire Générale & Raiſonnée, contenant les fondemens de l'art de parler, expliqués d'une maniére claire & naturelle, les raiſons de ce qui eſt commun à toutes les Langues, & des principales différences qui s'y rencontrent. Et pluſieurs remarques nouvelles ſur la Langue Françoiſe. A Amſterdam aux dépens d'Eſtienne Roger, 1703. in 12. p. 163. gros *median.*

LA *Grammaire* eſt l'art de parler : *parler* eſt expliquer ſes penſées par des ſignes que les hommes ont inventés à ce deſſein.

On a trouvé que les plus commodes de ces ſignes étoient les ſons & les voix; mais parce que ces ſignes paſſent, on a inventé d'autres ſignes pour les rendre du-

durables & viſibles, qui ſont les caractéres de l'écriture.

Ainſi l'on peut conſidérer deux choſes dans ces ſignes; la *prémiére*, ce qu'ils ſont par leur nature, c'eſt-à-dire, entant que ſons & caractéres. La *ſeconde*, quelle eſt leur ſignification, c'eſt-à-dire, de quelle maniére les hommes s'en ſervent pour ſignifier leurs penſées.

L'on traite de l'une dans la prémiére Partie de cette Grammaire, & de l'autre dans la ſeconde.

PREMIERE PARTIE:

Où il eſt parlé des lettres & des caractéres de l'écriture.

* La bouche eſt l'organe qui forme les ſons dont on ſe ſert pour parler, & qu'on nomme *caractéres* lorſqu'on les exprime par quelques figures: parmi les ſons il y en a de ſi ſimples qu'on n'a beſoin que de la ſeule ouverture de la bouche pour en faire une voix diſtincte, d'où vient qu'on les a appelés *voyelles*. Il y en a d'autres, qui dépendant de l'application particuliére des dents, des lévres, de la langue, du palais, ne peuvent néanmoins fai-

* Chap. 1.

faire un ſon parfait que par leur union avec les prémiers ſons, & à cauſe de cela on les appelle *conſones*.

L'on compte d'ordinaire cinq de ces voyelles, *a. e. i. o. u.* mais l'*Auteur* remarque que ſans conſidérer la différence qui ſe fait entre les voyelles d'un même ſon, par la longueur ou bréveté, on en pouvoit diſtinguer juſques à dix, en ne s'arrêtant qu'aux ſons ſimples, & non aux caractéres; & ces dix ſe diſtinguent ainſi,

a, *ê*, *e*, *i*, *o*, *ô*, *eu*, *ou*, *u*, *e* muet.

† Les *conſones* qui n'ont qu'un ſon ſimple ſont celles-ci:

b. p. f. v. conſone, *c. g. j.* conſone, *d. t. r. l. l.* liquide, comme en *fille*, *m. n. n.* liquide comme dans *magnanime*, *ſ. z. ch.* comme en *choſe*, & *th.*

Toutes les autres conſones ne ſont que des compoſés de celles-ci.

* La *Syllabe* eſt un ſon complet, qui eſt quelquefois compoſé d'une ſeule lettre, mais pour l'ordinaire de pluſieurs.

Ainſi une ſeule voyelle peut faire une ſyllabe.

Deux voyelles auſſi peuvent compoſer une ſyllabe, ou entrer dans la même ſyl-

† Chap. 2. * Chap. 3.

labe ; mais alors on les appelle *diphthongues*, parce que leurs deux ſons ſe joignent en un ſon complet.

Les *conſones* ne peuvent former ſeules une ſyllabe, parce qu'elles n'ont de ſon qu'avec les voyelles, mais auſſi avec une ſeule voyelle cinq conſones peuvent former une ſyllabe, comme en Latin *Scrobs*, *Stirps*.

* On appelle *mot* ce qui ſe prononce à part, & s'écrit à part : il y en a d'une ſyllabe, qu'on appelle *monoſyllables*, il y en a de pluſieurs, & on les nomme *polyſyllabes*.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans la prononciation des mots eſt l'*accent*, qui eſt une élévation de voix ſur l'une des ſyllabes du mot, après laquelle la voix vient néceſſairement à ſe rabaiſſer.

Il y en a un *grave*, un *aigu*, un *circonflexe* :

L'élévation de la voix fait l'*aigu*.

Le rabaiſſement fait le *grave*.

Et le *circonflexe* eſt fait de l'uſage de tous les deux à l'égard d'une ſeule ſyllabe.

† Les *caractéres* qui forment les lettres peuvent être conſidérés en deux maniéres ; ou

* Chap. 4. † Chap. 5.

ou comme ſignifiant ſimplement le *ſon*, ou comme nous aidant à concevoir ce que le ſon ſignifie.

En les conſidérant en la prémiére maniére, il auroit fallu obſerver quatre choſes pour les mettre en leur perfection.

1. Que toute figure marquât quelque ſon, c'eſt-à-dire, qu'on n'écrivit rien qui ne ſe prononçât.

2. Que tout fut marqué par une figure, c'eſt-à-dire, qu'on ne prononçât rien qui ne fut écrit.

3. Que chaque figure ne marquât qu'un ſon, ou ſimple, ou double.

4. Qu'un même ſon ne fut point marqué par de différentes figures.

Mais conſidérant les *caractéres* en la ſeconde maniére, *continue l'Auteur* *, il arrive quelquefois qu'il nous eſt avantageux que ces regles ne ſoient pas toûjours obſervées, au moins la prémiére & la derniére. Les raiſons ſur leſquelles il ſe fonde ſont, que certaines lettres qui ne ſe prononcent point dans un mot, ne laiſſent pas de nous ſervir pour l'intelligence de ce que ce mot ſignifie, parce qu'elles en font connoître l'origine: „ par exem-
„ ple, dans les mots de *champs* & de

 „ *chants*,

* p. 21.

„*chants*, le *p.* & le *t.* ne ſe prononcent „point, qui néanmoins ſont utiles pour „la ſignification, parce que nous appre- „nons de là, que le prémier vient du La- „tin *campi*, & le ſecond du Latin *cantus*.

„Dans l'*Hébreu* même il y a des mots „qui ne ſont différens, que parce que „l'un finit par un *aleph* & l'autre par un „*he*, qui ne ſe prononcent point, com- „me יראּ qui ſignifie *craindre* : & ירה qui „ſignifie *jetter*. Et de là, *ajoûte l'Au-* „*teur*, on voit que ceux qui ſe plaignent „tant de ce qu'on écrit autrement qu'on „ne prononce, n'ont pas toûjours grande „raiſon, & que ce qu'ils appellent abus, „n'eſt pas quelquefois ſans utilité.

[J'avoue qu'une lettre qui ne ſe prononce point dans un *mot* peut avoir ſon utilité par rapport à l'*Etymologie* ; mais cette utilité me ſemble ſi petite qu'on ne devroit pas y avoir le moindre égard ; cela d'ailleurs eſt ſujet à de grands inconveniens. La connoiſſance de l'origine d'un mot ne peut ſervir qu'à faire mieux ſentir toute la force de ce mot, ou qu'à donner quelquefois de la force à une phraſe en y entrant à propos ; mais cela regarde les ſeuls Savans qui connoiſſent à fonds les différentes Langues, & ces Savans-là inde-

pen-

pendamment d'une lettre découvriront bien l'*Etymologie* d'un mot, l'uſage apprendra aux autres toute la force de ſa ſignification. Quand on écriroit *chan* au-lieu de *champ*, & *chan* au-lieu de *chant*, ce qui précédera fera auſſi aiſément connoître ſur le papier que dans la converſation, ſi l'on parle d'une *eſpace de terre*, ou ſi l'on parle des *modulations de la voix* : il ne faudra pas être habile *Etymologiſte* pour deviner que le dernier ne peut venir du Latin *campus*. Pour ce qui regarde la force de l'expreſſion, elle ne vient guére de l'*Etymologie*, mais bien des *métaphores* des *rélations* qu'ont les mots les uns avec les autres. D'ailleurs l'incertitude qui ſe trouve dans cette maniére de conſerver l'origine des mots, ne ſuffit-elle pas pour faire voir le peu d'utilité qu'il y a de s'y aſſujettir ? Si un Etranger, par exemple, veut faire attention aux caractéres qui compoſent un mot pour en deviner la ſignification par l'*Etymologie*, croira-t-il que le verbe QUERIR vienne moins du Latin QUÆRI qui ſignifie *ſe plaindre*, que de QUERERE ; que RIRE vienne plûtôt de RIDERE que RIDER ; qu'AVERTIR ne vienne pas d'ADVERTERE qui ſignifie *prendre garde*, *faire prendre un chemin*, *ar-*

arriver, ou *punir*; VIDER de VIDERE qui ſignifie *voir*; PELER de PELLERE qui ſignifie *chaſſer*; SAPER de SAPERE qui ſignifie *avoir du goût*, *ſavoir*, *être ſage*; GRAVER de GRAVARE qui ſignifie *charger*, *peſer*, *incommoder?* ne croira-t-il pas, qu'AVOINE vient d'ADVENA qui veut dire un *Etranger*; MINE de MINA qui ſignifie une *ſorte de monnoye*, une *mamelle qui n'a point de lait*, une *brebis qui n'a point de laine ſous le ventre*; LARD de LAR ou LARES *divinité Payenne*; ENTES de ANTES qui *ſignifie un rang de vigne*; VERD de VER qui ſignifie *printemps*? & cent autres de cette eſpêce. De ſorte que cette perſuaſion, que par les caractéres d'un mot on peut deviner ſon origine, (quoique cela ſoit vrai à certains égards) ne laiſſeroit pas que d'être très nuiſible à cet Etranger. Si l'on me dit que cela eſt bon pour un Etranger, mais que c'eſt autre choſe pour un François, qui ſachant ſa Langue ne ſe trompera pas ſur les mots que je viens de citer, je répondrai que par cela même qu'il ſait ſa Langue, il ne confondra jamais *chan* lorſqu'il s'agira de marquer un *certain eſpace de terre* avec *chan* modulation *des ſons de la voix*; & qu'il lui ſera toûjours très aiſé, comme

je

je l'ai déjà dit, de remarquer que *chan* pour *modulation de la voix* ne vient pas de *campus*. Ne voit-on pas lorſque *a* eſt *article*, ou lorſqu'il eſt *verbe*, quoiqu'on en ait rétranché l'*h*, avec lequel nos ancêtres l'écrivoient pour marquer qu'il venoit de *habet*? & ne voit-on pas bien lorſque *a* vient d'*habet* quoique cet *h* n'y ſoit plus? Conſervant des lettres qui n'ont point de ſon dans les mots qu'elles compoſent, c'eſt rendre aux Etrangers une Langue très difficile, c'eſt de plus rendre à l'égard de pluſieurs mots la prononciation très douteuſe aux François mêmes qui ne ſont pas à la Cour, c'eſt donner aux honnêtes gens la peine d'étudier cette choſe deſagréable, qu'on appelle *orthographe*, choſe qui devroit être réſervée aux dignes occupations des *pédans*.]

Il paroît même par ce que dit l'*Auteur* de la *Grammaire générale & raiſonnée*, qu'il panche beaucoup vers le ſentiment d'écrire comme on parle, il propoſe des accommodemens pour cela, il ſouhaitéroit qu'on diſtinguât les divers uſages des lettres par de petits points, ou par quelque changement dans la figure: car de changer autrement l'*orthographe* d'une Langue il croit que ce ſeroit tenter l'impoſſible:

„il

„ il ne faut pas s'imaginer, *dit-il*, qu'il „ ſoit facile de faire changer à toute une „ Nation tant de caractéres auxquels elle „ eſt accoûtumée depuis long-tems; puiſ- „ que l'Empéreur *Claude* ne pût pas mê- „ me venir à bout d'en introduire un qu'il „ vouloit mettre en uſage.

[Cela eſt vrai, l'Empéreur *Claude* n'a pû le faire, mais ſi un *Chancélier de France* entreprenoit ſous l'autorité du Roi de changer toute l'orthographe des mots François, & de mettre en uſage certains caractéres dont on auroit beſoin, il lui ſeroit très facile d'en venir à bout. Après avoir fait dreſſer cette orthographe, il n'auroit qu'à ordonner aux *Libraires* de la ſuivre exactement dans tous les Livres qu'ils feroient imprimer, l'on verroit alors de quelle maniére l'autre ſeroit négligée. L'Empéreur *Claude* n'avoit pas l'imprimérie.]

* Après cela l'Auteur traite *d'une nouvelle maniére pour apprendre à lire facilement en toute ſorte de Langues*; mais il en dit ſi peu de choſe, qu'il convient à la fin du chapitre où il en traite, que *pour mettre cette méthode dans toute ſa perfection, il en faudroit faire un petit Traité à part.* Tout ce qu'il en dit † ſe réduit à ceci; que

* Chap. 6. † pag. 26.

que ceux qui montrent à lire n'appriſſent d'abord aux enfans à connoître les lettres que par le nom de leur prononciation. En Latin, par exemple, qu'on ne donnât que le même nom d'*e* à l'*e* ſimple, l'*æ* & l'*œ*, parce qu'on les prononce d'une même façon : qu'on ne leur nommât auſſi les conſones que par leur ſon naturel en y ajoûtant l'*e* muet, ainſi au-lieu de faire lire *bé*, qu'on fit lire *be*, &c.

SECONDE PARTIE:

Où il eſt parlé des principes & des raiſons, ſur leſquelles ſont appuyées les diverſes formes de la ſignification des mots.

* Comme la connoiſſance de ce qui ſe paſſe dans notre eſprit, eſt néceſſaire pour comprendre les fondemens de la Grammaire; & que c'eſt de là que dépend la diverſité des mots qui compoſent le diſcours, l'Auteur examine l'uſage que nous en faiſons pour ſignifier nos penſées, & cette invention merveilleuſe de compoſer de 25. ou 30. ſons cette infinie variété de mots, qui n'aiant rien de ſemblable en eux-mêmes à ce qui ſe paſſe dans notre eſ-

* Chap. 1.

eſprit, ne laiſſent pas d'en découvrir aux autres tout le ſecret. Ainſi l'on peut définir les MOTS, *des ſons diſtincts & articulez, dont les hommes ont fait des ſignes pour ſignifier leurs penſées.*

Tous les *Philoſophes* enſeignent qu'il y a trois opérations de l'eſprit; *concevoir*, *juger*, *raiſonner*.

CONCEVOIR, n'eſt qu'une ſimple perception des choſes, ſoit d'une maniére purement intellectuelle, ſoit avec des images corporelles.

JUGER, c'eſt affirmer qu'une choſe que nous concevons eſt telle, ou n'eſt pas telle.

RAISONNER, eſt ſe ſervir de deux jugemens pour en faire un troiſiême.

Comme cette troiſiême opération de l'eſprit n'eſt qu'une extenſion de la ſeconde, il ſuffit pour notre ſujet de conſidérer les deux prémiéres.

Le *jugement* que nous faiſons des choſes, comme quand je dis, la *Terre eſt ronde*, s'appelle *propoſition*; & ainſi toute propoſition enferme néceſſairement deux termes; l'un appellé *ſujet*, qui eſt ce dont on affirme, comme *Terre*, & l'autre appellé *attribut*, qui eſt ce qu'on affirme, comme *ronde*; & de plus la liaiſon entre ces deux termes, *eſt*.

„ Or

„Or il eſt aiſé de voir que les deux termes „appartiennent proprement à la prémié- „re opération de l'eſprit, parce que c'eſt „ce que nous concevons, & ce qui eſt „l'objet de notre penſée; & que la liai- „ſon appartient à la ſeconde, qu'on peut „dire être proprement l'action de notre „eſprit & la maniére dont nous pen- „ſons.

„Et ainſi la plus grande diſtinction de „ce qui ſe paſſe dans notre eſprit, eſt de „dire qu'on y peut conſidérer l'objet de „notre penſée; & la forme, ou la ma- „niére de notre penſée, dont la princi- „pale eſt le *jugement*. Mais on y doit en- „core rapporter les conjonctions, diſ- „jonctions, & autres ſemblables opéra- „tions de notre eſprit; & tous les autres „mouvemens de notre ame; comme les „déſirs, le commandement, l'interroga- „tion, &c.

„Il s'enſuit de là, que les hommes „aiant eu beſoin de ſignes pour marquer „tout ce qui ſe paſſe dans leur eſprit, il „faut auſſi que la plus générale diſtinction „des mots ſoit, que les uns ſignifient les „objets des penſées, & les autres la for- „me & la maniére de nos penſées, quoi- „que ſouvent ils ne la ſignifient pas ſeu-

„ le, mais avec l'objet. Les mots de la pré-
„ miére ſorte ſont ceux que l'on a appel-
„ lés *noms*, *articles*, *pronoms*, *participes*,
„ *prépoſitions* & *adverbes*; ceux de la ſe-
„ conde, ſont les *verbes*, les *conjonctions*,
„ & les *interjections*. Tous ces mots ſont
„ tirés par une ſuite néceſſaire de la ma-
„ niére naturelle en laquelle nous expri-
„ mons nos penſées.

* Les objets de nos penſées ſont, ou les choſes, comme la *terre*, le *ſoleil*, l'*eau*, ce qu'on appelle ordinairement *ſubſtance*: ou la maniére des choſes, comme d'être *rond*, d'être *rouge*, d'être *froid*, ce qu'on appelle *accident*, parce que cela peut être ou n'être pas, & que cela n'eſt que par les ſubſtances.

Voilà la prémiére origine des noms: ceux qui marquent les *ſubſtances* s'appellent *ſubſtantifs*, ceux qui marquent les accidens s'appellent *adjectifs*.

Mais on n'en eſt pas demeuré là; & il ſe trouve qu'on ne s'eſt pas tant arrêté à la ſignification, qu'à la maniére de ſignifier: car parce que la ſubſtance eſt ce qui ſubſiſte par ſoi-même, on a appellé noms ſubſtantifs *tous ceux qui ſubſiſtent par eux-mêmes dans le diſcours*, ſans avoir beſoin *d'un autre nom, encore même qu'ils*

* Chap. 2. *ſig-*

ſignifient des accidens, comme *couleur*, *rougeur*, *prudence* ; & cela vient de ce que les adjectifs, *rouge* par exemple, renferment tout à la fois une *idée diſtincte & confuſe*, & que *rougeur* marque par ſoi-même ſeulement une *idée diſtincte*.

Au contraire on a appellé adjectifs *ceux mêmes qui ſignifient des ſubſtances, lorſque par leur maniére de ſignifier ils doivent être joints à d'autres noms dans le diſcours*, comme *humain*, *mortel*, parce qu'à la ſignification de la *ſubſtance* ils joignent une idée confuſe.

Il y a encore une autre ſorte de noms, qui paſſent pour *ſubſtantifs*, quoiqu'en effet ils ſoient *adjectifs*, puiſqu'ils ſignifient une forme accidentelle, cela vient de ce qu'ils font connoître aſſez diſtinctement le ſujet auquel convient cette forme : c'eſt ainſi que *Roi*, *Philoſophe*, *Peintre*, ſont des noms ſubſtantifs : c'eſt ainſi qu'on dit de certains *noms* ou *pronoms*, qu'ils ſont pris ſubſtantivement, parce qu'ils ſe rapportent à un ſubſtantif ſi général qu'on le ſouſentend facilement, comme *Patrie*, ſouſentendu *Terre*, *Champagne*, ſouſentendu *Province*.

* Nos idées nous repréſentent ou *une*

* Chap. 3.

choſe ſinguliére, comme *mon ami*, *mon cheval*, ou *une choſe générale*, comme *les amis*, *les chevaux*. Pour diſtinguer mon ami d'un autre j'ai beſoin d'un nom particulier, ainſi je l'appelle *Louis*, *Paul*; ces noms particuliers s'appellent *noms propres*, & les autres, comme *ami*, *homme*, *cheval*, *ville*, ſe nomment *appellatifs*. Ce n'eſt pas que le *nom propre* ne convienne ſouvent à pluſieurs, mais ce n'eſt que par accident, & alors on y ajoûte un autre nom qui le détermine.

* Ou l'on conſidére une choſe ſéparée de toute autre, ou l'on en conſidére pluſieurs enſemble: pour exprimer cela on a inventé deux nombres, qu'on appelle le *ſingulier* & le *plurier*. Le prémier eſt pour l'*unité*, le ſecond eſt pour la *multitude*; quelques Langues, comme la *Gréque*, ont fait un autre nombre, qu'ils appellent *duel*, c'eſt lorſque les *noms* conviennent à deux: l'*Hébraïque* a auſſi un duel, mais ſeulement lorſque les noms ſignifient une choſe double par nature, comme les *yeux*, les *mains*, ou par art, comme des *meules de moulin*, *des ciſeaux*.

† Les hommes aiant remarqué la différence des deux ſexes, ont donné

* Chap. 4. † Chap. 5.

né diverſes terminaiſons aux *adjectifs*, pour les varier lorſqu'on les appliqueroit aux femmes, ou lorſqu'on les appliqueroit aux hommes : on dit ainſi *une bonne femme*, *un bon homme*, ils ont appellé cela GENRE : *maſculin* quand il s'agit de l'homme, *féminin* quand il s'agit de la femme: cela eſt fondé en raiſon à l'égard des deux ſexes, (quoiqu'on ne l'obſerve pas toûjours) mais le caprice a décidé à l'égard des choſes dont le ſexe n'eſt pas évident, comme *arbre* maſculin en François eſt féminin en Latin *arbor*. Quelquefois même le genre d'un nom change dans une Langue ſelon le tems, *navire* en François étoit autrefois féminin, il eſt maintenant maſculin. Cette variation d'uſage a fait, qu'un mot a été mis par les uns en un genre, & par les autres en l'autre, comme *Comté* & *Duché* en François : ce qui a produit un autre genre, qu'on appelle *douteux*. L'uſage aiant fait encore qu'on ſe ſert également d'un même mot au maſculin & au féminin, ſelon qu'on veut ſignifier le mâle ou la fémelle de certains animaux, a fait naître un autre genre, qu'on appelle *commun*, comme en Latin *bos*, *canis*, *ſus*.

On voit par là que les Grammairiens,

qui ſont encore un autre genre qu'ils nomment *épicene*, ſe trompent, car *vulpes*, quoiqu'il ſignifie également le mâle & la fémelle d'un *renard*, eſt véritablement féminin dans le Latin, de même qu'*aigle* en François ; le caprice de l'uſage a voulu que le genre d'un mot ne regardât pas proprement ſa ſignification, mais ſeulement qu'il fut de telle nature, qu'il déterminât l'adjectif à ſe joindre à lui dans la terminaiſon maſculine ou féminine ; c'eſt cela qui a fait naître dans les Langues Gréque & Latine un genre qu' on appelle *neutre*, comme n'étant ni *maſculin* ni *féminin*.

* Comme les choſes qui occupent nos penſées ont divers rapports les unes avec les autres, pour marquer ces rapports quelques Langues ont donné à leurs noms *diverſes terminaiſons*, qu'ils ont appellées *cas* du Latin *cadere*, tomber, comme étant les diverſes chutes d'un même mot.

C'eſt ce qu'ont fait par exemple les Langues Gréque & Latine : [mais comme les Langues vulgaires marquent ces rapports par des articles, je crois qu'il faudroit dire que le CAS *eſt la maniére de marquer les divers rapports que les noms ont entre eux.*

* Chap. 6.

eux. Ainſi les différens cas du pronom Latin *hic*, *hæc*, *hoc*, que les Rudimens mettent devant les noms dont ils donnent les déclinaiſons, ne ſignifient point les articles, dont les Langues vulgaires ſe ſervent pour diſtinguer les cas, puiſque ces articles ne ſont ni des noms, ni des pronoms, mais ſeulement des marques pour diſtinguer ces cas.]

Ces cas ſont au nombre de ſix, y compris le *nominatif*, qui ſelon l'Auteur de cette Grammaire n'eſt pas proprement un cas, mais la matiére d'où ſe forment les cas. [Ce qui pourroit être diſputé.] Les autres cas ſont le *génitif*, le *datif*, l'*accuſatif*, le *vocatif* & l'*ablatif*.

Lorſqu'on appelle quelqu'un, ce rapport d'appellation ſe marque par le *vocatif*.

Les verbes qui ſignifient des actions qui paſſent hors de ce qui agit, comme *battre*, *rompre*, *aimer*, ont des ſujets où ces choſes ſont reçûes, ainſi ces verbes demandent après eux un nom qui ſoit le ſujet ou l'objet de l'action qu'ils ſignifient: pour marquer ce rapport on a formé le cas qu'on nomme *accuſatif*.

Tous les rapports qui ſe trouvent d'une choſe qui appartient à une autre en

quelque maniére que ce ſoit, le rapport qui eſt de la choſe au profit ou au dommage de laquelle d'autres choſes ſe rapportent, & d'autres rapports qu'on marque en Latin & en François même par une prépoſition, ont formé le *génitif*, le *datif* & l'*ablatif*. Tous ces rapports ſont ici très bien détaillés, dans le chap. 6. de cette ſeconde Partie.

[Je me ſouviens d'un badinage qu'on fait ſur le jeu par alluſion aux divers rapports que les cas expriment; on ne trouvera pas mauvais que je le mette ici:

nominativo, hic ludus.
genitivo, hujus tabernæ.
dativo, huic lupanari.
accuſativo, hanc paupertatem.
vocativo, ô furtum.
ablativo, ab hoc patibulo.]

Après avoir parlé des cas l'Auteur de cette Grammaire paſſe aux *articles*. * Il entre dans un grand détail, où je ne le ſuivrai pas crainte de trop étendre cet Extrait. Je me contenterai de remarquer que les Latins n'ont point d'articles, que les Grecs en ont trois ὁ, ἡ, τὸ; que les Langues nouvelles en ont deux, l'un qu'on

* Chap. 7.

qu'on appelle *défini*, comme *le*, *la*, en François ; & l'autre *indéfini*, *un*, *une*. On croit communément que cet article indéfini n'a point de plurier, & il eſt vrai qu'il n'en a point qui ſoit formé de lui-même, mais l'Auteur ſoûtient avec raiſon qu'il en a pris un d'un autre mot, c'eſt *des* avant les ſubſtantifs, *des animaux*, ou *de* quand l'adjectif précede, *de beaux lits*, &c. ou bien, ce qui eſt la même choſe, il dit que la particule *des* ou *de* tient ſouvent au plurier le même lieu d'article indéfini, qu'*un* au ſingulier.

Les noms propres ſignifiant une choſe ſinguliére & déterminée n'ont pas beſoin de la détermination de l'article, cependant les Grecs le font quelquefois & les Italiens ordinairement, ὁ Φίλιππος, l'*Arioſto*, l'*Ariſtotele* ; les François ne le font que dans les noms purement Italiens, car ils diront bien l'*Arioſte*, & non pas l'*Ariſtote*, [à moins qu'ils ne ſouſentendent le Livre, car alors ils diront bien l'*Ariſtote d'Alde-Manuce.*] Ils mettent auſſi quelquefois l'article *la* devant un nom propre de femme, & c'eſt d'ordinaire une marque de mépris : c'eſt ainſi qu'on dit, *la Thomas*, *la Rognon* ſont deux vilai-

nes créatures. Lorsqu'on met un article devant un adjectif, on fait alors un ſubſtantif de cet adjectif, *le blanc* eſt la même choſe que *la blancheur*. Ou bien l'on ſouſentend un ſubſtantif, comme ſi en parlant du vin on diſoit, *j'aime mieux le blanc*.

* Comme les hommes ont été obligés de parler ſouvent des mêmes choſes dans un diſcours, & qu'il eût été importun de répéter toûjours les mêmes noms, ils ont inventé certains mots pour tenir la place de ces noms; & que pour cette raiſon ils ont appellé *pronoms*: un pour mettre au-lieu du nom de celui qui parle, *moi*, *je*; un pour mettre au-lieu du nom de celui à qui l'on parle, *vous*, *toi*; un pour mettre au-lieu des noms des choſes dont on parle, *il*, *elle*, *lui*.

On les diſtingue en pronoms de la prémiére perſonne, de la ſeconde, de la troiſiême : parmi ces derniers il y en a qui marquent comme au doigt la choſe dont on parle, & qu'à cauſe de cela on nomme démonſtratifs, comme *hic* celui-ci, *iſte* celui-là. Il y en a auſſi un qu'on nomme réciproque, c'eſt-à-dire, qui rentre dans lui-même, c'eſt *ſoi*, *ſe*.

Com-

* Chap. 8.

Comme les pronoms ſont l'office des autres noms, ils en ont auſſi les propriétés, *les nombres*, *le genre*, & *les cas*. L'Auteur s'étend fort ſur cela par rapport à la Langue Françoiſe, & employe enſuite deux chapitres * au ſujet du pronom *rélatif* : dans l'un il examine ce pronom *en lui-même*, dans l'autre il l'examine par rapport à *une regle de la Langue Françoiſe*.

Le pronom *rélatif*, *qui*, *lequel*, *laquelle*, a quelque choſe de commun avec les autres pronoms, & quelque choſe de propre.

Ce qu'il a de commun eſt qu'il ſe met au-lieu du nom, & même pour toutes les perſonnes : ce qu'il a de propre peut être conſidéré en deux maniéres : la *prémiére* en ce qu'il a toûjours rapport à un autre nom, ou pronom, exprimé ou ſouſentendu, & qu'on appelle *antécédent*, comme DIEU *qui eſt ſaint*, DIEU eſt l'*antécédent* du rélatif *qui*.

La *ſeconde*, (que l'Auteur croit avoir remarquée le prémier) en ce que la propoſition, dans laquelle ce rélatif entre, peut faire partie du ſujet ou de l'attribut d'une autre propoſition ; qu'on peut appeller *principale* : pour

* Chap. 9. & 10.

pour en être le ſujet il faut qu'il ſoit au *nominatif*, car s'il eſt dans un cas oblique, il fait ſeulement partie de l'attribut de la propoſition incidente.

Par ce que l'*Auteur* a dit des deux uſages du rélatif, dont l'un eſt d'être pronom, & l'autre de marquer l'union d'une propoſition avec une autre, il rend raiſon d'une façon de parler fort ordinaire dans la Langue Hébraïque, & qui a paſſé dans le Nouveau Teſtament, comme lorſque *S. Pierre* dit de *Jéſus-Chriſt*, ᾧ τῷ μώλωπι αὐτοῦ ἰάθητε, *cujus livore ejus ſanati eſtis.*

L'*Auteur* explique auſſi la célébre diſpute entre les *Grammairiens* touchant la nature du *quod* Latin après un verbe : il croit que c'eſt le rélatif qui a toûjours rapport à un antécédent, mais qui eſt dépouillé de ſon uſage de pronom ; n'enfermant rien dans ſa ſignification qui faſſe partie ou du ſujet, ou de l'attribut de la propoſition incidente, & retenant ſeulement ſon ſecond uſage d'unir la propoſition, où il ſe trouve, à un autre.

Après avoir ainſi marqué deux rencontres, où le *rélatif* perdant ſon uſage de pronom ne retient que celui d'unir deux propoſitions enſemble, l'*Auteur* remarque au contraire deux autres rencontres,

où

où le *rélatif* perd ſon uſage de *liaiſon*, & ne retient que celui de *pronom*. C'eſt ce qu'il fait voir à l'égard du *qui* des Latins, par lequel ils commencent ſouvent une phraſe, & par l'ὅτι des Grecs.

* La Régle de la Langue Françoiſe, qu'il examine enſuite, eſt celle-ci, que M. de *Vaugelas* a publiée le prémier, *après un nom ſans article on ne doit point mettre de* QUI : ainſi l'on dit bien, *il a été traité avec violence*, mais on ne dit point, *il a été traité avec violence qui eſt tout-à-fait inhumaine*. Mais comme il ſe rencontre pluſieurs façons de parler Françoiſes, qui ne ſemblent pas conformes à cette Régle : celles-ci, par exemple, „ il agit en poli„ tique qui ſait gouverner ; il eſt coupa„ ble de crimes qui méritent châtiment ; il „ n'y a homme qui ſache cela ; Seigneur „ qui voyés ma miſére ; une ſorte de bois „ qui eſt fort dur, l'*Auteur* a penſé ſi on ne pourroit point la concevoir en des termes qui la rendiſſent plus générale, & qui fiſſent voir que ces façons de parler, & autres ſemblables qui y paroiſſent contraires, n'y ſont pas contraires en effet. Voici donc comme il l'a conçûe.

„ Dans l'uſage préſent de notre Langue

„ on

* Chap. 10.

„ on ne doit point mettre de *qui* après un „ nom commun, s'il n'eſt déterminé par „ un article, ou par quelqu'autre choſe „ qui ne le détermine pas moins que fe- „ roit un article. Par nom *commun indé-terminé*, il entend lorſqu'un nom n'a rien qui marque s'il doit être pris généralement ou particuliérement, & étant pris particuliérement, ſi c'eſt pour un particulier certain, ou incertain.

L'Auteur fait enſuite fort bien voir, que l'*article* n'étant néceſſaire devant un nom commun qu'on veut faire ſuivre de *qui*, que parce que cet article détermine ce nom, le *qui* peut fort bien ſuivre, ſi ce nom ſe trouve déterminé d'ailleurs, quand même il ne ſeroit précedé d'aucun article. Il finit le chapitre, où il traite de cette Régle, par une remarque très importante pour la connoiſſance d'une Langue, c'eſt que „ les façons de parler qui „ ſont autoriſées par un uſage général & „ non conteſté doivent paſſer pour bon- „ nes, encore qu'elles ſoient contraires aux „ régles & à l'analogie de la Langue: „ mais qu'on ne doit pas les alléguer pour „ faire douter des régles & troubler l'a- „ nalogie, ni pour autoriſer par conſé- „ quent d'autres façons de parler que l'u-

„ ſa-

ſage n'auroit pas autoriſées.

† Les *prépoſitions*, de même que les *cas*, ont été inventées pour marquer les divers rapports que les choſes ont les unes aux autres : ce ſont preſque les mêmes rapports dans toutes les Langues, qui ſont marquez par les prépoſitions, c'eſt pourquoi l'Auteur ſe contente ici de rapporter les principaux de ceux qui ſont marqués par les prépoſitions de la Langue Françoiſe, leſquels il réduit à ceux-ci: Rapports de *lieu*, de *ſituation*, d'*ordre*, de *tems*, de *terme*, de *cauſe*, d'*union*, de *ſéparation*, d'*exception*, d'*oppoſition*, de *retranchement*, de *permutation*, de *conformité* : ſur quoi il entre dans un certain détail.

Il y a une remarque importante à faire tant pour toutes les Langues que pour la Françoiſe en particulier : c'eſt qu'on n'a ſuivi en aucune Langue, ſur le ſujet des prépoſitions, ce que la Raiſon auroit déſiré, qui eſt qu'*un rapport* ne fut marqué que *par une prépoſition*, & qu'*une prépoſition* ne marquât qu'*un ſeul rapport* : c'eſt ce qui cauſe ſouvent des obſcurités dans la Langue *Hébraïque* & dans le *Grec* de l'*Ecriture* S. qui eſt plein d'Hébraïſmes.

Il

† Chap. 11.

Il ſe trouve un grand nombre de ces prépoſitions dans le François, ſur quoi on trouve pluſieurs remarques dans cette Grammaire.

* Le déſir d'abréger le diſcours a fait naître une autre partie d'oraiſon, qu'on nomme *adverbes:* ils marquent par un ſeul mot ce qu'on ne pourroit marquer que par une *prépoſition* & un nom, comme *ſapienter*, ſagement, pour *cum ſapientia*, avec ſageſſe; on les a appellés *adverbes*, parce que ces mots ſe joignent d'ordinaire aux *verbes*, pour en modifier & déterminer l'action, comme *generoſè pugnavit*, il a combattu vaillamment.

† Juſques ici l'*Auteur* a expliqué les mots qui ſignifient les *objets* des penſées: il reſte à parler de ceux qui ſignifient la *maniére* des penſées; qui ſont les *verbes*, les *conjonctions* & les *interjections*.

L'entiére définition du *Verbe*, tant par rapport à ſon eſſence qu'à ſes accidens, eſt, *un mot qui ſignifie l'affirmation avec déſignation de la perſonne, du nombre & du tems*. Par la juſteſſe de cette définition l'on fait voir le défaut de celles d'*Ariſtote*, de *Buxtorf*, de *Céſar Scaliger*, & d'autres.

La

* Chap. 12. † Chap. 13.

La connoiſſance de la nature du verbe dépend de ce qui a été dit au commencement de ce diſcours ; que le jugement que nous faiſons des choſes (comme quand je dis *la Terre eſt ronde*) enferme néceſſairement deux termes, l'un appellé *ſujet*, qui eſt ce dont on affirme, comme *Terre* ; & l'autre appellé *attribut*, qui eſt ce qu'on affirme, comme *ronde* : & de plus la liaiſon entre ces deux termes, qui eſt proprement l'*action de notre eſprit* qui affirme l'attribut du ſujet.

Les hommes n'ont pas eu moins de beſoin d'inventer des mots qui marquaſſent l'*affirmation*, principale maniére de notre penſée, que d'en inventer qui marquaſſent les objets de notre penſée. Le ſeul *eſt* auroit ſuffit, mais comme l'on ſe porte naturellement à abréger ſes expreſſions, on a joint preſque toûjours à l'affirmation d'autres ſignifications dans un même mot : ainſi au-lieu de dire *Pierre eſt vivant*, on a dit *Pierre vit*, renfermant l'*attribut* avec l'affirmation : de là eſt venue la grande diverſité de verbes dans chaque Langue ; au-lieu que, ſi on s'étoit contenté de donner au verbe la ſignification générale de l'affirmation, ſans y joindre aucun attribut particulier, on

n'auroit eu beſoin dans chaque Langue que d'un ſeul verbe, qui eſt celui qu'on appelle SUBSTANTIF, *être*, *eſt*.

On a joint de plus en de certaines rencontres le ſujet de la propoſition, de ſorte qu'alors deux mots peuvent encore, & même un ſeul mot, faire une propoſition entiére : deux mots, comme quand je dis, *ſum homo*, parce que *ſum* ne ſignifie pas ſeulement l'affirmation, mais enferme auſſi la ſignification du pronom *ego*, qui eſt le ſujet de cette propoſition ; un ſeul mot, comme quand je dis, *vivo*, *ſedeo* ; car ces verbes enferment dans eux-mêmes l'affirmation & l'attribut ; & étant à la prémiére perſonne, ils enferment encore le ſujet, *je ſuis vivant*, *je ſuis aſſis* : de là eſt venue la différence des perſonnes, qui eſt ordinairement dans tous les verbes.

On a joint encore aux verbes un rapport au tems, au regard duquel on affirme ; de ſorte qu'un ſeul mot, comme *cœnaſti*, ſignifie de celui à qui je parle, l'action du ſouper, non pour le tems préſent, mais pour le paſſé. [Dans les Langues vulgaires de l'Europe les verbes ne renferment preſque jamais le ſujet de la propoſition, un nom, ou un pronom précede toûjours.

jours. Il y a des *Grammairiens* qui prétendent, que les verbes même Latins ne renferment jamais le *ſujet* de la propoſition, mais ſeulement que le ſujet eſt ſouſentendu ; de maniére que *ſum* ne renferme point *ego ſum*, mais le ſouſentend ſeulement. L'on peut dire que ces *Grammairiens* n'entendent pas ce que c'eſt que *mot*, puiſque le mot n'étant qu'une marque extérieure de nos idées, rien n'empêche qu'une même marque ne puiſſe ſignifier pluſieurs idées ; & qu'ainſi un ſeul mot *vivo* ne marque un *ſujet*, un *attribut*, une *affirmation*, & ne renferme tout à la fois les idées qui forment cette propoſition *je ſuis vivant*.]

* On parle dans un diſcours ou de ſoi, ou l'on parle à un autre, on l'on parle de quelqu'autre choſe : voilà ce qui fait les trois *perſonnes* des verbes ; la *prémiére*, lorſque c'eſt de ſoi, la *ſeconde* lorſque c'eſt à une autre, la *troiſiême* lorſque c'eſt de quelqu'autre choſe, ſoit que cette choſe ſoit animée, ou non ; ce qui fait le ſujet des verbes ſelon ce rang, fait auſſi celui de ce qu'on appelle *perſonne*.

Comme l'on parle auſſi ou au *ſingulier*, ou au *plurier*, cela fait que les verbes ont

* Chap. 14.

un *ſingulier* & un *plurier*; & que les *Grecs* qui ont un *duel* dans les noms, l'ont auſſi dans les verbes, quoiqu'ils s'en ſervent rarement. Tout cela ſe marque communément par des terminaiſons différentes. Les Langues Orientales ſont plus, elles diſtinguent quand l'affirmation regarde l'un ou l'autre ſexe, c'eſt pourquoi leurs verbes ont ordinairement deux diverſes terminaiſons pour ſervir aux deux genres.

* De même qu'on peut parler ou de ſoi-même, ou à un autre, ou d'un autre, ainſi l'on peut conſidérer une choſe ou comme *préſente*, ou comme *paſſée*, ou comme *à venir*: ces trois tems ſe diſtinguent dans les verbes par ce qu'on appelle, le *préſent*, le *prétérit*, le *futur*, qu'on peut regarder comme trois tems ſimples: mais parce que dans le paſſé on peut marquer que la choſe ne vient que d'être faite, ou indéfiniment qu'elle a été faite; que dans le futur on peut avoir envie de marquer une *choſe qui doit arriver bien-tôt*, ou ſimplement *comme devant arriver*, les Langues vulgaires ont *deux ſortes de prétérits*, l'un qui marque la choſe *préciſément faite*, & qu'on nomme *défini*,

* Chap. 15.

fini, comme *j'ai écrit*, *j'ai dit*; l'autre qui la marque *indéterminément faite*, & qu'on nomme *indéfini*, ou *aoriſte*, comme *j'écrivis*, *je fis*. Pour marquer qu'une choſe doit arriver bien-tôt les *Grecs* ont leur *paulo poſt futurum*.

On a remarqué que chacun de ces tems avoit rapport à un autre, ce qui a fait encore inventer d'autres infléxions dans les verbes, afin d'exprimer ces rapports.

Le prémier eſt celui qui marque le paſſé avec rapport au préſent, & on l'a nommé *prétérit imparfait*, JE SOUPOIS.

Le deuxiême eſt celui qui marque doublement le paſſé, & qui à cauſe de cela s'appelle *plus que parfait*, J'AVOIS SOUPÉ.

Le troiſiême eſt celui qui marque l'avenir avec rapport au paſſé, ſavoir le *futur parfait*, comme *j'aurai ſoupé*.

On appelle ces tems-là *tems compoſés*. On auroit pû à ces trois en ajoûter un quatriême, ſavoir celui qui eût marqué l'avenir avec rapport au préſent.

† Pour exprimer plus diſtinctement ce qui ſe paſſoit dans leur eſprit, les hommes ont encore donné aux verbes de nouvelles infléxions, qu'ils appellent *modes*: par exemple outre l'*affirmation*, notre vo-

† Chap. 16.

lonté eſt une maniére de penſée, qu'il eſt néceſſaire de faire connoître : or nous pouvons vouloir une choſe en pluſieurs maniéres, dont on peut conſidérer trois comme les principales. 1. Ou en voulant ce qui ne dépend pas de nous; & alors nous ne le voulons que par un ſimple ſouhait, & voilà le *mode optatif*. 2. Ou lorſque nous voulons une choſe, pour ainſi dire, ſans la vouloir, nous contentant de l'accorder, quoiqu'abſolument nous ne la vouluſſions pas, comme, *profundat*, *pereat*, qu'*il dépenſe*, qu'*il périſſe* * : ce que, faute de mode particulier, on exprime par le *ſubjonctif*, qui eſt le mode deſtiné à marquer les affirmations *conditionnées* & *modifiées*, comme *quoiqu'il aimât*, *quand il aimeroit*. 3. Ou en voulant ce qui dépend d'une perſonne de qui nous pouvons l'obtenir. La maniére de ſignifier alors ſans détour notre volonté fait le mode *impératif*.

Il y a encore une infléxion au verbe, laquelle ne reçoit point de nombre ni de perſonne, & qu'on appelle *infinitif*, comme *eſſe*, être; *amare*, aimer : mais il faut remarquer que quelquefois l'infinitif retient l'affirmation, comme quand je dis, *je ſai qu'il faut fuir le mal*, & que ſouvent

* *Térence* Comœd.

vent il la perd & devient nom, comme quand on dit, *je veux boire*, BOIRE là marque une action, & non une affirmation.

L'*Auteur* remarque fort bien enſuite que l'*infinitif* eſt entre les autres maniéres du verbe, ce qu'eſt le *rélatif* entre les autres pronoms; c'eſt-à-dire, le pouvoir de joindre la propoſition où il eſt à une autre: par exemple, *ſcio* vaut ſeul une propoſition, & *malum eſt fugiendum* eſt une autre propoſition; mais un *eſſe* les joint, & en le mettant au-lieu d'*eſt*, on fait que la derniére propoſition n'eſt plus qu'une partie de la prémiére. L'*Auteur* ne connoît perſonne qui ait fait cette remarque avant lui.

† Le ſeul verbe, *être*, eſt verbe *ſubſtantif*, tous les autres peuvent être conſidérés comme des verbes *adjectifs*, pour montrer qu'à la ſignification particuliére de chacun d'eux eſt ajoûtée l'affirmation qui leur eſt commune à tous; & en ce ſens même, *je ſuis* eſt un verbe actif, parce dit l'*Auteur*, qu'à l'affirmation il joint le plus général de tous les attributs, qui eſt l'être. [Cela méritoit une explication particuliére] Quoiqu'il

† Chap. 18.

en ſoit les verbes ſe diviſent en *actifs*, *paſſifs* & *neutres* : on appelle proprement *actifs* ceux qui ſignifient une *action*, à laquelle eſt oppoſée une *paſſion*, comme *battre*, être battu ; *aimer*, *être aimé*. On appelle *paſſifs* ceux qui ſignifient une paſſion, à laquelle eſt oppoſée une action, comme en Latin *amor*, *je ſuis aimé* ; les Langues anciennes faiſoient ainſi leurs paſſifs en changeant quelque choſe dans la terminaiſon des actifs. Les Langues vulgaires font leurs *paſſifs* d'un participe pris en ſens paſſif & du verbe *être*, *je ſuis aimé*, *je ſuis battu*. Les *verbes neutres* ſont de deux ſortes ; les uns ne ſignifient point d'action, mais ſeulement une qualité ou quelqu'autre attribut, comme ALBET, *il eſt blanc* ; EXCELLIT, *il excelle* : les autres ſignifient bien des actions, mais qui ne regardent point un autre objet, comme *diner*, *marcher*.

L'*Auteur* n'eſt point du ſentiment des Grammairiens, qui croyent que tout verbe non paſſif regit toûjours un accuſatif, au moins ſouſentendu, & il prouve fort bien que ſon ſentiment eſt juſte.

† Outre les verbes, dont on vient de parler, il y en a encore d'autres qu'on ap-

† Chap. 19.

appelle *imperſonnels*. L'infinitif eſt proprement ce qu'on devoit appeller *verbe imperſonnel*, puisqu'il marque l'affirmation, & la marque indéfiniment, ſans nombre & ſans perſonne : néanmoins les *Grammairiens* donnent ordinairement ce nom d'*imperſonnel* à certains verbes défectueux qui n'ont preſque que la troiſiême perſonne. Après avoir parlé des *imperſonnels Latins*, l'AUTEUR fait voir que le François n'a point de ces ſortes de verbes, que *il* & *on* ſervent de nominatif au verbe auquel les mots ſont unis.

Après cela l'*Auteur* traite des *participes*, des *gérondifs*, des *ſupins*; il examine les verbes *auxiliaires* des Langues vulgaires; il parle des *conjonctions* & *interjections*, & finit en diſant quelque choſe de la *ſyntaxe* & *des figures de conſtruction*.

* Les *participes* ſont de vrais noms adjectifs, ils ſignifient la même choſe que le verbe hors l'affirmation & la déſignation des trois différentes perſonnes. Il y a des participes du préſent, du prétérit & du futur, principalement en *Grec*, mais cela ne s'obſerve pas toûjours, *un participe ſe joignant ſouvent à toutes ſortes de tems*. Il y a des participes actifs, & d'au-

* Chap. 20.

tres paſſifs ; mais il y en a encore qui ajoûtent à cette ſignification paſſive, *que cela doit être*, *qu'il faut que cela ſoit* ; ce ſont les participes Latins en *dus*, *da*, *dum* : quoique quelquefois cette derniére ſignification ſe perde preſque toute.

* Des *participes* il ſe fait en Latin deux noms ſubſtantifs, l'un en *dum* appellé *gérondif*, qui a divers cas *dum*, *di*, *do*, mais qui n'a qu'un genre & un nombre ; l'autre en *tum* appellé *ſupin*, & qui n'a que deux cas *tum*, *tu*, & ſans genre ni nombre.

Après avoir réfuté le ſentiment des Grammairiens qui croyent que le *gérondif* eſt un *adjectif paſſif*, l'Auteur dit que le *gérondif* eſt un nom ſubſtantif, qui eſt toûjours actif, & qui ne différe de l'infinitif conſidéré comme nom, que parce qu'il ajoûte à la ſignification de l'action du verbe, une autre de néceſſité ou de devoir, comme qui diroit l'action qui ſe doit faire, d'où vient que *pugnandum* eſt la même choſe que *pugnare oportet*.

† On appelle *verbes auxiliaires* deux verbes, que toutes les Langues vulgaires de l'Europe employent, pour former divers tems avec le *participe prétérit* de chaque

* Chap. 21. † Chap. 22.

que verbe : ces deux verbes ſont en François *être* & *avoir.*

Le verbe *être* forme tous les paſſifs avec le participe du verbe actif, qui ſe prend alors paſſivement, *je ſuis aimé*, *j'étois aimé.* „L'autre verbe auxiliaire, *avoir*, „eſt bien plus étrange, *ajoûte l'Auteur*, „& il eſt aſſez difficile d'en donner la rai„ſon.

[Comme celles que cet habile homme ajoûte enſuite ne m'ont pas paru ſatisfaiſantes, je vai hazarder ici une penſée que j'ai depuis long-tems touchant ce verbe auxiliaire, *avoir.*

Les différens cas des noms *Latins* ſe connoiſſent à leur terminaiſon, *domi*NUS, *domi*NI, *domi*NO, ceux des noms *François*, ne ſe connoiſſent que par les articles qui les précédent, LE *Seigneur*, DU *Seigneur*, AU *Seigneur*, les *Latins* diſtinguent les tems de leurs verbes de même que les cas de leurs noms, ſeulement par des terminaiſons différentes, *amo*, *ama*VI, *amaver*AM : les *François* privés de cette maniére de décliner n'auroient-ils point fait pour leurs *verbes* ce qu'ils ont fait pour leurs *noms*, en prenant le verbe *avoir* pour être *la marque du tems* devant les participes de leurs verbes, comme

me ils ont mis des articles devant leurs noms pour être la *marque des rapports*; de ſorte qu'en joignant *j'ai* à *aimé* cela marquât *le tems défini* du verbe *aimer*? Ils l'ont fait ſans doute : *j'ai*, dans *j'ai aimé*, ne marque point l'attribut de poſſeſſion qu'affirme le verbe *avoir* quand il eſt employé d'une autre maniére; de ſorte que *j'ai aimé* ne ſignifie point *je poſſede aimé*. Ainſi, il me paroît manifeſte que les tems du verbe *avoir*, qu'on joint aux participes des verbes, ceſſent en cet uſage d'être verbes, mais deviennent ſimplement des marques de tems & ne ſignifient rien autre choſe, le *j'ai*, dans *j'ai aimé*, ne pouvant pas ſe rendre par *habeo*: ainſi *aimé*, joint à *j'ai*, *j'avois*, ceſſe d'être *participe*, mais devient formellement verbe, puiſqu'il marque *affirmation avec déſignation de la perſonne du nombre & du tems*.

Cela ſe prouve par la prémiére & la ſeconde remarque que l'*Auteur* rapporte. 1. C'eſt que *le nominatif du verbe ne cauſe aucun changement dans le participe*; il a *aimé*, ils ont *aimé*; elle a *aimé*, elles ont *aimé*. 2. Il faut dire auſſi, *il a aimé* DIEU, *il a aimé l'Egliſe*; *il a aimé les Sciences*; Et non point *il a aimée l'Egliſe*,

il

il a aimées les Sciences, comme on devroit le dire, ſi *aimé* en ce cas étoit un participe, puiſque le *participe* étant un *nom adjectif* il doit s'accorder en *genre*, en *nombre* & en *cas*. Mais qui ne voit que dans cette phraſe, *il a aimé l'Egliſe*, *a* ne ſignifie rien tout ſeul, mais ſeulement qu'étant joint à AIMÉ cela marque affirmativement que l'*action* de celui qui aime a pour objet l'Egliſe: de ſorte que l'*Auteur* de cette Grammaire ſe trompe lorſqu'il dit que *a* dans cette phraſe eſt le prétérit qui régit l'*Egliſe* à l'accuſatif, puiſque *a* n'a ici aucune des qualités eſſentielles au verbe: mais l'*Egliſe* n'eſt là à l'accuſatif que parce que *a aimé* eſt un prétérit actif qui demande à l'accuſatif l'objet de ſon action. Il eſt vrai que lorſque cet accuſatif précede le verbe auxiliaire, ou même quand il eſt après le verbe auxiliaire, mais avant le participe, le participe doit alors s'accorder en genre & en nombre avec cet accuſatif; ainſi il faut dire, *la lettre que j'ai écrite*, *les ſciences que j'ai appriſes*, *j'ai écrit la lettre & je l'ai envoyée*. Et de même en vers,

DIEU *dont nul de nos maux n'a les graces bornées.*

Mais cela ne doit être regardé que comme

me une terminaiſon ajoûtée aux participes pour marquer le ſens paſſif qui eſt renfermé dans ces phraſes, ou pour faire plus facilement connoître les rapports du verbe où l'action eſt renfermée aux mots qui en marquent les objets : de même que les Langues Orientales ont donné à une même perſonne du verbe deux diverſes terminaiſons pour ſervir aux deux genres: cela eſt évident par l'exception à cette régle, remarquée par *Vaugelas* & rapportée par notre Auteur, qui eſt, *que le participe demeure indéclinable, encore qu'il ſoit après le verbe auxiliaire & ſon accuſatif lorſqu'il précede ſon nominatif*, comme *la peine que m'a donné cette affaire*, & non DONNEE; les ſoins que *m'a donné ce procès*, & non *donnez*; car le *participe* (puiſqu'ils le nomment ainſi) étant tout près du nominatif dont il regit le rélatif, on n'a beſoin d'aucune marque pour montrer qu'il s'y rapporte. De plus c'eſt que ſi dans cet exemple *la lettre que j'ai écrite*, *ai* étoit verbe, ce ſeroit la prémiére perſonne du préſent du verbe *avoir*, *j'ai*, *tu as*, *il a*, & par conſéquent pourroit ſe rendre en Latin par ſon équivalent *habeo*: mais qui diroit, *epiſtola quam habeo ſcriptam*, n'exprimeroit point que *j'ai écrit*

une

une lettre, mais ſeulement que *j'ai une lettre écrite*, ce qui ſeroit très différent tant pour le tems que pour la ſignification. Si l'on dit que lorſque le verbe *avoir* devient auxiliaire, il change de nature, de ſorte qu'il ne peut plus ſe rendre par ſon équivalent Latin *habere*, je demanderai, ſi cette nature reſte une nature de verbe; & ſi on dit qu'oui, l'on verra qu'on ne peut reconnoître en ce mot d'autre nature que celle qu'il a, lors même qu'il eſt ſeul, & qu'il peut ſe rendre par *habere*, ainſi que le diſent en effet tous les Grammairiens; ſi l'on convient qu'il ne conſerve plus cette nature de verbe, qu'eſt il donc ? il faut néceſſairement reconnoître qu'il n'eſt qu'une particule, qu'on joint aux participes des verbes pour former les prétérits de ces verbes.

A toutes les raiſons que j'ai rapportées j'en joindrai encore une, priſe des verbes *Allemans* & des verbes *Anglois*.

Les *Allemans* comptent à proprement parler cinq verbes auxiliaires, *haben*, avoir; *ſein*, être; *werden*, devenir; *wollen*, vouloir; *ſollen*, devoir. *Haben* & *ſein* joints au participe forment tous les tems paſſés : *werden*, *wollen* & *ſollen* joints à l'infinitif ſervent pour former les futurs

&

& quelquefois l'imparfait du ſubjonctif; de ſorte que pour dire *j'ai aimé*, ils diſent *ich hab geliebt*, tu as aimé, *du haſt geliebt*; j'aimerai, *ich werde lieben*, tu aimeras, *du wirſt lieben*. Les ANGLOIS ſe ſervent du verbe *to have*, avoir, pour marquer les prétérits, & du verbe *to will*, vouloir, pour marquer le futur, *i have loved*, j'ai aimé, *thou haſt loved*, tu as aimé; *i * will love*, j'aimerai, *thou wilt love*, tu aimeras: de ſorte que le *hab* & le *werde* en Allemand ſont employés en pareil uſage, de même que le *have* & le *will* des Anglois: ainſi *werde* & *will* ne ſont pas moins verbes auxiliaires que *hab* & *have*, qui ne ſont autre choſe que notre *ai* en François, *i have loved*, j'ai aimé; or on dit en Anglois, *i* WILL *love*, ou *i* SHALL *love*, pour dire *j'aimerai*; de ſorte que *shall* eſt équivalent à *will*; mais *shall* ne ſignifie rien en lui-même, ce n'eſt abſolument qu'un *ſigne du tems futur*, donc *will* n'eſt abſolument qu'un ſigne du tems futur, donc *had* en Allemand, *have* en Anglois, *ai* en François, ne ſont que des ſignes du tems paſſé: & par conſéquent lorſque le verbe *avoir* ſe prête aux participes des autres verbes, il ceſſe abſolument d'être verbe, & ces par-

* Où on retranche le *to*.

ti-

ticipes d'être participes ; & les *Grammairiens*, qui ont prétendu que dans ces phraſes *la lettre que j'ai écrite*, *les Livres que j'ai achetés*, ECRITE & ACHETÉS étoient des participes régis par *ai*, n'ont pas connû la nature de ce qu'ils appellent en cela *verbe* & *participe*.

Je me ſuis extrêmement étendu ſur cet article, parce que je ne ſai perſonne qui ait ainſi expliqué ce qu'on appelle *verbe auxiliaire*, & qu'au contraire j'ai remarqué, que tous ceux qui ont le mieux approfondi la nature des Langues ont jugé tout autrement de ces verbes ; quand on craint de ſe tromper, on ne croit jamais qu'on ſe ſoit expliqué aſſez au long, & on doit toûjours craindre quand on avance des choſes nouvelles.]

Après avoir parlé un peu des verbes *être* & *avoir* entant qu'auxiliaires, l'*Auteur* revient encore au verbe *être*, pour remarquer deux rencontres où il prend la place du verbe *avoir*.

La prémiére eſt dans tous les actifs, avec le réciproque *ſe*, qui marque que l'action a pour ſujet ou pour objet celui même qui agit, *ſe voir*, *ſe tuer* ; *il s'eſt vû*, *il s'eſt connû*, & non *il s'a vû*, *il s'a connû*. „Ce qui vient, ſelon notre *Au-*

„*teur*, de ce que l'action & la paſſion ſe „trouvant alors dans le même ſujet, on „a voulu ſe ſervir du verbe *être*, qui „marque plus la paſſion, que du verbe „*avoir*, qui n'eût marqué que l'action.

Mais il faut obſerver, continue-t-il, que quand le participe ne ſe rapporte qu'au réciproque *ſe*, il s'accorde en genre, en nombre & en cas avec les perſonnes ou les choſes dont on parle, *Caton s'eſt tué ſoi-même*, *Lucrece s'eſt tuée ſoi-même*. Mais ſi ce participe régit quelque choſe différent du réciproque, alors le participe aiant ce régime, devient gérondif actif, & n'a plus de genre ni de nombre; de ſorte qu'il faut dire,

Cette femme s'eſt crevé les yeux,
Elle s'eſt fait peindre,
Elle s'eſt renda Catholique,
Elle s'eſt rendu la maitreſſe.

Ces deux derniers exemples ſont conteſtés par *Vaugelas*, ou plûtôt par *Malherbe*, mais l'*Auteur* montre qu'ils ſe trompent dans la raiſon qu'ils en apportent : je ne le ſuivrai pas dans tout qu'il dit à ce ſujet, [je remarquerai ſeulement que ce qui pourroit autoriſer de dire, *elle s'eſt rendue Catholique*, c'eſt qu'on peut conſidérer que *Catholique* n'eſt point dif-

fé-

férent du réciproque, *elle* & *Catholique* étant la même choſe, & qu'ainſi l'on diroit *elle s'eſt rendue Catholique*, de même qu'on dit, *elle s'eſt tuée ſoi-même*: car quoiqu'il ſoit vrai que *s'eſt rendu* eſt actif, on peut conſidérer la perſonne qui ſe rend ſous une idée paſſive *rendue Catholique*, c'eſt de là que dépend toute la différence de ces ſortes d'expreſſions; les mots s'arrangent d'ordinaire ſelon l'idée dominante de celui qui parle.]

* La ſeconde ſorte de mots, qui ſignifient la forme de nos penſées, ſont *les conjonctions*, comme *&*, *non*, *ſi*, *donc*; de même que *ne* qui eſt en Latin la particule de l'interrogation, *ais-ne?* dites-vous: & qu'on exprime en François par les pronoms *je*, *vous*, *il*, *ce*, en les mettant après les perſonnes des verbes, *aimé-je? lis-je?*

Les *interjections* ſont des mots qui ne ſignifient rien hors de nous: ce ſont ſeulement des voix plus naturelles qu'artificielles, qui marquent les mouvemens de notre ame, comme *ha! ô! helas!*

† La *Syntaxe* ou les régles de la conſtruction des mots les uns avec les autres eſt la même choſe.

La conſtruction des mots ſe diſtingue

* Chap. 23. † Chap. 24.

généralement, en celle de *convenance*, quand les mots doivent convenir enſemble; & en celle de *régime*, quand l'un des deux cauſe une variation dans l'autre; ainſi la diſtinction des nombres, des genres & des cas a obligé d'accorder le ſubſtantif avec l'adjectif en nombre, en genre & en cas; de même les verbes doivent avoir la convenance des nombres & des perſonnes avec les noms & les pronoms. Voilà ce qui regarde la ſyntaxe de convenance. Celle de régime au contraire eſt preſque toute arbitraire. L'*Auteur* en rapporte pluſieurs exemples, & attribue cela aux diverſes maniéres de conſidérer les choſes; ce qui m'en paroît en effet la véritable raiſon. Les hommes ont ſouvent plus d'égard à leurs penſées, qu'aux mots dont ils ſe ſervent pour les exprimer: c'eſt ce qui fait naître dans les Langues des variétés de conſtruction par rapport les unes aux autres, & quelquefois par rapport à elles-mêmes. De là vient auſſi une figure de Grammaire qu'on nomme *ſyllepſe*: il y en a encore trois autres qu'on appelle *élipſe*, *pléonaſme*, *hyperbate*.

L'*Elipſe* eſt la figure par laquelle on retranche quelque choſe du diſcours.

Le

Le *Pléonaſme*, lorsqu'il y a quelque mot de plus qu'il ne faut.

L'*Hyperbate*, lorſqu'on renverſe l'ordre naturel du diſcours.

L'*Auteur* finit ce chapitre & cette Grammaire en remarquant qu'il n'y a guére de Langue qui uſe moins de ces figures que la Françoiſe, parce qu'elle aime particuliérement à exprimer les choſes autant qu'il ſe peut dans l'ordre le plus naturel & le plus deſembarraſſé, quoiqu'en même tems elle ne cede à aucune en beauté, ni en élégance.

On n'a point parlé dans cette Grammaire, des *mots dérivez* ni des *compoſez*, dont il y auroit encore beaucoup de choſes très curieuſes à dire; parce que cela regarde plûtôt l'ouvrage du *Dictionaire Général*, que de la *Grammaire Générale*.

Depuis la prémiére impreſſion de ce Livre, il s'en eſt fait un autre intitulé la *Logique ou l'Art de penſer*, qui peut extrêmement ſervir pour éclaircir & prouver pluſieurs choſes qui ſont traitées dans celui-ci, c'eſt ce qu'on apprend par un avertiſſement qui ſuit le dernier chapitre de cette Grammaire; à quoi j'ajoûterai, qu'à *l'Art de penſer* il ſera auſſi très utile de joindre l'*Art de parler* du R. P. *Lami* de l'Oratoire.

Dans l'édition, dont je me ſuis ſervi pour cet Extrait, on trouve une petite addition au chapitre 15. de la ſeconde partie de cette Grammaire : cette addition eſt en faveur des Etrangers, leſquels ſe trompent preſque toûjours dans l'uſage du prétérit indéfini : elle eſt imprimée en Italique, ce qui empêche qu'on ne la confonde avec le reſte.

REMARQUES
à l'occaſion de cet Extrait.

Cet Extrait paroîtra ſans doute d'une grandeur exceſſive, ſur-tout ſi on le compare avec le Livre même. Je l'avoue, mais quelque envie que j'aie eu d'abréger, je n'ai pû faire autrement. Je n'ai rien paſſé qu'à regret, ſi cet excellent Ouvrage a quelque défaut, c'eſt celui de n'être pas aſſez étendu.

On s'eſt contenté d'y rendre raiſon de toutes les principales choſes qui compoſent le langage. On l'a fait d'une maniére qui peut extrêmement faciliter l'intelligence de toutes les Langues, mais on n'y eſt point entré dans un détail de diſtributions & de termes de Grammaire.

On

On a jugé apparemment que tout cela étant ſouvent rebatu dans les Grammaires communes, il étoit inutile d'en groſſir ce petit Traité, ſon principal but n'étant point d'expliquer les termes de cette Science, mais de rendre raiſon des choſes qui la compoſent.

Au-reſte il n'eſt pas étonnant que cette *Grammaire Générale & Raiſonnée* ſoit un excellent Ouvrage, puiſque c'eſt un de ceux qu'on nomme de *Port-Royal*. C'eſt une production de ce Docteur fameux, que M. *Gravina* * reconnoît pour *le flambeau de toutes les Sciences & de tous les excellens préceptes*; SCIENTIARUM *optimorumque inſtitutorum omnium fax*; & de ce ſavant Bénédictin, que M. *Ménage* † appelle un homme *d'une grande vertu & d'un grand ſavoir*, c'eſt-à-dire, de M. *Arnaud* & de M. *Lancelot*.

M. *Lancelot* aiant communiqué à M. *Arnaud* quelques difficultés qui l'arrêtoient au ſujet des Langues, fut cauſe que ce Docteur fit diverſes réfléxions ſur les vrais fondemens de l'art de parler: il en entretint M. *Lancelot*, qui les trouva ſi ſolides qu'il ſe fit conſcience de les laiſſer

* *J. V. Gravinæ* Juriſc. orationes & opuſcula, dial. 2dus.
† Remarques ſur Malherbe p. 215.

perdre: il obtint de ſon Ami, qu'il les lui dictât à ſes heures perdues, & les aiant ainſi recueillies & miſes en ordre il en compoſa cette *Grammaire*.

Sur la Société de Port-Royal.

La Société qu'on nomme de *Port-Royal* a pris ſon nom de *Port-Royal des Champs*, fief ſitué dans une valée près de Chevreuſe à ſix lieues de Paris. Ce Lieu s'appelloit *Porrois* ou *Port-Royal* ſimplement, mais *Angelique Arnaud* Abeſſe du Couvent de Religieuſes qu'y avoit fondé * *Malthilde de Garlande*, étant venu bâtir une Abaye à *Paris* ſous le nom de *Port-Royal*, on appella l'autre *Port-Royal des Champs*, pour le diſtinguer de ce dernier.

En 1637. le célébre Avocat *Antoine le Maitre* renonça au Barreau dans la fleur de ſon âge & au milieu des plus grandes eſpérances, que la vertu & la fortune peuvent donner; puiſqu'il renvoia

* *Malthilde de Garlande*, & non pas par *Odon* Evêque de Paris, comme le dit le Mémoire inſeré dans la *Bibliotheque Univerſelle* de l'année 1689. Cet *Odon* n'y contribua que par ſon conſeil & par ſes ſoins; aiant porté *Malthilde de Garlande* femme d'un cadet de la Maiſon de *Montmorenci* à employer l'argent deſtiné à des œuvres pies, que ce Seigneur lui avoit laiſſé en partant pour la Terre ſainte, à la Fondation de ce Monaſtére.

voia un Brevet de Conſeiller d'Etat que ſon mérite extraordinaire lui avoit attiré à l'âge de 28. ans. Son frére de *Séricourt*, qui ſuivoit la profeſſion des armes, la quitta en même tems. Tous deux ne penſant plus qu'à ſe conſacrer à DIEU, s'étoient retirés dans une petite maiſon près de *Port-Royal* de *Paris*. Leurs fréres de *Sacy*, de S. *Elme*, & de *Valmont* ſe joignirent à eux. Auſſi-tôt après la detention de *Jean du Verger de Haurane* Abé de *St. Cyran* arrivée en 1638. *François de Gondi*, Archévêque de Paris, leur fit dire qu'il avoit ordre de la Cour de les faire déloger de cette Maiſon. Ils en ſortirent dès le lendemain, & s'en allérent tous cinq avec la permiſſion de l'Archévêque demeurer à *Port-Royal des Champs*. Ils n'y furent que deux mois. M. *de Laubardemont* Conſeiller d'Etat y fut envoyé de la part de la Cour pour les interroger & les faire ſortir de cette Solitude; mais treize mois après ces Solitaires y retournérent.

La bonne odeur de leur piété & de leur vertu y attira dans la ſuite pluſieurs perſonnes d'un mérite diſtingué, & c'eſt ce qui forma ce qu'on a depuis appellé la *Société de Port-Royal*: de laquelle ont

été le célébre *Antoine Arnaud*, auſſi redoutable aux adverſaires de St. *Auguſtin* qu'à ceux de l'Egliſe Romaine: M. de *Singlin* dont on a des ſermons, qui ont été revûs & augmentés par Monſ. de *Sacy*: M. *Arnaud d'Andilly*, ce Courtiſan ſi parfaitement honnête homme, qu'on a dit de lui, *qu'il ne rougiſſoit point des vertus Chrêtiennes, & qu'il ne tiroit point vanité des morales*: Ses fils *Arnauld de Luzanci*, de *Pomponne*, & l'Abbé *Arnaud*: M. de *Beaurepaire*: M. de *Ste. Marthe*, duquel nous avons deux volumes de Traités ſpirituels, auſſi propres à inſtruire ceux qui ſont chargés du ſoin des conſciences qu'à édifier ceux qui cherchent la voie du ſalut: M. le Marquis de *Ponchateaux*: M. le Duc de *Luynes*, qui s'étoit retiré à une maiſon bâtie à deux portées de fuſil des murailles de ce Monaſtére, où il s'occupoit à faire des Extraits des Péres, & d'où il donna la traduction Françoiſe du Livre *de l'Office du ſaint Sacrement*, que M. le *Maitre* avoit recueilli en Latin: de ce nombre étoient encore M. de *Pointis*, dont on a les Mémoires dreſſés à ce que l'on croit par M. de *Ste. Marthe*: M. *Lancelot*, qui depuis a été Religieux Bénédictin dans

l'A-

l'Abaye de St. Cyran, homme * „d'un „ naturel doux, ſimple, plein de droitu- „ re & de piété, aſſidu au travail & à la „ priére, aimant la retraite, fuyant la „ gloire, cherchant la paix, ennemi des „ diſputes & des conteſtations : M. *Nicole*, fameux Auteur du Livre intitulé, *les Pernicieuſes conſéquences de la nouvelle Héréſie des Jéſuites*, du *Belga percunctator*, des *Eſſais de Morale*, dont il s'eſt fait plus de trente éditions, & de pluſieurs autres Ouvrages : M. *le Nain de Tillemont*, dont on a tant d'excellens Ecrits ſur l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, & à qui M. Dupin a donné cette belle louange, qui fait le caractére des Saints, *Qu'il a toûjours mené une vie innocente & pénitente :* M. *du Bois* de l'*Academie Françoiſe*, cet excellent traducteur des *Lettres* de S. *Auguſtin* : M. de *St. Giles :* M. *Hamon* Medécin auſſi célébre par ſa vertu & par les excellens Traités de piété que l'on a de lui, que par ſon habileté dans la medécine : De pieux Prêtres, & quelques autres encore. Tous recommandables par leur piété & par leur ſavoir.

Ces Meſſieurs n'étoient liez que par l'amour

* Dupin liv. des Aut. Eccl. du 17. Siecle.

mour de la vertu & des Sciences †. Il n'y avoit pour cette Société ni regle, ni vœux, ni conſtitution, ni cellules, ni quoique ce puiſſe être qui en approche : cependant la retraite, la pénitence & le ſilence qu'ils obſervoient dans cette ſolitude, leur application à la priére & au travail des mains formoient une belle image de la vie des anciens Anachoretes. On y voyoit la gloire & les titres du monde mis au pied de la Croix ; des perſonnes qui avoient parû avec diſtinction dans l'Egliſe, dans l'Epée, dans la Robbe & à la Cour, vêtus ſimplement, bêcher la terre, ſoigner les pauvres & s'occuper aux emplois les plus pénibles ; juſques là qu'un homme de qualité de *Poitou*, qui avoit beaucoup parû dans l'Armée, apprit le mêtier de Cordonnier pour ſervir en cette qualité les Religieuſes & les Solitaires.

Ils s'appliquoient auſſi à élever de jeunes gens dans les Sciences & dans la vertu ; & c'eſt le ſoin de cette éducation qui a fait compoſer à M. *Lancelot* les Méthodes que nous avons de lui ſur diverſes Langues. M. le Duc de *Chevreuſe*, le fils de M. de *Pomponne* Miniſtre

† Lettre de M. Arnaud d'Andilly à M. le Cardinal Mazarin.

niſtre d'Etat, & M. *Racine* dont nous avons de ſi belles Tragédies, ont été formés dans cette Ecole. Et rien ne fait mieux voir la piété avec laquelle ils y étoient inſtruits, que les marques de reconnoiſſance que ce dernier en a données à l'article de la mort. Il a voulu être enterré dans le Cimétiére de Port-Royal aux pieds de M. *Hamon*.

S'il eſt permis de compter des Dames dans de cette Société, on marquera Mad. la *Marquiſe de Sablé* & Mad. la *Ducheſſe de Longueville*, *Anne Genevieve de Bourbon*, Princeſſe du ſang, qui s'y fit bâtir une maiſon, & dont le nom & l'autorité cauſa quelque paix aux Solitaires & aux Religieuſes; mais la mort de cette Princeſſe arrivée le 15. Avril de l'An 1679. fut le Coup qui commença leur totale diſperſion.

La Société de Mrs. de *Port-Royal*, déjà affoiblie par les diverſes perſecutions qu'ils avoient ſouffertes, n'oſa plus ſonger à ſe maintenir; ainſi l'on peut regarder comme de ce tems-là l'abolition de cette Société.

Le Monaſtére des Religieuſes a ſubſiſté encore juſqu'au 29. Octobre 1709. auquel jour aiant été tirées de leur Cloître elles

elles furent diſperſées dans divers Couvens, & peu de tems après leur maiſon détruite de fond en comble. On attribue les perſecutions que *Port-Royal* a ſouffertes à diverſes cauſes. Prémiérement, parce que les principaux des deux Sociétés tant reguliéres que ſeculiéres de *Port-Royal* étoient tous fils & petits-fils de M. *Arnaud*, ſi connu par le fameux plaidoyer qu'il fit contre les Jéſuites pour l'Univerſité de Paris en 1594. & de M. *Marion* Avocat Général, qui avoit plaidé pour le Roi contre les mêmes Péres, & avoit obtenu en la même année le célébre arrêt, par lequel ils furent chaſſez hors du Royaume.

Secondement, parce que l'Abé de *S. Cyran*, dont nous avons parlé, pouvoit être regardé comme le Pére Spirituel de l'une & de l'autre Communauté, aiant formé les uns & les autres par ſes conſeils. Cet Abé, grand zélateur de la grace ſelon les principes de S. *Auguſtin*, étoit l'Ami intime de M. *Janſenius*, qui avoit attaqué avec beaucoup de force dans ſon *Auguſtinus* les ſentimens de *Leſſius* & de *Molina* fameux Théologiens de la *Société*.

3. De ce que tous les Livres, qui venoient

ſoient de Mrs. de *Port-Royal*, paſſoient de bien loin tout ce qui ſortoit de la plume des *Jéſuites*.

4. Parce que tous ceux & celles qui compoſoient ces deux Communautés ne vouloient point ſigner certain Formulaire touchant la Doctrine & les Ouvrages de *Janſenius*, ni ſouscrire à tout ce qui partoit de *Rome* contre ce ſavant Evêque. C'eſt ce qui fit nommer *Janſéniſtes* Mrs. de *Port-Royal*, & leurs Partiſans. De ſorte que ce *Port-Royal des Champs* eſt appellé dans la Bulle de *Clement onze* UN NID D'ERREURS.

C'eſt encore ce qui a fait reputer tous ceux qui ſe ſont diſtingués en faveur du *Janſeniſme*, comme étant de *Port-Royal*: par exemple, M. *de Barcos* neveu de l'Abé de *S. Cyran*, M. *de la Lane* Abé de *Valcroiſſant*, M. de *Bourzais* Abé de *Cors* avant qu'il eût ſigné le Formulaire, M. *Paſcal*, le P. *Queſnel* même par les liaiſons étroites qu'il a eues avec M. *Arnaud*, ont été regardés comme de *Port-Royal*; mais M. *Paſcal* reſtreint ce qu'on doit appeller *Port-Royal* à ceux qui s'y étoient retirés, & dans ſa ſeiſiême Lettre aux RR. PP. *Jéſuites* ſur leurs Calomnies contre *Port-Royal* on lit, „ Vous ne man-
„ querés pas néanmoins de dire que je ſuis
„ de

„ de *Port-Royal* ; car c'eſt la prémiére
„ choſe que vous dites à quiconque com-
„ bat vos excès ; comme ſi on ne trou-
„ voit qu'à *Port-Royal* des gens qui euſ-
„ ſent aſſez de zéle pour défendre con-
„ tre vous la pureté de la morale Chrê-
„ tienne. Je ſai, mes Péres, le mérite de
„ ces pieux Solitaires qui s'y étoient reti-
„ rés, & combien l'Egliſe eſt redevable
„ à leurs Ouvrages ſi édifians & ſi ſoli-
„ des. Je ſai combien ils ont de piété &
„ de lumiére ; car encore que je n'aie ja-
„ mais eu d'établiſſement avec eux, com-
„ me vous le voulés faire croire, ſans que
„ vous ſachiés qui je ſuis, je ne laiſſe pas
„ d'en connoître quelques-uns & d'hono-
„ rer la vertu de tous.

Quoiqu'il en ſoit, toutes les perſonnes qui aiment les Sciences ont beaucoup perdu dans la diſperſion de cette Société : ſi ceux qui la compoſoient ont été dans l'erreur, comme le prétendent les *Jéſuites* & la Cour de *Rome*, il eſt bien étonnant que l'on n'ai pû leur ouvrir les yeux ſur le ſujet de la grace, & bien ſurprenant que tant d'obſcurité ſe ſoit trouvée avec tant de lumiére.

Je n'ai donné ici qu'une légére idée de cette Société, il eſt à ſouhaiter que quelque

que habile main entreprene d'en faire une fidéle hiſtoire.

Sur les Grammaires particuliéres.

I.

De la Langue Françoiſe.

Il eſt inutile de faire l'éloge de cette Langue ; qui n'en connoît la beauté & l'utilité ! ajoûtons même, la néceſſité !

Depuis que *François* I. eût aboli l'uſage de la Langue Latine qui s'étoit conſervé juſques à ſon Regne dans les Actes publics de judicature, la Langue Françoiſe s'eſt perfectionnée à un point qu'on n'a preſque plus rien à y déſirer. Sans parler des Dictionaires, combien de perſonnes n'ont pas travaillé à en expliquer les regles? mais de tous ceux qui ont écrit ſur ce ſujet, les *Remarques* de M. *de Vaugelas* ſont ce qu'il y a de meilleur.

Ces Remarques ont été imprimées avec les Obſervations de M. M. de l'*Academie Françoiſe* ; & ce qui ſurprendra, c'eſt qu'elles ont été bien moins correctement imprimées à *Paris* qu'elles ne l'ont été à

la Haye en 1705. 2 vol. *in* 12. chez *Jo. l'Honoré & Th. Johnſon.*

Feu M. l'Abé *Regnier Deſmarais* de l'Academie Françoiſe, & après lui le R. P. *Buffier* de la Compagnie de *Jeſus*, ont donné deux Grammaires : le prémier a ſuivi les routes ordinaires des Grammairiens ; il découvre avec beaucoup de netteté & d'exactitude tous les uſages de la Langue Françoiſe, & en dévelope les principes avec préciſion, auſſi M. M. les *Journaliſtes* de *Paris* l'appellent-t-ils *excellente* dans l'Extrait qu'ils donnent de celle du R. P. *Buffier*. Cependant comme il eſt impoſſible que quelque choſe n'échape à l'exactitude de ceux qui travaillent ſur de tels ſujets, il eſt arrivé à M. *Regnier* quelques petites négligences à l'égard de la prononciation de certains mots. Il a auſſi oublié de traiter des *accens*, de la *ponctuation*, de la *quantité des ſyllabes*, & des *genres*. Pour le Pére *Buffier* il s'eſt écarté des routes ordinaires, & s'en eſt fait une nouvelle; auſſi a-t-il intitulé ſon Livre, *Grammaire Françoiſe ſur un plan nouveau, pour en rendre les principes plus clairs & la pratique plus aiſée.* Cette Grammaire contient * *divers Traités ſur la nature de la Grammaire*

en

* Ceci eſt la ſuite du Titre.

en général ; ſur l'uſage, ſur la beauté des Langues & ſur la maniére de les apprendre ; ſur le ſtile ; ſur l'orthographe ; ſur les accens ; ſur la longueur des ſyllabes Françoiſes ; ſur ſa ponctuation, &c. J'ai vû des gens qui la préferoient à celle de l'Abé *Regnier*.

Perſonne n'ignore qu'outre les Remarques de *Vaugelas*, on n'ait encore celles de *T. Corneille*, les Obſervations de *Ménage*, & pluſieurs excellentes Remarques du Pére *Bouhours* Jéſuite. Mais ceux qui voudront s'exempter de lire tous ces Livres, & s'inſtruire pourtant de ce que leurs Auteurs, auſſi bien que celui *des Réfléxions ſur l'uſage préſent de la Langue Françoiſe*, ont penſé de plus judicieux ſur cette Langue, n'auront qu'à lire un Livre, dont M. M. *Wetſteins* ont publié une ſeconde édition en 1710. lequel a pour titre, *l'Art de bien parler François, qui comprend tout ce qui regarde la Grammaire & les façons de parler douteuſes*, &c. c'eſt un *in* 12. diviſé en deux volumes d'un caractére *deſſendian*. On voit à la fin de la Préface du prémier, que M. *de la Touche* eſt l'Auteur de cet Ouvrage, & à la fin de l'avertiſſement du ſecond, qu'il a été fait pour M. le Duc de *Gloceſter*.

L'*Auteur* dans le prémier Tome traite de ce qui regarde la Grammaire en général par rapport au François, de la *prononciation* & de l'*Orthographe*, de la *nature des mots* & de leur *conſtruction dans le diſcours*.

Il a renfermé dans le ſecond Tome un Extrait de toutes les obſervations qu'ont faites ſur cette Langue ceux qui en ont le mieux écrit, & il y en a ajoûté de lui-même de très juſtes. Tout cela a été rangé par ordre alphabetique : de ſorte qu'on peut dire que le prémier volume eſt une *Grammaire*, & le ſecond un *Dictionaire des façons de parler douteuſes* : ce qui rend l'uſage de ce Livre très utile & très commode. On peut bien penſer toutefois qu'il eſt impoſſible que quelque choſe ne ſoit échapé à l'*Auteur*.

I I.

De la Langue Angloiſe.

Perſonne de ceux qui aiment les Sciences ne doit négliger la Langue *Angloiſe*.

Les *Anglois* ont écrit ſur toutes ſortes de matiéres & ont bien écrit : ils ont leurs *Fontenelles*, leurs *Malbranches*, leurs *Petaus* ; mais avec cet avantage, que leurs

leurs beaux eſprits ne ſont pas obligés de ſe borner aux choſes indifférentes, & de déguiſer celles qui ſont eſſentielles d'une maniére à les faire ſouvent méconnoître; que leurs Philoſophes ne ſont pas obligés de prêcher l'aveuglement pour les choſes qui regardent le ſalut; ils ne veulent pas, comme le R. P. *Malbranche*, qu'un *fidéle* ſoit un *ſot* *. Leurs Critiques, ni leurs Antiquaires ne ſont pas dans la néceſſité de ſupprimer ou de déguiſer les découvertes qu'ils font. La vérité n'eſt point dans leur pays aſſervie aux loix, de ſorte qu'elle puiſſe être de contrebande, ils la recherchent avec courage, ils la découvrent ſans crainte. Cette liberté jointe à leur tempérament fait qu'ils creuſent les matiéres, & qu'ils approfondiſſent ce que d'autres ne font qu'effleurer : l'Europe n'a pas de plus habiles Mathématiciens que les *Newtons*. Comme lorſque les *Anglois* traitent de religion, ils peuvent ne ſuivre que les lumiéres de leur conſcience, & ne tabler que ſur ce qu'ils voyent par eux-mêmes; lorſqu'ils parlent

* Le R. P. *Malbranche* dans la *Recherche de la vérité* liv. 1. chap. 3. art. 2. dit, pour être fidéle il faut croire aveuglement, mais pour être Philoſophe il faut voir évidemment.

de Gouvernement, ils peuvent hautement ſoûtenir les droits de la nature, & la dignité de l'homme. Il ne faut pourtant pas croire en général que tous les Anglois ſoient exempts des défauts qu'on trouve chez les autres Nations ; il y a comme par-tout ailleurs un Clergé & un peuple, c'eſt-à-dire, de ces gens dont l'*Orthodoxie*, pleine d'une charité qui vomit ſans ceſſe des feux & des flammes, eſt prête à attiſer des buchers pour ceux qui ne penſent pas comme eux : mais le Gouvernement les tient en bride ; il faut eſpérer qu'il fera plus encore quelque jour, & que l'obéiſſance paſſive, que quelques-uns oſent ſoûtenir, ne ſera pas exigée du Clergé, puiſqu'elle n'eſt pas même exigée du Prince.

C'eſt pour lire les excellens Ouvrages où la liberté regne, qu'on doit apprendre l'Anglois : ceux qui ſavent le François peuvent d'abord ſe ſervir d'une Grammaire *Angloiſe-Françoiſe* de *C. Manger* & de *P. Feſteau*, dont il y a une ſeiziême édition *in* 8. faite à *Rotterdam* chez *Hofhout* 1715. Cette Grammaire n'eſt point du tout raiſonnée, elle ne regarde que le ſimple uſage, mais en l'étudiant bien on peut y apprendre aſſez pour

ſe

ſe mettre en état de lire avec l'aide des Dictionaires, quelque Livre Anglois.

Quand on ſe ſera mis en état de lire les Livres, on ne pourra mieux faire pour aquerir une entiére connoiſſance de cette Langue, que de lire la Grammaire Angloiſe de M. *Steele*, ſi célébre par tant d'autres Ouvrages : non ſeulement on pourra dans cette Grammaire s'inſtruire de tout ce qui regarde la Langue Angloiſe, mais auſſi de tout ce qui regarde la Grammaire en général. Tous les chapitres, qui compoſent celle de M. *Steele*, ſont accompagnés de notes, qui ne laiſſent rien à déſirer ſur tout ce qui appartient à cette ſcience : auſſi l'Auteur n'a-t-il rien négligé pour mettre cet Ouvrage dans ſa perfection ; il aſſûre * qu'il n'y a point de Grammaire *Angloiſe*, *Latine*, *Françoiſe*, qu'il n'ait conſultées : il s'eſt très utilement ſervi de la *Grammaire Générale & Raiſonnée*, qu'il regarde comme un Ouvrage admirable, & de celle du Docteur *Wallis*, de laquelle je parlerai inceſſamment. On ne trouve point dans la Grammaire de M. *Steele* le nom de ſon Auteur : c'eſt un *in* 12. de 180. pages, compoſées de *deſſendian* pour les chapitres, &

* Dans ſa Préface.

de plus petit caractére pour les notes, avec ce titre, *A Grammar of the Englich Tongue with notes, giving the Grounds and Reaſon of Grammar in general. to which is added, a new proſodia, &c. London. printed for John Brightland*, 1711.

La Grammaire du Docteur *Wallis* n'eſt propre qu'à ceux qui ſavent le Latin, étant écrite en cette Langue. Après une longue Préface, pleine de ſavantes remarques ſur la Langue Angloiſe, l'Auteur traite de la *formation* des ſons. M. *Wallis* † eſt ſi habile en ceci, qu'il a appris à deux perſonnes muetes (à cauſe de leur ſurdité) à parler & même à prononcer diſtinctement les mots les plus difficiles qu'on pût propoſer, de plus il les perfectionna juſques au point d'écrire ce qu'ils penſoient, de lire même & d'entendre les écrits des autres.

Après avoir parlé de la formation des ſons, il traite de la prononciation Grammaticale de la Langue Angloiſe; enſuite, de toutes les diverſes eſpêces de mots qui la compoſent, & après s'être beaucoup étendu ſur l'Etymologie, & fait un chapitre ſur ce qui regarde les vers, il finit par un petit Traité, qu'il intitule, *Praxis Gram-*

† Voyez la fin de ſa Préface.

Grammatica, LA PRATIQUE DE LA GRAMMAIRE: il choiſit dans ce Traité l'*Oraiſon Dominicale* & le *Symbole des Apôtres*; ſur chaque mot desquelles piéces il fait des remarques qui expliquent la nature & les rapports de ces mots. J'ai une quatriême édition de cette Grammaire, qui porte pour titre, JOHANNIS WALLIS *S. T. D. Geometriæ Profeſſoris Saviliani, in celeberrima Academia Oxonienſi, atque Regalis Societatis Londini Sodalis, Grammatica Linguæ Anglicanæ. Cui præfigitur*, de loquela *ſive ſonorum formatione, Tractatus Grammatico-phyſicus. Et nunc primùm ſubjungitur Praxis Grammatica.* Editio quarta, prioribus auctior. *Oxoniæ* (à Oxfort) 1674. *in* 8. pp. 190.

III.

De la Langue Italienne.

Quoique l'*Italie* ſoit bien différente de ce qu'elle a été lorſque *Rome* fleuriſſante donnoit la loi à l'Univers, qu'on n'y voye plus cette fidélité, cette grandeur d'ame, cet amour pour la vertu, qui faiſoit que le nom *Romain* étoit le plus beau de tous les titres, & qui répandoit dans leurs

Ouvrages tant de belles choſes, la Langue Italienne ne laiſſe pas que d'être fort en vogue; on la parle dans la *Gréce*, dans les Iles du Levant, à *Conſtantinople*, à *Vienne* & dans la plûpart des Cours d'*Allemagne* : elle eſt très commune à *Londres* & à *Paris*.

La facilité qu'on trouve à l'apprendre en eſt ſans doute la cauſe: cependant il faut remarquer que s'il eſt facile de l'apprendre paſſablement, il eſt très difficile d'en entendre toutes les délicateſſes, de la parler & de l'écrire dans ſa perfection. C'eſt ce qui fait ſans doute qu'aucune Langue ne peut ſe vanter d'avoir un auſſi grand nombre d'Auteurs, qui ayent travaillé à la rétablir, la fixer & l'embellir : on en peut compter plus de cent cinquante, & il y a à *Florence* un Profeſſeur choiſi parmi les plus habiles de l'Academie de la *Cruſca* & ſouvent homme de qualité, qui profeſſe publiquement cette Langue, comme les Romains en établirent autrefois un pour profeſſer la leur.

On a un grand nombre de Grammaires Françoiſes-Italiennes, telles que celles d'*Oudin*, de *des Roziers* & d'autres, dont les noms ne méritent pas qu'on s'en ſouvienne. Les deux meilleures que nous

ayons

ayons ſont celles de M. *Lancelot* & de *Veneroni*. Cette derniére eſt extrêmement bonne pour aquerir un certain uſage familier dans la Langue Italienne, & l'autre eſt meilleure pour en pénétrer toutes les raiſons. La derniére édition de celle de *Veneroni*, intitulée le *Maitre Italien dans ſa derniére perfection*, *&c.* commence par une explication Grammaticale des mots qui entrent dans la compoſition du diſcours; & après avoir examiné ces mots par rapport à l'Italien, avoir traité de l'*orthographe*, de l'*accent Italien*, de la *ſyntaxe*, des *verbes*, des *participes*, des *adverbes*, des *prépoſitions*, de la *compoſition*, des *licences poétiques &c.* on trouve un recueil de noms & de verbes. Enſuite on trouve pluſieurs Dialogues, ſuivis d'un recueil de maniéres de parler Italiennes, de contes, de vers choiſis des meilleurs Poétes Italiens, de la maniére d'adreſſer & de finir des Lettres, & enfin une eſpêce de Dictionaire François & Italien.

Celle de M. *Lancelot*, communément appellée de *Port-Royal*, traite de tout ce qui compoſe la Langue Italienne, ſur le même plan qu'il avoit auparavant compoſé les Grammaires Gréque & Latine; il commence par donner dans une Préface

ce une idée de cette Langue & de la maniére de l'étudier : il en donne les regles en vers François, & ces regles, avec les exceptions qu'on peut y faire, ſont expliquées dans de ſavantes notes qui inſtruiſent à fonds de cette Langue. La troiſiéme partie de ſa Grammaire comprend une breve inſtruction de la poéſie Italienne. Perſonne avant M. *Lancelot* n'avoit donné en François les regles de cette poéſie.

On a réimprimé à *Ferrare* en 1713. les *Obſervationi della Lingua Italiana racolte dal Cinonio*, (c'eſt-à-dire, par le P. *Mambelli* Jéſuite.) Le Docteur *Barufaldi* & le Chevalier *Aleſſandro Baldracuni* ont accompagné de notes ces Obſervations, auxquelles on a joint encore les déclinaiſons de *Benedetto buon Mattei*. Après avoir bien étudié les Grammaires dont nous venons de parler, principalement la derniére qui peut ſeule ſuffire, on fera bien de lire ces Obſervations.

Ceux qui voudront être bien informés des meilleurs Auteurs qui ont écrit en Italien n'ont qu'à conſulter le *Ragionamento della Eloquenza Italiana* de M. l'Abé *Fontanini* : ce Livre a été imprimé à *Rome* en 1706. *in* 4. L'*Auteur* après y avoir

ſoû-

ſoûtenu l'honneur des Italiens en fait de bel eſprit, contre les attaques du P. *Bouhours*, donne une ample liſte des meilleurs Auteurs Italiens & des diverſes éditions de leurs Ouvrages.

J'ai vû une Grammaire imprimée à *Londres* en 1688. *in* 8. ſous ce tire, *le nouveau Triſmegiſte, ou le Maître de trois Langues, auprès duquel* l'Italien, le François & l'Anglois *apprennent mutuellement à diſcourir entre eux &c.* Cet Ouvrage comme la plûpart de ces *multi-vocabulaires* ne méritent pas qu'on y faſſe attention.

IV.

De la Langue Eſpagnole.

M. *Lancelot* a fait encore une Grammaire ſur cette Langue, & depuis M. l'Abé *de Vairac* en a donné une autre ſous ce titre : *Nouvelle Grammaire Eſpagnole pour apprendre facilement & en peu de temps à prononcer, écrire & parler la Langue Caſtillane, ſelon le ſentiment des meilleurs Auteurs, & l'uſage de la Cour d'Eſpagne &c.* On en a fait à *Paris* en 1714. une ſeconde édition *in* 12. conſidérablement augmentée.

M.

M. l'Abé *de Vairac* paroît n'avoir rien oublié pour rendre ſa Grammaire meilleure que toutes les autres, ſi on en excepte (*dit-il lui-même*) celle de *Port-Royal.* „Celle de *Maunori*, *dit cet Abé*, „juſtifie qu'il a voulu preſcrire des re„gles & des principes d'une Langue qu'il „n'entendoit pas; celle d'*Oudin* n'eſt qu'un „tiſſu de fautes; *Sobrino* ſe défiant avec „prudence de ſes propres forces n'a don„né ſous ſon nom qu'une nouvelle édi„tion des erreurs d'*Oudin.* Les Grammai„res de *Ferrus* & de *Perges* ſont ſi mé„priſables, qu'elles ne méritent pas même „qu'on en faſſe mention. Il n'y a donc „proprement, *continue-t-il*, que celle de „Port-Royal qui ſoit raiſonnable, & vé„ritablement elle contient des remarques „excellentes, mais elle eſt ſi conciſe & „elle eſt écrite d'une maniére ſi ſublime, „qu'elle ne peut ſervir qu'à confirmer „dans les principes ceux qui ſavent déjà „l'Eſpagnol.

On a dit de toutes les Grammaires de *Port-Royal* ce que M. l'Abé de *Vairac* dit ici de l'Eſpagnole: cela eſt fondé ſans doute ſur ce que l'aquiſition des Langues étant plûtôt une affaire de mémoire que de jugement, on aime beaucoup mieux

les

les regles ſimples qui mettent d'abord dans l'uſage, que les raiſonnemens profonds qui en expliquent la nature. En effet l'aquiſition d'une Langue ſe fait plûtôt par beaucoup d'uſage & peu de préceptes que par un long examen des préceptes : mais il faut remarquer que la parfaite intelligence d'une Langue ne s'aquiert que par l'une & l'autre de ces deux choſes ; & c'eſt à quoi M. *Lancelot* a toûjours eu égard. Dans toutes ſes Grammaires les regles, qui ne ſont que pour le ſimple uſage, ſont toûjours diſtinguées des notes, où il approfondit la nature de ces regles & de la Langue dont il traite : & il a ſoin d'inſtruire d'abord de ce qu'il faut apprendre avant que d'entrer dans un examen plus ſolide. Ainſi l'on peut dire que les Grammaires de *Port-Royal* ſont propres à faciliter tout à la fois & l'aquiſition d'une Langue & la parfaite intelligence, qu'on en peut avoir.

V.

Des Langues Hollandoiſe & Allemande.

La connoiſſance de ces deux Langues eſt plus utile aux perſonnes qui voyagent

gent ou qui ſont à l'armée, qu'elle ne l'eſt aux gens d'étude : ce n'eſt pas qu'on n'imprime de bons Ouvrages en Hollandois & en Allemand ; il ſe fait en l'une & en l'autre de ces Langues de fort bons Journaux Littéraires ; & les Hollandois ſur-tout écrivent quelquefois avec aſſez de liberté ſur des matiéres importantes : mais cela n'eſt pas aſſez fréquent pour qu'on doive ſe donner beaucoup de peine à apprendre deux Langues difficiles aux François, non ſeulement à cauſe des mots & de la prononciation, mais encore à cauſe de la maniére de s'exprimer. Ni les Hollandois ni les Allemans ne ſe ſervent de ce tour d'expreſſion qui ſuit ſimplement la liaiſon de nos idées, & qui par cela joint naturellement les mots les uns avec les autres ſelon leurs divers rapports : ils imitent plus le tour figuré du Latin, ces inverſions qui tiennent l'eſprit en ſuſpens juſques à la fin de la phraſe.

Je ne connois ſur ces deux Langues que de mauvaiſes Grammaires pour les François : une Françoiſe & Hollandoiſe de *la Grue* dédiée à M. le Comte d'*Avaux* ; une autre de *Mauger* : la prémiére imprimée à *Amſterdam* chez *du Freſne* 1684.

1684. l'autre imprimée à *Utrecht* chez *J. van Poolſum* 1709. On trouve dans la prémiére quelque choſe ſur la *prononciation*, ſur les *déclinaiſons*, les *conjugaiſons*, des *liſtes de mots* & des *diſcours familiers*; & dans la derniére on trouve de plus des *Lettres Françoiſes & Hollandoiſes*. Il y en a encore une autre petite imprimée chez *P. Mortier* en 1688. qui a pour titre, *Nouvelle Grammaire Flamande, contenant les regles & les fondemens ſolides, pour pouvoir bien lire, & bien parler cette Langue, tirée avec grand ſoin &c.* elle eſt paſſable, mais on y a trop épargné les exemples.

Pour la Langue Allemande, il y a une Grammaire imprimée à la *Haye* chez *P. Huſſon* en 1703. *in* 8. J'en ai eu une autrefois en grand 8. ſi je ne me trompe, & imprimée à *Strasbourg*, dans laquelle la Langue Allemande étoit approfondie d'une toute autre maniére que dans celle que je viens de citer.

Il eſt bon de remarquer qu'il eſt facile à quiconque ſait une de ces Langues de ſavoir l'autre; le *Hollandois* n'eſt preſque que l'ancien *Allemand*; & l'*Allemand* d'aujourd'hui ne différe pas tant du *Hollandois* que le *Languedocien* différe du *François* de *Paris*.

La prononciation de l'*Allemand*, qui eſt plus pur en *Saxe* & à *Francfort* ſur le *Mein* que par-tout ailleurs, eſt moins difficile aux *François* que la prononciation du *Hollandois*. Et comme cette derniére Langue eſt moins étendue que l'autre, ceux qui veulent les apprendre pour voyager feront bien de commencer par la Langue Allemande : d'ailleurs le ſon de celle-ci eſt beaucoup plus plein & plus agréable que celui de la Langue Hollandoiſe.

M. *Morhof* dans ſon *Polyhiſtor* vol. 1. p. 745. ſe plaint que la Langue Allemande eſt ſi fort négligée par ceux mêmes dont elle eſt la Langue maternelle, qu'à peine en peut-on trouver quelques-uns qui en connoiſſent l'origine : *& dolendum quidem eſt, adeo ſegniter Linguam vernaculam à Germanis tractari, ut in tot Scriptorum numero vix aliqui ſint, qui origines intelligant*. Parmi les meilleurs Livres qu'on ait faits ſur cette Langue il cite la Grammaire de *Jean Clairus*, *Germana Grammatica Joh. Claii*, imprimée à *Iene* 1651. *in* 12. & le *Specimen Obſervationum in Linguam vernaculam* de *Jean Vorſtius*, publié en 1669.

J. B. Thomaſini fit imprimer à *Paris* il y a quelques années ſous le titre ſuivant une Gram-

Grammaire qui n'eſt pas mauvaiſe: *Triplex Grammatica, theoriam & praxim Linguæ Gallicæ, Germanicæ, & Italicæ complectens, &c.*

VI.

De la Langue Latine.

Cette Langue eſt du nombre de celles qu'on appelle *mortes*, parce qu'elles ne ſont plus les Langues vulgaires d'aucune Nation, & qu'étant fixées dans les Livres, l'uſage n'a plus de priſe ſur elles; mais on peut dire en un ſens qu'elle eſt *vivante* par l'uſage continuel que les Savans en font; de ſorte qu'on peut fort bien l'appeller la *Langue du pays des Sciences.*

Un grand nombre d'Auteurs ont écrit ſur la Langue Latine; dans le tems même qu'elle étoit encore vivante *Céſar* & *Varro* écrivirent ſur ſon étymologie. *Donat*, *Seſgius*, *Fortunatian*, ont enſuite parlé de la Grammaire, mais ce qu'ils en ont dit eſt fort peu de choſe. *Alde Manuce*, ſurnommé le *Romain*, eſt je crois le prémier qui prit la peine de faire une Grammaire dans les formes; il y travailla avec ſuccès: ſa Grammaire eſt diviſée en 4. parties, dans leſquelles il explique ce qui regarde cette Langue

ſoit dans ſa conſtruction proſaïque, ſoit dans ſa conſtruction poétique. Cet Ouvrage, qu'on peut encore lire avec quelque utilité, fait par-tout paroître la modeſtie & le ſavoir de ſon Auteur ; il avoit raiſon de ſe flater, que ſon travail applaniroit aux jeunes gens le chemin qui méne à l'éloquence.

* *Non michi per ſcopulos aut devia parvus*
Iulus
Ducitur Aonias ebibiturus aquas.
Eſt via per placidos colles per florea rura,
Hac iter ad Muſas perbreve carpe, puer.

„ Je ne conduis point un jeune homme „ qui veut boire des eaux de l'Hypocrene, „ par des rochers ni par des chemins dé- „ tournés. Il y a une voye où l'on ne „ trouve que de douces collines & des „ campagnes fleuries, c'eſt par là qu'un „ jeune homme doit prendre ſon chemin „ pour arriver auprès des Muſes.

Cette Grammaire fut imprimée à Paris pour *Ponce le Preux* en 1500. mais elle avoit le défaut que M. *Lancelot* a condamné avec tant de raiſon dans *Deſpautere*, c'eſt de preſcrire les regles pour apprendre le Latin, en Latin même.

La *Méthode Latine de Port-Royal* eſt la prémiére qui ſe ſoit affranchie de ce défaut,

* On lit ces vers à la tête de ſa Grammaire.

faut, ſi nuiſible & ſi ridicule, & cependant ſi autoriſé par la coûtume, qu'on le conſerve encore en pluſieurs lieux. Cette *Méthode de Port-Royal* eſt ſans contredit la meilleure qu'un François puiſſe choiſir pour apprendre le Latin; le Roi *Louis XIV.* s'en eſt ſervi avec ſuccès. On peut la conſidérer comme un compoſé de ce qu'ont écrit de meilleur *L. Valla*, *Jul. Cæſ. Scaliger*, *Scioppius*, *Gerh. Voſſius*, & ſur tous le célébre *Sanctius*, dont ces deux derniers n'ont été que les Copiſtes & les Commentateurs.

Ferdinand Henricides étant allé à *Rome* en 1625. Ambaſſadeur pour le Roi Catholique y porta avec lui ce Livre de *Sanctius*, qui avoit été imprimé à *Salamanque* en 1587. *Scioppius* vit cet Ouvrage, l'admira, & le préferant à tout ce qu'on avoit écrit ſur cette matiére il ſe rendit le diſciple de *Sanctius*, dans l'excellente *Grammaire Philoſophique* qu'il compoſa. Cet Ouvrage étoit extrêmement rare, & M. *Lancelot* ſe félicite fort de ce que Mrs. *du Puy* le lui avoient prêté: il n'avoit alors été imprimé qu'à *Milan* en 1628. mais depuis ce tems il a été réimprimé autre part. *J. Pluymer* Libraire d'Am-

d'Amſterdam en fit une édition en 1664. *in* 8. M. *Perizonius* a fait auſſi réimprimer à *Franeker* & à *Amſterdam* la *Minerve* de *Sanctius*, c'eſt le nom que porte la Grammaire de ce Savant, *Franc. Sanctii Brocenſis in inclyta Salmanticenſi Academia primarii Rhetorices & Græcæ Linguæ Doctoris, Minerva, ſeu de cauſis Linguæ Latinæ Commentarius.* La meilleure édition de cet Ouvrage eſt celle d'*Amſterdam* 1714. grand *in* 8. c'eſt la quatriême, aux remarques de Scioppius, qui s'y trouvent, M. *Perizonius* a auſſi joint les ſiennes.

Mais pour revenir à la *nouvelle Méthode* de M. *Lancelot*, cet Ouvrage ne traite pas ſeulement de toutes les parties du diſcours, mais on trouve auſſi à s'y inſtruire ſur les *noms des Romains*; ſur les *marques de leurs nombres*; ſur la *maniére de compter les ſeſterces*; & ſur la *diviſion du tems*. On y trouve encore un Traité des *Lettres* & de la *maniére d'écrire & de prononcer des Anciens*; de la *quantité des ſyllabes*, des *accens & de la maniére de bien prononcer le Latin*; & enfin un Traité de la *Poéſie Latine*, & un autre de la *Poéſie Françoiſe*. Tout cela eſt rempli de choſes ſi curieuſes & ſi bien écrites, qu'on peut dire que

M.

M. *Lancelot* fait trouver des fleurs où les autres n'offrent que des champs arides. On a fait un grand nombre d'éditions de cette *Méthode*, toutes ſont bonnes depuis la ſeconde; quoiqu'il ſoit vrai de dire que la Langue Latine eſt telle, qu'il y a toûjours à travailler pour ceux qui l'enſeignent, ou qui veulent s'en inſtruire dans la derniére perfection. M. *Lancelot* indique, dans la Préface de ſa *Méthode*, les Auteurs Latins qu'on doit principalement étudier pour ſe perfectionner dans leur Langue. M. le *Clerc* a fait la même choſe dans la 1. part. chap. 2. de ſon *Ars Critica*; & il l'a fait avec beaucoup plus d'étendue. Cet *Ars Critica* mérite extrêmement d'être lû de tous ceux qui veulent s'attacher aux Langues & à la critique: c'eſt un des meilleurs Ouvrages qui ſoient ſortis de la plume de ſon ſavant Auteur.

VII.

De la Langue Gréque.

C'eſt encore ſur cette Langue que M. *Lancelot* a fait merveille: ſa *nouvelle Méthode pour apprendre facilement la Langue Gréque* eſt ſi parfaite à tous égards, que

ceux qui s'en ſerviront ſeront ſurpris du fruit qui leur en reviendra, & du peu de travail qui leur en aura coûté : rien n'eſt plus clair, rien n'eſt plus ſavant, ni mieux entendu que la maniére dont il y explique tout ce qui peut ſervir à la parfaite intelligence de cette Langue.

Il a diviſé cet Ouvrage en neuf livres: le *prémier* parle de l'Analogie des lettres, de leur prononciation, des changemens & des rapports qu'elles ont enſemble. Le *ſecond* traite des déclinaiſons, des noms & des pronoms. Le *troiſiéme*, le *quatriéme* & le *cinquiéme* de la conjugaiſon des verbes, & de l'inveſtigation du Thême. Le *ſixiéme*, des particules indéclinables, avec un Traité fort utile de la dérivation & compoſition des noms. Le *ſeptiéme*, de la ſyntaxe. Le *huitiéme*, de remarques curieuſes ſur toutes les parties du diſcours. Et le *neuviéme*, de la quantité & des accens : avec une récapitulation des dialectes & des licences poétiques. Ce ſavant homme n'a rien oublié pour mettre tout cela dans un ordre qui engage à étudier par la facilité que cet ordre y apporte. L'on ne s'en étonnera pas, puiſque M. *Lancelot* avec un eſprit fort propre à bien digerer les choſes n'a pas ſeulement profi-

té,

té, comme il le dit lui-même *, du travail de *Caninius*, de *Sylburge* & de *Sanctius* que l'on peut conſidérer comme les diſciples du fameux la *Ramée*, mais encore de celui de *Clenard*, de *Voſſius*, de ce qu'ont fait ſur cette Langue *Cruſius*, *Tſchonder*, *Gualter*, *Surcin*, *Enoc*, *Gretſer*, *Golius*, *Huldric*, *Alſtedius* & pluſieurs autres: ſans parler du grand *Etymologiſte*, d'*Euſtathe*, *Heſyque*, *Phavorin*, *Budé*, *H. Eſtienne*, *Geſner*, *Laſcaris*, *Scapula*, & autres anciens ou nouveaux Dictionnaires, Scholiaſtes, Commentateurs & Auteurs, qu'il a eu ſoin de lire ou de conſulter avec exactitude.

Cette *Méthode* a été imprimée à *Paris* pour la neuviême fois dès l'An 1696. en grand 8. de même que la *Méthode Latine*. Immediatement après le titre on trouve une excellente Préface; où il eſt parlé *du Renouvellement des Lettres Gréques dans l'Europe & de ceux qui y ont le plus travaillé*. On y trouve auſſi des avis généraux pour bien montrer & bien apprendre le Grec, & un jugement des plus beaux Auteurs, ſoit ſaints ou profanes, qui ont écrit ſur cette Langue.

Dans le dénombrement de ceux qui l'ont enſeignée, on eſt non ſeulement

* Dans la Préface p. xii. & xiii.

ſurpris du grand nombre, mais encore de la qualité des perſonnes, la plûpart ont été des gens très diſtingués par leur naiſſance ou par les Charges qu'ils ont eues. *Chryſolore*, le prémier qui rétablit cette Langue en Italie d'où elle avoit été bannie durant plus de ſept cens ans, avoit été Ambaſſadeur de l'Empéreur *Jean Paléologue*; & après s'être aquité de ſon Ambaſſade il ne dédaigna pas d'enſeigner le Grec à *Véniſe*, à *Florence*, à *Rome*, & à *Pavie*.

L'Auteur de la *nouvelle Méthode* dit, qu'on peut appeller cette Langue *ſainte*, puiſqu'elle comprend les Livres ſaints & une bonne partie des Livres de l'Egliſe.

Avant que de finir cet Article il faut remarquer, que M. *Lancelot* a donné encore un Ouvrage très utile, qui eſt *des Racines Gréques:* les regles en ſont miſes, comme dans ſes *Méthodes*, en petits vers François avec les principaux dérivez au deſſous. Il a fait auſſi un Abrégé de cette Méthode Gréque, comme il y en a un de la Méthode Latine.

VIII.

De la Langue Arabe.

Poſtel, *Raimond*, *Radtman*, *Scindler*, *Kirſtenius*, *Gabriel Sionita*, *Jean Heſronita* Maronites du *Mont Liban*, & quelques autres encore, ont travaillé ſur la Grammaire Arabe, mais ceux qui veulent s'appliquer à l'étude de cette Langue ſe trouveront principalement obligés à *Thomas Erpenius* de tout ce qu'il a fait pour en faciliter l'intelligence : il a compoſé des Rudimens, qu'il fit imprimer en 1620. dans une Imprimérie, qu'il avoit principalement pour l'*Arabe*, & dont la ſeconde édition parut à *Leide* en 1628. chez *Bonaventure & Abraham Elzevir* : c'eſt un *in* 8. de 172. pages ſuivies du ſoixante-quatriême Chapitre de l'*Alcoran* traduit en Latin & accompagné de notes Grammaticales : le tout parfaitement bien imprimé.

Peu de tems après que ces Rudimens eurent parû l'on vit une Grammaire du même Auteur, que *Jean Maire* imprima à *Leide* en 1636. *in* 4. avec les Fables de *Locman* & quelques Sentences qu'*Erpenius* avoit traduites de l'Arabe en La-

Latin & qui avoient déjà été imprimées. *Golius* ſon diſciple fit encore une nouvelle édition du même Livre chez le même *Jean Maire* en 1656. c'eſt un *in* 4. de 172. pages pour la Grammaire & de 282. pour les additions : les caractéres en ſont fort bons, quoique l'Arabe ne ſoit pas tout-à-fait ſi beau que celui des Rudimens.

Cette Grammaire eſt diviſée en cinq livres.

Le *prémier* traite des lettres, des ſyllabes, des marques qui ſervent à l'orthographe, des accens. Ce livre eſt ſuivi d'obſervations excellentes ſur les lettres. Le *ſecond* traite des verbes. Le *troiſiéme* des noms & des pronoms. Le *quatriéme* des particules. Le *cinquiéme* de la ſyntaxe.

On trouve après ceci les Fables de *Locman*, qu'on croit communément n'être autre choſe qu'*Eſope*. Il y a pluſieurs de ces Fables que M. *de la Fontaine* n'a pas miſes en vers : une de celles-là m'a parû ſi belle pour marquer ces gens qui ne ſont propres qu'à avilir les Charges & les Dignités dont ils cherchent à ſe revêtir, que je ne puis m'empêcher de la rapporter ici :

LE

LE NEGRE

Fable.

„Un NEGRE s'étant un jour deshabil-
„lé prit de la neige & s'en frota le corps:
„on lui demanda, pourquoi vous frotés-
„vous le corps de neige? il répondit,
„peut-être que je deviendrai blanc. Un
„ſage vint, qui lui dit, ne vous donnés
„pas une peine inutile; il ſe peut que vo-
„tre corps rende la neige noire, mais il
„ne deviendra jamais blanc.

La traduction de ces Fables eſt accompagnée de Remarques d'*Erpenius*, auxquelles *Golius* en a ajoûté d'autres, qu'il a diſtinguées par un aſteriſque.

Ces Fables ſont ſuivies de Sentences Arabes recueillies, traduites, & encore accompagnées de notes par *Erpenius* & *Golius*: ce dernier a de plus ajoûté à cela des *Proverbes Arabes*, des *Sentences tirées des Poétes Arabes*, de quelques chapitres de l'*Alcoran* & de pluſieurs autres piéces tant en vers qu'en proſe, dont quelques-unes ſont traduites & ont des Scholies, & dont il y a auſſi quelques autres qui ſe voyent ſimplement en Arabe.

La

La Langue Arabe eſt très ſavante & très énergique, elle eſt pleine de tours & d'expreſſions figurées, ce qui lui donne beaucoup d'élévation & de force : elle eſt très harmonieuſe, & ſes bons Auteurs augmentent encore ſon harmonie naturelle par le ſoin qu'ils prenent dans leur proſe même de varier leurs périodes, d'y mettre une certaine cadence poétique. Le Livre le mieux écrit en cette Langue eſt l'*Alcoran* : c'eſt pourquoi *Erpenius* veut qu'on commence d'abord par ce Livre, & qu'on le liſe d'un bout à l'autre avec beaucoup de ſoin & d'application. *Velim*, dit-il dans la Préface de ſes Rudimens, *totum Alcoranum à capite ad calcem ſtudioſè & attentè perlegi, ſolius Linguæ gratia quæ in eo libro elegans eſt, & perfectiſſimè conſonantibus ac vocalibus, aliiſque notis orthographicis expreſſa.* ERPENIUS conſeille encore à ceux qui veulent parfaitement s'inſtruire de la Langue Arabe de bien lire deux Centuries de Proverbes, ſur leſquels *J. Scaliger* & lui ont fait des remarques ; la *Géographie Anonyme* écrite en cette Langue & imprimée à *Florence* in 4. l'*Hiſtoire des Saraſins*, qu'il fit imprimer dans ſa propre imprimérie ; les *Ouvrages d'Avicene* &

& les *Pſeaumes de David*, dont on a une édition *in* 4. avec les voyéles & une traduction Latine.

Harira, qui a laiſſé cinquante piéces qu'il appelloit des *Recits*, compoſés en proſe entremêlée de vers & pleins de piété & d'élegance, *Mutenabis*, dont il eſt parlé dans l'Hiſtoire des Saraſins p. 220. & ſuivantes, *Abu'l,ola* Commentateur de *Mutenabis*, ſont regardés par *Golius* comme d'excellens Auteurs : les deux derniers ſont deux Poétes. *Abu'l,ola* a fait entre autres Ouvrages un Poéme composé de plus de dix mille vers, où il traite des choſes ſpirituelles, de la vanité & du mépris des terreſtres : on dit de lui ce qu'on a dit d'*Homére*, qu'il étoit aveugle.

Il n'eſt pas hors de propos de remarquer que les Rudimens d'*Erpenius* ſont dans la prémiére édition imprimés de ſorte que ce qui ſeroit le dernier feuillet ſelon notre uſage ordinaire devient le prémier ; & qu'à la fin on trouve un Catalogue de pluſieurs Livres Arabes de diverſes impriméries, & que ni l'une ni l'autre de ces deux choſes ne ſe voit dans la ſeconde édition de ces Rudimens.

J'ajoûterai qu'on remarque que la Langue Arabe a pluſieurs mots qui lui ſont com-

communs avec la Françoiſe, tels que ſont ولد, *valet*, اشتري, *acheter*, مخزن, *magaſin*, قميص, *chemiſe*, &c.

IX.

De la Langue Hébraïque.

Rabin *Saadias Haggaon* eſt le prémier qui a travaillé ſur la Grammaire de cette Langue ; mais tout ce qu'il a fait, de même que ſix autres qui avec lui ont précedé *Juda Hiug*, eſt ſi défectueux, qu'on peut dire que ce *Juda Hiug* eſt le prémier Grammairien Juif : il a donné une excellente Grammaire, dont on trouve une eſpêce d'Extrait dans le *prémier livre de l'Hiſtoire Critique du Nouveau Teſtament chap.* XXXI. on trouve auſſi dans ce chapitre l'Extrait d'un manuſcrit touchant les Grammairiens de cette Nation.

Après Rabin *Juda* Rabin *Jona* eſt le plus célébre, cependant les Ouvrages de l'un ni de l'autre ne ſont pas encore imprimés : cela vient ſans doute de ce qu'*Aben-Eſra*, dont les deux livres de Grammaire ſont les prémiers qui ſoient ſortis de deſſous la preſſe, ſuit la méthode

de de *Juda* & de *Jona*, & les copie preſque toûjours, quoiqu'il les perfectionne quelquefois. Rabin *David Kimhi* Eſpagnol, qui a écrit enſuite, a été le plus ſuivi de tous les Grammairiens Juifs, *Alting* dans ſes *Fundamenta punctationis* l'appelle *Linguæ ſanctæ Hebræorum Grammaticorum princeps:* ce titre aiant apparemment trompé un de M. M. les Journaliſtes de *Paris* eſt cauſe, qu'on n'a pas fait difficulté dans l'Extrait d'une nouvelle édition du Livre de *J. Alting* de dire, que *R.* DAVID KIMHI *fut le prémier qui compoſa une Grammaire Hébraïque, à laquelle il donna le nom de* Michol, *c'eſt-à-dire, perfection.*

M. *Simon* aſſûre, qu'*Elias Levita* Juif Allemand eſt le plus ſavant Critique des Juifs, qu'il a tous ſurpaſſés dans l'Art de la Grammaire. Le même M. *Simon* recommande fort un Traité de cet Auteur, intitulé *Maſſoreth Hammaſſoreth*, où il explique en ſavant Critique les difficultés de la *Maſſore.*

Les Grammaires Hébraïques, que les Chrêtiens ont compoſées, ſont infiniment plus parfaites; aux connoiſſances, qu'ils ont puiſées dans les Ecrits des Rabins, ils ont ajoûté une méthode claire & ſuivie, ce

qui répand beaucoup de jour ſur une Langue, que la maniére de l'écrire & l'éloignement des tems ont rendue ſi obſcure, qu'(au dire des plus ſavans Critiques *) il eſt impoſſible de la ſavoir parfaitement & avec une entiére certitude.

François Tiſſard, Docteur ès Loix & Profeſſeur de l'Univerſité de *Paris*, le prémier qui a fait imprimer en *France* des Livres Grecs, eſt auſſi le prémier qui y a fait imprimer une *Grammaire Hébraïque*. Cette Grammaire eſt un petit *in* 4. ſans chifres & ſans reclames, & ſeulement avec des lettres ſignaturées au bas des pages: ces lettres vont depuis l'A juſques à l'Y.

Elle parut ſous les auſpices & par l'exhortation de *François* I. encore en ce tems-là Duc de *Valois*. M. *Chevillier* dit à la page 290. de l'*origine de l'Imprimérie*, que les caractéres Hébreux en ſont *fort imparfaits* & *très malformez*. J'ai confronté ces caractéres avec d'autres de ce tems-ci, mais je ne les ai point trouvés comme M. *Chevillier*, au contraire ils m'ont parû mieux formés que les notres d'apréſent: la différençe eſt, que les caractéres Hébreux de la Grammaire de *Tiſſard* ſont une

* R. *Simon* Hiſt. Crit. du V. Teſt. M. *Maſſon* Hiſt. de la Républ. des Lett. Tom. 2. & ſuiv.

une fois auſſi gros que ceux des Grammaires communes. Ce Livre fut imprimé à *Paris* en 1508. chez *Gilles Gourmont*, le prémier Imprimeur de cette ville en lettres Gréques & Hébraïques.

De tous ceux qui depuis ce tems-là ont fait imprimer en Europe des Grammaires ſur cette Langue, il n'y a perſonne qui ſe ſoit aquis plus de réputation que les *Buxtorfs* péres & fils, quoiqu'ils ayent trop donné dans les ſuperſtitions des Rabins. On dit que *Buxtorf* le pére a ſurpaſſé tous ceux qui ont écrit avant lui, & que ceux, qui ſont venus depuis, n'ont fait que copier ou abréger ſon Livre: il eſt intitulé, JOANNIS BUXTORFII *Theſaurus Grammaticus Linguæ Sanctæ Hebrææ, duobus libris methodicè propoſitus, &c.* Des deux livres, qui compoſent ce *Thréſor*, le *prémier* traite de tous les mots qui entrent dans la compoſition du diſcours. Le *ſecond* de la conſtruction de ces mots: ces deux livres ſont ſuivis d'un Traité de la *proſodie* metrique des Hébreux: on trouve enſuite un autre Traité pour exercer les Allemans dans la lecture de cette Langue: *Buxtorf* veut qu'ils s'accoûtument à écrire leur Langue même en caractéres Hébreux. Ce Thréſor finit par un *index* des mots irreguliers qui y ſont renfermés.

J'ai déjà remarqué que les plus ſavans Critiques prétendent, qu'il eſt impoſſible de ſavoir abſolument la Langue Hébraïque; cela vient entre autres choſes 1. De l'éloignement du tems qu'il y a que les Livres de l'*Ancien Teſtament* ont été écrits. 2. De ce qu'on a laiſſé écouler pluſieurs ſiécles avant que de compoſer aucune Grammaire ſur cette Langue. 3. De ce que les points, qui ſervent de voyéles au texte Hébreu, n'étoient point anciennement marqués dans ce Texte, non plus que les accens & la diſtinction des verſets, & que la Langue Hébraïque, conſiderée en elle-même ſans les points voyéles, peut être interpretée de différentes maniéres. 4. Qu'il ſe trouvoit beaucoup de variété dans le Texte de l'Ancien Teſtament. 5. Que les *Docteurs de Tiberiade*, qui ont déterminé par les points qu'ils ont ajoûtés au Texte les véritables leçons de ce Texte, ne ſont pas ſi exacts qu'on ne trouve pluſieurs endroits où ils ſe ſont trompés; que d'ailleurs on ne peut pas prouver que les Exemplaires dont ils ſe ſont ſervis ayent été de véritables originaux. 6. Que s'il eſt problable que l'uſage qu'ils ont fixé par les points ne pouvoit venir que d'une Tradition ancienne,

il

il eſt vrai auſſi que (avant que les points fuſſent inventés) cette Tradition n'a pas été ſi conſtante, qu'il n'y ſoit arrivé quelques changemens ſelon les tems & les lieux.

Cependant malgré la difficulté de cette Langue un Profeſſeur de l'Univerſité de *Tubingue* nommé *Schickhard* a donné une Méthode, par laquelle il prétend apprendre l'Hébreu en vingt-quatre heures de tems. Il eſt vrai qu'il n'entend pas que ces 24. heures ſoient conſécutives, il veut au contraire qu'on les léve, pour ainſi dire, ſur douze jours ou ſur huit en en prenant deux ou trois ſur chaque jour. Cette Méthode a pour titre, *Wilhelmi Schickhardi Horologium Hebræum, ſive conſilium quomodo ſanctæ Linguæ ſpacio* XXIV. *horarum, ab aliquot collegis ſufficienter apprehendi queat.* Et ſi le nombre des éditions eſt une preuve de la bonté & de l'utilité d'un Livre, celui-ci doit être parfaitement bon; j'en ai vû une quatorziême édition faite ſous les ſoins de M. *Raith* par l'ordre de l'Univerſité de *Tubingue*, & imprimé dans cette ville-là en 1670. C'eſt un *in* 8. de 196. pages; on voit au bas du titre ces mots, *experire*, *non ride*. J'en ai vû encore une 15e. Edition augmentée,

faite dans la même ville en 1692.

Preſque tous ceux qui ont traité de la Langue Hébraïque prétendent non ſeulement, que cette Langue eſt la prémiére que les hommes ayent jamais parlé, mais ils prétendent encore que c'eſt la Langue de DIEU même : *O ſtudium vere dignum !* dit *Buxtorf* en parlant de cette Langue dans la Préface de ſon THESAURUS, *ô induſtriam omni prædicatione majorem, qua homo id conſequitur, ut eadem Lingua cum* DEO, *cum ſanctis Angelis, cum Patriarchis & Prophetis, ſcienter poſſit colloqui, &* DEI *mentem ex Lingua* DEI *ſyncere hominibus explicare !* „ Ô étude véritable„ment eſtimable ! ô travail au-deſſus des „ plus grandes louanges, puiſque l'hom„me obtient par là de pouvoir conver„ſer avec DIEU & ſes ſaints Anges, avec „ les Patriarches & les Prophétes ; & fai„re connoître ſûrement aux hommes l'eſ„prit de DIEU par la Langue de DIEU „ même. L'excellence de cette Langue „ peut-elle être plus grande ? dit-il en un autre endroit de la même Préface, „ puiſque c'eſt la prémiére Langue du „ genre humain, puiſqu'elle eſt la Langue „ de DIEU, la Langue des Anges, la „ Langue des Prophétes. *Dignitas verò hu-*

hujus Linguæ quæ poteſt major eſſe quam quod ſit Lingua prima generis humani, quod ſit Lingua DEI, *Lingua Angelorum, Lingua Prophetarum?* P. MARTINIUS dans la longue Préface qu'on trouve après ſa Grammaire Hébraïque à la tête de ſa TEXNOΛΟΓΙΑ, dit, *hæc ſunt uſi veteres & primi illi parentes...., hæc ipſe parens omnium rectorque Deus illos ſæpe affatus eſt..... ſit igitur ſancta apud nos hæc Lingua, quam* DEUS *ipſo ſuo ore ſanctiſſimo conſecravit.* „Nos prémiers parens ont „parlé cette Langue... l'Auteur & le „modérateur de toutes choſes DIEU lui-„même l'a parlée ſouvent avec eux.... que „cette Langue, conſacrée par la très ſain-„te bouche de DIEU même, nous ſoit „donc une Langue ſainte. Qui ne croi-roit ces Théologiens des *Anthropomorphites!* Cependant cette opinion n'eſt pas nouvelle, il y a long-tems que * *S. Grégoire de Nyſſe* s'eſt moqué de ceux qui la croyoient, & qu'il l'a appellée *une ſotiſe & une vanité ridicule des Juifs;* comme ſi DIEU, dit-il, *avoit été un maître de Grammaire.* LA MOTTE LE VAYER dit dans ſes Lettres „qu'il faut que les plus grands „partiſans qu'ait l'*Hébreu* confeſſent qu'à

* Voyez R. Simond Crit. du V. T. l. 1. c. XIV.

„ la reſerve de ces petites Langues, tel-
„ les que la Baſque ou l'ancienne Breton-
„ ne, il n'y en a point, ni de celles qu'on
„ nomme *mortes*, ni des autres qu'on ap-
„ pelle *vivantes*, qui ne fourniſſe de
„ plus belles compoſitions en toute ſorte
„ de Sciences que ne fait l'Hébraïque, ſi
„ l'on en excepte la ſeule connoiſſance du
„ *Viel Teſtament*. Il ajoûte plus bas, qu'on
„ peut bien ſe paſſer de parler un jargon,
„ qui ne vaut pas la peine que donnent
„ ſes lettres gutturales à la Trachiartere.
Quoiqu'il en ſoit, on peut voir dans le prémier Tome de l'*Ars Critica* de M. le *Clerc* de quelle maniére cet habile homme croit qu'on doit étudier l'Hébreu, & de quels Ouvrages on doit faire choix pour ce ſujet. Il eſt vrai qu'il ne parle preſque que d'Auteurs Proteſtans, ſans dire même un ſeul mot du P. *Morin* de l'Oratoire, quoique ce Pére ait beaucoup écrit ſur la Critique de la Bible & avec beaucoup d'érudition ; peut-être que M. le *Clerc* n'en juge pas ainſi.

X.

Des Langues Samaritaine, Chaldaïque, Syriaque, Ethiopienne, Perſienne, Armenienne, Tartare & Chinoiſe.

La plûpart de ces Langues, & l'*Arabe* même, ſont des dialectes de l'Hébreu, & quelques-unes en aprochent ſi fort, qu'il n'y a preſque point de différence : tels ſont par exemple le *Samaritain*, le *Chaldéen* & le *Syriaque*. Le Pére *Morin* eſt le prémier qui ait donné une Grammaire du Samaritain ; il a été ſuivi par *Cellarius* & par quelques autres. *Géorge Amira* Maronite du *Mont Liban* fit imprimer à *Rome* en 1596. une Grammaire Syriaque ; P. *Martinius* en a donné une *Chaldaïque* ; JEAN BUXTORF en a donné une de la Langue *Chaldaïque* & *Syriaque*. LOUIS DE DIEU a fait une Grammaire imprimée chez les Elſevirs *in* 4. en 1628. où il compare enſemble l'*Hébreu*, le *Chaldéen* & le *Syriaque* ; J. H. *Hottinger* en a fait imprimer une *in* 4. à *Heidelberg* en 1659. où il montre les rapports de l'*Hébreu*, du *Chaldéen*, du *Syriaque* & de l'*Arabe*. Les Juifs rapportérent le *Chaldéen* de *Baby-*

lone à *Jéruſalem* après leur captivité ; les Livres de *Daniel* & d'*Eſdras* ſont écrits une grande partie en *Chaldéen*. C'eſt Syriaque que *Jeſus-Chriſt* & les *Apôtres* ont parlé ; ainſi la connoiſſance de cette Langue eſt néceſſaire pour la parfaite intelligence du *Nouveau Teſtament*, parce que dans le Texte Grec il ſe trouve pluſieurs maniéres de parler empruntées de ces Langues. M. *Simon* * obſerve, que tout ce que nous avons qui appartient à la Grammaire *Chaldaïque* eſt défectueux, & ne peut pas ſervir de regle infaillible, parce que les *Juifs*, qui ont négligé pendant un très long tems cette étude, n'ont pû parfaitement rétablir la Langue *Chaldaïque* ; & que la méthode, dont *Buxtorf* & les autres Commentateurs de ſont ſervis pour corriger la vielle ponctuation du *Chaldéen*, eſt ſujette à l'illuſion : *Louis de Dieu* † penſe la même choſe de la méthode de *Buxtorf*. M. *Ludolphe* a donné une Grammaire de la Langue *Ethiopienne* : cette Langue eſt mêlée de mots *Hébreux*, *Chaldéens* & *Arabes* ; elle a un caractére particulier, & on ne marque point en l'écrivant des points voyéles ſous les lettres

* Crit. du V. T. chap. XVIII.
† Voyez la Préface de ſa *Grammatica Linguarum Orient.*

tres à la façon des *Hébreux*, des *Arabes*, des *Chaldéens* & des *Syriens*, mais chaque lettre fait une ſyllabe, étant en même tems compoſée d'une conſonne & d'une voyéle. Le même M. *Ludolphe*, *Louis de Dieu* & quelques autres ont donné des Grammaires *Perſiennes*. On trouve la plus grande partie de toutes ces Grammaires, ſans oublier l'Arabe, dans un Recueil imprimé en 1701. chez *Fréderic Knok à Francfort ſur le Mein in* 8. ce Recueil a pour titre, *Jacobi Altingii Fundamenta punctationis Linguæ ſanctæ. Accedit Ejuſdem ſynopſis Inſtitutionum Chaldæarum & Syrarum. Simili inſtitutionum Samaritanarum, Rabinicarum, Arabicarum, Æthiopicarum & Perſicarum ſynopſi à Georgio Othone Græcæ & Orientalium Linguarum in Academia Marburgenſi Profeſſore ordinario.*

Theſée Ambroiſe a fait une introduction à la Langue Armenienne, imprimée en 1539. *Clement Galanus* a compoſé une Grammaire de cette Langue, publiée à *Rome* en 1645. Un Armenien nommé *Jean Agop* en a encore publié une autre dans la même ville en 1713. Le Pére *Villote* Jéſuite, qui a travaillé long-tems dans les Miſſions d'*Armenie*, a fait imprimer à *Rome* un Dictionaire & une Grammaire *Armenienne*. Et

en

en même tems M. *Schroeder* a fait imprimer une Grammaire de cette Langue ſous le titre de *Theſaurus Linguæ Armenicæ antiquæ & hòdiernæ.*

On trouve dans les *Relations des divers Voyages curieux* de *Thevenot* une Grammaire *Tartare :* & M. l'Abé *Bignon* fait faire une Grammaire *Chinoiſe.*

M. Ph. *Maſſon* a crû que la Langue *Chinoiſe* avoit divers rapports conſidérables avec la Langue *Hébraïque*, & qu'ainſi elle pouvoit être de quelque utilité pour expliquer pluſieurs mots difficiles du Texte Hébreu. Il croyoit que cette Langue fourniſſoit quelques racines Hébraïques, que le *Vieux Teſtament* ne fourniſſoit pas; & qu'on pouvoit la conſidérer comme l'une des Dialectes de la Langue Sainte: pour le faire voir il a donné ſur ce ſujet trois Diſſertations, qu'on trouve dans le ſecond, troiſiême & quatriême Tome de l'*Hiſtoire Critique de la République des Lettres.* M. l'Abé *Bignon* aiant enſuite écrit à ce Savant une Lettre, où il fait voir que cette opinion n'eſt nullement fondée, que M. *Maſſon* s'eſt trompé tant ſur ce qu'il obſerve au ſujet des tours d'expreſſion, que ſur ce qu'il remarque au ſujet des mots. M. *Maſſon* a fait imprimer cette

Let-

Lettre dans le 5. Tome de la même *Hiſtoire Critique*; aimant mieux ſans doute montrer par là, qu'il n'étoit pas auſſi habile dans la Langue *Chinoiſe* qu'il avoit crû l'être, & ne pas laiſſer le Public dans une erreur que ce Savant avoit appuyée de ſon érudition. Ce qui eſt très louable.

De toutes les Langues de l'*Aſie* il n'y en a point qui méritent plus nos ſoins que celles des *Chinois* & des *Perſans*: les Sciences & les Arts ſont fort cultivés chez ces deux Peuples: les *Chinois*, pour marquer à cet égard leur ſupériorité ſur les autres Nations, diſent qu'ils ont deux yeux, que les Européens n'en ont qu'un, & que les autres peuples ſont aveugles. Ils ont d'ailleurs une ſuite d'Hiſtoire, dont la *Chronologie* remonte pluſieurs ſiécles au delà de notre Epoque de la Création du Monde.

Au-reſte il eſt bon de remarquer que preſque toutes les Langues peuvent ſe conſidérer comme *mortes* & comme *vivantes*. L'Italien par exemple s'enſeigne non ſeulement ſelon l'uſage préſent, mais encore ſelon l'uſage des Auteurs qui perfectionnérent cette Langue à la renaiſſance des Lettres en Europe dans le quatorziéme Siécle: c'eſt ce Siécle que les

Ita-

Italiens nomment leur Siécle de pureté, & qu'ils prennent pour regle & pour modéle de la perfection de leur Langue ; c'eſt en ce Siécle que *Dante*, *Petrarque* & d'autres excellens Auteurs ont vêcu : mais quoique les Ecrits de *Dante* & de *Pétrarque* ſoient les objets de l'admiration de ceux qui aiment l'*Italien*, quiconque écriroit aujourd'hui comme eux ne ſeroit pas goûté ; & pour les lire il faut ſavoir plus que l'*Italien* qu'on parle maintenant à *Florence*.

Il y a bien plus encore de différence entre l'*ancien Grec* & le *Grec vulgaire* : on en remarque auſſi dans le *Latin* ; & l'on diviſe l'*Hébreu* en *Hébreu pur* tel qu'il eſt dans l'Ancien Teſtament, & en *Hébreu de Rabin*, qui eſt celui dont ſe ſont ſervis les Docteurs Juifs dans leurs Commentaires ſur la Bible : il eſt plein de mots *Grecs*, *Latins*, *Eſpagnols* & *François*, dont même quelques-uns ne ſont plus en uſage dans ces deux derniéres Langues. M. *Maius* a donné au Public une Grammaire de cet *Hébreu*, imprimée à *Gieſſen* en 1713. *Joannis Maii Bibliotheca Rabbinica.*

M. *Frain du Tremblai* a fait un *Traité des Langues*, où il donne des regles pour juger de leur perfection. Le P. *Beſnier* Jéſuite avoit formé un projet pour *la réunion des*

Lan-

Langues, ou l'art de les apprendre toutes par une ſeule. J'en ai vû le plan dans un petit Livre imprimé à *Liége* chez *Nicolas le Baraguoin* en 1674. & ce plan m'a parû bien médité ; je ne ſai pas s'il a été plus amplement exécuté.

T. Bibliander a écrit en Latin un Commentaire de *la raiſon commune de toutes les Langues ; E. Brerewood* a fait auſſi en Latin la *Recherche des Langues & des Religions* ; & l'on a en François un gros *in* 4. de 1030. pages imprimé en 1613. qui a pour titre, *Thréſor de l'Hiſtoire des Langues de ceſt Univers, contenant les origines, beautés, perfections, decadences, mutations, changemens, converſions, & ruines des Langues*

Hébraïque,
Chananéenne,
Samaritaine,
Chaldaïque,
Syriaque,
Egyptienne,
Punique,
Arabique,
Sarraſine,
Turqueſque,
Perſane,
Tartareſque,
Africaine,
Moreſque,
Ethiopienne,
Nubienne,
Abyſſine,
Gréque,
Armenienne,
Servianne,
Eſclavonne,
Géorgiane,
Jacobite,
Cophtite,
Hetrurienne,
Latine,

Ita-

Italienne,
Cathalane,
Heſpagnole,
Alemande,
Bohemienne,
Hongroiſe,
Polonoiſe,
Pruſſienne,
Pomeranienne,
Lithuanienne,
Vualachienne,
Livonienne,
Ruſſienne,
Moſchovitique,
Gothique,
Northmande,
Francique,
Finnonienne,
Lapponienne,
Botnienne,
Biarmienne,
Angloiſe,
Indienne Orientale,
Chinoiſe,
Japanoiſe,
Javienne,
Indienne Occidentale,
Guineane nouvelle,
Indienne des Terres Neuves, &c.
Les Langues des animaux & oiſeaux.

Par M. Claude Duret *Bourbonnois Préſident à Moulins.*

Cet Ouvrage n'eſt point éclairé des lumiéres de la Critique : l'Auteur a recherché ce qu'on peut découvrir touchant ces Langues dans les Ouvrages des Hiſtoriens, des Littérateurs, des Voyageurs & des Géographes, ſans même ſe donner la peine de traduire de grands morceaux Latins qu'il rapporte. La réunion de toutes ces recherches compoſe ce *Thréſor* : on y trouve des alphabets de toutes ſortes de caractéres, & pluſieurs remarques tant hiſtoriques que littéraires. La lecture de cet Ou-

Ouvrage eſt très amuſante : on eſt ſurpris du nombre prodigieux d'Auteurs que *Duret* cite à tout moment : quand on ne veut pas lire ces citations il faut ſouvent paſſer ſix, huit, dix lignes. Son ſtile n'eſt pas mauvais quant à la propriété des mots, mais ceux qui ont la meilleure poitrine ne doivent pas ſe piquer de ne reprendre haleine qu'au point où finit la période ; il y en a quelques-unes qui rempliſſent toute une page.

Au-reſte j'ai oublié de remarquer dans l'Article de la *Langue Arabe*, que *Poſtel* eſt le prémier qui ait fait imprimer à *Paris* une Grammaire de cette Langue, *Grammatica Arabica Guill. Poſtelli. Pariſiis apud Joan. Petit & Franciſc. Regnault.* 1538. *in* 4. ce qui n'eſt pas, je crois, la prémiére édition.

J'ajoûterai en finiſſant, que ſi je n'ai pas parlé des Grammaires d'un plus grand nombre de Langues, cela vient de ce que ces Grammaires, s'il y en a, me ſont inconnues ; je n'ai pas prétendu parler de toutes, je me ſuis contenté de dire ce que je ſavois : *parum, modò certum.*

ARTICLE III.

Extrait de deux Ouvrages De Jean Marot.

Jan Marot de Caen, ſur les deux heureux Voyages de Genes & Veniſe victorieuſement mis à fin, par le tres Chreſtien Roy Loys douzieme *de ce nom, pere du peuple, & veritablement eſcript par icelluy* Jan Marot, *alors Poëte & Eſcrivain de la tres magnanime Royne* Anne, Ducheſſe de Bretaigne, *& depuis Valet de chambre du tres Chreſtien Roy* François, premier *du nom.*

On les vent à Paris devant l'Egliſe ſainte Geneviefve des Ardens, Rue Neufve Notre Dame, à l'enſeigne du Faulcheur.

Avec privilege pour trois ans. in 8. *caractere* auguſtin 101. *feuillet. On voit au revers du dernier, que* ce preſent Livre fut achevé d'imprimer le 22. jour de Janvier 1532. pour *Pierre Rouſet* dict *le Faulcheur*, par *Maitre Geofroy Tory de Bourges* Imprimeur du Roy.

ON trouve au revers du titre le privilege & ce diſtique à la louange de *Jan Marot :*

In

In Jani Maroti commendationem.

Ore loqui Latio penitus qui neſciit unus
Gallicus hic vates, Gallica mira canit.

Enſuite, *Epiſtre au Roy*, de Clement Marot, *faiſant mention de la mort de* Jan Marot *ſon pere, Autheur de ce Livre.* C'eſt la même que celle qu'on trouve dans les Epîtres de *C. Marot*, ſous ce titre, *Au Roy, pour ſucceder en l'eſtat de ſon pere.* Cette Epître eſt ſuivie d'une Dédicatoire à la Royne ſous cette inſcription, *Prologue de Jan Marot de Caen à la Royne Anne.* Cette Epître, qui eſt en proſe, eſt d'un ſtile ſi emphatique, qu'on jugeroit d'abord que ſon Auteur eſt un pédant & un diſeur de Phœbus; mais il ne faut pas juger de lui, qu'on n'ait lû ſes vers; il y perdroit trop autrement.

Voyons le *Voyage de Génes.*

Mars faché de voir la paix dans l'Europe,

Il pourpenſoit les façons & manieres
De ſuſciter ſes ſoudars & banieres.

Lorſque *Bellone* vint lui conſeiller de choiſir l'Italie pour y exciter les feux de la Guerre, *Mars* ſuit ſans différer ce conſeil, & choiſit

Fiers Genevois de leurs conditions ;
Sans foy, ſans loy plus qu'autres nations.

La diſcorde aiant chaſſé la paix de cette ville, le peuple ſe revolte contre la Nobleſſe, en pille & en tue quelques-uns :

Parquoy conclud toute la gentilleſſe ;
S'en plaindre au Roy comme au chef de nobleſſe.

Le Roi entend leurs plaintes, il les traite de fous, de mutins & de lâches, mais cependant il leur promet de faire *congnoiſtre aux habitans*

De la Cité, que dix fois à cent ans
N'eurent Seigneur, qui euſt force & puiſſance
Pour les pugnir, comme ung ſeul Roy de France.

Mars voyant l'état des choſes fit entrer *Neptune* & *Eole* dans ſes deſſeins, fit forger des armes à *Vulcan*, fit ſortir les *Furies* des enfers pour qu'elles ſe repandiſſent par tout le monde, & fit aſſembler les *Centaures*. GENES connoiſſant les deſſeins que *Mars* avoit inſpiré à la France aſſembla *nobleſſe*, *marchandiſe* & *peuple*, & leur fit un diſ-

diſcours ſur le malhûreux état où leur diſcorde la reduiſoit. Dans la prémiére partie de ſon diſcours elle maltraite fort *Nobleſſe*, l'accuſant d'uſurpation, de baſſeſſe & d'impoſture. Et dans la ſeconde elle exhorte tous ſes habitans à ſe bien défendre, & les raſſure par tous les endroits qui peuvent leur inſpirer du courage.

Les *Genevois* (car c'eſt ainſi qu'il les nomme, au-lieu de *Genois*) enflammés du diſcours de leur mére lui promirent bien de la défendre. *La raiſon les fuiant* alors, & *la rage* s'emparant d'eux ils courent inſulter toutes les maiſons où il y avoit des fleurs de lis peintes; & vont enſuite juſqu'au nombre de vingt-cinq mille attaquer le *Caſtelat*; ils y mirent à mort dix-huit François & trois femmes, ce qui compoſoit toute la garniſon de ce petit endroit: la fureur des *Genevois* alloit juſques à arracher le cœur du corps de ces pauvres miſérables & le manger,

Et autres cas que je n'oſe deſcrire,
Car mieulx en vault le taire que le dire.

Ils furent enſuite à la place de *S. François*, que des troupes du Roi occupoient auſſi. Les *Genevois* portoient au bout de

leurs lances des chemiſes teintes du ſang de ceux qu'ils avoient ſi inhumainement égorgés, croyant par là intimider ceux qui gardoient cette place : mais il en arriva tout le contraire, les François ſe défendirent ſi vaillamment, que le Roi eut le tems de venir & de les delivrer : la marche de ce Prince qui vint juſques à *Aſt* ſans s'arrêter, les honneurs qu'on lui fit dans les villes d'*Italie* où il paſſa, les Seigneurs qui ſe joignirent à lui, les prémiéres attaques des François qui forcérent des endroits qu'on croyoit imprenables : tout cela n'a point été oublié par notre Poéte, il en parle avec autant de force que de grace.

Les François s'étoient emparés du Baſtillon, & cela avec tant de courage que *Jan Marot* dit, qu'il lui auroit été impoſſible d'en croire le tiers, s'il ne l'avoit pas vû. Cependant un *Tinturier* *, que les *Genevois* avoient choiſi pour leur *Duc*, leur promit de reprendre ce Fort : il le tenta ; mais il ne lui revint de cette entrepriſe que le deſeſpoir d'avoir échoué : ce deſeſpoir le porta à aller ſur mer ; mais il fut enſuite arrêté, eut la tête coupée, & vérifia ce que notre Poéte avoit dit de lui,

..... qu'au-

* Il ſe nommoit *Paul de Nove.*

..... qu'aupres de ſes chaudieres
Il eut acquis plus d'honneur & prouffit.

L'on voit enſuite comment les *Genevois* vinrent implorer la clemence du Roi, les effets qu'il leur en fit reſſentir, la peine qu'ils s'impoſérent d'eux-memes de demeurer vêtus de noir juſques à ce que le Roi leur eût pardonné. L'on voit auſſi l'entrée triomphante de ce Prince dans *Genes* & les ordres qu'il y donna. Voici comme *Marot* parle de cette entrée:

Le landemain devers Genes s'adreſſe,
Armé a blanc en triumphe & honneur,
Qui lors euſt veu de France la nobleſſe,
Bien euſt il dit qu'oncques telle richeſſe
Veuë ne fut devant Roy ne Seigneur.
Eſtant armé ainſi que conqueteur,
Avecques part de ſa gent & puiſſance,
A Genes entre en moult belle ordonnance
Accompaigné de Princes de valeur,
Mais deſſus tout c'eſtoit une plaiſance
De voir le peuple aux rues crier France,
Plus, comme croy, par lieure que par
cueur,
Juſqu'au palais ſoubz poille d'or exquis,
Que quatre chefs de la ville porterent,
La teſte nue ainſi que gens conquis
Il fut conduict, lors Princes & Marquis
Devant le Roy fierement chevaucherent,

Cinq Cardinaulx aupres de luy marcherent
Juſques au doſme, ou filles & pucelles
En habit blanc gracieuſes & belles,
Tenant rameaulx repreſentant concorde
Genoux flexis, leur cheueux autour delles,
Inceſſamment par places & ruelles
Devant le Roy cryoient miſericorde.

Apres le poille eſt Monſieur le grand Maitre,
Qui pour le Roy en demonſtrant victoire
L'eſpée tient toute nue en main dextre
Faiſant congnoiſtre a tous qui pouvoit mettre
A feu à ſang leur ville & poſſeſſoire.
Le Roy adonc en grand triumphe & gloire
Entre en l'Eſgliſe & rend graces divines.
Durant ce temps trompes, cloches, buſines,
Menoyent long bruyt, doulz & armonieux,
Muſiciens avecques les orguines,
Diſoyent mottez & chanſons celeſtines,
Au los & nom du tres victorieux.

Après que le Roi leur eût fait faire tous les ſermens, & rendre tous les hommages qu'ils devoient, & qu'il leur eût donné de nouvelles loix, il partit en diligence pour ſon Duché de *Milan*. Après avoir parlé des fêtes qu'on y fit à ce grand Prince, le prémier poéme de ce livre finit; & c'eſt proprement là auſſi que finit le *Voyage de Genes*.

Ce

Cependant on a continué de mettre ſous le même titre quelques autres piéces. Ces piéces ſont un petit argument en proſe, qui montre la diſſimulation, la honte, & la douleur de la ville de *Genes*. Enſuite trois complaintes de cette ville, leſquelles ſont coupées par deux rondeaux. Dans la prémiére complainte *Genes* fait un detail de ce qui s'eſt paſſé entre le Roi & elle, comment elle fut *la corde au coul, le glaive ſous la gorge implorer la clemence de ce Prince*, comment il lui pardonna, en faiſant toutefois pendre par-ci par-là quelques *Genevois*, elle ajoûte comme il fit enſuite bruler les loix qu'elle avoit, lui en donna d'autres, & de Souveraine la rendit ainſi ſujette. *Genes* finit en ſe plaignant de *Véniſe*, du *Pape* & de l'*Empéreur*, qui l'avoient abandonnée : elle reconnoît bien que le *Pape* arma par mer pour la ſecourir, mais elle dit que cet armement n'étoit que *fainčte couleur* ; & que les ſoldats n'étoient que des *Ruffiens de Rome*,

Qui pour fouyr couroient comme chats maiſgres.

Cette complainte eſt ſuivie d'une autre, où *Genes* reproche à ſes habitans leur lâ-

cheté, eux qui avoient promis que *ſi le Roy de France*

Paſſoit les monts, ſans aucune doutance
Ils le prendroient malgré tous ſes gendarmes,
Mais pres du feu couards tiennent gros termes.

Dans la troiſiême complainte *Genes* parle de la mort de cet homme que de Teinturier elle avoit fait Duc; & qui eut la tête tranchée dans la place publique. Elle gémit de ſe voir ſujette:

O Roy Loys quel bruit, honneur, & gloire
Te ſera faict en chronicque & hiſtoire
Humble avoir fait moy Genes la ſuperbe.

Mais elle ſe conſole par l'eſpérance que quelque trahiſon lui rendra ſa liberté.

Les Rondeaux qui ſéparent la 2. complainte d'avec la prémiére, & la 3. d'avec la ſeconde, ne ſont que pour marquer les pauſes que *Genes* faiſoit dans ces complaintes.

Ceci eſt ſuivi d'un nouvel argument en proſe, où *Genes* eſt repréſentée ſe jettant ſur un lit „que raige & douleur „trop ſoigneuſement luy avoient acoutré „dedans une chambre tenebreuſe & obſcu-

„re,

„re, tenduë de tapis noirs, ſemés de lar-
„mes blanches: aupres de cette couche y
„avoit une chaiſe, dedans laquelle étoit
„aſſis ung viel homme chenu ayant le
„regard epoventable a merveille. C'eſt le deſeſpoir qui eſt là dépeint avec tous ſes traits: mais une *Dame de tant belle & gracieuſe façon appellée Raiſon* le chaſſa, & vint parler *a icelle poure & quaſi deſeſperée Genes.*

Ainſi l'on trouve un diſcours en vers que la *Raiſon* tient à *Genes*, pour lui faire voir que ſon ſort eſt plus hûreux qu'il n'a jamais été:

Doncques en toy prends conſolation,
Et plus ne ſoient les tiens eſprits confus,
Car toy vivant ſous la protection
D'un Roy tant craint par toute nation,
En plus hault prix ſeras qu'oncques ne fus.
Et ſur ce poinct je finis & concludz
Qu'il n'eſt vivant dont doibues avoir peur,
Sous bon paſteur les ouailles ſont aſſeur.

L'Auteur par un petit morceau de proſe nous apprend, que *Genes* ainſi conſolée par *Dame Raiſon* quitta ſon manteau de deuil, & fut „revetue d'un manteau de ſatin, „portant couleur de bleu, ſemé de fleurs „de lis, & lorſqu'elle l'eut vetu, commen-

„cea

„cea à dire de bouche & comme on croit „de cueur, ſoubz ce manteau je vueil vi„vre & mourir. Elle prononça enſuite un Rondeau, où elle ſe felicite elle-même de l'hûreuſe ſituation où elle ſe trouve. *La merci Dieu.*

C'eſt après ceci qu'on lit dans le Livre, *Fin du Voyage de Genes.* Et, *S'enſuit le Voyage de Veniſe.*

Voyage de Veniſe.

Mars aiant fait, ſous le vouloir des Dieux, triompher *Louis XII.* fut enſuite remercier les Dieux de toutes les faveurs qu'ils lui avoient faites :

Et tout premier loua la majeſté
De *Jupiter* qui luy avoit preſté
Temps opportun faiſant luyre en ſes tentes
Les clairs rayons d'influences faventes.
A *Neptunus* qui tant voulu l'aymer
Comme de luy pacifier la mer,
Garder ſes nefs, carraques & Galleres
De rocz, de bancz, vent & vagues auſteres:
A *Eolus* de ce qu'avoit reclus
Dedans ſes creux *Boreas* & *Eurus*,
Licentiant le gratieux *Zephire*
Pour aſpirer aux veux du puiſſant Sire:
Au Dieu *Bacchus* rendit graces condignes,

Qui

Qui tant avoit multiplié les vignes
Que terre adonc portoit pour armorie
Thirſes hachez de vigne tres flourie :
Dame *Ceres* qui par miracles haulx
Regenera tous les dons frumentaulx:
Remercia *Juno* ſemblablement
Qui lui avoit eſlargi amplement
Les ſiens treſors comme a ſon propre filz ;
Dame *Pallas* qui lui avoit prefix
Ducteurs expertz & de ſeure conduite
Pour gouverner ſi puiſſant exercite:
Puis a *Venus* rendit louange & gloire
De ce qu'apres triomphante victoire
Lui ſuſcita *Muſes* & *Hadriades*,
Nymphes des eaues *Nappees Heliades*,
Qui de leurs voix & inſtrumens eſtranges
Lui ont rendu immortelles louanges:
Lors ſont ouyz aux manſions divines,
Maint beaux motetz & chanſons celeſtines,
Car Dieu n'y euſt, Muſe, Nymphe ou Deeſſe,
Qui n'euſt le cueur tout remply de lyeſſe.

Dans ce tems la *Paix* accompagnée de la vérité, de la juſtice, & de la miſéricorde ſe préſenta à la Cour céleſte, & demanda audience : elle fit un diſcours, où après avoir rapporté tous les troubles & tous les malheurs de la guerre, elle ſupplie qu'on lui permette d'aller en terre, où le Roi de France veut l'avoir. La *Paix* obtint ce qu'elle demandoit, *Mars* abandonne la ter-

terre & elle y deſcend : elle fut prête d'abord de s'arrêter à *Veniſe*, mais elle y vit tant de monſtres d'enfer, *Trahyſon*, *Injuſtice*, *Rapine*, *Uſure*, *Avarice*,

Avec leſquelz recongnus clercs & laiz,
Qui d'aultruy bien batiſſoient leurs palais.

Qui n'étant point accoûtumée de demeurer en telle ſocieté,

Laiſſa Veniſe, en France s'en alla.

Elle fut charmée de voir toutes les vertus regner dans ce Royaume & y faire fleurir tous les biens ; il n'y avoit pas juſques aux laboureurs qui ne fuſſent en leurs maiſons,

Sans crainte ou peur plus fiers que gentilz homs.
Plus les pilloient Cordeliers, Moynes, Carmes,
Que avanturiers, francs Archiers, ny Gendarmes.

La *Paix* ne pût ſe taire dans l'excès de joie qu'elle ſentit, elle fit l'éloge du Roi, & dit entr'autres choſes :

Plus puiſſant Roi l'on ne ſauroit nommer,

C'eſt

C'eſt celluy ſeul qui a mené la guerre
En lieux forains laiſſant paix en ſa Terre,
Faiſant les rocz & montaignes croulller,
Et guerre a droict, ſans ſon peuple fouler.

Diſant ces mots & regardant de tous côtés elle deſcendit

Dedans Cambrai, ou elle fut traictée
De Pape, Roys, Empereur, Ducz, Marquis,
Si noblement & de metz ſi exquis
Qu'il n'eſt poſſible en tels actes mieux faire.

La *Paix* leur conta comment étant envoyée par les Dieux pour le bonheur de la terre, en parcourant toute la Chrêtienté, elle avoit trouvé que la *vérité* & la *juſtice* lui gardoient place en tous lieux, excepté à *Véniſe*, d'où cinq monſtres l'avoient chaſſée. Les aſſiſtans conclurrent alors,

Pour & afin qu'elle put dominer
Chretienneté & ſous elle regner,
Qu'ils chaſſeroient de ces goufres marins
Ces chiens d'enfer & monſtres Barbarins.
Adonques paix congnoiſſant leur entente
S'en volle en l'aer d'avecques eux s'abſente:
Et la demeure, attendant que juſtice
Parmy le monde ayt mis droit & police,

En

En delaiſſant juſques a ſon retour;
Entre Seigneurs union & amour.

Ceci eſt ſuivi d'une Piéce qui porte pour titre, *Exhortation aux Princes Chrêtiens :* on y dépeint allegoriquement l'injuſte conduite des *Vénitiens* à l'égard de tout le monde; après quoi l'on y exhorte le Pape, l'Empéreur, le Roi de *France*, & le Roi d'*Eſpagne* d'agir chacun de leur côté pour reduire les *Vénitiens* à leur prémiére condition; & on conſeille aux *Vénitiens* par un Rondeau, qui ſuit cette Exhortation, de faire d'eux-mêmes ce qu'ils doivent.

Dans une Piéce de près de 300. vers le Poéte fait enſuite voir l'établiſſement de la République de *Véniſe*, ſon injuſtice, le Traité qu'on fit pour la détruire, les préparatifs du Roi de *France* pour cette expedition, & comment il partit pour la mettre à fin. On ne peut mieux marquer combien ce grand Prince étoit aimé que *Marot* le fait par cette ſtrophe, en parlant de ſon départ:

Bourgeois, marchands & peuples mecaniques
Sont tous perplex en leur bancs & boutiques,
Preſtres en pleurs convertiſſent leurs chants,
Mais leurs douleurs ſont fleurs aromaticques,

Au

Au pris de veoir poures payſans ruſtiques
Tordre leurs mains, cryans parmy les champs,
Diſans ainſi, prenons glaives tranchans,
Prenons harnoys, prenons cottes de maille;
Et le ſuivons en quelque lieu qu'il aille;
C'eſt notre Roy, notre pere & appuy,
Car mieux nous vault ſoit d'eſtoc ou de taille
Le deffendant mourir en la bataille,
Que de languir en douleur apres luy.

L'on voit enſuite comment *Montioye* prémier Roi d'armes fut envoyé vers les *Vénitiens* : en paſſant par *Cremone* il inſtruiſit les Gouverneurs de ſa commiſſion, & leur fit une Harangue que *Marot* rapporte tout du long, telle que *Montjoye* la fit. On voit auſſi la réponſe qui fut faite à cette Harangue ; je mets ici toute cette réponſe, tant à cauſe de la fin, que parce qu'on y trouve auſſi le ſujet de la Harangue :

„Seigneur *Montioye*, entant que vous „nous denoncez la guerre mortelle depar „le Roi voſtre, noſtre ennemi mortel, a „faulte de reſtitution de la ditte cité & for„tereſſe, je vous adviſe que de ce faire „nous n'avons nulle charge de notre ſe-

„ reniſſime Prince, ne de noſtre illuſtriſ-
„ ſime Seigneurie. Et nous deſplaiſt d'a-
„ voir la guerre contre ung ſi puiſſant
„ Roy, la ditte Seigneurie a lui confede-
„ rez; mais puis qu'ainſi eſt que guerre
„ fault avoir, nous nous deffendrons gail-
„ lardement.

Montioye s'embarqua, fut deſcendre à *Véniſe*, & il *monta juſqu'au palais*,

Ou il trouve nobles, marchands, clercs, lais
Avecques eux leur Duc ſereniſſime,
Qu'on peult juger ung chiffre en algoriſme,
Lequel tien lieu, & de ſoy n'a pouvoir,
Mais ſeulement fait les autres valoir.

Ce Héraut fit ſa ſommation, & déclara la guerre aux *Vénitiens*, s'ils ne faiſoient pas ce dont ils étoient ſommés. Le *Doge* y répondit au nom de la République, en des termes auſſi reſpectueux pour le Roi qu'offenſans pour le Pape, mais qui toutefois aboutiſſoient à ne rien rendre & à s'expoſer à la guerre. Après cette réponſe,

Montioye part, & ſans dilation,
Abandonna palais & tabernacle,
Ne demanda faire collation,

Craig-

Craignant trouver pour ſa refection,
Quelque morceau d'eſprouveur de triacle.

Pendant ce tems le Roi avançoit vers l'*Italie*, il quitta *Grénoble* au mois d'Avril, & arriva le 9. du mois de Mai à *Milan*:

L'an mil cinq cens & neuf du mois de may
Le prémier jour a *Milan* arrivay.

Je ne dis rien des pleurs que la Reine & toute la Cour verſérent au départ du Roi, ni de la joie qu'eurent les *Milanois* de le revoir: le Poéte s'eſt toutefois fort étendu ſur ce ſujet.

Pendant la marche du Roi M. le Grand Maître * avoit pris *Trevi* ſur les *Vénitiens*: mais eux connoiſſant l'importance de cette Place ne tardérent pas à marcher pour la reprendre, comme en effet ils y réuſſirent; les troupes du Roi ne purent arriver à tems pour ſoûtenir les aſſiégés, & pour s'oppoſer à l'armée des Ennemis:

Barthelemi ſurnommé *Dalviane*,
Eſtoit leur chef, homme tres vertueux,
Et l'autre eſtoit le Comte *Petillane*,
Vaillant de loing, hardi comme une cane,
Mais en paincture horrible & valeureux;

* Il s'appelloit *Chaumont*.

Veoir on le peult aux geſtes ſomptueux;
Qu'en ſa maiſon il a depaincts & faictz,
Reſſemble aux Grecz, de gloire ambitieux,
Dont les eſcrits valent mieux que les faitz.

Le Roi plein d'inquiétude pour les braves gens qui étoient à *Trevi*, & pour les conſéquences de la priſe de cette Place, ſi les *Vénitiens* s'en rendoient maîtres, partit de *Milan* au plus vîte, mais il trouva en chemin la garniſon de *Trevi*, qui revenoit ſans armes & ſans bagage. Le Roi paſſa la *Dade*, ſon armée forte de vingt mille hommes, & fut chercher celle des *Vénitiens*, qui l'étoit de plus de trente-huit mille : il préſenta bataille aux Ennemis à une portée de fuſil de leur retranchemens. L'Auteur rapporte le conſeil de guerre que tinrent entre eux *Dalviane* & *Petillane*, & juſtifie, par ce qu'il en rapporte, ce qu'il avance dans les vers que nous venons de citer. *Dalviane* vouloit livrer bataille, *Petillane* s'y oppoſa: & dans l'eſpérance que le Roi viendroit les attaquer dans leur camp, ils prirent la réſolution d'y reſter. Mais le Roi ſachant combien ils y étoient fortifiés, voulut les attirer dehors ; il crût qu'il ne pourroit aſſiéger *Rivolte* ſans que les *Vénitiens* ne ſe miſſent aux champs pour la ſecou-

rir :

rir : c'eſt pourquoi il envoya ſommer les habitans de cette Place de ſe rendre,

Ou qu'a ſac ſeront mis, leur ville miſe en cendre.
La reſponſe fut telle, que riens ne le craignoient,
Car a trois mille d'eulx *Vénitiens* étoient,
Qui leur avoient promis en peine de mourir
Qu'en bataille rengée les viendroient ſecourir.

Le Roi inſtruit de cette réſolution abandonna la ville à tous ceux qui voudroient aller l'attaquer, en diſant,

Saulvez l'honneur des Dames, jeunes enfans gardez,
Et des rebellans faites ainſi que l'entendez.

Après cette permiſſion la ville fut attaquée & priſe en moins de rien : on la pilla & on la brûla en l'abandonnant ; les *Vénitiens* ne vinrent lui donner aucun ſecours.

Enfin le lundi 14. jour de Mai les deux armées en vinrent aux mains dans la plaine de *Vella*. Cette bataille fut ſanglante, la victoire bien diſputée ; mais le Roi

reſta vainqueur. L'armée des *Vénitiens* y fut entiérement défaite, elle y perdit *Dalviane*, qui fut pris priſonnier avec un grand nombre d'autres; elle y perdit toute ſon artillerie & tout ſon bagage; on fit mille fagots des piques qu'on ramaſſa ſur le champ de bataille; & ce qu'il y eut de plus glorieux pour le Roi, c'eſt qu'il remporta cette victoire ſans aucun ſecours étranger.

En *Aignadel* ſur le camp de *Vella*,
Loys douzieſme occiſt & debella,
Sans le ſecours d'Empereur, Roy ou Pape,
Venitiens, leur donnant telle eſtrape
Que ſeize mil & plus moururent la.

Dalvian tint, *Petillan* recula,
Auſſi lon dit en la gloire qu'il a
Que ſon cheval neut pas la goute grappe
En *Aignadel*.

Et tout ainſi que *Hercules* affolla
Chien *Cerberus* quand aux enfers alla,
Le Roy *Loys* vint juſque en leur eſtappe
Les aſſommer, heureux eſt qui eſchappe,
Car de trop pres les print & accula
En *Aignadel*.

Le Roi fit bien traiter *Dalviane*, qui étoit bleſſé au viſage, quoique ce Général quel-

quelques jours auparavant avoit eu l'inſolence d'écrire au Roi,

Que de grands chaines d'or lyé le meneroit
Juſques dedans *Veniſe*.

Cette victoire fit tant d'honneur à ce grand Prince, qu'on le regardoit par-tout

Comme s'il fuſt le fleau de Juſtice Divine,
Celluy qui a rendu, cités, champs & biens,
Que detenoit *Veniſe*, aux Princes Chreſtiens,
Celluy qui ſeul a prins, voire hors de ſa terre,
Ce que Pape, Empereur, ny Roy n'oſerent querre.

Mais parmi les acclamations de toute la terre *Marot* n'oublie pas la joie particuliérement de la Reine & de toute la *France*.

Le 16. Mai l'armée du Roi marcha ſous ſes ordres à *Carvas*; cette ville refuſa de ſe rendre; & lorſqu'elle y fut forcée & qu'elle s'attendoit à être ſaccagée, le Prince lui fit grace, ne faiſant pendre que cinq ou ſix *Milanois* qu'il y trouva armés contre lui. La reddition de cette Place fut ſuivie de celle de pluſieurs autres, & enfin de tout le *Berga-*

maſque : & les *Cremonois*

Apportent clefs, du Roy prennent les armes,
Luy promettant eſtre loyaux & fermes,
En louant DIEU ſelon leurs dits & termes
D'avoir tel Prince.
Diſant qu'a luy appartient leur province,
Non au *Marcou* qui juc au ſang le pince,
Tant que le peuple eſt devenu ſi mince
Qu'il n'en peult plus.

Enſuite le Roi marcha pour aller aſſiéger *Breſſe* ; mais cette ville lui apporta les clefs, en deteſtant le gouvernement de *Véniſe*. Rien n'eſt ſi beau que de voir le ſoin du Roi pour empêcher le moindre pillage, il alla juſques à courir lui-même dans un village charger des ſoldats qui le pilloient.

Après avoir pris à *Breſſe* quelques jours de repos, il en partit pour forcer *Peſquaire* à ſe rendre : il l'avoit fait ſommer, mais les habitans n'avoient répondu qu'en

Monſtrant leur cul par deſſus la muraille,
Proferans mots ſi vilains & pervers,
Qu'il n'eſt Auteur qui les couchaſt par vers.

Auſſi après la priſe du Château, qu'on força l'épée à la main,

Le

Le Chatelain de la auſſi le Capitaine,
Pour la deriſion, & reſponſe vilaine,
Qu'ils firent au Herault, furent prins & ſanglés,
Puis devant tout le monde pendus & eſtranglés.

Tout fut maſſacré impitoyablement. Le Roi attendit là quelque tems l'Empéreur, qu'on diſoit devoir venir l'y trouver; mais l'Empéreur ne vint pas, parce, dit *Marot*,

Que *Loys* en bruit peult au ciel toucher
Et tant pompe en ſon cler harnoys
Que *Maximilien* de *Loys* n'oſe approcher.

Après avoir ainſi attendu, il partit pour *Cremone*. Cette ville, que les *Vénitiens* avoient d'abord promis de défendre *gaillardement*, s'étoit rendue ſans coup ferir; & même dans le Senat lorſqu'on déliberoit pour la reddition de la Place, un ſeul voulant qu'on tint bon pour les *Vénitiens* avoit été ſur le champ poignardé par un de ſes concitoyens. Pour le Château, le Roi l'avoit pris par le moyen d'une Dame & d'un Gentilhomme de cette ville. Le Roi y entra le 23. jour

de Juin : ils lui firent une entrée ſi magnifique, & traitérent ſi bien tous les François, que *Marot* les éleve au-deſſus de toutes les villes d'*Italie* :

Le bruyt je donne aux *Cremonoys*
D'eſtres gentils pleins de nobleſſe,
Outre plus les meilleurs *François*
Qu'en *Lombardie* je congnoiſſe.

Parmi les arcs de triomphe qu'ils avoient dreſſés il y en avoit un, où on liſoit ces paroles,

In propria venit, eum ſui receperunt.

De *Crémone* le Roi paſſant à *Piſquiton* vint à *Creſme* ville forte & belle, qui s'étoit déjà rangée de ſon parti il y avoit du tems ; de là il retourna à *Milan*, où on lui fit encore une entrée de la derniére magnificence : on avoit fait ſur un char élever un Thrône que ſoûtenoient la *Force*, la *Prudence* & la *Renommée* :

Lors ung vieillart perſonne tres famée
Dire luy vint, ſa victoire eſtimée
Par hault loyer, requiert être embaſmée
De telle gloire.
Pourtant au Roy d'eternelle memoire
Monte la ſus au ſiege de victoire

Qui

Qui conquis as par œuvre meritoire,
Et haultx labeurs.
Lors tout honteux leur a dit, Beaulx Seigneurs,
Au Roy du ciel en ſont deuz les honneurs,
Non pas a moy, le moindre des mineurs.

Que ce *honteux* me paroît beau? Le Poéte s'en ſert encore en parlant du Roi lorſqu'il marcha ſous le dais;

Quatre bourgeois renommés en vertus,
Poille ont porté d'or riche & ſomptueux
Deſſus le Roy, lors le tres vertueux,
Comme un Ceſar en geſte ſe montroit,
Regard plaiſant, maintien chevaleureux,
Port aſſeuré, mais ung petit honteux,
Des haultx honneurs que chaſcun luy faiſoit.

Marot fait une longue & belle deſcription de tous ces honneurs : ſa narration eſt compoſée de pluſieurs eſpêces de Vers, mais chacune propre à ſon ſujet; par exemple, en parlant des Belles de *Milan* pouvoit-il mieux faire que d'employer des Vers de ſix ſyllabes ainſi,

Jeunes mignonettes,
Doulces ſadinettes
Plus que poupinettes,
Sur chaires proprettes
Leurs corps preſentoient

Fa-

Faces vermeillettes,
Petites bouchettes,
Dures mamelettes,
Comme deux pommettes,
Alors ſe monſtroient
Poitrines blanchettes
Plus cleres & nettes,
Qu'en may les roſettes,
Oeillades doulcettes
Aux amans tendoient,
Chevaliers honnettes
Raviz damourettes
De veoir telz fillettes
Comme les mouchettes
Au feu ſe bruſloient.

Le Roi reſta 26. jours à *Milan*. Et quoiqu'il y eût tous les jours de nouvelles fêtes, il ne laiſſa pas que de s'appliquer à mettre ordre à toutes choſes, ſur-tout à celles qui regardoient la juſtice,

Faiſant congnoiſtre
Que ſans icelle on voit droit a feneſtre
Vertus decheoir mal pulluler & croiſtre
Et oultre plus fleſtrir maint Royal ſceptre
Tres fleuriſſant.

Il donna ordre qu'on bâtit une Chapelle en *Aignadel* en mémoire de la bataille de *Vella*, & partit le 26. de Juillet,

Pour gaigner France.
Qui vit adonc la grant resjouyſſance

Que

Que Françoys ont, c'eſtoit toute plaiſance.
L'ung chante ou rit, & l'autre en l'air s'élance
Tous reſiouys.
Lors euſſiez veu *Milanoys* esbahis
Triſtes perplex comme gens envays
Deul & dennuy, diſans pouvre pays,
Que feras tu.

Le Roi tomba malade en chemin, & fut obligé de reſter à *Biegras* 13. jours; mais étant rétabli,

Huitieſme d'Aouſt du dit *Biegras* deſplace,
Ainſi s'en part ſans ſejourner en place
Plus hault d'un jour, deſirant veoir en face
Anne ſa femme.
Mais ainſi eſt que la tres bonne Dame
Vint a *Vigille*, ou la de corps & d'ame
Receut cellui qu'au monde plus elle ame
Son cher eſpoux.
Adoncques ſont gros ſouſpirs & ſangloutz,
Regretz, ennuys, craintes, pleurs, & courroux,
Des jours paſſez, muez en plaiſirs doulx,
Joye & lieſſe.
Lors Chevaliers, Eſcuyers en humbleſſe,
En doulx baiſers vers Dames font adreſſe.
D'en parler plus pour le preſent je ceſſe,
Car a vray dire,
Le ſeul penſer vous en peut mieux inſtruire
Que mes eſcriptz, & a tant doit ſuffire.
Priant a DIEU le tres ſouverain Sire,

Que

Que heur & ſanté
Joye & plaiſir doint a la Majeſté
Du Roy & Royne, & pardon merité
Gloire ſans fin & haulte eternité.
Amen.

Voilà comment finit le *Voyage de Véniſe*: on voit ſeulement après ces derniéres paroles un *Rondeau*, où l'on trouve une récapitulation des Victoires du Roi.

J'en ai paſſé un qui ſe rencontre après la narration de la priſe du Château de *Peſquaire*, lequel dit plus à la louange de ce grand Prince que s'il chantoit la Conquête de toute l'*Italie*. Le voici:

Pour foi garder, & riens d'autruy pretendre
Loys douzieſme a delaiſſé eſtendre
Son bras vainqueur ſur la riche *Veniſe*,
Laquelle lors il pouoit de main miſe,
Vaincre & dompter ſi a ce euſt voulu tendre.

Pade & *Veronne* ont bien voulu entendre
Se rendre a luy & pour Seigneur le prendre;
Mais a leur Prince en a fait la remiſe,
Pour foy garder.

S'il euſt voulu ſur autruy entreprendre,
Comme autres font ſans doubte de meſprendre

Tou-

Toute la Terre euſt de legier conquiſe:
Mais en ſuivant Raiſon, DIEU & l'Egliſe
Suffit luy a de ſon pays reprendre
Pour ſoy garder.

En effet *Vérone* deputa vers lui pour l'aſſûrer qu'elle vouloit demeurer en ſon obéiſſance, & cela en préſence même de l'Ambaſſadeur de l'Empéreur : mais Louis XII. leur répondit, *qu'il n'étoit pas venu pour s'emparer du bien d'autruy, mais pour ravoir le ſien, & faire rendre aux Venitiens ce qu'ils avoient uſurpé* : qu'à leur égard, *il les deffendroit envers & contre tous, comme s'ils étoient ſes propres ſujets, puiſqu'ils étoient à l'Empereur.*

Il faut remarquer que dans l'*Exhortation aux Princes Chreſtiens*, qui ſe trouve dans le *Voyage de Véniſe*, il eſt parlé, de *Lyon*, de *Marcou*, de *Chêne*, d'*Aigle*, de *Serpent* & de *Porc-épi*. Par *Lyon* & *Marcou* le Poéte entend *Véniſe* dont les armes ſont un *Griffon* ; par le *Chêne*, le Pape *Jules* II. qui portoit cet arbre dans ſes armes ; par l'*Aigle*, l'Empéreur ; par le *Serpent*, le Milanois ; & par le *Porc-épi* Louis XII. ce bon Prince aiant pris cet animal pour le corps de ſa deviſe, dont l'*ame* étoit *cominus & eminus*.

ARTICLE IV.

Extrait des autres Ouvrages de Jan Marot.

Recueil des Oeuvres de Jehan Marot *illuſtre Poete Françoys : contenant Rondeaulx, Epiſtres, Vers eſpars, Chantz Royaulx.* M. D. XXXIX. quatre feuilles *in* 8. *deſſendian* : le nombre des pages ni des feuillets n'eſt point marqué.

LE plaiſir que j'avois eu dans la lecture des deux Voyages, dont je viens de donner l'Extrait, me faiſoit extrêmement ſouhaiter de trouver les autres Ouvrages de *Jehan Marot :* je les avois inutilement cherchés dans pluſieurs Bibliothéques, & je deſeſperois de les trouver, lorſqu'un Monſieur, que j'avois prié de m'acheter les vieux Poétes qui lui tomberoient entre les mains, acheta les Oeuvres de *Clement Marot* imprimées à *Anvers* chez *Jean Steels* l'An 1530. Cette édition des Oeuvres de *C. Marot*, laquelle eſt extrémement rare, & qui contient quelques Piéces de ce Poéte, qu'on

ne voit que dans l'édition de *Niort*, a de plus cela de particulier, que tous les Ouvrages de *Jehan Marot* s'y trouvent imprimés. Je fus ravi de cette aquiſition ; & de voir que ce que je n'avois pas vû de ce Poéte ſoûtenoit parfaitement l'idée que j'en avois conçûe.

Ces Oeuvres de *J. Marot* contiennent XXIII. Rondeaux, intitulés, *le Doctrinal des Princeſſes & nobles Dames.* Une *Epiſtre des Dames de Paris au Roy François prémier de ce nom, eſtant de delà les Monts, & ayant défait les Suiſſes.* Une *Epiſtre des Dames de Paris aux Courtiſans de France, eſtans pour lors en Italie.* Le *commencement d'une Epiſtre de Jehan Marot à la Royne Claude, &c.* Un ſixain de *Clement Marot.* La Reſponce *de France & des Eſtats aux eſcripvans ſeditieux.* Un *chant Royal de la conception de* NOTRE DAME. Un *chant Royal a l'honneur de* JESU-CHRIST. Un *Rondeau a ce propos.* Cinquante *Rondeaux* & une Epigramme Latine, *quod Maro non Marotus ſit dicendum Latinis.*

Les Rondeaux, qui compoſent *le Doctrinal des Princeſſes & nobles Dames*, traitent de ce qu'elles doivent être & faire pour s'attirer l'eſtime & le reſpet de tout

le monde. Le ſujet du *prémier*, par exemple, eſt l'*honeſteté*; celui du *ſecond* eſt la *prudence*; la *liberalité* fait la matiére du *troiſiéme*, ainſi du reſte. J'en rapporterai ici quelques-uns.

De la liberalité.

Rondeau III.

En cloſe main a regret eſtendue
Don ne mérite, & grace en eſt perdue,
Car [a] *le prenant* aigre le trouve au prendre:
Parquoy Princeſſe en ceci peult comprendre,
Qu'en don forcé charité eſt perdue.

Il faut donner ains que main ſoit tendue,
Car c'eſt achapt que la choſe attendue,
Dont gré ne peult ny amour condeſcendre
En cloſe main.

Qui grace fait pour eſtre apres rendue,
Ne donne pas, ains eſt choſe vendue.
Donner fault donc ſans ſalaire y prétendre,
Fors que de DIEU, qui au double ſcet rendre,
Et dont richeſſe en terre eſt deſcendue
En cloſe main.

De

[a] Celui qui reçoit.

De croire trop legierement.

Rondeau VI.

Entre vivans n'eſt rien tant dommageable
Qu'ung mal parlant, car le coup incurable
D'un faulx rapport vault pis que de canon,
L'honneur meurtriſt, deſrobe bon renom,
Et rend le cueur de l'eſcoutant muable.

Pourtant la Dame ou Princeſſe notable
Ne doibt ſouffrir en ſa maiſon ne table
Aulcun qui ayt de meſdire le nom
Entre vivans.

Croire legier, auſſi n'eſt honorable,
Car on pourroit pugnir le non coupable
Par ignorer ſi vray ſeroit ou non,
Et lors juſtice amoindriroit ſon nom,
Qui ſeroit cas a jamais reprochable
Entre vivans.

De beau maintien.

Rondeau IX.

Sans beau maintien Dame eſt cheval ſans bride,
Car doulx maintien eſt la poſte & vray guyde
Pour monter Dame au Temple de vertu,

Et croy que corps qui n'en eſt reveſtu
Communement ha le cueur d'honneur vuyde.

Le contenir monſtre ce qui reſide
Dedans le cueur, ſi honte ne preſide,
Vergoingne ha lieu, & l'honneur eſt battu,
Sans beau maintien.

Soit Dame belle autant que Nereide,
Pleine de cueur, parlante mieux qu'Ovide,
S'elle n'a grace, on ne priſe ung feſtu
Ses dicts & faicts, & toſt eſt abbatu
Son bruit & los, dont elle eſt homicide,
Sans beau maintien.

De ſobreſſe.

Rondeau XI.

D'honneur & los eſt la Dame bien digne
Qui de ſobreſſe ayme la diſcipline
Pour vivre en paix, car c'eſt celle qui donne
Santé au corps, & l'ame aux cieux couronne,
Matte la chair & l'eſprit illumine.

Glotonnie eſt la nourriſſant tetine
D'ire & pareſſe, auſſi de la maſtine
Lubricité, qui meurtriſt la perſonne
D'honneur & los.

Dont

Dont quand ce vice entre en Dame ou *meſ-*
chine
Tant plus vieilliſt, & tant plus s'enracine,
Le ſens offuſque, & la chair abandonne,
Et ſi le corps aux excez trop s'adonne,
Pudicité incontinent decline,
D'honneur & los.

Le Rondeau ſuivant ne ſent-il point le *Calviniſte ?* les Indulgences ni les Aniverſaires n'y ſont pas regardés comme des remêdes infaillibles ; il paroît pourtant bien *Chrêtien.*

De bien faire durant la vie.

Rondeau XV.

Apres la mort n'eſt ſurté de querir
Remede aulcun pour l'ame ſecourir,
Dont faire fault telles œuvres toujours,
Que l'on vouldroit faire les propres jours,
Que dure mort nous vient prendre & ſaiſir.
Dames d'honneur taſchés doncq conquerir
Toutes vertus, tant qu'ils facent florir
Vos beaulx eſprits, aux celeſtines cours
Apres la mort.

Que veult on plus en ce monde acquerir
Que bon renom, bien vivre & bien mourir ?

Puis qu'a la fin de ce mortel decours
Tous humains n'ont qu'a *Jeſuchriſt* recours
Pour les garder de trop mal encourir
Apres la mort.

D'eſtre chaſte en eſtant belle.

Rondeau XXI.

Qui ha ces deux, chaſteté & beaulté,
Vanter ſe peult qu'en toute loyaulté
Toute aultre Dame elle ſurmonte & paſſe,
Veu que beaulté oncques jour ne fut laſſe
De faire guerre a Dame chaſteté :

Mais quand enſemble elles font unité,
C'eſt don divin joint a l'humanité,
Qui rend la Dame accomplie de grace,
Qui ha ces deux.
Mieulx vault laideur gardant honneſteté
Que beaulté folle en chaſſant netteté.
Toy donc qui as gent corps, & belle face,
Prens chaſteté, tu ſeras l'oultrepaſſe :
Car *mung* nous dit que peu en ha eſté,
Qui ha ces deux.

[*Mung* dit plus que *Marot* ne lui fait dire ici. On ſait ces vers qui firent liguer les Dames de la Cour pour donner le fouet à ce *Continuateur* du Roman de la Roſe,

Tou-

Toutes eſtes ſerez ou fuſtes
De fait ou de volonté putes,
Et qui tres bien vous chercheroit
Toutes putes vous trouveroit.

Et l'Auteur de la *Suite des Caractéres de Théophraſte* dit, que *la vertu & la beauté ont preſque toûjours été deux ennemies irreconciliables* : mais il faut avouer que les hommes outrent toûjours les choſes en mal quand ils parlent de la vertu des Dames.]

De prier en eſprit & en verité.

Rondeau XXII.

Au cueur giſt tout, & non pas aux parolles,
Tel preſche & dit ſaincts mots & paraboles;
Qui ha le cueur de tout vice empeſché,
Dame d'honneur, helas! fuy ce peché
D'ypocriſie: aultrement tu t'affolles.

Que vault manger images & ydolles
Pour gloire avoir? ce ſont toutes frivolles:
DIEU voit qui eſt de ſainɛteté touché
Au cueur giſt tout.

Ne hante point les mauldiɛtes eſcolles
De *faulx ſemblant*: mais en DIEU te conſolles,

Sans que le cueur ſoit de fainɛte taché,
Ou ton eſprit ſera bas attaché,
Quelqu'oraiſon que des leures flaiolles,
Au cueur giſt tout.

Dans ces paroles *ne hante point les maudictes eſcolles de faulx ſemblant*, le Poéte fait alluſion à un endroit qui ſe trouve vers le milieu du *Roman de la Roſe*, & il entend par là les *Couvens*. On peut voir dans ce Roman la peinture que *Jehan de Meung* fait des *Religieux* & des *Confeſſeurs*. FAUX SEMBLANT qu'il y perſonifie eſt repréſenté ſous l'habit de *Moine*. Et dans le portrait que ce perſonnage fait de lui-même il dit,

Et voys par toutes regions
Cherchant toutes religions,
Mais de religions ſans faille
Je lais le grain & prens la paille,
Pour gens aveugler y habit
Je n'en quiers ſans plus que l'habit;
Que vous diroye en telle guiſe,
Comme il me plaiſt je me deſguiſe,
Moult eſt a moy tourner le vers,
Trop ſont les faits aux dits divers,
Si faits cheoir dedans mes pieges
Le monde par mes previleges,
Et puis confeſſer & abſouldre.....

Il dit encore plus bas:

De labour nul n'ay je que faire,
Trop a grand peine a labourer,
Mieulx vault devant les gens orer
Et affubler ma renardie
Du mantel de papelardie.

Pour revenir à *Jehan Marot*. L'Epître *des Dames de Paris a Françoys* I. me paroît belle. Les Dames pendant l'abſence de ce Prince & dans l'eſpérance de ſon retour ſe repréſentent

Ainſi que l'ame étant en purgatoire
Prent peine en gré, toujours eſperant gloire.

Elles diſent que quand il paſſa les Alpes pour aller en *Italie*,

.... alors jeux & esbatz,
Robes de prix & joyaulx miſmes bas,
Pour prendre noir la dolente couleur,
Guidon d'ennuy, & mortelle douleur.
Que te dirons? fors que proceſſions
Un chaſcun jour faire nous ne ceſſions.
Les uns pieds nuds, & les autres en langes,
Faire des vœus ſi divers & eſtranges,
Que n'en croyras a peine la moytié,
Non pas le quart, ſi ce n'eſt par pitié.
L'une fiſt vœu qu'a toujours jeuſneroit
Juſques a tant que nouvelles auroit
De ton retour, & l'autre ſans faintiſe
Promiſt a DIEU que deſſoubs ſa chemiſe

Sur le corps nud elle porteroit ceinte
Sa chaine d'or tant qu'a la tienne attaincte
Fuſſes venu, & que dedans *Paris*
Le peuſt veoir ſain de corps & d'eſperits.
Que diray plus ? l'autre a DIEU a fait vœuls
De non peigner ſes blonds & longs cheveulx
Juſques a ce qu'en *France* elle te voye,
Ou qu'au retour tu te mettes en voye.

La joie qu'elles eurent quand elles apprirent que leur Roi avoit battu ſes ennemis, n'eſt pas oubliée dans cette Epître:

Qui veit adonc flammes voller en l'aer
Faire bancquets, chanter, rire, baller;
C'eſtoit plaiſir, car l'une en cotte ſimple
Lors ſe deſpoille, & l'aultre met ſa guymphe
Deſſus ſon chief pour avoir meilleur grace
De bien danſer courante ou rouergaſſe.

Cette joie ne les empêcha pourtant point de continuer l'obſervation de leurs vœux; elles prennent même de là un ſujet d'engager le Roi à preſſer ſon retour : mais je trouve qu'en cet endroit notre *Poéte* fait une grande faute ; il préſente une idée baſſe & deſagréable, qui choque extrêmement,

Viens a *Paris*, car certes ſi tu veulx
Impoſſible eſt mettre fin a nos voeulz,

La

La chaine d'or ja commence approcher
Aupres des os, en macerant la chair ;
Et les cheveulx dorés avec la treſſe
Sont ja tous pleins de vermine & de greſſe.

[Je pourrois bien pour l'excuſer rapporter deux exemples des Anciens : l'un pris du 9. liv. de l'*Iliade d'Homére* *, l'autre pris de la 5. *Satyre* d'*Horace liv.* 1. † mais en bonne foi ce ne ſeroit excuſer *Marot* qu'en faiſant voir, que les plus grands Poétes peuvent quelquefois laiſſer échaper des choſes fort oppoſées au bon goût.]

L'Epiſtre des Dames aux Courtiſans qui eſtoient en Italie eſt auſſi pour les exhorter à revenir. Elle eſt compoſée de huit Vers de dix ſyllabes, ſuivis alternativement de douze Vers de quatre ſyllabes, & de quatre Vers de huit ſyllabes ; ce qui convient parfaitement à cette ſorte d'Epître. Les Dames de *Paris* y font une

* *Phœnix* dit à *Achille*, dans une harangue qu'il lui fait pour l'engager à retourner avec les *Grecs* combatre les *Troyens*,

Πολλάκι μοι κατέδυσας ἐπὶ σήθεσσι χιτῶνα
Οἶνῳ ἀποβλύζων ἐν νηπιέῃ ἀλεγεινῇ.

† *Hic ego mendacem ſtultiſſimus uſque puellam*
Ad mediam noctem expecto. Somnus tamen auſert
Intentum Veneri : tum immundo ſomnia viſu
Nocturnam veſtem maculant ventremque ſupinum.

une comparaiſon d'elles avec les Dames d'*Italie*; mais de ſorte que toute la comparaiſon tourne au deſavantage de ces derniéres. La Piéce en général eſt un peu trop libre; ce n'eſt point pour pouſſer les beaux ſentimens que les Dames exhortent les Courtiſans à revenir, c'eſt pour l'amour du plaiſir même. Après avoir dit des Dames *Italiennes*,

Ce ſemble fées,
Tant ſont coiffées
Mignonement & a leur poſte.
Aureſte ſont plus eſgriffées
Plus uſées & desbiffées
Que les vieilles chauſes d'un poſte.

Les Dames de *Paris* diſent d'elles-mêmes,

Nous ſommes graſſes
Et avons graces,
Fermes ſommes, & le ſerons,
Tetons avons: elles tetaſſes
Pendant comme vielles beſaces
Deſſus leurs jambes de herons.

Ces Dames de *Paris* diſent plus bas,

L'homme indigent
Tant ſoit il gent,
Ne peult avec elles geſir.

Le Dyable emporte telle gent,
Ils ſont des cocus pour l'argent,
Et nous autres pour le plaiſir.

Elles ſuivent ainſi, à l'égard de toutes choſes, la comparaiſon, ou plûtôt l'oppoſition, qu'il y a entre les *Françoiſes* & les *Italiennes*. L'Epître finit par une avanture arrivée à *Parme*, & par une exhortation à *François* I. de revenir promptement. L'avanture de *Parme* eſt que pour avoir trop bû dans un regal qu'on fit au Roi,

Une Madone eſtant dans le parquet
Contraincte fut de laſcher ſon baquet
Soubs ſon rocquet, qui fut un cas infame:
La pauvre Dame indigne d'eſtre femme
De ce diffame aſſez fut eſplorée,
Quand pour partir elle eut vent & marée.

Cette hiſtoire eſt apparemment rapportée pour juſtifier ce qu'on avoit dit plus haut des *Italiennes*,

..... qu'elles n'ont pas
Un bon repas eſtant en leurs ſejours,
Mais quand s'en vont deſſus aultruy appaſts
Elles repaiſſent ſans ordre ne compas,
Et de ce pas en prennent pour dix jours.

Cette Epître avec la précédente ont été écrites en 1515. cette année l'Empé-

reur

reur *Maximilien*, *Ferdinand* Roi d'*Eſpagne*, le Pape *Leon*, les *Suiſſes* & *Sforce*, Duc de *Milan*, s'étant ligués contre *François* I. ce Prince paſſa en *Italie*, où malgré toutes les difficultés des chemins & la mauvaiſe foi des *Suiſſes* il batit ſes ennemis à plate couture: plus de dix mille *Suiſſes* reſtérent ſur le champ de bataille. Notre *Poéte* avoit deſſein de célébrer cette victoire dans une Epître à la Reine *Claude*, & il en avoit déja fait plus de cent cinquante Vers quand la mort vint l'enlever: c'eſt ce que nous apprend le titre de cette Epître, & un ſixain de *Clement Marot*, qui ſe trouve à la fin de ce qu'il y en a d'imprimé: on y voit quelques Vers au ſujet de la naiſſance de la prémiére fille de *François* I. où le Poéte s'étant laiſſé aller à un entouſiaſme mal reglé, & qui ne lui eſt point ordinaire, eſt tombé dans un vrai *Phœbus*: les voici,

De l'aultre part faulcons & coulouvrines,
Doubles canons, & longues ſerpentines,
Par cas fatal ayans la congnoiſſance
Que ceſte fille apportoit paix en France,
Par grand deſpit leurs boulets deſgorgerent,
Dont de frayeur les *Alpes* s'eſtonnerent.

La

La guerre, que *François* I. eut à ſoûtenir, obligea ce Prince, qui aimoit d'ailleurs l'oſtentation & la dépenſe, à beaucoup exiger de ſes peuples, cela donna lieu à quelques Ecrits ſéditieux, dans leſquels on exaggeroit l'épuiſement où étoit la *France* & le bon état où ſe trouvoient ſes Ennemis. *Marot* fit à ce ſujet un petit Poéme, où il introduit d'abord la *France* parlant aux trois Etats du Royaume, & leur montrant la juſtice de la conduite du Roi, & l'injuſtice & la lâcheté de ſes Ennemis. *Nobleſſe*, *Egliſe* & *Labour*, qui ſont ces trois Etats, parlent enſuite l'un après l'autre, & concluent tous en faveur du Roi. Cette Piéce eſt fort bien raiſonnée, & étoit très propre à faire voir que les ſujets de *François* I. étoient tous dans l'obligation de continuer à lui fournir les choſes dont il avoit beſoin.

Les trois Piéces ſuivantes ſont ſur des ſujets pieux.

La *prémiére* eſt une Piéce allégorique, où le Poéte repréſente un *Cordelier* & un *Dominicain* comme deux Chevaliers errans, qui entrent en lice pour l'*immaculée conception de la ſainte Vierge*. Le *Cordelier* qui la ſoûtient défait le *Dominicain*. Les *Marots* étoient grands zélateurs de la con-

ce-

ception immaculée : le fils de notre Poéte a fait deux chants & un rondeau ſur le même ſujet.

La *ſeconde Piéce* eſt ſur la paſſion de *Jeſus-Chriſt*. Cette Piéce eſt pleine de piété : en voici une ſtrophe :

Cueurs endurcis par obſtination,
Princes regnans & gens de prelature,
Voyez le chef de toute nation
Roy ſur tous Roys, qui domination
Vous ha donné ſur toute créature,
Battu, ſoillé de crachats & ordure,
Portant en chef couronne rude & dure
De joncs marins, o quelle detraction ?
Sa claire face eſt tournée en laidure ;
Las ! c'eſt pour vous que ces meaux il endure,
Cueurs endurcis par obſtination.

Ce dernier Vers commence & finit chacune des cinq ſtrophes qui compoſent cette Piéce : la précédente eſt auſſi compoſée de cinq ſtrophes avec un refrain au dernier Vers : l'une & l'autre ont un envoi à la fin, & ſont ainſi de vrayes *balades*.

Enfin la *troiſiéme* de ces Piéces eſt un beau Rondeau, où *Jeſus-Chriſt* mourant parle au pécheur, & lui explique la cauſe de ſa mort.

Après

Après ceci ſuivent les cinquante Rondeaux, qui finiſſent ces Oeuvres de *Marot* : ils ſont ſur divers ſujets, mais principalement ſur l'*Amour* : par exemple, touchant la conduite qu'un amant doit avoir auprès d'une belle :

Pluſtoſt que tard un amant s'il eſt ſaige
Doibt a ſa Dame en petit de langaige
Dire ſon cas, & puis s'il apperceoit
Qu'il perde temps & qu'Amour le deceoit,
Quitte tout la : cherche allieurs advantaige.

Car ſur ma foy ce n'eſt pas petit gaige,
Que de bouter ſa franchiſe en ſervaige
Pour endurer les meaux qu'on y receoit
. Pluſtoſt que tard.
Mais s'il congnoiſt que ſa Dame ayt courraige
De luy oſter celle douleur & raige,
Que ſon las cueur pour ſon amour conceoit,
Cueur, corps & biens alors comme qu'il ſoit
Donner luy doibt & bailler en hoſtaige
. Pluſtoſt que tard.

En voici un autre qui n'eſt pas à préſent moins de ſaiſon qu'il l'étoit au Siécle de *Marot* :

Au faict d'amours beau parler na plus lieu,
Car ſans argent vous parlez en Hebrieu.

Et fuſſies vous le plus beau fils du monde
Il faut foncer, ou je veulx qu'on me tonde
Si vous mettes jamais pied a l'eſtrieu.

Beau dire aves Dame, par le corbieu
Je ſuis a vous corps & bien, rente & feu,
Sans dire tien, tout cela rien n'abonde
Au faict d'amours.

Mais quoy que ſoit, ſi *Gaultier* ou *Matthieu*
Veult avancer s'il ne frappe au millieu
De leur harnoys, je veux qu'en enfer fonde,
Car en effect ſoit noire, blanche, ou blonde,
Il faut argent pour commencer le jeu,
Au faict d'amours.

Le Poéte réitere dans le Rondeau ſuivant le jugement qu'il a porté touchant les *Italiennes* & les *Françoiſes*:

Pour le deduict d'amoureuſe paſture,
A quelcun feis l'aultre jour ouverture,
Qui valoit mieulx la *Françoyſe*, ou *Lombarde*?
Il me reſpond: la *Lombarde* eſt bragarde,
Mais froide & molle & lourde ſous monture:

Beau parler ont & ſobre nourriture;
Mais le ſurplus n'eſt que toute paincture,
Vous le voyes, car chaſcune ſe farde
Pour le deduict.

La

La *Françoiſe* eſt entiere & ſans rompture,
Doulce au monter; mais fiere a la poinctu-
re,
Plaiſir la meyne, au prouffit ne regarde.
Concluſion, qui qu'en parle ou brocarde,
Françoiſes ſont chefd'œuvres de nature
Pour le deduict.

En voici un qui me paroît bien naturel & bien tendre :

Cherchant plaiſir je meurs de mal d'ay-
mer,
C'eſt tout pour vous Dame au cueur tres
amer,
Doulce en ſemblant, mais en rigueur con-
fite,
Car plus vous prie & tant moins je prou-
fite:
Dont ſans mercy (par droict) vous puis
nommer,

Aultre que vous ne pourroit reclamer
Mon triſte cueur, dont me convient paſmer,
Criant, helas! je meurs a la pourſuyte,
Cherchant plaiſir.

Si vous ſupply avant que conſommer,
Que par pitié vous plaiſe me ſommer
D'un doulx baiſer allyé de ſa ſuyte;
En ce faiſant, deſeſpoir prendra fuyte,
Mais aultrement mort me vient aſſommer,
Cherchant plaiſir.

Dans le Rondeau ſuivant *Marot* demande (apparemment au Roi ſon maître) qu'il lui faſſe donner un cheval pour l'exempter de faire un voyage à pied:

D'aller a pied tres illuſtre Seigneur
Laſſé je ſuis: car prouffit ni honneur
N'y puis avoir: & ce qui plus me griefve,
C'eſt que je n'ay cuiſſe, jambe, ne greve,
Qui ſur plain champ puiſſe faire teneur.

Quelque deſſus je feroys de bon cueur
Sur un courtault de moyenne valeur:
Raiſon pourquoy? mes jambes auroient treſve
D'aller a pied.

Si vous ſupply triomphant debelleur,
Ne permettez qu'en ceſte grand chaleur
Soye pieton, ou ma mort ſera brefve,
Le temps s'approche & le terme s'acheve
Qu'il fault partir, helas, quelle douleur
D'aller a pied!

Le Rondeau qui ſuit dans le Livre eſt encore ſur le même ſujet. Les Valets de chambre de *François* I. ne gagnoient pas autant à ſon ſervice que ceux de *Louis XIV.* ont gagné à ſervir ce Prince; le pauvre *Marot* n'avoit pas un cheval, ces derniers ont des haras & des meutes: un d'eux a oſé dire à un Prince ſouverain, *ſi vous vouiez venir chaſſer chez moy, je vous fe-*

ferai bien voir d'autres chiens que les vôtres.
On trouve auſſi dans les Ouvrages de *Clement Marot*, qu'il n'avoit qu'une mauvaiſe haquenée pour ſa monture.

Enfin le dernier de ces cinquante-deux Rondeaux eſt un *Rebus*; le voici:

riant fus n'agueres
En pris
t D'une o affettée
u tile s
eſpoir haytée
Que vent
ay.

d
Mais fus quand pr s'amour is
ris
Car j'apper ſes mignards
que
traicts
Eſtoient d'amour mal a
ee
riant
En
l'oeil
Eſcus de elle a pris
moy
maniere ruſée
te me nant
Et quand je veux e faire e,
elle
que
me dit to y us mal appris riant
En.

Le *Seigneur des Accords* dans ſes *Bigarures & Touches* attribue ce Rondeau à *Molinet*; mais mal à propos, je crois, puiſque je le trouve dans les Oeuvres de *Jean Marot*, & qu'il n'eſt point dans celles de *Molinet*, du moins dans l'édition faite à *Paris* chez *Jean Petit in* 8. 1537. la vérité pourtant eſt que cette Piéce eſt plus digne de *Molinet* que de *Jean Marot*. Le Seigneur *des Accords* la rapporte en traitant des *Rebus*, & en donne l'explication ſuivante:

En ſousriant fus n'agueres ſurpris
D'une ſubtile entre tous affettée
Que ſous eſpoir ay ſouvent ſouhaitée,
Mais fus deceu quand s'amour entrepris,
Car j'apperceus que ſes mignards ſousris
Eſtoient ſouſtraits d'amour mal aſſeurée,
En ſousriant.

Eſcus ſoleil deſſus moy elle a pris,
M'entretenant ſous maniere ruſée,
Et quand je veux ſus elle faire entrée,
Me dit que ſuis entre tous mal appris,
En ſousriant.

On ſait que l'interprétation de ces ſortes de *Rebus* ne conſiſte que dans l'examen de la figure & de la diſpoſition des lettres ou des mots qui les compoſent: c'eſt ain-

ainſi qu'un $\frac{g}{\ }$ placé deſſous un $\frac{p}{\ }$ de cette maniére $\frac{p}{g}$ ſignifie *j'ai ſoupé* : un $\frac{\ }{7}$ & un $\frac{8}{\ }$ placé à chaque côté, de cette ſorte $7^{p}_{g}8$ marque *j'ai ſoupé entre ſept & huit* : ainſi *mille* écrit deſſous *pirs* au milieu de *ma* & de *vie*, de cette maniére $\frac{pirs}{\ }$ *ma mille vie* veut dire *mille ſoupirs partagent ma vie*. Il y a de ces ſortes de badinéries fort plaiſantes & fort ingénieuſes : les *Picards* y excellent particuliérement. Le Seigneur *des Accords* remarque doctement qu'on dit *Rebus de Picardie* par ANTONOMASIE, *ainſi qu'on dit bayonnettes de Bayonne, ciſeaux de Tholoſe, couſteaux de Langres* *.

Mais pour ne rien cacher de ce qui regarde notre *Poéte*, je dois remarquer ici, que lui, qui eſt fort ſage d'ailleurs & qui paroît bon Chrêtien, a fait un Rondeau, où il ſe trouve une alluſion très impie pour tous ceux qui croyent aux divins myſtéres du Chriſtianiſme : c'eſt un emploi du mot & de l'idée de *Trinité* dans un ſujet tout-à-fait profane : à peine les incrédules, qui prétendent que la raille-

* Bigarures &c. feuill. 4. au revers.

TAYLOR INST. OXFORD

rie n'eſt que ce qu'on doit employer contre les myſtéres, oſeroient-ils s'en ſervir? Le Rondeau, où cette alluſion ſe trouve, eſt adreſſé à une femme débauchée:

Les troys Eſtats ſont l'Egliſe & Nobleſſe
Avec Labeur, qui chaſcun jour ne ceſſe
Aux aultres d'eux bailler vivre & pecune;
Mais vous m'amour qui eſtes la commune
Servez les trois, de voſtre grand largeſſe.

Dire ou compter la raiſon pourquoy eſt-ce
Je ne ſcauroys, ſinon que gentilleſſe
Vous font aymer trop plus que femme aulcune
Les troys Eſtats.

Mais non obſtant cela voſtre honneur bleſſe,
Car l'on m'a dit auſſi vray que la meſſe,
Que ces troys ſont en paſſant leur fortune
La *Trinité* troys perſonnes en une,
Notés ces motz, & a tant je vous laiſſe
Les troys Eſtats.

Il emploie encore le même mot & la même idée dans un autre Rondeau, mais à la vérité pour un ſujet indifférent.

Ces deux Extraits des Ouvrages de *Jehan Marot* ſuffiſent je crois pour donner de ce Poéte l'idée qu'on doit en avoir. Comme il eſt preſque inconnu, que *Bayle* n'en a point donné d'Article dans ſon

ſon *Dictionaire*, que *Moreri* n'en a donné qu'un fort imparfait, que *Baillet* dans ſes *Jugemens des Savans* n'en dit rien, non plus qu'un certain *la Croix* dans ſon Livre de *l'art de la Poéſie Françoiſe*; j'ajoûterai ici ce que j'ai remarqué ſur le ſujet de ce Poéte.

Remarques ſur la perſonne & les Ouvrages de JEHAN MAROT.

Jan ou *Jehan Marot* nâquit à *Caen* ville de *Normandie* l'An 1457. *Moreri* dit que ce fut à *Matthieu* village à deux lieues de *Caen*, je ne ſai pas ſur quoi fondé, mais il doit en avoir été particuliérement inſtruit, puiſqu'on ne voit rien dans les Ouvrages de *Marot* qui le diſe, & qu'au contraire le titre marque ſimplement que ce Poéte étoit de *Caen*.

Son éducation fut ſi négligée, qu'on ne lui fit pas ſeulement apprendre le Latin, il eſt vrai que dans ce tems-là les enfans ne l'apprenoient pas ſi communement que dans celui-ci : les Lettres alors commençoient à renaître en *France*, & il s'en falloit bien qu'il y eut un auſſi grand nombre de Colléges, qu'il y en a maintenant. Mais le penchant de *Marot* le portant

aux belles Lettres & à la Poéſie, il y fit, par l'hûreuſe diſpoſition de ſon naturel, des progrès que d'autres n'auroient pû faire qu'avec beaucoup de travail & d'art. On voit par ſes Ecrits qu'il avoit bien étudié l'hiſtoire & la fable, & lû les bons Poétes François : il eſtimoit particuliérement le *Roman de la Roſe*, Livre qui faiſoit alors grand bruit, & qu'on peut encore lire avec beaucoup de ſatisfaction.

Marot étoit pauvre *, & n'eut de biens que ceux qu'il reçût de la Cour. Son eſprit & ſa bonne conduite lui attirérent la bienveillance d'*Anne* Ducheſſe de *Bretagne*, depuis Reine de *France*, Princeſſe † qui aida beaucoup à faire revivre les belles Lettres & les beaux Arts, non ſeulement par l'eſtime qu'elle en faiſoit, mais auſſi par les bienfaits dont elle combloit les hommes de mérite. Elle marqua ſon eſtime pour *Marot* par le choix qu'elle fit de lui pour être ſon Poéte & pour en porter le titre ; & par l'ordre qu'elle lui donna d'accompagner *Louis* XII. dans ſon expédition de *Génes* & de *Véniſe*.

On voit dans les *récits de ces deux Voyages*,

* Voyez Epiſt. de Clem. Marot *pour ſucceder en l'eſtat de ſon pere.*

† *Abrég. de Mezerai*, T. 4.

ges, que cette Princeſſe ne pouvoit faire un meilleur choix. L'exactitude de ce Poéte à marquer juſques aux dattes & aux plus petits événemens, font qu'on peut regarder ces deux récits comme une rélation véritablement hiſtorique, & peut-être la plus exacte qu'on aie des victoires de *Louis* XII. en Italie : auſſi *Marot* dit il *, que c'eſt *vraye hiſtorialle & non fabuleuſe narrative*. L'on voit encore par les louanges qu'il donne au Roi dont il chantoit les victoires, que notre *Poéte* étoit non ſeulement bon *François* & bon ſujet, mais encore qu'il ſe connoiſſoit bien en ce qui étoit véritablement vertueux & louable : hûreux d'avoir à chanter un Prince ſi digne des plus grands éloges & dont la mémoire doit être à jamais en bénédiction !

Marot fit ces *deux Voyages* pour être publiez. L'amour qu'il avoit pour *Louis* XII. & la reconnoiſſance qu'il devoit aux bontés de la Reine, étoient plus que ſuffiſans pour l'y engager. A l'égard de ſes autres Ouvrages ils ont été trouvez † après ſa mort : ils étoient écrits de ſa main, ce qu'il ne faiſoit pas ordinairement,

* Dans ſon prologue a la Royne Anne.

† Petite Préface des Oeuvres de *Jehan Marot*.

ment, pluſieurs Piéces qu'il avoit compoſées aiant été perdues, parce qu'il ne daignoit pas en tenir compte.

Les *deux Voyages de Genes & de Veniſe* ſont, à mon avis, ce qu'il a fait de plus beau : à l'exactitude hiſtorique, dont j'ai déjà parlé, il joint une diſpoſition très poétique ; il y a de l'invention & de l'ordre ; ſes deſcriptions ſont juſtes & n'ont rien d'affecté, il peint bien & avec choix ; il s'exprime ſouvent avec beaucoup de force, mais ſouvent auſſi il ſe néglige trop, le tour de ſa phraſe en devient obſcur ; & quelquefois on trouve des Vers, où l'arrangement des mots détruit abſolument la céſure : par exemple,

Monſieur le grand Maitre premierement.
Que DIEU ne veut point la mort du pecheur.

Il ſe contente auſſi quelquefois à l'égard de la Rime, que les trois derniéres lettres de deux mots ſe reſſemblent, quoique le ſon ſoit très différent, ainſi il fait rimer *Hercules* avec *Achiles* ; défaut commun à tous les anciens Poétes, auſſi bien que l'uſage des *hiatus*. Un autre défaut qu'on peut encore remarquer dans *Marot*, c'eſt un trop fréquent uſage de proverbes ;

il

il en emploie quelquefois de très bas en des ſujets graves & relevés : cela vient ſans doute du goût qu'il avoit pour ce qui étoit moral, où l'on voit qu'il s'étoit exercé, & qu'il avoit bien appris à connoître l'homme. Mais une choſe où je trouve qu'il a excellé, c'eſt dans le choix des différens Vers qu'il emploie ſelon les ſujets qu'il traite, & dans l'ordre ſimple & naturel où il ſait placer toutes ſes matiéres. L'imagination, que quelques-uns regardent comme la prémiére partie des grands Poétes, & qui doit dominer dans leurs Ouvrages, ne domine point dans les ſiens ; elle eſt toûjours aſſervie à la raiſon, & ſans écart ni enthouſiaſme il ſe ſoûtient ſi bien, qu'il n'eſt ni froid ni ennuyant. Il eſt auſſi exempt d'un défaut ordinaire aux Poétes de ſon tems, c'eſt l'uſage des pointes & des jeux de mots, à peine en trouve-t-on dans tout ce qu'il a fait deux ou trois exemples. La plûpart de ſes Rondeaux ſont bons, & il y en a quelques-uns de très bons : Les traits un peu gaillards, qui ſe trouvent dans l'*Epiſtre des Dames de Paris aux Courtiſans &c.* marquent plûtôt (à mon avis) de la gayeté d'humeur que du libertinage ; & à l'égard du Rondeau, où

il

il fait un profane abus du mot de *Trinité*, je crois qu'on ne doit point le lui attribuer à impiété, c'eſt une foibleſſe de l'eſprit humain ; il n'eſt que trop ordinaire de voir des *Chrêtiens* applaudir à des eſpêces de bons mots, qui ne devroient leur inſpirer que des ſentimens d'indignation. En effet *Marot* étoit ſi éloigné de croire qu'on dût faire un mauvais uſage de la Poéſie, qu'il la conſideroit au contraire comme le métier des plus honnêtes gens : on le voit dans l'*Epître* que ſon fils préſenta à *François* I. pour être reçû en la place de ſon pére, qui de *Poéte* de la Reine *Anne* étoit devenu Valet de chambre de ce Prince : *Clement Marot* dit en y parlant de la mort de notre *Poéte*:

Et me ſouvient quand ſa fin attendoit
Qu'il me diſoit, en me tenant la dextre,
Fils, puiſque Dieu t'a fait la grace d'eſtre
Vray heritier de mon peu de ſçavoir
Quiers en le bien, qu'on m'en ha faict avoir,
Tu cognoys comme uſer en eſt decent.
C'eſt un ſçavoir tant pur & innocent,
Qu'on n'en ſçauroit a creature nuyre.
Par preſchemens le peuple on peut ſeduyre,
Par marchander, tromper on le peult bien,
Par plaiderie on peut manger ſon bien,
Par Medecine on le peult bien tuer ;
Mais ton bel art ne peult tels coups ruer,

Ains

Ains en ſçauras meilleur ouvrage tiſtre,
Tu en pourras dicter Lay ou Epiſtre,
Et puis la faire a tes amis tenir,
Pour en l'amour d'iceulx t'entretenir
Tu en pourras traduyre les volumes
Jadis eſcripts par les divines plumes,
Des vieux Latins, dont tant eſt mention.
Apres tu peulx de ton invention
Faire quelqu'œuvre a jetter en lumiere,
Dedans laquelle en la feuille premiere,
Dois invoquer le nom du TOUT-PUISSANT,
Puis deſcriras le bruyt reſplendiſſant
De quelque Roy ou Prince, dont le nom
Rendra ton œuvre immortel de renom,
Qui te ſera (peult eſtre) ſi bonheur
Que le prouffit ſera joinct a l'honneur.

On voit par ces Vers que *Jehan Marot* ne regardoit pas la Poéſie comme un art qu'on dût employer au libertinage ou à la Satyre; auſſi peut-on dire avec vérité que ni l'un ni l'autre eſprit ne regne dans ſes Ouvrages : s'il dit du mal de quelqu'un dans ſes *Voyages de Genes & d'Italie*, il le fait plûtôt en Hiſtorien qu'en Poéte; & l'on ne remarque point que ce ſoit par envie de médire. L'*Eſpitre des Dames de Paris aux Courtiſans qui étoient en Italie*, ne doit être regardée que comme une plaiſantérie : qui prouve trop ne prouve rien ; il fait parler des femmes

mes dans cette Epître, il faut les faire parler ſelon leur caractére, & l'on ſait, ſoit dit ſans les offenſer, qu'il ne leur arrive pas de faire le panégyrique de celles dont elles ſont jalouſes. L'on peut même remarquer dans cette Piéce que lorsqu'il y eſt parlé de l'avanture de la *Madone*, qui

——— eſtant dans le parquet
Contrainɛte fut de lacher ſon baquet,

Marot prend garde à ne la pas nommer. Lorsque dans les *Voyages* il parle en Hiſtorien des *Dames d'Italie*, il en parle bien differemment, quoiqu'à dire la vérité il ne les eſtimât pas autant que les *Françoiſes*.

Clement Marot fut le fils unique de notre *Poéte :* il étoit déjà vieux quand ce fils vint au monde. Il eut ſoin de cultiver les talens qu'il lui reconnut pour la Poéſie, il ne négligea pas auſſi de lui faire apprendre le Latin ; ce fut le ſeul bien qu'il lui laiſſa avec la protection de *François* I. JEHAN MAROT avoit été fait Valet de chambre de ce Prince ; il en avoit ſi bien ſû mériter les bonnes graces, qu'elles paſſérent juſques à ſon fils. En effet après ſa mort, qui arriva dans la ſoixantiéme an-

année de ſon âge l'An 1517. *François* I. reçût *Clement Marot* à ſon ſervice ſur le pied que ſon pére y avoit été. Je mets la mort de *Jehan Marot* en 1517. fondé ſur ceci, 1. Que ce Poéte travailloit, quand il mourut, à une Epître adreſſée à la Reine *Claude*, dans laquelle Epître il avoit reſolu de décrire la défaite des *Suiſſes* au camp de *Sainte Brigide*. 2. Que les derniers Ouvrages, qu'il a faits ſur les événemens de ſon tèms, ſont des Rondeaux au *prémier Daulphin* fils de *François* I. La défaite des *Suiſſes* arriva le 14. d'Octobre de l'An 1515. & la naiſſance du *Dauphin* en 1517. le dernier de Février. Il eſt à préſumer que *Marot* ne forma pas le deſſein de décrire la défaite des *Suiſſes* pluſieurs années après qu'elle fut arrivée, cela n'auroit plus été de ſaiſon, ſur-tout dans une Epître. Il eſt encore à préſumer que les Rondeaux ſur la naiſſance du prémier Dauphin ſe trouvant parmi les derniers Ouvrages que *Marot* a compoſés, cette naiſſance eſt la derniére choſe importante qu'il ait vûe. N'auroit-il pas daigné faire un Rondeau ſur celle du ſecond fils de *François* I. qui nâquit en 1518. & auroit-t-il négligé en 1516. de chanter la défaite des *Suiſſes* arrivée en 1515. C'eſt

ſur ces conjectures que j'ai placé la naiſſance de *Marot* en 1457.

A l'égard de ſon âge ſon fils nous l'apprend dans le Sixain qui ſuit immédiatement le commencement de l'Epître, où ſon pére vouloit décrire la défaite des *Suiſſes*. Ce Sixain me paroît encore fortifier les conjectures que je viens d'avancer ſur la mort de *Jehan Marot*. Il avoit commencé cette Piéce en 1516. il la laiſſa quelque tems après l'avoir commencée, & fit pourtant quelques petits Rondeaux par-ci par-là, mais la mort qui ne tarda pas l'empêcha de remettre la main à cette Epître. Tout cela s'ajuſte au tems. Voici le Sixain de *Clement Marot* :

Icy l'Auteur ſon Epiſtre laiſſa,
Et de dicter (pourtant) ne ſe laſſa,
Mais en chemin la mort le vint ſurprendre,
En luy diſant, ton eſprit par deça
De travailler (ſoixante ans) ne ceſſa,
Temps eſt qu'ailleurs repos il voyſe prendre.

ANTONIUS URCEUS CODRUS
natus An. 1446. mortuus 1500.
Si Codrus tibi notus est, Viator;
Quis Codrus magis est, an hic, an illa?
F: Bleyswyk. del. & fecit.

ARTICLE V.

Extrait des Oeuvres de Codrus Urceus.

In hoc *Codri* volumine continentur, *Orationes*, ſeu *Sermones*, ut ipſe appellabat, *Epiſtole*, *Silve*, *Satyre*, *Egloge*, *Epigrammata*. Venundantur Pariſiis a Joanne Parvo in vico Sancti Jacobi ſub Lilio aureo.

C'eſt-à-dire,

Ce volume de Codrus *contient des* Oraiſons, *ou ſi l'on veut des* Diſcours, *ainſi qu'il les appelloit lui-même*, *des* Epîtres, *des* Silves, *des* Satires, *des* Eglogues, *des* Epigrammes. *Se vendent à* Paris *chez* Jean Petit *dans la rue* S. Jaques *à l'Enſeigne* du Lys d'or.

CE Livre eſt un *in* 4. caractére *Cicero*, de 168. feuillets, ſans compter une Préface, qui jointe au titre fait deux autres feuillets: ſur le dernier on apprend qu'il a été imprimé en 1515. le troiſiême

jour d'Août, *impreſſus Parrhiſiis in ſole aureo vici divi Jacobi pro Johanne Parvo librario jurato. Anno milleſimo quingenteſimo quindecimo, die vero* III. *Auguſti.*

Mais outre les Ouvrages de *Codrus* & la Préface, on trouve encore dans ce volume, une Lettre de *Philippe Beroald*; ſept Poéſies de *Virgilius Portus*; une Lettre & une Epigramme d'un Savant de *Thouloufe* nommé *Jean Pin* & une Epitaphe de ſa façon pour *Codrus*; une Epître de *Blanchini*; & la Vie de *Codrus* écrite en Latin par ce même *Blanchini.*

Les Oraiſons de *Codrus* ſont au nombre de *quinze:*

Les Lettres au nombre de *dix*:

Les Silves avec quelques Odes au nombre de *vingt-deux*, & ſont diviſées en deux livres: 2. *Satires.* 1. *Eglogue:* 96. Piéces qu'on a miſes ſous le titre d'*Epigrammes*, & une *Chanſon* pour le jour de la *Saint-Martin.*

Après une Préface de *Philip. Beroald* le jeune à *Ant. Galeace Bentivole*, où l'on nous apprend entre autres choſes, que c'eſt à ce dernier qu'on doit le Recueil des Oeuvres de *Codrus*, dont pluſieurs cherchoient à ſe parer: après, dis-je, cette Préface on trouve le prémier Diſcours

de

de cet Auteur. „ Recevez, *dit-il*, Meſ-
„ ſieurs, avec joie mon Diſcours, ſi je puis
„ appeller ainſi mien ce qui n'eſt formé
„ que de ce qu'ont dit les plus ſavans hom-
„ mes. Interprete des fables Gréques, je
„ veux, ſoit ſérieuſement, ſoit en badinant,
„ parler des fables, je raſſemblerai toutes
„ les parties de la vie humaine, toutes les
„ occupations, tous les ſentimens, je les exa-
„ minerai, & je vous donnerai aujourd'hui
„ une collation douce & ſaine, qui appaiſera
„ peut-être les trop grandes agitations des
„ eſprits & les amenera à un certain point
„ de gayeté. Je parlerai familiérement,
„ avec autant de brieveté qu'il me ſera
„ poſſible, ſans fard, ſans aucune brode-
„ rie; de maniére que tout enfant un peu
„ lettré pourra ſans peine ne rien perdre
„ de mon Diſcours. *Accipite lætis animis*, Viri clariſſimi, *ſermonem meum, ſi modo meus eſt qui ſit è virorum doctiſſimorum ſententiis concinnatus. In hoc ego fabularum Græcarum Interpres de fabulis tum graviter tum facetè locuturus ſum, & omnes vitæ humanæ partes, omnia ſtudia, omnes ſententias congregaturus ac examinaturus ſum: præbeboque vobis hodie merendam ſeu ſilatum quoddam dulce ac ſalutiferum, quod fortaſſe nimias animi perturbationes ſedabit & ad mediocritatem*

quandam hilaritatis perducet; dicamque adeò familiariter & quanta brevitate potero, ſine ullo fuco, ſine ullis cincinnis, ut quivis puer etiam ſemi-litteratus citra faſtidium verba mea facile percipere potuerit.

Tout occupé de l'explication des fables, il ajoûte qu'il relit ſi ſouvent l'*Ane de Lucien* & celui d'*Apulée*, qu'il craint, de même que le *Soſie* de *Plaute*, que ſon nom ne ſoit changé, & qu'au-lieu de reſter *Codrus* il ne devienne une *fable*, ou un *Ane*; que ſi le dernier lui arrivoit les Sophiſtes tireroient cette concluſion contre lui, *donc vous étes un Ane.* Mais de tels changemens n'ont rien de ſurprenant, continue-t-il, cela eſt arrivé ſouvent chez nos Anciens: & après un détail de tout ce que la fable dit de ces metamorphoſes, il cite *S. Auguſtin*, qui dans le XVIII. livre de la *Cité* de DIEU rapporte, que le pére *d'un certain* Præſtantius *étant devenu cheval de bagage fut chargé de vivres, qu'il porta parmi d'autres bêtes de charge.* Paſſant de là à d'autres changemens, *Codrus* cite les *transfigurations* de *Jeſus-Chriſt* même, *illud certe michi non negabitis Redemptorem* DEUM *pariter & hominem transfigurationibus uſum.* [*transfigurationibus* en plurier, pour faire apparemment entendre non ſeu-

ſeulement la transfiguration de *Jéſus-Chriſt* ſur le mont *Olivet*, mais encore cette transfiguration étonnante, par laquelle la Divinité ſe cache ſous l'humanité, qui fit qu'un DIEU devint homme, *& homo factus eſt.*] Mais, ajoûte *Codrus*, pourquoi avoir recours au tems paſſé, puiſque le tems préſent nous fournit aſſez d'exemples de ces ſortes de métamorphoſes? & ſi l'on en doute, voici, dit-il, comment je le prouve: de même que l'ame juſte & raiſonnable donne la forme à l'homme & le rend participant de la divinité, ainſi l'ame injuſte & irraiſonnable lui donne la forme d'une bête; ce n'eſt donc pas le corps qui fait l'homme, mais c'eſt l'ame, d'où vient que *Platon* diſoit, Οὐκ ἐϛιν ἄνθρωπος τὸ ὁρώμενον, *Ce qui ſe voit n'eſt pas l'homme.* Ainſi un *voleur* cruel devient un loup raviſſant, un homme *traitre*, *inſidieux*, devient un *renard*,

Aſtutam rabido portat ſub pectore vulpem.

Un *Médiſant* eſt un *chien*, ainſi des autres. „Et ſi cela eſt, s'écrie *Codrus*, que de „Loups raviſſans? que de vieux Renards? „que de Chiens enragés? que d'Anes pa„reſſeux? que de Truyes, que de Vaches, „que de Vipéres, répandues par tout le

„ monde, ſont nuiſibles aux gens de bien? *Quod ſi ita eſt, quot lupos rapaces? quot vulpes veteres? quot rabidos canes? quot inertes aſinos? quot porcas, quot vaccas, quot viperas, per totum orbem diſperſas, bonis & veris hominibus nocere credendum eſt?*

Mais de même que les vices nous font devenir *bête*, de même auſſi les vertus nous font devenir *Dieux* : c'eſt ce que l'Auteur montre par l'exemple de *Jules-Céſar*, d'*Auguſte* chez les *Payens*, & par celui des *Apôtres*, de *S. Jérôme*, de *S. Auguſtin* chez les *Chrêtiens*. Mais, pourſuit-il, ce ſeroit pire pour moi de devenir une *fable* que de devenir un *âne*, & je le craindrois davantage : *mihi pejus eſſet & magis timendum, ſi* fabula *fierem quam ſi aſinus*. J'entens, dit-il, par devenir *fable* mourir ainſi que l'entend *Perſe*, lorſqu'il dit,

Cinis & manes & fabula fies.

Là-deſſus *Codrus* rapporte les noms de pluſieurs grands hommes qui ne ſont plus que fables : *Quid* Plato? FABULA... *quid* Scipio *Aphricanus?* FABULA... *quid Latini, Romani & tot Germanorum, Gallorum, Hiſpanorum & aliarum nationum millia, quæ perierunt?* FABULÆ. Il continue

ſes

ſes réflexions ſur le ſoin qu'on prend de faire paſſer ſon nom à la poſtérité : il fait voir que c'eſt une chimére, *fabula* ; & pouſſant ſes réflexions plus loin encore, il montre que la vie même eſt une *fable*, FABULA, puiſque ce n'eſt que ténébres & incertitudes : il fait là une deſcription fort juſte de tous les tems de la vie, & ce qu'il rapporte prouve bien en effet, que tout n'eſt que *fable*, pour me ſervir toûjours de ſon expreſſion.

D'une deſcription générale paſſant à une deſcription particuliére, il examine la condition des Hommes, enſuite celle des Femmes ; il entre dans le détail de tout ce qui regarde les uns & les autres ; conſidere l'engagement & les ſuites du Mariage : mais dans les détails où il entre il eſt ſi exact, qu'en parlant des meubles qu'on eſt obligé d'acheter dans un ménage, il n'oublie pas même les poëles à frire, *ſartagines*.

Des Femmes il va aux Médecins ; enſuite il parle des différens Métiers qu'on exerce pour entretenir cette miſérable vie, & montrant combien tout cela apporte de trouble & d'inquiétude, il conclut toûjours que tout eſt *fable*, FABULA.

De là il vient aux Arts & aux Sciences, où quelques-uns croyent que l'ame trouve ſa plus grande volupté : *quas quidam dicunt eſſe magnas animi voluptates.* Mais par ce qu'il en dit, auſſi bien que de l'amour de la gloire qui les fait cultiver, il juſtifie pleinement ces paroles d'*Andromaque, O Gloire, ô Gloire, à quel nombre infini de mortels n'avez vous pas fait regarder une vie de nulle valeur comme quelque choſe de très grand !* Ainſi tout cela *fabulæ.* Il rapporte enſuite une diſpute qui fut faite devant lui par des Ecoliers, mais Ecoliers qui en ſavoient autant que des Maîtres : elle roule ſur une infinité de queſtions de *Grammaire* & de *Mythologie.* [La maniére dont cela eſt conté, jointe à la varieté des propoſitions qui ſouvent n'ont aucune liaiſon entre elles, font qu'on pourroit preſque comparer ce morceau à certains chapitres d'un Livre intitulé, *le Moyen de parvenir :* il eſt vrai qu'il n'y a point d'obſcénités comme dans l'autre, mais du reſte il y a des injures qui les valent bien; par exemple, *ah ahe. Quid ridetis, bardi, blenni, bubones, fatui, qui tanquam mures alienum panem comeditis ? Ridemus ſtultitiam tuam.*]

Le

Le récit de cette diſpute occupe 24. pages. Il y a parmi ces Ecoliers un drôle qui fait le ſuffiſant, & qui attaque hardiment ce qu'on révére de plus grand dans l'Antiquité: *Codrus* rapporte à ce ſujet qu'un Vieillard vint demander ſilence: ce Vieillard traite mal l'Ecolier, & dit des choſes très ſenſées ſur la modeſtie & la douceur que les Savans doivent avoir. Il parle fort contre le mauvais caractére de ceux qui vont chercher des queſtions épineuſes, inconnues, qu'ils apprennent par cœur, & qu'ils viennent enſuite faire aux Savans pour les mettre en défaut, & en conclurre au deſavantage de ces Savans. Il n'y a rien de ſi bon, dit-il, qu'on ne puiſſe rendre mauvais par le tour qu'on y donne: notre *Auteur* rapporte là-deſſus pluſieurs choſes de lui, que ce Vieillard dit qu'on en débitoit dans le monde. Il rapporte auſſi les conſeils que ce Vieillard lui donna, de ne point faire paroître un grand nombre de remarques qu'il avoit faites, l'aſſûrant que *bene qui latuit, bene vixit*. A cela *Codrus* répond, *& dicta veſtra & vos ipſi fabulæ eſtis* „ & vous & ce que „ vous venés de dire, tout cela n'eſt que „ fable, ſoit que vous parliés, ſoit que vous „ écriviés bien ou mal, vous ne me ren-

„ drés

„drés ni meilleur ni plus hûreux. Ainſi cet Orateur fait connoître adroitement ſon érudition & ſon travail, & réfute ce que ſes envieux débitoient contre lui. De là il tombe ſur les *Libraires*, qu'il accuſe d'ignorance, d'envie, & de falſification, il en excepte cependant *Laſcaris* de Florence, *Alde* de Véniſe, & *Platonide* de Bologne. Il attaque enſuite les *Poétes*, après eux les *Hiſtoriens*, *gens qui promettent d'écrire ce qui s'eſt paſſé depuis la fondation de Rome, depuis la Création du Monde, & qui ne ſavent rien*, dit-il, *de la fondation de l'une & du commencement de l'autre*. Il n'oublie pas les *Antiquaires*, il repréſente leurs ſoins, leur admiration; & ſur tout cela il conclut toûjours FABULÆ, *Chiméres*. Il parle enſuite des *Dialecticiens*, ils *prouvent*, dit-il, *qu'une ſyllabe mange un fromage, parce que* Rat *eſt une* ſyllabe. *Que l'homme ſeroit malhûreux, s'il ne pouvoit raiſonner ſans les préceptes des Philoſophes? O miſerum hominem! ſi ſine horum doctrina neſcit ratiocinari.* Les *Rhéteurs*, les *Mathematiciens*, les *Arithmeticiens*, les *Aſtrologues*, les *Muſiciens*, les *Phyſiciens* viennent enſuite. *Codrus* rapporte les ſentimens de tous les *Philoſophes* ſur la formation de l'Univers & ſur la nature de l'ame;

me ; ce qu'il en rapporte occupe 4. pages, & il en conclut, *que paroît-il de tout cela ? que ce ſont des fables*, FABULÆ.

Il ſuit la même méthode à l'égard du *ſouverain bien*, de la *volupté*, de la *raiſon*, des *couleurs*. Pour ce qui regarde l'éternité, les enfers, la matiére, la forme, les idées, il n'en parle pas, *parce*, dit-il, *qu'il n'y a point de ſujet où il ſoit poſſible de dire ou d'inventer plus d'extravagances & de fables :* DE ANNO *quoque maximo, & de inferis, & materia & forma, de ideis & aliis multis, hic taceo, ubi tot ſunt philoſophantium ineptiæ & fabulæ, ut nulla in re alia plures dici aut cogitari poſſe facile quis exiſtimaret.* C'eſt pourquoi il ajoûte qu'il ne peut s'empêcher de rire *de la vanité de certains Déclamateurs, c'eſt-à-dire, de certains Théologiens*, qui au-lieu de prêcher l'Evangile, & d'inſtruire de ce qu'on doit croire de DIEU & de l'*ame* ſelon la Théologie & la foi Catholique, ont recours aux Philoſophes, citent *Platon*, alleguent *Ariſtote*, produiſent *Sénéque :* „Il nous eſt „arrivé, *continue-t-il*, un Prédicateur, „Docteur en Théologie & très éloquent, „il prêche demain, il dira des choſes ad-

„mi-

„ mirables, on ſonne, les Academiciens „ s'empreſſent à venir, le peuple accourt, „ ils admirent le Prédicateur, qui leur „ chante des Poémes, qui leur récite des „ hiſtoires, *quid tum?* qu'eſt-ce que c'eſt „ que cela? *des fables*, FABULÆ. Il en eſt venu enſuite, *continue-t-il toûjours*, un autre plus fameux, il s'eſt fait un plus grand concours, il reprend fortement les vices, il crie, il ſe met en colére, *excandeſcit*, & après bien des paroles & des exclamations qu'obtient-il? qu'en arrive-t-il? rien, *fabulæ:* car il n'a point perſuadé faute de garder les ménagemens néceſſaires. Cette ſorte de Prédicateurs, remarque-t-il, ſe ſont mis ſur le pied de parler avec tant de liberté & d'audace, qu'ils traitent les pécheurs avec outrage, ne ſe reſſouvenant pas qu'ils ſont hommes eux-mêmes, qu'ils ont les mêmes défauts, ou qu'il les ont eus, ou qu'ils les auront un jour. Et en effet ſi l'on ne vouloit ſouffrir que les honnêtes gens, on ne verroit perſonne, comme l'exprimoit trop fortement TRASEA, *qui vitia odit, homines odit.*

Après avoir ainſi parlé des Prédicateurs, il paſſe aux autres gens d'Egliſe: des Moines de toute eſpêce juſques au ſou-

ſouverain Pontife. „Allez à Rome, *dit-*
„*il*, pendant que vous êtes jeune, allez y
„lorsque vous n'avez point encore de
„barbe; ſollicitez celui-ci, ſollicitez ce-
„lui-là, vous êtes écouté, les bulles ſont
„ſignées, vous avez des prélatures, des
„dignités, des richeſſes, des honneurs,
„des thréſors: quoi de plus? des contes,
„FABULÆ. *Pete Romam dum juvenis es, pete Romam dum imberbis es; ſupplica huic, ſupplica illi, impetraſti, ſcripta ſunt diplomata, ſignatæ tabulæ, habes ſacerdotia, dignitates, honores, divitias, theſauros: quid tandem?* FABULÆ.

Après avoir enſuite remarqué que la religion d'abord certaine, incertaine après, & pleine de fables, n'a pas encore pû s'attirer une foi univerſelle, il parle de la Religion des *Romains*, de celle des *Egyptiens*, de celle des *Turcs*; blâme l'incertitude des *Théologiens Chrêtiens* & leurs diſputes inutiles. Et dans cet endroit, il ſe dit, comme ſi on lui adreſſoit la parole, mais *Codrus* prends garde à ce que tu fais, & à ce que tu dis, n'offenſe point *Pierre Boatian*. Fort bien, continue-t-il, je prendrai donc garde à moi, & je dirai que tout ce qu'on dit, ce qu'on croit, ce qu'on fait dans la Religion, ſont des

fo-

folies & des contes, excepté ce que l'Egliſe Romaine & Vniverſelle a établi. [Poſez le fait que *Codrus* crut auſſi l'Egliſe Romaine une *fable*, (ce qu'il pouvoit bien croire alors) il ne pouvoit prendre un tour plus adroit pour faire connoître ſes ſentimens, ſans ſe faire pourtant d'affaire; car outre l'équivoque du mot *Catholique*, Vniverſelle, il donne encore à entendre que ce qu'il va dire, il le dit pour ne point s'attirer *Boatian.*] Suivant cela *Codrus* traite de *fabula* la croyance d'un grand nombre d'hérétiques, dont il rapporte les noms & les héréſies. Après le nom & les héréſies d'une Secte, il ajoûte ordinairement *fabulæ ſunt*, aux ſuivans il ne le fait pas.

Aquarii, *qui aquam ſolam offerunt in calice ſacramenti, nugæ ſunt.*

Antidici *Mariæ, qui virginitati Mariæ contradicunt, execrant, hæretici ſunt.*

Adamiani, *nudi quaſi nuditatem Adæ imitantur, ſtolidi ſunt.*

Artotyritæ, *qui panem & caſeum in ſacrificio offerunt, deridendi ſunt.*

Donatiſtæ, *qui aſſerebant minorem Patre Filium & minorem Filio Spiritum Sanctum, repudiati ſunt.*

Ebionitæ, *qui dicebant Chriſtum ſolum ho-*

hominem, prophetam, juſtum, natum ex viro & fœmina, condemnati ſunt.

Elvidius, *qui dixit Matrem Domini quatuor habuiſſe filios & filias, hæreticus & infamis habitus eſt.*

Les *Aquariens*, qui dans l'oblation du calice n'offrent que de l'eau, *bagatelles.*

Les *calomniateurs de Marie*, qui nient ſa virginité, *ſont hérétiques.*

Les *Adamites*, qui preſque nuds vouloient imiter la nudité d'ADAM, *ſont des fous.*

Les *Artotyrites*, qui offrent du pain & du fromage en ſacrifice, *méritent d'être raillés.*

Les *Donatiſtes*, qui aſſûroient que le Fils étoit moins que le Pére, & le S. Eſprit moins que le Fils, *ont été rejettés.*

Les *Ebionites*, qui diſoient que *Jeſus* n'étoit qu'un Prophete, un homme juſte, né d'un homme & d'une femme, *ont été condamnés.*

Elvidius, qui dit que la Mére du Seigneur a eu quatre fils, *eſt un hérétique & a paſſé pour un infame*, & ainſi de quelques autres.

Des choſes de la Religion il paſſe à celles du Gouvernement; il montre tout ce qui ſe fait dans l'admi-

niſtration des Etats ; & ſur la fin il ſe repréſente un Juriſconſulte qui dit en lui-même, *Codrus* a attaqué tout, excepté les Loix, & certainement il ne les attaquera pas, car il ſait qu'elles ſont ſacrées, qu'elles commandent ce qui eſt honnête, & défendent ce qui ne convient pas. Je l'ai lû, pourſuit *Codrus*, & je l'ai entendu, que les Loix étoient ſacrées : mais cependant ce ſont des *fables*, FABULÆ *ſunt* : car ſoit civiles, ſoit Eccléſiaſtiques, elles changent ſouvent, elles ſont, comme un Ancien l'a remarqué, (c'eſt *Solon*, d'autres diſent *Anacharſis*) ſemblables à des toiles d'araignées, qui arrêtent les moucherons, & qui n'arrêtent pas les groſſes mouches. D'ailleurs, ajoûte-t-il, ce qui eſt juſte dans un païs, ne l'eſt pas dans l'autre ; & les Juriſconſultes, qui ſavent tant de choſes, ignorent encore ſi *la juſtice eſt un animal ou non*, UTRUM *juſtitia animal ſit nec ne* : c'eſt-à-dire, que le *Juriſconſulte* ignore encore ce que c'eſt que *juſtice*. Il fait voir enſuite l'inſuffiſance des meilleurs contracts par la mauvaiſe foi & les chicanes, que les Avocats ſavent employer pour les détruire : il voudroit que la ſageſſe des hommes rendit les loix inutiles, ou plûtôt les fit abolir,

&

& que lorſqu'on voudroit s'aſſujetir à quelques-unes, on ne s'attachât fortement qu'à celles-ci, *aimer* DIEU *de tout ſon cœur, & ſon prochain comme ſoi-même.*

Enfin après avoir encore mis au rang des fables, & les Profeſſeurs & les Auditeurs; après avoir parlé de la vanité qu'il y a dans l'envie d'immortaliſer ſon nom; des différentes maniéres dont on traitoit les cadavres chez diverſes nations; il finit cette Oraiſon par ces paroles, *Nunc tantum vos hortor, vos invito, vos obſecro, ut cum fabulas lecturi ſimus, & fabulis mundus gaudeat, de fabulis, cum fabulis, in fabulis, per fabulas loquamur, ſimus, verſemur, vivamus, gaudeamus, & noſtros Principes* Bentivolos *proſequamur, comitemur, amemus, honoremus; in pace lætitiam, in bello victoriam, optimatibus* Venetianis *&* Bononienſi *populo, & omnibus fœdera noſtra ſequentibus ac amantibus, exoptemus.* „A „préſent je vous exhorte, je vous in„vite, je vous ſupplie, que puiſque „nous devons expliquer des fables, & „que le monde ſe plait dans les fables, „que nous ne parlions que par fables „& que de fables; que nous ne vi„vions, que nous ne ſoyons, que nous „ne nous rejouiſſions que dans les fables;

„que nous obéiſſions, que nous accom-
„pagnions, que nous aimions, que nous ho-
„norions les *Bentivoles* nos Princes; que
„nous ſouhaitions joie dans la paix, victoi-
„re dans la guerre, au Sénat de *Véniſe*,
„au peuple de *Bologne*, & à tous ceux
„qui ſont dans notre Alliance & qui l'ai-
„ment.

La ſeconde Oraiſon fut faite au commencement d'un cours, où il devoit expliquer la *Rhétorique*, *Lucain* & *Homére*, aiant été nommé alors pour les grands Colléges. Cette Oraiſon ne devoit pas ſe trouver la ſeconde, puiſqu'elle étoit poſtérieure à d'autres, & que *Codrus* n'étoit pas jeune lorſqu'il la recita, ce qui ſe voit par l'Oraiſon même. Quoiqu'il en ſoit, après avoir marqué ſa reconnoiſſance pour le nouvel Emploi qu'on lui avoit donné, montré le beſoin qu'il avoit d'un émolument plus conſidérable, comparé la Table des autres Profeſſeurs avec la ſienne, qui n'étoit couverte que d'orge, de choux, de feves, au-lieu que celle des autres étoit délicatement ſervie, après avoir donné parmi tout cela de grandes louanges à *Philippe Beroald*, qu'il appelloit par excellence le *Commentateur de Bologne*, QUEM *per excellentiam quan-*

quandam Commentatorem Bononienſem appellare ſoleo, il fait un abrégé de la vie & de la mort de *Lucain ;* il donne le ſommaire de la guerre entre *Pompée* & *Céſar ;* & après avoir parlé de la joie où le peuple de *Bologne* étoit du retour de ſon Archidiacre qui étoit allé viſiter les Lieux ſaints, il parle du XVIII. livre de l'*Iliade* d'*Homére*, où *Achille* pleure ſi triſtement la mort de ſon Ami *Patrocle*, parce qu'il étoit très beau ; ainſi, dit *Codrus*, c'eſt donc la beauté qui fait pleurer *Achille*, & puiſque cela eſt, il ne ſera pas hors de propos de traiter ici *de la beauté*, d'autant plus qu'*Achille* lui-même étoit beau, les *Nymphes* belles, le Bouclier de *Vulcain* très beau.... Qu'outre cela, continue-t-il, je ſuis dans une belle ville, où l'on a de belles maiſons, de beaux édifices, de belles places, de beaux habits, de beaux Livres, un bel Auditoire, de beaux Princes, de belles Princeſſes, de beaux garçons, de belles filles ; je voulois dire de belles femmes & de beaux hommes, & auſſi de beaux Vieillards. Enfin tout eſt beau à *Bologne*, ainſi ce Diſcours ſera plaiſir à tout le monde. Mais que dira le borgne ou le boiteux ? Ce Diſcours ne me plaira point du tout, puiſque je

ne puis être mis au rang de ceux qui ſont beaux. Quoi! vous avez peut-être l'ame belle, car il y a beauté de corps & beauté d'ame; d'ailleurs il ſeroit étonnant, qu'étant dans une ville, où toutes choſes ſont belles, vous n'en aimaſſiez pas quelques-unes; ainſi un Diſcours, qui roule ſur la beauté, doit néceſſairement vous plaire.

Il traite enſuite de la beauté, mais il le fait en Savant de Collége, & non pas en homme qui s'y connoît. Il revient enſuite aux louanges de *Lucain*, & à celles de la *Rhétorique*; il dit qu'il auroit pû faire voir que celui-là ſeul eſt ſage qui s'attache à la *Rhétorique*, & que ceux qui s'appliquent aux autres Sciences ſont des foux : *Oſtendiſſem veriſſimis argumentis ſolum illum eſſe ſapientem qui Rhetoricæ dat operam, & ceteros omnes eſſe ſtultos qui aliis Artibus ſeu Scientiis indulgeant.* Il finit en rapportant l'hiſtoire de *Corax* & de *Tiſias*; ce *Corax* étoit de *Syracuſe*, & s'étoit rendu ſi habile dans l'art de perſuader qu'il faiſoit croire tout ce qu'il vouloit: il eut beaucoup d'Ecoliers, & entr'autres un nommé *Tiſias*, qui n'aiant point d'argent comptant promit de lui donner dans la ſuite le double de ce qu'on lui donnoit d'ordinaire, s'il vouloit lui enſeig-

ſeigner toutes les fineſſes de ſon Art: *Corax* le reçût avec bonté, l'enſeigna; & lorſque *Tiſias* fut bien inſtruit, il voulut le payer d'ingratitude; Qu'eſt-ce que c'eſt que la *Rhétorique*, lui dit-il? C'eſt, répondit *Corax*, l'art de perſuader; Ainſi, dit l'*Ecolier*, ſi je vous perſuade que je ne vous dois rien de tout ce que je vous ai promis, me voilà quitte, parce que j'aurai perſuadé que je ne vous dois rien; ſi je ne vous le perſuade pas, me voilà quitte tout de même, car vous ne m'aurez pas appris l'art de perſuader. Auquel ſophiſme *Corax* répondit de cette maniére; Mais auſſi ſi je prouve contre vous que vous devés me payer, je dois être payé, & ſi je ne le prouve pas, je dois l'être toutefois, puiſque j'aurai fait un Ecolier ſi habile qu'il ſurpaſſe ſon Maître; d'où vient que l'Aſſemblée ſurpriſe de l'adreſſe de ces ſophiſmes dit en faiſant alluſion au nom de *Corax*, qui en Grec ſignifie un *Corbeau*, O LE *mauvais œuf d'un mauvais Corbeau!* [*Aulugelle* dans le dixiême chapitre du 5. livre des *Nuits Attiques* conte à-peu-près la même choſe, excepté qu'au-lieu de *Corax* il met *Protagoras*, & *Euathle* au-lieu de *Tiſias*; il ajoûte que l'affaire fut devant les Juges, & qu'ils renvoyé-

rent la cauſe, n'oſant la juger; mais ſi cela eſt, ces Juges étoient bien moins habiles que ceux d'un village, deſquels on m'a conté le jugement qui ſuit. Un payſan avoit un cheval à vendre, un de ſes camarades lui dit, qu'il l'acheteroit volontiers s'il avoit de l'argent, mais que n'en aiant point, & ne ſachant quand il en auroit, il ne vouloit pas l'acheter, pour n'être pas forcé à le payer dans un tems où il ne ſeroit peut-être pas en état de le faire. Celui qui avoit le cheval répondit, à cela ne tienne, vous me le payerés à votre volonté. Sur ce pied l'autre acheta le cheval, & fit une promeſſe de la ſomme dont ils convinrent payable à ſa volonté. Au bout d'un long tems cet acheteur étant en état de payer & ne payant point, celui qui lui avoit vendu le cheval demanda ſon argent. Oui, lui répond le Manant, je ne dois le payer qu'à ma volonté, & je ne l'ai pas encore: Et bien, dit l'autre, vous viendrés devant les Juges. On y fut effectivement. Dans le débat de la cauſe la promeſſe fut produite. Les Juges ne pûrent ſur le contenu de cette promeſſe condamner le débiteur à payer, ils lui demandérent s'il n'avoit pas préſentement la volonté de ſa-

tisfaire à ce qu'il devoit ? Non pas encore, répondit-il ; Vous irez donc en priſon juſques à ce qu'elle vous ſoit venue, dirent les Juges. Cet ordre aiant été mis en exécution, la volonté de payer vint bientôt au debiteur.]

Le *troiſiéme Diſcours* de *Codrus* roule tout ſur la louange d'*Homére* ; c'eſt, ſelon notre Orateur, un homme Divin, qui a ſû tout ce que renferme l'*Encyclopédie* des Sciences ; *incipiamus oſtendere ſapientiſſimum Poëtam* Homerum *divino carmine omnia, quæ in Encyclopædia dicuntur, vel monſtraſſe, vel intellexiſſe, vel attigiſſe.* CODRUS parcourt tous les Arts & toutes les Sciences, & à chaque moment il répéte en faveur d'HOMERE

Omnia monſtravit divino carmine vates.

Il finit ſon Diſcours par ces paroles, *Si Homerum auditis & ediſcitis, omnes Artes, omnes Scientias, omnia ſtudia, auditis & ediſcitis, & in perenni fonte ſitim aridam ſedatis. Sin minus, nihil ſcitis, nihil ediſcitis, & in mediis undis à* Tantalo *non differentes ſititis.*

Le 7. *Diſcours & le* 8. roulent encore ſur les louanges d'*Homére*, avec cette

différence, que la plus grande partie du 7. fait l'éloge de la Langue Gréque, (ce qu'on a oublié de marquer dans le titre) & que le 8. contient proprement la vie de ce grand Poéte: tout ce que *Codrus* en dit eſt bien moins exact & bien moins détaillé que ce que *Madame Dacier* en a rapporté dans le prémier volume de ſa traduction de l'*Iliade*; & juſtifie bien ce que cette Savante dit d'HOMERE, *que le plus célébre de tous les hommes ſera toûjours le plus inconnu.*

Le 4. *Diſcours* examine, *s'il faut qu'un homme ſe marie, ſur-tout un homme ſage: s'il ſe marie, de quel âge il doit choiſir une femme; & de quelle maniére on doit nourrir & élever les enfans.*

Cette Piéce peut beaucoup ſervir à faire connoître *Codrus*, & les mœurs corrompues de la ville de *Bologne*, je parle pour le tems auquel il vivoit: car ſeroit-il poſſible, que *Codrus* eût parlé avec ſi peu de retenue & de reſpet, s'il n'eût été ſûr que ſon Diſcours ne déplairoit pas à ſon Auditoire: ce que je vais extraire ſervira de preuve.

En rapportant ce qui eſt contre le Mariage il dit, *Diſcite, recedite, ne mulieri credite: & quare, quia in Venere non deficit,*

cit, & numquam dicit ſufficit, ad iterandum allicit. Noſtræ fœminæ ſimiles ſunt ſacerdotibus; ſacerdotes enim noſtri ſemper illas in ore preces habent, da quæſumus, concede quæſumus : *ſic & noſtræ fœminæ maritis orantibus*, dimitte nobis debita noſtra, ſicut & nos dimittimus debitoribus noſtris, *inſtant & inclamant, da debitum : quod debitum ? redde decies, redde centies, redde millies, nihil reddidiſti, nihil egiſti, ad initium ſemper redeundum eſt. Vah ! quæ Charybdis tam vorax, quod barathrum tam præceps, cum fœminæ improbitate poteſt comparari ?* Après avoir parlé de leurs dépenſes en meubles & en habits, & du deſeſpoir où elles ſont ſi elles n'ont pas ce qu'elles ſouhaitent, il ajoûte, *Sed quid ſi maritus, eloquar an ſileam ? ſi maritus male mentulatus ſit, quantæ querimoniæ ! quantæ lacrymæ apud matrem, apud ſorores ! hinc rixæ, hinc fugæ, hinc veneficia, hinc homicidia, & domorum ruinæ ſæpenumero exoriuntur & emanant.*

Hæc itaque & alia ſimilia virum Salomone ſapientiorem facerent Melitide inſaniorem... Enſuite, *ex conjugio autem quanta, dii immortales ! inſania ſequitur, vel ſequi poteſt ? Nam hinc uxorum adulteria : illinc filiorum ac filiarum ſtupra : quæ etiamſi*

non

non ſequantur, tamen maritus pulcræ uxoris, & formoſæ prolis pater, ſemper timet, ſemper anxius eſt. Quotiens ſermonem de corvis, de capris, de cornibus fieri intelligit, totiens de ſe aliquid moleſti dici timet; quotiens verſum illum pronuntiari audit,

Cornua mutantur, ſed cornu non variatur,

totiens animus illius mutatur & variatur: ſcit enim litem magnam pudicitiæ eſſe cum forma: ſcit omnia matrimoniorum alienorum plena eſſe ſubſeſſoribus. Cela eſt ſuivi de citations qui ſont à ſon ſujet. Mais voyons plus: *Quoniam, ut veriſſime cecinit Poëta,*

Omne adeo genus in terris hominumque ferarumque,
Et genus æquoreum, pecudes, pictæque volucres,
In furias ignemque ruunt. ——

Si ita eſt, quid ſtimulatus vir ſapiens faciet? nonne melius eſt ducere uxorem quam uri? *quantum poterit reſiſtet. Si non poterit, meretricem aliquam diobolarem acciri jubebit: quæ ſi lenta aut ſero veniet, illud quod de* Diogene Cynico *legimus imitabitur. Nam*

cum

cum Diogenes *tentigine ſtimularetur, & meretricula accita cunctaretur, præputium ductare cœpit. Et cum meretricula poſtea veniſſet, illam ut nimis ſeram retromiſit, dicens*, manum ſuam ceciniſſe hymenæum: *ex quo percipitur ſapientes viros non libidinis delectatione id factitare, ſed humoris ſupervacanei expellendi neceſſitate, ſine ullo famæ aut honeſtatis diſpendio.*

Avec quel front *Codrus* pouvoit-il réciter de telles choſes dans un Auditoire Chrêtien, compoſé de gens de tout ordre & de tout âge? où étoit donc le *Boatian* ſi fort à craindre? s'il ſouffroit tranquillement de tels diſcours, c'étoit un Caſuiſte bien peu ſévére.

Voilà quelque choſe de ce que dit *Codrus* contre le mariage. Voyons auſſi quelque choſe de ce qu'il dit en faveur de ce lien.

Après avoir rapporté des exemples, qu'il y a des femmes ſages, il ajoûte: *Et ſi quando uxor aliqua juvenis marito ſeni & imbelli nupta, mœchum caute tamen peteret, quid tum? leve id crimen eſt, & ſi par pari referendum eſt, meritum certe eſt: nam & mariti quoque mœchas aliquando petunt: & ſemper ejuſdem carnis uſus faſtidium movet.....* Plus bas.. *Voluptas duplex eſt, animi & corporis: utraque harum*

ex

ex conjugio copioſe percipitur: nam, per Deum immortalem! *quanta voluptate putamus affici ſapientem, cùm primùm è foro, è rebus publicis ſeu privatis feſſus ſe domum recipit, & ab uxore pulcra & hilari oſculo aliquo aut complexu excipitur, & dulci illius ſermone prandens ſeu cœnans recreatur. Deinde cum in thorum genialem quieturus ingreditur, ubi illum uxor & oſculando, & coxam coxæ inſerendo ad opus venereum ita excitavit, ut carmen illud Virgilianum dicere poſſimus,*

——— placidumque petivit
Conjugis infuſus gremio per membra ſoporem.

„Il y a volupté de corps & volupté „d'eſprit, l'une & l'autre ſe trouve abon„damment dans le mariage; en effet quel„le volupté ne goûte pas un homme ſa„ge, lorſqu'il revient à ſa maiſon fatigué „des peines que lui ont donné les affaires „publiques ou particuliéres, & qu'une „belle femme vient pleine de gayété lui „ſauter au cou; que dans le repas elle „le récrée par une agréable converſation; „qu'enſuite ſe mettant au lit, il goûte les „plus doux plaiſirs dans de tendres em„braſſemens, de ſorte qu'on peut dire

„au

„ au ſujet d'un tel Epoux ce Vers de
„ VIRGILE, *un doux ſommeil l'a ſaiſi entre*
„ *les bras de ſa chére Epouſe.*

En faiſant ainſi l'éloge du mariage, il y a un endroit où l'on diroit qu'il s'offre à marier, *O Codrum infœlicem!* dit-il, *qui ſine uxore vitam degit ferinam,* „ O malhûreux Codrus! qui méne dans „ le célibat une vie ſauvage. Car, Meſ- „ ſieurs, *continue-t-il*, pour dire quelque „ choſe de moi à la fin de ce Diſcours, j'é- „ tois d'un aſſez bon tempérament & aſſez „ avantagé des biens de la fortune, j'ai eu „ de l'eſprit & j'en ai encore, ma mémoi- „ re eſt bonne, mes yeux ſont bons, je „ ſuis ſain de corps, vigoureux, bien for- „ mé. Je ne manque point d'amis, de Li- „ vres, j'ai quelque argent, je ſuis dans „ ma 50e. année, où pluſieurs de mes „ contemporains ne ſont point parvenus: „ je ſerois hûreux ſi j'avois des enfans:

——— *ô ſi quis mihi parvulus aula*
Luderet Æneas, qui me tantum ore referret,
Cui ciſtam & Græcos poſſem legare libellos!

„ O s'il y avoit dans ma cour un petit E-
„ née,

„ née, qui me reſſemblât, & que je pûſſe „ faire héritier de mon coffre & de mes „ Livres Grecs, je ne me trouverois pas „ ſi malhûreux! Mais il ſe conſole de cette privation d'enfans par le grand nombre de diſciples qu'il a par toute l'*Italie*, & dont il eſt regardé comme s'il en étoit le pére. Enfin il emploie 14. pages à dire toûjours le pour & le contre ſur le mariage, il conclud, *qu'un homme ſage ne doit point ſe marier s'il eſt vieux, s'il eſt valétudinaire, s'il eſt pauvre; mais s'il eſt jeune, ſain & riche, qu'il n'y a rien qui l'en empêche.*

Les deux autres queſtions n'occupent que deux pages & demie, il veut avec *Heſiode*, *Poéte très ſage*, *que la fille qu'on épouſe ſoit âgée de* 15. *ans*; & veut bien auſſi avec *Ariſtote*, *qu'elle en ait* 18. Il faut qu'on ſe marie en hiver, c'eſt le tems le plus propre à la génération. Ce qu'il ajoûte pour l'éducation des Enfans ne vaut pas la peine qu'on en parle.

Le 5. *Diſcours* eſt à la louange d'*Ariſtote* & de la *Philoſophie*; il ébauche l'hiſtoire de l'un & de l'autre: ces prémiéres lignes de ſon Diſcours ſuffiſent pour faire voir ce qu'il en penſe: *De pulchriore materia & excellentiore Scriptore, qui in rerum natura fuerint, ſint ac futuri ſint,*

lo-

locuturus ſum hodie. „Je parlerai au„jourd'hui de la plus belle matiére & du „plus excellent Ecrivain qui ayent été, „qui ſoient, & qui ſeront dans la nature.

Le 6. a pour ſujet, *que la vie de l'homme eſt pleine de menſonges.* CODRUS parle d'abord de la Philoſophie & des Philoſophes ; enſuite il ſe jette dans le Pyrrhoniſme, & tâche de prouver que tout eſt menſonge. Son principal argument eſt tiré de la contrariété qui ſe trouve dans les ſentimens des Philoſophes.

Au-reſte *Codrus* rapporte vers la fin de ce Diſcours deux hiſtoires, dont l'une ſur-tout eſt telle, qu'il n'y a point de contes dans *Ouvile*, point d'épigrammes dans le *Cabinet Satyrique*, point d'obſcénités ſur les Théatres des farceurs, qui ſoient plus capables d'offenſer la pudeur.

Codrus compoſe ſon *neuviême Diſcours* des louanges de la fable, de celles d'*Eſope*, des louanges de la vie paſtorale, des louanges de *Virgile*, & des ſiennes.

Son *dixiême Diſcours* eſt à la louange de la Langue Gréque. Il commence ainſi, „*Héraclite d'Epheſe* illuſtre Philoſo„phe avoit, *Meſſieurs*, coûtume de dire, „*que s'il n'y avoit point de ſoleil, il ſeroit* „*toûjours nuit* ; & *Plutarque* à ſon imi-

„tation a dit quelque choſe de ſemblable,
„ *S'il n'y avoit point de mer, l'animal le plus*
„ *ſauvage & le plus feroce ſeroit l'homme.*
„ Il l'a dit, parce que la navigation a four-
„ni les moyens d'apporter la vigne des
„Indes en Gréce & les Lettres de l'Aſie.
„ Pour moi, *continue-t-il*, je dirai que
„ſans les Lettres Gréques les Latins
„ n'auroient aucune érudition, ni aucune
„politeſſe. Tous ces beaux paſſages d'*Héraclite* & de *Plutarque* ſont citez en Grec, interpretez en Latin ; & pluſieurs citations, remarques Grammaticales, noms d'Auteurs, louanges données aux Grecs aux dépens des Latins, forment le reſte de ce Diſcours.

Quelques injures contre des perſonnes qui parloient mal de la Langue Gréque, & qu'il ne nomme point, la vie d'*Heſiode*, les louanges de ce Poéte & celles de la vie champêtre, font le ſujet du 11. *Diſcours*. Quoique dans les éloges que *Codrus* a donnés à *Homére* il en ait plûtôt fait un *Dieu* qu'un homme, il met ici *Heſiode* au-deſſus de lui, *ſi non Homero antiquiorem, ſaltem vetuſtate parem, certe vero digniorem:* ce qu'il prouve, parce qu'à des jeux qui ſe faiſoient à *Chalcis Heſiode* emporta ſur *Homére* les prix qu'on avoit

avoit propoſés pour les meilleurs Vers : on a ſû cette Victoire d'*Heſiode* par une Epigramme gravée ſur un trépied conſacré aux Muſes, & trouvé ſur l'*Hélicon*.

Codrus dans *le* 12. *Diſcours* traite du *Milieu*, qui eſt dans toute choſe le point de perfection. La ſanté eſt un tempérament du froid & du chaud, du ſec & de l'humide; ne faire aucun excès, c'eſt le moyen de la conſerver. Le plus ou le moins fait non ſeulement mourir l'homme, mais encore tout ce qui a vie. Le *Milieu* de la vie eſt l'âge le plus propre aux Sciences, aux biens, aux honneurs, aux plaiſirs. Au commencement les fruits ſont acres, durs, ils deviennent enſuite bons, agréables, à la fin ils deviennent mous & pourriſſent; c'eſt donc le *Milieu* qui fait leur maturité. La ſymmetrie, qui fait la beauté des Edifices, eſt un *Milieu* entre la hauteur, la longueur, la largeur, &c. „ Mais que dirai-je de *Jéſus-Chriſt*, s'écrie „ plus bas Codrus ? *Jéſus-Chriſt* qui a uni „ la divinité à l'humanité : je dis le *Chriſt* „ Rédempteur du genre humain, qui n'a „ point été conçû par l'opération d'homme, ce que veut dire Καινοτομία, & non „ pas comme quelques-uns l'interpre-

„tent, que *Jéſus-Chriſt* eſt né ſans péché: „il a mangé, il a bû ſans péché, il a „parlé, il a coupé ſes cheveux & ſes on„gles ſans péché, & il a fait ainſi plu„ſieurs choſes humaines, mais ſans péché. Je rapporterai tout cet endroit avec les propres paroles de *Codrus*, & la même ponctuation : *Sed quid dicam de eo medio : quod humanitatem divinitati conjunxit :* Chriſtum *dico humani generis Redemptorem. Per* Chriſtum *vero* Deum *intelligo & hominem*, Dei *Patris Filium, genitum non factum, Conſubſtantialem Patri: qui ſolus legem naturæ innovavit, quæ à Græcis* Καινοτομία *dicta eſt, hoc eſt, ſolus ſine ſemine natus ab omnibus hominibus differens. Et hoc ita definivi ut oſtenderem eos errare qui Canotomiam in* Chriſto *aliter interpretarentur, hoc eſt, quod Chriſtus natus eſt ſine peccato: comedit, bibit, minxit ſine peccato, locutus eſt, capillum & ungues totondit & alia hujuſmodi humana fecit, ſed ſine peccato: ſed hoc non eſt naturam innovare: verùm illud quod ſupra poſui differre ab omnibus natis & ſine ſemine naſci.*

Il traite enſuite de la difficulté de parvenir à ce *Milieu*. Il parle de la *Juſtice*, du *Courage*, de la *Prudence* & de la *Tempérance*. Et dans le même tems qu'il vient

de

de parler pour une ſeconde fois de *Jéſus-Chriſt*, il parle des femmes, & plaiſante en faiſant une ſale équivoque du mot de *Milieu*. Il moraliſe enſuite, parle des maux que la volupté déreglée produit, traite fort au long de la matiére & des parties qui ſervent à la génération, de la génération même, de ce qui peut irriter la concupiſcence, des moyens dont quelques-uns ſe ſont ſervis pour en triompher. Tout cela eſt mêlé de citations & d'hiſtoires, qu'on pourroit lire avec quelque plaiſir, ſi un peu de modeſtie avoit eu part à la narration. Il donne des louanges à quelques perſonnes, mais la digreſſion ne dure guére, il revient ſi promtement à ſes matiéres lubriques, qu'on voit bien qu'il ne les quitte qu'avec regret, & qu'il trouve du plaiſir à les condamner, parce qu'il trouve du plaiſir à en parler : il n'épargne pas les *Moines* les plus auſtéres, qu'il accuſe de ſentir à l'autel même des feux déteſtables pour les jeunes éleves qui les ſervent, & d'offrir de l'encens d'une main... *qua fortaſſe nocte præcedenti aliud tetigit thuribulum*.

Il traite de l'amitié qui tient le *Milieu* entre la flaterie & la miſanthropie. Il ſe

moque de l'ambition des Auteurs, de leurs inſcriptions faſtueuſes, & de l'orgueil des Bourgeois, qui dès qu'ils ſe voyent du bien veulent devenir des *Excellences*. Après avoir dit un mot de *Quintilien*, il finit par ces paroles, *ego quid dicam neſcio, vos niſi vinum impedierit videbitis, aut poſt bacchanalia veſtrum michi judicium ſi videbitur, rogo, notum faciatis*. Voilà ce qu'il appelle parler *tum eruditè, tum facetè*, ou bien comme il le dit dans un autre endroit, *non minus eleganter quam copioſe*.

Le 13. *Diſcours* a été fait à la louange des Arts Libéraux : pour les louer *Codrus* rapporte d'abord quels ſoins, quelle peine les plus grands hommes ont employé à les aquerir, il donne de grandes louanges à la ville & à l'Univerſité de *Bologne* ; il dit que cette Univerſité eſt la plus fameuſe de l'Europe ; loue les Etrangers qui y viennent étudier long-tems, blâme ceux qui font le contraire : il condamne enſuite les Savans qui ſe mépriſent parce qu'ils profeſſent des Sciences différentes : fait voir les honneurs qu'ont reçûs les Savans, les grandes choſes qui ont été faites à leur conſidération : exhorte vivement à ne pas négliger les Sciences,

ces, puiſqu'on a tant de facilité à les aquerir, & qu'elles procurent tant de biens lorſqu'elles ſont aquiſes. Et finit par les louanges d'*Homére*, chez qui l'on peut abſolument tout apprendre juſqu'à l'art de gouverner des villes & de faire la cuiſine, *ab Homero Coquinariam... ab Homero regendarum urbium modum percipies.*

[Tout le monde ſait que l'expreſſion de *Docteur de Bologne* veut dire un *Docteur facetieux*, un *Docteur* de *Comédie*; ce que nous avons vû de *Codrus* ne dément point le ſens de cette expreſſion. Ce Docteur toutefois lui en donne bien un autre dans ce Diſcours, *Vbi tot acutos Philoſophos, tot experimentiſſimos Medicos, tot Poëtas, tot Oratores juvenes, quot habet Muſeum Bononienſe? Certe non ſine cauſa proverbium illud in vulgus emanavit*, Bononiam docere. *Et vere: quicumque in aliqua doctrina princeps fuit, aut Bononiæ didicit, aut docuit.* „Où trouver autant de „pénétrans Philoſophes, autant de Méde„cins experimentés, autant de Poétes, au„tant de jeunes Orateurs, qu'en a l'Acade„mie de *Bologne?* Certes ce n'eſt pas ſans „raiſon qu'on dit communément, que *c'eſt „à Bologne qu'il appartient d'enſeigner.* Et „en effet quiconque a excellé dans quel-

„que Science, a été inſtruit ou a enſeig-
„né à *Bologne*. Il eſt vrai que du tems de *Codrus*, les belles Lettres renaiſſant en Europe, où elles avoient commencé à fleurir par l'*Italie*, l'Univerſité de *Bologne* étoit ſi fameuſe qu'on venoit de toutes parts y étudier. Les deux *Béroalds*, *Campeius*, *Antoine de Burgos*, & pluſieurs ſavans Profeſſeurs, y ont paru avec éclat; & plus d'un Profeſſeur de *Paris* a été formé à *Bologne*. Cette ville fait fraper ſur ſa monnoye ces deux mots, *Bononia docet*. On dit que ſon Univerſité fut fondée en 425. par *Théodoſe* le Jeune.]

Le 14. *Diſcours* eſt à la louange de la vertu: notre Orateur dit au commencement „qu'il ne ſait pas comment il pourra ſe tirer „d'affaire, parce qu'il faut être conſommé „dans la choſe dont on veut traiter pour „la bien traiter, & que pour lui il a plûtôt une apparence de vertu qu'il n'eſt „vertueux: *Præcipue cum non me lateat oportere eum optimum in ea re eſſe de qua velit optimè diſputare..... ego vero qui non ipſam virtutem, ſed virtutis ſimulacrum quoddam gero: nam quo pacto promiſſis ſtare poſſim non facile video.* Voici ſur la fin de ſon Diſcours le jugement qu'il en porte lui-même: *Verum jam finem facia-*

ciamus Orationi noſtræ: vel, ut verius loquamur, farragini: nam ex multorum Poëtarum & Philoſophorum floribus ac ſuccis videor michi confuſaneam quandam compoſitionem ſeu moretum confeciſſe.

Au-reſte ou la matiére ne lui plaiſoit pas tant que d'autres dont nous avons parlé, ou il craignoit qu'elle n'ennuyât ſon Auditoire; car ce Diſcours n'eſt que de quatre pages & demie, au-lieu que de certains autres ſont de 20. pages. Ce Diſcours fut fait pour précéder l'explication que *Codrus* devoit donner de *Valere Maxime*.

Enfin *le* 15. & le dernier de tous ces Diſcours eſt à la louange des Magiſtrats de *Bologne*: il fut prononcé par un jeune Ecolier, pour lequel *Codrus* l'avoit compoſé.

Ces Diſcours, comme nous l'avons déjà remarqué, ſont ſuivis de dix Lettres. La *prémiére* eſt une réponſe à *Politien*: ce Savant avoit fait preſque un Volume d'Epigrammes Gréques qu'il vouloit faire imprimer; il écrivit à *Codrus* pour lui en demander ſon ſentiment, ou, ſelon la penſée d'*Aſcenſius* *, *pour goûter par avance le fruit de ſon travail*,

Siquidem immenſum gloria calcar habet.

* Illuſtr. Virorum Epiſtolæ f. 125. Typ. Aſcenſ.

Codrus lui répond qu'il a reçû ſa Lettre & les Epigrammes Gréques qui l'accompagnoient : il dit quelque choſe ſur ce qui fait la beauté de l'harmonie des Vers, préfére les Epigrammes de *Politien* à celles des anciens Grecs, & l'exhorte à faire paroître bientôt ce qu'il en a compoſé.

Dans la *ſeconde* CODRUS s'excuſe au Comte *Buti*, de ce qu'il ne peut profiter de la grace que ce Comte lui fait & pluſieurs autres perſonnes, de l'appeller auprès de lui.

Il écrit la 3. *Lettre* de *Milan* à *Baptiſte Palmario :* elle eſt dattée du 23. Novembre 1494. il marque que le bruit court que *Pic de la Mirandole* eſt mort, & que ſi cela eſt, c'eſt une année bien malhûreuſe pour les Gens de Lettres. [Cela étoit en effet, *Pic de la Mirandole* mourut à *Florence* le 17. de Novembre de cette Année 1494.]

La *Lettre ſuivante* eſt encore adreſſée au même. *Codrus* ſe plaint de la cherté des Livres d'*Alde*, qui lui faiſoit payer les Livres, où *Ariſtote* traite des *animaux*, plus cher que n'auroient coûté dix des meilleurs & des plus grands Livres Latins : il eſt fâché qu'*Alde* laiſſe une ſi gran-

grande marge à ce qu'il imprime, & qu'il faſſe ainſi payer du papier blanc. Il accuſe d'ailleurs ſes Editions Gréques d'être peu correctes; *Codrus* rapporte pluſieurs fautes qu'il y a remarquées; il ajoûte qu'il y a des feuilles tranſpoſées; il permet cependant à ſon Ami de montrer cette Lettre à *Alde*, & défend qu'elle ne ſoit vûe d'aucun autre. Il parle enſuite de quelques Vers qu'il a faits, & montre que *inhire*, *inhio*, regit auſſi bien l'accuſatif que le datif.

La *cinquiême Lettre* s'adreſſe à *Alde*; il lui parle de quelques Vers Grecs, de quelques Livres, le charge de complimens pour *Demetrius Moſcus* qu'il appelle homme ſavant; pour *Antonius Sabellicus* qu'il appelle homme éloquent; pour *Raphael Regius* qu'il traite d'homme fin; pour *Daniel* qu'il traite d'homme poli; il ajoûte qu'il feroit auſſi des complimens à *Géorge Valla*, mais qu'il n'oſe, parce que lorsqu'il étoit auprès de lui, il s'apperçût que *Valla* s'étoit fâché; il ajoûte fort adroitement, „s'il ne m'avoit „pas mépriſé comme un Grammairien „du commun, il auroit reçû de moi „certaines choſes fort belles, à ſavoir... „mais que dis-je moi, qui ne ſai que fort „peu de choſes? à ce ſujet, mon cher

„*Al*-

„ *Alde*, je pourrois me ſervir de ces pa-
„ roles de *Juvenal*,

Hic vivimus ambitioſa paupertate omnes,

„ Nous ſommes ignorans & nous voulons
„ paroître tout ſavoir.

Darius Tibertus avoit compoſé quelques Livres ſur *l'amour légitime*, & les avoit envoyés à *Codrus* pour qu'il y fit ſes Corrections. Après quelques complimens très reſpectueux *Codrus* dans la 6. *de ſes Lettres* loue l'Ouvrage, & marque quelques changemens dont il a beſoin. *La* 7. eſt une Lettre de conſolation à *André Magniani*, ſur la mort de *Jaques Magniani* ſon pére: on trouve à la fin de cette Lettre une Epitaphe, que *Codrus* fit pour ce défunt. On voit dans *la* 8. quelques particularités de la vie de *Codrus*: elle eſt adreſſée à *Eugene Mengo*, qui avoit été ſon Ecolier, & à la prémiére Meſſe duquel *Codrus* s'étoit trouvé. *La neuviême* n'eſt pas de *Codrus*, elle eſt d'un Médecin nommé *Jean Garzoni*, qui le conſulte, ſavoir ſi le mot de *perſona* ſignifie *ſubſtantia*, ou *qualitas*.

La dixiême, qui eſt la réponſe de *Co-*

drus,

dras, marque qu'il eſt du ſentiment que *perſonna* n'eſt point *ſubſtantia*, mais *qualitas*; quoique par abus on puiſſe quelquefois prendre *perſona* pour *ſubſtantia*.

Le grand nombre des diverſes Poéſies qu'on trouve après ces Lettres m'empêchera d'entrer dans un détail exact de chacune d'elles: d'ailleurs j'oſe dire malgré les grandes louanges, dont les amis de l'*Auteur* les ont accompagnées ſoit dans la Lettre de *Philippe Béroald* qui les précéde, ſoit ſur-tout dans les Vers de *Virgilius Portus* qui les ſuivent, que la plûpart de ces Poéſies ne méritent point une attention particuliére: les penſées en ſont communes ou fauſſes; la verſification ſimple ou peu ſoûtenue, & péche même quelquefois contre la quantité: les Odes ſont ſans élévation, les Satires ſans ſel, les Epigrammes n'ont point de ces chutes fines & raiſonnables, qu'on y demande: où eſt par exemple le fin de cette Epigramme à la *louange* de JESUS-CHRIST, fol. 155?

Phœbum alii vates, Muſaſque Jovemque ſequuntur,
At mihi pro vero numine Chriſtus erit.

„D'au-

„ D'autres Poétes ſuivent *Phœbus*, les *Mu-*
„ *ſes* & *Jupiter*, mais pour moi *Jéſus-*
„ *Chriſt* ſera ma vraie Divinité.

Quelle juſteſſe dans cette autre à *Louis Giſilardi*?

Carmina quæ ſcribis gracili, Lodovice, *Thalia*
Certe ſunt prima candidiora nive,

„ Ces Vers que vous écrivez, *Giſilardi*, avec
„ tant de délicateſſe, ſont aſſûrément plus
„ blancs que de la neige qui vient de tom-
„ ber.

Les penſées qui ſuivent ne ſont-elles pas & fauſſes & outrées?

Surripuit Quercens *mihi cor*, *nec noſter in illum*
Eſt tamen ex ulla parte minutus amor,

„ *Quercens* m'a ôté mon cœur, cependant
„ mon amour pour lui n'eſt point dimi-
„ nuée.

Pour le même, que *Codrus* prioit de ſe démaſquer,

Codre, *Tace: tua ſunt votis contraria vota*,

Ut

Ut videas nunquam, Codre, *videre cupis :*
Nam cum detecto fulgor radiabit ab ore
Hic tua qui feriet lumina cæcus eris,

„Tais toi, *Codrus*, tes vœux ſont contrai-
„res à tes vœux, tu ſouhaites voir pour
„ne voir jamais : car l'éclat, qui brillera
„dès que ce viſage ſera découvert, te fra-
„pera les yeux de maniére que tu devien-
„dras aveugle.

Voilà des Epigrammes qui ſentent bien le Terroir : en voici d'autres qui ne le le ſentent pas tant, & qui me paroiſſent d'un meilleur goût.

Ad Cæcilium.

Mercurius ſuperûm non eſſet nuntius ; eſſent
Si tam veloces ut tibi lingua pedes,

„*Mercure* ne ſeroit pas le meſſager des
„Dieux, ſi tu avois les pieds auſſi promts
„que la langue.

Ad Charolum ſub armis.

Arma tibi nomen : nomen dant nobile Muſæ, *Sed*

Sed Muſis debes, Charole *docte*, *magis.*
Dic quare? dicam, *faciunt te bella timeri*,
Quod faciunt Muſæ non timor eſt, *ſed amor*,

„Les Armes & les Muſes te rendent cé-
„lébre, mais tu dois plus aux Muſes
„qu'aux Armes : en ſais-tu la raiſon ? c'eſt
„que celles-ci te font craindre, & que
„les autres te font aimer.

En voici deux autres encore, dont la prémiére, je crois, n'auroit pas été deſavouée de *Martial*, ni la ſeconde de *Callimaque*, ſi elle avoit été compoſée en Grec.

Ad Calliodorum.

Uxorem certe quæ dulcia ſcribere poſſet
Carmina, *ſed mœcham* Calliodorus *habet*,

„*Calliodore* a certainement une femme
„qui pourroit écrire de beaux Vers, mais
„la femme de *Calliodore* eſt une débau-
„chée.

De imagine ſua.

Si Codrus *tibi notus eſt, viator,*
Quis Codrus *magis eſt an hic, an illa?*

Sur ſon portrait.

„ Paſſant, ſi *Codrus* t'eſt connû, qui eſt
„ plus *Codrus* ou celui-ci, ou ce que tu
„ vois ?

J'ajoûte ici une Piéce de dix-huit Vers, afin qu'on puiſſe mieux juger de la verſification de notre Auteur : cette Piéce eſt une de ſes meilleures :

Ad Galeatium Bentivolum.

Bentivolæ gentis Galeati *pulchra propago,*
Qui puer es tamen & nil puerile geris,
Heſterna quantum potui te luce notare,
Multa tenes Codro *quæ placuere tuo.*
Doctrinæ ſtudium, facundia, forma, vigorque
Detinuere oculos & tua facta meos.
Magna quidem ſunt hæc, ſed adhuc majora ſuperſunt :

Namque mihi mores plus placuere tui.
Tu pius es, clemens, affabilis, innocuuſque,
Grandis & in parvo corpore regnat amor.
Conciliare ſtudes doctorum corda virorum,
Et ſervare tibi conciliata ſapis.
Sic ego te videoque libens., commendo, proboque,
Sic patrique tuo ſic populoque places:
Nam licet hic auroque Midam *formaque* Hyacinthon,
Et Phrygios longo ſtemmate vincat avos,
His ſacros apices & Caſaris adde triumphos,
Nil tamen eſt morum nobilitate prius.

Au jeune Prince de Bentivole.

„ Beau Rejetton de la Maiſon de *Bentivole*,
„ qui étes enfant, & qui ne faites rien d'en-
„ fantin : autant que j'ai pû hier vous exa-
„ miner, j'ai découvert en vous beaucoup
„ de choſes qui plaiſent extrêmément à vo-
„ tre *Codrus*. L'amour des Sciences, l'élo-
„ quence, la beauté, la vigueur qui paroiſ-
„ ſent en vous, ont attaché ſur vous mes re-
„ gards : ce ſont de grandes qualités, mais

„ vous

„ vous en avés encore de plus grandes, c'eſt „ la bonté de vos mœurs, qui me charment „ plus que tout le reſte. Vous étes pieux, „ clement, affable, incapable de nuire, „ & dans votre petit corps regne une „ grande charité. Vous aimés à vous „ attirer l'amour des Savans, & vous ſa- „ vés vous les conſerver quand ils vous „ ſont aquis. C'eſt ainſi que je vous vois „ avec plaiſir, que je vous applaudis, & „ que je publie vos louanges, c'eſt ainſi „ que vous vous attirés l'affection de votre „ pére & celle de tout le peuple : en ef- „ fet, quand bien même on ſurpaſſeroit „ *Midas* en richeſſe, & *Hyacinthe* en „ beauté, qu'on ſeroit d'une Maiſon plus „ ancienne que les Phrygiens, quand on „ ſeroit *ſouverain Pontife* *, & qu'on y join- „ droit les triomphes de *Céſar*, il n'y „ a toutefois rien au-deſſus de la nobleſſe „ des mœurs.

Parmi les grandes Piéces qu'on trouve dans ces Poéſies de *Codrus* la prémiére m'a parû la plus belle; il y a du feu, des images, de la verſification, des graces même; par exemple cette deſcription du jeune *Alexandre Bentivole* n'eſt-elle pas tout-à-fait belle?

* Ou *Poéte*; je ne ſai lequel des deux il entend par *ſacros apices*.

Hos inter ſua Bentivolus *quatit arma pudici*
Oris Alexander, *cui pulchram* Gratia *compſit*
Caſariem, pulchriſque oculis afflavit amores
Cypris: *& audenti ſummiſit pectore robur*
Pallas.....

„ *Alexandre Bentivole*, dont l'air eſt ſi „ doux & ſi modeſte, brilloit parmi ces „ guerriers: les *Graces* avoient peigné ſa „ belle chevelure, *Venus* avoit rempli ſes „ yeux des traits de l'amour, & *Pallas* „ empli ſon ame de valeur.

Je ne dirai rien du reſte de ces Poéſies; j'ajoûterai ſeulement, que ſi par *Silve* on entend un petit Poéme fait tout d'une ſuite & ſans beaucoup de travail, & par *Epigramme* peu de Vers qui ſe terminent par une penſée fine & délicate, il y a parmi les Epigrammes de *Codrus* pluſieurs Piéces qu'on auroit dû mettre au rang des *Silves*, & pluſieurs *Silves* qu'on auroit dû mettre ſous un autre titre. D'ailleurs quoique ces Poéſies ayent été publiées par un homme qu'on met au rang des Savans,

& qui connoiſſoit particuliérement *Codrus*, elles ſont rangées en ſi mauvais ordre, que pluſieurs précédent celles qu'elles devroient ſuivre. La même choſe eſt arrivée à l'égard des Lettres & des Oraiſons.

La 7. par exemple, devroit précéder la 3. la 8. la 9. la 11. & la 10. devroient précéder la 5. la 10. devroit encore précéder la 6. A l'égard des Lettres, la datte ſeule ſuffiſoit pour faire voir que la 5. devoit précéder la 1. la 3. la 4. & la 6. que la 4. devoit être la 3. Il y a auſſi beaucoup de fautes, ſur-tout dans les prémiéres Piéces de Poéſie. Il eſt vrai que *Béroald* rapporte dans la Lettre qu'il a miſe au-devant de ces Poéſies, que le Manuſcrit étoit plein de ratures, & même que *Codrus* n'avoit pas encore limé ſes Vers; mais il y a pluſieurs fautes qui ne doivent pas être miſes ſur le compte de l'Auteur, & qu'un Correcteur ignorant a faites en voulant faire l'habile homme: telles, par exemple, ſont celles-ci dans les Oraiſons f. 78. au revers lig. 26. & 29. *ſcripta ſunt referſit* pour *referta*; f. 91. au revers lig. 20. *Meſeum hono nienſem* pour *Muſeum Bononienſe*; fol. 103. lig. 24. *ſubiit enim* niſi *ipſius*, pour *ſubiit enim* mihi *ipſius*; dans les Vers f. 110. vers 6. *at-*

que Antoniaden dictis ero apetirit, pour *dictis heroa petivit*; f. 154. de l'Epigramme *contra invidos* v. 10. *& Glauco in terris mihi majus erit*, pour *nil mihi majus erit*. Et pluſieurs autres.

Après les Elegies & les Epitaphes, que *Virgilius Portus* a faites ſur la mort de *Codrus*, & dans leſquelles ce Profeſſeur eſt loué au-delà de tous les Poétes, une Lettre de *Jean Pin* Savant de *Thoulouſe* à *Jean Morolet* Avocat à *Tours*, une Epigramme du même *Jean Pin* adreſſée à *Ferrier Carondelet*, Savant Bourguignon, ſur la mort de *Codrus*, avec une Epitaphe pour le même, on trouve une Lettre de *Barthelemi Blanchini* à un Sénateur de *Bologne* nommé *Mino Roſcio:* cette Lettre eſt pour ainſi dire une Epître dédicatoire de la Vie de *Codrus*, de laquelle elle eſt immédiatement ſuivie. Cette Vie avoit d'abord été compoſée en Italien par le frére de *Codrus* même: ce frére en donna le Manuſcrit à *Blanchini*, qui le traduiſit en Latin, & qui ajoûta ce qui lui étoit connû d'ailleurs. Excepté les préjugés de l'amitié, *Blanchini* étoit fort propre à écrire cette Vie; il avoit été l'Eleve de *Codrus*, & de plus ſon intime Ami.

Je le ſuivrai ici avec beaucoup de fidéli-

lité, en prenant toutefois la liberté d'ajoûter les remarques que la lecture des Ouvrages de *Codrus* m'aura donné lieu de faire.

VIE DE CODRUS.

ANTOINE URCEUS, ſurnommé CODRUS, nâquit à *Herberia*, petite ville du Territoire de *Reggio*, l'An 1446. le 15. d'Août, un peu avant le lever du ſoleil. Son ayeul, fils d'un Potier du Païs de *Breſce*, fut le prémier de la famille qui vint s'établir à *Herberia* ; il étoit ſi pauvre que tout ſon travail lui fourniſſoit à peine de quoi vivre ; il eut cependant un fils nommé *Barthelemi* : ce fils gagna quelque tems ſa vie à pêcher ; enſuite comme il piochoit dans un champ il trouva un pot plein d'une aſſez bonne quantité d'argent, dont il employa une partie à acheter le champ même, & l'autre à faire une boutique de Parfumeur *. *Barthelemi* eut enſuite un fils nommé *Cortheſe*, qui épouſa une femme nommée *Gherardine* : il en eut deux enfans mâles, *Antoine* dont nous écrivons l'Hiſtoire, & un autre nommé *Pierre-Antoine* ; la naiſſance de ce dernier coûta la vie à ſa mére. Pour le pére, il mourut

* Ou *Droguiſte*, aromatariam tabernam.

tout doucement après la 81. année de ſon âge. Ce pére ne négligea point la jeuneſſe de ſes fils ; il leur donna les Maîtres néceſſaires ; mais on dit que tout jeune encore *Codrus* le quitta pour aller à *Mutine* étudier ſous *Tribac*, homme aſſez habile pour ce tems-là. *Codrus* quelques mois après revint à *Herberia*, d'où ſon pére l'envoya à *Ferrare* étudier ſous *Baptiſte Guarini*, Profeſſeur célébre dans les Langues Gréque & Latine : il profita auſſi des leçons de *Lucas Ripa*, Profeſſeur en éloquence, & homme dont la modeſtie égaloit l'habileté. *Codrus* fit de tels progrès ſous ces deux Maîtres, qu'il paſſa de bien loin tous ſes autres compagnons, confirmant ainſi les belles eſpérances que ſes parens avoient conçûes de lui. Il y en a qui diſent, qu'il commença à *Ferrare* à enſeigner des enfans, quoiqu'il eût à peine alors vingt-deux ans ; mais *Blanchini* doute de cette particularité : ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'il reſta à *Ferrare* cinq ans, & qu'enſuite il fut appellé à *Forli* pour enſeigner les Langues, où on lui donna des appointemens plus conſidérables que ſes prédéceſſeurs n'avoient eu. Il écrit dans ſa Lettre à *Mengo*, qu'il y fut pendant 10.

ans

ans Profeſſeur public des belles Lettres ; & ſon Hiſtorien dit, (ce qui n'eſt point contradictoire) que pendant près de treize ans *Codrus* y enſeigna la Jeuneſſe, & en particulier *Sinibaldo* fils du Prince de *Forli*, chez lequel il avoit la table & le logement. Après la mort de ce Prince, & de *Sinibaldo* ſon fils qui mourut ſix mois après lui, *Codrus* reſta encore dix mois en cette ville incertain du parti qu'il prendroit. Enſuite il vint à *Bologne*, où il fut choiſi pour profeſſer en l'Univerſité les Langues Gréque & Latine & la Rhétorique; il y reſta toûjours depuis, & y mourut l'An 1500. dans le Monaſtére de *Saint Sauveur*, où il avoit voulu être tranſporté. *Codrus* étoit alors âgé de 54. ans. Le jour qui précéda celui de ſa mort, ſes Diſciples à genoux devant lui, les yeux baignés de larmes, le priérent ſi inſtamment de leur dire quelque choſe qui fut digne de lui, qu'il ſe trouva forcé de ſe rendre à leur priére. L'Hiſtorien de ſa Vie rapporte un Diſcours, qu'il dit que *Codrus* fit alors : ce Diſcours eſt une exhortation à la vertu, mais il eſt ſi long & ſi compaſſé, qu'on a lieu de ſoupçonner *Blanchini* de l'avoir oratorié : ce ſoupçon eſt d'autant mieux fondé, que

dans la maladie, dont *Codrus* mourut; il étoit attaqué d'un aſthme ſi violent, que quelque regret qu'il eût à la vie il prioit DIEU de la lui abréger : ou ſi l'on veut ſoûtenir que ce Diſcours, tel qu'il eſt, eſt en effet de *Codrus*, il faut dire, que ce Profeſſeur ſe voyant environné de ſes Diſciples voulut ſe donner en mourant un air de grand homme, & que ſa vanité extrême lui donna des forces ; auſſi dans ce Diſcours oſe-t-il bien dire à ſes Diſciples, *Priez* DIEU *que vous puiſſiez être ſemblables à moi.* Le jour qu'il mourut il fit encore un petit Diſcours, où il prouve que la mort eſt le ſouverain bien : il ſe plaignit ſouvent auſſi de ce qu'avant que de mourir, il n'avoit pû écrire ce qu'il avoit réſolu ; *Si je meurs*, dit-il, *car je ſens que la mort eſt preſque inévitable ! helas que de biens ſeront enterrés avec moi !* SI EGO, inquit, *moriar, nam prope ineluctabilem legem fati mei adeſſe ſentio, heu quot bona mecum interibunt !*

On avoit toûjours douté de ſa religion pendant ſa vie, ſon Hiſtorien avoue qu'il y donnoit lieu par ſes diſcours ; *Circa Chriſtianum dogma, ſi non re, ſaltem verbis, plerumque claudicabat.* Cependant à l'heu-

l'heure de la mort il demanda lui-même les ſacremens, & lorsqu'on lui apporta *le bon Dieu*, il ſe frappa la poitrine, comme un homme véritablement touché de repentir, diſant qu'il étoit un miſérable, qui n'avoit jamais été que dans l'aveuglement : il leva auſſi les yeux & les mains vers le ciel, & implora ardemment le ſecours de la *Sainte Vierge* : FERS *quæſo opem miſero peccatori, noli me, qui tuum in ſinum confugio, ſupplicem rejicere!* Il prit le Viatique avec beaucoup de reſpet en répandant des larmes, & ſe *recommandant lui & ſon ame à* DIEU : DEO *& ſe animamque ſuam commendans.* On dit que ce qui cauſa ſa maladie fut un repas où il avoit un peu trop mangé ; on ajoûte que ſon frére fut couvert de honte par les reproches qu'on lui faiſoit, de lui avoir avancé les jours ; parce que *Codrus* étant malade, ſon frére lui avoit pris tout doucement ſous ſon chevet la clé d'un coffre, où il y avoit de l'argent ; & que *Codrus* s'en étant apperçû, il tomba dans une ſi grande triſteſſe, que deux jours avant ſa mort il répétoit inceſſamment, *qu'on lui donnât la clé de ſon coffre.* Ceci ne s'accorde guéres avec les deux beaux Diſcours qu'on rapporte de lui.

La

La nuit qu'il mourut, il donna des marques d'un eſprit égaré ; il lui ſembloit voir quelqu'un d'une grandeur ſurprénante, aiant la tête raſe, la barbe juſqu'à terre, les yeux ardens, portant des flambeaux dans l'une & l'autre de ſes mains, & aiant tout le corps dans une violente agitation : la crainte faiſant trembler *Codrus*, il dit à ce ſpectre, qui es-tu, qui ſeul avec l'air d'une Furie te promenes dans le tems que tout le monde dort ? ne viens pas à moi comme un ennemi, moi qui ſuis ami de DIEU. Dis, que cherches-tu ? où veux-tu aller ? aiant dit cela, il ſauta du lit comme pour éviter ce ſpectre. Après ſa mort il fut mis dans la bierre du peuple, & porté en terre par ſes Ecoliers ſuivis de tous les autres. *Blanchini* fit graver ſur ſon tombeau ces paroles, CODRUS ERAM. *Codrus* l'avoit ainſi voulu. Son Hiſtorien ajoûte que pluſieurs lui firent de belles Epitaphes, mais ſur-tout *Hermico Caiado* Poéte Portugais, & *Philippe Béroald* le jeune ; on ne les a point miſes dans *les Oeuvres de Codrus*, quoiqu'on y ait inſeré celles que *Virgilius Portus* lui a faites : en voici une :

Co-

Codrus eram, natale ſolum Herberia: ſed quæ
Me ſepelit Grajum dixit & Auſonium.

„J'étois *Codrus*, Herberia eſt ma Terre „natale; mais celle où je ſuis inhumé a „dit que j'étois Grec & Latin.

Je n'ai point vû l'Epitaphe que *Hermico Caiado* a compoſée, mais ſi elle n'eſt pas plus à la gloire de *Codrus* que celle de *Béroald*, je ne vois pas ſur quoi l'on peut dire que ces deux Poétes lui ont fait de belles Epitaphes : celle que *Béroald* a compoſée eſt plûtôt une ironie ſatyrique touchant les ſentimens Epicuriens de *Codrus* que l'éloge de ce Profeſſeur : on en jugera.

Epitaphe de *Codrus* faite par *Philippe Béroald* le jeune.

Codre, quid eſt infra? Tenebræ, non ſcanſio ad aſtra eſt
Ulla. Quid eſt Pluto? fabula vana hominum.
Cerberus eſt ne illic, Proſerpina, Tiſiphoneque?

Non

Non magè quam Pluto, quamque ager Elyſius.
Quæ natura animæ? quæ corporis? illa perinde
Solvitur ac corpus; nec magis illa viget.
Proinde tibi indulge dum vivis, dum licet uti,
Vtere deliciis; omnia mors adimit.

„*Codrus*, qu'y a-t-il là-bas? des Téné-
„bres, & non un chemin pour aller au
„ciel. Qu'eſt-ce que c'eſt que *Pluton?*
„une fable. Y a-t-il là un *Cerbere*, une
„*Proſerpine*, & une *Tiſiphone?* tout
„comme un *Pluton* & des champs Ely-
„ſées. Quelle eſt la nature de l'ame?
„quelle eſt celle du corps? l'une & l'au-
„tre ſe diſſoudent, & celle de l'ame ne
„ſubſiſte plus. Ainſi donc rejouis toi pen-
„dant que tu es au monde, & que tu
„peux le faire, profite bien de tout ce
„qui peut contribuer à tes plaiſirs; la
„mort nous fait tout perdre.

CODRUS étoit d'une grandeur médiocre, il avoit le corps grêle & délicat, le viſage défait par la paleur & la maigreur, les yeux blanchâtres & un peu enfoncés, le nez aquilin, peu de cheveux, & l'air

l'air quelquefois imbécile, d'ailleurs il l'avoit tout-à-fait doux. Il fut preſque toûjours valétudinaire depuis ſa naiſſance juſqu'à l'âge de quarante-quatre ans. Il avoit l'eſtomac débile, & ſe ſentoit quelquefois dans une ſi grande inanition, qu'il reſtoit tout le jour dans le lit comme un homme mourant, ſans parler, ſans même ſe plaindre; mais dès que le ſoir revenoit, ſes forces revenoient auſſi. Il avoit peu de mémoire, ce qui faiſoit qu'il liſoit ſouvent ſes Oraiſons en public au-lieu de les prononcer par cœur; & quoique ſa prononciation fût deſagréable, on l'écoutoit cependant avec un plaiſir extrême. Il étoit ſi rigoureux juge des Ouvrages des autres, que le vieux *Béroald* avoit coûtume de dire, qu'en pareille matiére il ne connoiſſoit point de juge plus ſévére & plus pénétrant. Il avoit beaucoup d'adreſſe à enſeigner des enfans, il ſavoit les corriger & s'en faire aimer, toûjours prêt à leur rendre tous les ſervices dont il étoit capable: il lui eſt cependant arrivé de les châtier avec excès: car quoiqu'il eût l'air doux & complaiſant, il étoit toutefois extrêmement ſévére & colére. *Blanchini* dit, qu'il a appris des choſes ſur la maniére

dont

dont il traitoit ſes Ecoliers, qui feroient rire ſon Lecteur s'il les écrivoit : mais ſans s'arrêter à celles-là, il en rapporte d'autres, où l'on trouve un grand exemple de l'excès où la colére portoit *Codrus*; on en voit auſſi de la douleur que la perte d'un Ouvrage peut inſpirer à ſon Auteur.

Dans le tems que *Codrus* demeuroit à *Forli* il avoit dans l'intérieur du Palais une chambre ſi obſcure, que ſans le ſecours d'une lampe il ne pouvoit à la pointe du jour en diſtinguer même les murailles ; c'eſt ce qui faiſoit que lorsqu'il vouloit étudier de bonne heure il ſe ſervoit d'une lampe fort bien travaillée, & au haut de laquelle il avoit gravé ces paroles, *ſtudia lucernam olentia optimè olent*. Un jour qu'il ſortit ſans l'éteindre le feu prit à des papiers, & de là à tout ce qu'il y avoit dans la chambre : (car on ne s'en apperçût que lorsque les flammes ſortoient déjà par les fenêtres) un Livre qu'il avoit compoſé, intitulé *Paſtor*, fut brûlé auſſi-bien que tout ce qui y étoit. On dit, que lorsqu'on lui apprit la prémiére nouvelle de cet incendie, il fut ſi tranſporté de fureur, qu'il courût juſqu'au Palais, & que s'arrêtant devant la porte

porte de ſa chambre, où les flammes l'empêchoient d'entrer, „O CHRIST! *dit-* „*il*, quel grand crime ai-je donc commis? „quel des tiens ai-je offenſé, pour te laiſ- „ſer emporter contre moi à une haine ſi „impitoyable? Se tournant enſuite vers „une image de la Vierge, „Vierge, *dit il*, „écoute ce que je te dis ſans emporte- „ment & du fond du cœur, ſi par ha- „ſard à l'heure de la mort je venois hum- „blement à toi pour implorer ton ſecours, „ne m'écoute point je te prie, & ne me „mets point au nombre des tiens, j'ai „réſolu d'aller demeurer dans les En- „fers. Je rapporterai les propres termes de l'Hiſtorien: *Ad primum incendii nuntium, tantam animo imbibiſſe iram, ut exclamans veluti furore quodam concitus ad Regiam uſque præcipiti gradu ire pergeret: pro foribuſque cubiculi adſtans, (neque enim ob incendium late cuncta depopulans ingredi licebat) Quodnam ego, inquit, tantum ſcelus concepi,* Chriſte? *quem ego tuorum unquam læſi, ut ita inexpiabili in me odio debaccheris? Converſus poſtmodum ad ſimulacrum Virginis, Audi, Virgo, ait, ea quæ tibi mentis compos & ex animo dicam, ſi fortè cùm ad ultimum vitæ finem pervenero, ſupplex accedam ad te opem oratum, ne-*

ve audias, neve inter tuos accipias, oro: cum in Infernis diis in aternum vitam agere decrevi.

Ceux qui étoient préſens tâchoient d'adoucir ſa colére, mais il n'écoutoit rien; il pria fortement ſes Amis de ne le point ſuivre, & s'en alla comme un fou d'un pas précipité s'enfoncer en une vaſte forêt, où il paſſa le reſte du jour dans une affliction extrême. Comme il revenoit le ſoir à la ville, il trouva les portes fermées; il ſe coucha ſur un tas de fumier, où il attendit le retour du lendemain; à la pointe du jour étant rentré dans la ville il fut ſe cacher dans la maiſon d'un Menuiſier, où il demeura ſix mois ſeul & ſans Livres.

Un des défauts, dont ſon Hiſtorien l'accuſe encore, c'eſt de ne louer preſque jamais aucun Moderne: lorſqu'on lui demandoit ſon jugement ſur les plus grands hommes de ce tems-là, il répondoit ordinairement ſur le ſujet de tous, *ſibi ſcire videntur*, ILS *croyent ſavoir.*

Perſonne de ſon tems n'a plus que lui ajoûté de foi aux préſages; il croyoit qu'il y avoit quelque Providence qui s'en mêloit. Si par exemple la lampe de ſon garçon s'éteignoit, „Prends garde, prends

„gar-

„garde, malhûreux, *lui crioit-il à hau-*
„*te voix*, un grand malheur te menace: & pour l'en préſerver, s'il y avoit quelque choſe à faire, *Codrus* le faiſoit alors lui-même. Mais ce que je trouve de meilleur, c'eſt que lorſqu'on annonçoit quelque prodige, au-lieu d'aller ſonger que ce fut ou un Prince ou un Etat menacé de quelque malheur, il croyoit ſeulement que c'étoit un préſage qui le ménaçoit lui ou quelque autre Profeſſeur. Il y en a qui l'accuſent d'avoir eu le goût ſemblable à celui de *Lycas* pour *Encolpe*. Son Hiſtorien paſſe ſous ſilence ces ſortes d'accuſations, qu'il dit être faites par des médiſans; mais il devoit donc faire retrancher du Recueil des Poéſies de *Codrus*, les Epigrammes à *Glaucus*, & ſur-tout celle qu'on trouve au feuillet 154. qui commence par *Hinc ego jam volui*, auſſi-bien que celle qu'on lit au feuillet 152. *Dum fuit impubes*, celle qui la ſuit, *Inter formoſos juvenes*. Nous avons vû dans ſes Oraiſons, que certaines matiéres lui plaiſoient fort; ſon Hiſtorien nous apprend qu'il y a eu pluſieurs choſes plaiſantes prononcées dans ces Oraiſons, & qui n'ont pas été écrites, jugés par celles que *Codrus* y a laiſſées, quelles doivent être ces

choſes plaiſantes qu'il en a retranchées: quelqu'un lui demandant ſur ce ſujet, pourquoi il mêloit tant de plaiſantéries dans ſes diſcours, il répondit „Que la na„ture avoit ainſi formé les hommes, que „ les railleurs étoient agréables & les con„ teurs réjouiſſans.

Touchant ſes Ouvrages, *Blanchini* dit, que *Codrus* n'y a pas mis la derniére main; qu'il s'appliqua d'abord fort ſouvent à faire des Vers en Grec & en Latin; qu'il ajoûta beaucoup de choſes au *Vocabulaire Grec*; qu'il en corrigea beaucoup d'autres; qu'il rétablit quelques autres choſes qui s'étoient perdues dans les ruines de la Langue Latine. Il a écrit des Lettres à ſes Amis, a fait des Oraiſons funébres & nuptiales; „& parmi les Oeuvres les plus „ conſidérables de cet habile homme on „ trouve, *dit-il*, pluſieurs belles Orai„ ſons, qu'on peut comparer à une table „ chargée de mets auſſi agréables qu'abon„ dans; elles ſont châtiées, ornées, bril„ lantes, remplies de ſcience & d'une pro„ fonde érudition. Je n'ai rien entendu, „ *continue-t-il*, de plus agréable; la diction „ en eſt ſi pure, qu'on diroit que *Codrus* „ ſeul ſait parler Latin; & quoique ſes „ Oraiſons ſoient pleines de tant de graces,

„ de

„ de plaiſantéries, de joie & d'agrément, „ toutefois la gravité du diſcours n'en eſt „ point affoiblie.

Voilà le jugement de *Blanchini*, où je crois que l'amitié a trop pris le deſſus. [Il me paroît à la vérité que *Codrus* parle aſſez bon Latin, mais il faut avouer que ſa Latinité eſt ſimple, & qu'on n'y trouve guéres, ou même point, de ces expreſſions nobles & élevées, qui donnent de la force & de la dignité au diſcours. Si le plaiſant eſt mêlé avec le ſérieux, c'eſt un plaiſant ou très bas & turlupin, ou ſi obſcéne, qu'on ne peut aſſez s'étonner du goût d'une ville qui ſouffroit de pareilles *plaiſantéries*. Sa ſcience étoit peu profonde, & ſon érudition peu ſolide : il ſavoit en Littérateur chercher des matériaux, trouvoit des paſſages, des traits d'hiſtoire, qu'il couſoit avec aſſez d'art dans ſon genre, & par une longue Kyrielle de citations entaſſées les unes ſur les autres il ſe donnoit un air d'habile homme : mais de dire qu'il connût ſes ſujets à fonds, c'eſt ce que ſa vanité pouvoit lui permettre, & ce que ſes Lecteurs attentifs ne lui accorderont pas. Il a beau vouloir impoſer ſur la fin de ſon neuviéme Diſcours, parler comme s'il ſavoit les

Mathématiques, & dans ſon prémier faire un détail des Hérétiques, comme s'il connoiſſoit bien l'Hiſtoire de l'Egliſe, on remarquera toutefois, qu'il s'eſt moqué mal-à-propos des *Arithmeticiens*, ſur ce qu'ils ſe vantent de pouvoir ſupputer combien il y a de gouttes d'eau dans un puits; „Il ne voit pas, „*dit-il*, comment cela ſe peut faire, ſi „le puits n'eſt quarré & les gouttes d'eau „auſſi. En parlant des *Ebionites*, il a dit tout le contraire de ce qu'il devoit, *les Ebionites diſoient*, remarque-t-il, *que* Chriſt *étoit ſeulement un Prophéte, juſte, né d'un homme & d'une femme*, il devoit dire ſimplement *Jéſus*; car ces Hérétiques croyoient que le *Chriſt* étoit créé comme un des Anges, mais plus grand que les autres, que *Jéſus* étoit né de *Joſeph* & de *Marie* par le concours des deux ſexes, & qu'enſuite faiſant des progrès dans la vertu, il avoit été choiſi pour être Fils de DIEU par le *Chriſt*, qui étoit deſcendu en lui d'enhaut ſous la forme d'une colombe. Ces faux airs de *Codrus* me font ſouvenir d'un fameux Miniſtre de la *Haye*, qu'on regarde même dans le monde comme un Savant: il prêchoit ſur l'inutilité des Sciences: dans un endroit de ſon

Ser-

Sermon il s'écria, *Nous voyons*, mes Fréres, *des gens s'occuper toute leur vie à chercher la quadrature du cercle, comme s'il étoit poſſible qu'un cercle fut quarré : préſomptueux inſenſés qui courent après des chimères, & ne voyent pas ce qui ſaute aux yeux de la moindre femmelette !* Je lui ai oui dire une fois, *Que nous importe de connoître par les raiſonnemens de la Métaphyſique l'exiſtence d'un* DIEU *& l'immortalité de notre ame, puiſque l'Ecriture nous l'enſeigne ? Que nous ſert-il de ſavoir ce que ſont nos idées, de quelle maniére l'ame fait ſentir aux corps des ſenſations ?* Peut-on mieux prêcher d'exemple, & prouver par ſoi-même, qu'on doit négliger la Philoſophie & les Mathématiques ?]

Codrus a cependant paſſé pour un Savant, & malgré ce que j'en ai dit, il mériteroit encore ce titre plus que bien d'autres à qui on l'a donné, ſi ce n'étoit pas la vanité qui lui eût fait dire au ſujet des Savans, *Hic vivimus ambitioſa paupertate omnes, ſumus litterarum pauperes, & volumus videri omnia ſcire.* „Nous vivons tous „dans une pauvreté orgueilleuſe, nous „ſommes pauvres de ſcience, & nous „voulons paroître tout ſavoir.

On a perdu de lui un Livre d'anti-

quités, & un autre de fables, que la mort l'a empêché de mettre en état de paroître. Il vouloit auſſi écrire tant en Grec qu'en Latin un Livre de ſecrets & de choſes cachées. *Blanchini* finit la Vie de *Codrus* par le teſtament de ce Profeſſeur; il le fit dans les trois derniers jours de ſa vie. Ce teſtament commence ainſi, „Moi *Antoine Urceus* fils de *Cortheſe Ur-* „*ceus* j'eſpére & ſouhaite vie & ſalut de „DIEU IMMORTEL... Il lui recommande enſuite ſon eſprit & ajoûte, „qu'il l'a toû- „jours crû immortel, contre le ſentiment „d'*Epicure* & de ceux qui ſous le nom de „*Chrêtiens* ne font rien de Chrêtien. Après des legs pieux & quelques autres qu'il fait à ſes fréres & ſœurs d'un ſecond lit, & à d'autres parens, il nomme avec beaucoup d'amitié ſon frére utérin *Pierre-Antoine* ſon héritier & légataire univerſel. [Ce qui ne paroît pas s'accorder avec ce qu'on a dit au ſujet de la clé du coffre où étoit l'argent *.]

Nous n'oublierons pas de dire, que le nom de *Codrus* lui fut donné de cette maniére; étant à *Forli* le Prince le rencontra dans un chemin & ſe recommanda à lui; le Profeſſeur lui répondit en riant, les

* Voyez ci-deſſus page 313.

les affaires vont bien, *Jupiter ſe recommande à Codrus*, JUPITER *Codro ſe commendat*; depuis ce tems-là tout le monde l'appella *Codrus*.

Parmi le grand nombre de ſes Diſciples on diſtingue *Jean-Baptiſte Palmari*, *Corneille Volta*, *Camille Paleoti*, *Antoine Albergati*, *Peregrin Blanchini*, & *Philippe Béroald* le jeune, qui fut auſſi Profeſſeur à *Bologne*.

Entre ſes Amis on compte les Princes de *Forli* & de *Ferrare*, ceux de Bologne, *Politien*, *Buti*, *Alde*, *Tiberti*, *Magniani*, *Garzoni*, *Guarini*, *Ripa*, qui avoient été ſes Maîtres, *Lambertini*, *Mimo Roſcio*, *Laurens Roſcio* & *Pompée Foſcarini*. *Galeace Bentivole* Protonotaire Apoſtolique le fit peindre par *Francia*, homme qui ſoûtenoit merveilleuſement le nom que les *Francia* ſe ſont aquis par la peinture.

Remarques à l'occaſion de cet Extrait.

L'édition des Oeuvres de *Codrus* faite à *Paris* chez *Jean Petit* n'en eſt pas la prémiére édition: elles furent imprimées pour la prémiére fois à *Bologne* en 1502. par *Jean-Ant. Platonide*, Libraire peu ou

point connû de ceux qui ont écrit de l'origine de l'Imprimérie, ou traité des anciennes éditions: il prenoit la qualité de *Libraire des Bénédictins*, & nous avons vû un endroit des Ouvrages de *Codrus*, où ce Libraire eſt loué avec *Alde* & *Laſcaris*. L'édition qu'il a faite des Ouvrages de *Codrus* eſt *in folio*; je ne l'ai pas vûe, mais un ſavant Religieux, qui a bien voulu prendre la peine de l'examiner dans la *Bibliothéque Colbertine*, m'a écrit qu'elle n'avoit rien de différent des autres, & qu'elle finiſſoit ainſi, *volumen eruditiſſimi Codri explicite emendate accurateque impreſſum* Bononiæ *per* Joan. Ant. Platonidem, *Benedictinorum Bibliopolam, nec non civem Bononienſem, ſub Anno Domini* 1502. *die vero ſeptima Martii.* Joan. Bentivolo 2. *patre patriæ feliciter Rempublicam adminiſtrante*: l'Ouvrage finit par l'épigramme à *Antoine Muſotus*: après la marque de l'année de l'édition on lit une Epitaphe de *Codrus*.

Henri Petri, fameux Libraire de *Bâle*, y a fait auſſi imprimer ces mêmes Ouvrages en 1540. l'édition eſt *in* 4. & porte ce Titre faſtueux:

ANTONII CODRI URCEI *in florentioribus Italiæ Gymnaſiis olim, cum in feliciſſi-*

mo loco illic fuerunt meliores literæ, Profeſſoris cum Philoſophiæ linguam moreſque formantis, tum reconditas rerum cauſas tractantis, Opera quæ exſtant Omnia, ſine dubio non vulgarem utilitatem allatura Grammaticen, Dialecticen, Rhetoricen & Phyſica profitentibus : in utriuſque enim Linguæ Græcæ & Latinæ Auctoribus loca hactenus non intellecta explicantur mirabili ingenii judiciique acumine.

Lucubrationum ἔλεγχον *verſa pagina enumerabit.*

On voit par cette inſcription que ce n'eſt pas d'à préſent que les Libraires veulent tromper le Public par les Titres qu'ils mettent à la tête de leurs Livres : c'eſt une charlatanerie que les Auteurs employent auſſi, ſur-tout en Allemagne, Païs où les Titres décident ordinairement du mérite des hommes & de la bonté des Ouvrages. Quoiqu'il en ſoit, je préférerois l'édition des *Oeuvres* de *Codrus* par *Henri Petri* à celle qu'en a donnée *Jean Petit :* cette derniére eſt d'un caractére Romain, confus, les lignes ſerrées, pleine d'abréviations & de fautes ; l'autre eſt beaucoup plus correcte, d'un caractére Italique, qui ſans être beau eſt cependant très liſible, les lignes ſont ſuffiſamment

ment écartées, & il n'y a preſque point d'abréviations; il y a de plus une Table des matiéres, ce qui doit augmenter le prix d'une édition : qu'on le demande à nous autres Littérateurs. D'ailleurs l'ordre des Piéces n'eſt pas meilleur dans l'une que dans l'autre, quoiqu'il y ait de la différence: mais c'eſt qu'elle ne conſiſte qu'en ce que l'Epître de *Barth. Blanchini* à *Mimo Roſcio* & la Vie de *Codrus* ſont à la fin de l'édition de *J. Petit*, & que la Lettre de *Ph. Béroald* le jeune à *Ant. Bentivole* eſt au commencement : c'eſt tout le contraire dans l'édition de *Henri Petri*. *Geſner* dans ſa Bibliothéque parle de cette édition de *Bâle* & d'une autre de *Véniſe* faite en 1506. il y compte onze Epîtres avec une Préface de *Ph. Béroald*; mais ſans doute qu'il s'eſt trompé, en mettant d'abord cette Lettre de *Béroald* au nombre de celles de *Codrus*, & la diſtinguant enſuite par le titre de *Préface*.

Nous avons vû que *Blanchini* parlant des Ouvrages de *Codrus* dit, *qu'il rétablit quelques choſes qui s'étoient perdues dans les Ruines de la Langue Latine* : il entend principalement l'*Aulularia de Plaute*, que *Codrus* rétablit, & à laquelle il ajoûta une fin. J'ai vû une édition de cette Co-

mé-

médie imprimée à *Leipſig* par *Melchior Lotterus* l'An 1513. c'eſt un *in folio* en caractére demi-Gotthique. Il y a pour titre,

PLAUTI *lepidiſſimi Poëtæ Aululariæ, ab* Antonio Codro Urceo, *utriuſque Linguæ doctiſſimo, priſtinæ formæ diligenter reſtitutæ; illius enim finis antea deſiderabatur.*

On lit dans cette édition ces Vers de *Vitus Werlerus* adreſſés à *Plaute* en l'honneur de *Codrus*.

Ad Plautum.

Ante erat informis tota hæc tua, Plaute, *fabella,*
Non ſecus ac miris corpora ſecta modis;
Nam capiti finem carioſa abſumpſerat ætas,
Neu poſſet longa poſteritate frui.
Haud tulit hoc Codrus: Codrus *doctiſſimus ille*
Mox facili amiſſas carmine reddit opes,
Ac lacerata boni paſſim monimenta Poëtæ
Legit, & effigiem juſſit habere ſuam.

„*Plaute*, votre *Aulularia* étoit auſſi difforme qu'un corps qu'on auroit mis en „piéces; le tems qui devore tout en avoit en-

„enlevé une partie, & vouloit détruire „le reſte. *Codrus*, le ſavant *Codrus*, ne „l'a pas ſouffert, ſa veine nous a rendu „les richeſſes que nous avions perdues, „& a parfaitement rétabli l'Ouvrage d'un „ſi bon Poéte.

Les Oeuvres de *Codrus* ſont aſſez rares: *Bayle* ne les avoit point, quand il a dreſſé l'Article * de ce Profeſſeur ſous le nom d'*Urceus*: celui qui a augmenté l'édition de *Moreri* de 1712. ne les avoit pas non plus, ou n'a pas voulu prendre la peine d'examiner ſi ce que *Bayle* a dit dans ſon Dictionaire étoit juſte: s'il avoit pris cette peine, il auroit vû que cet habile Critique, trompé par *Spizelius*, a fait pluſieurs fautes ſur ce ſujet, qu'il n'auroit pas faites autrement.

1. *Bayle* n'auroit pas dit ſans modification, que *Codrus* après la perte de ſes Manuſcrits ſe retira *comme un ſauvage dans les forêts, & que la ſocieté humaine lui devint inſupportable.*

2. Il n'auroit pas dit, qu'à *Forli* la chambre de *Codrus* étoit *ſi obſcure qu'il avoit beſoin d'une chandéle en plein jour.*

3. Il auroit marqué, que ces paroles de *Codrus*, AUDI *ea quæ tibi mentis compos*, s'a-

* Dict. Crit. T. 2.

s'adreſſoient à la *Sainte Vierge*, & que ce fut vers une de ſes images qu'il ſe tourna, en l'apoſtrophant elle-même, *audi Virgo.*

4. Que ces paroles de *Codrus*, *ſer quæſo opem peccatori*, ne furent point adreſſées à DIEU, mais à la *Sainte Vierge.*

5. Que *Blanchini* ne dit point, que ce fut après ces paroles que *Codrus* vit le ſpectre, dont on a parlé dans ſa Vie.

6. *Bayle* auroit sû, que *Codrus* mourut de la maladie dans laquelle il crut voir ce ſpectre.

7. D'ailleurs il n'auroit pas pris le nom de la patrie de l'Auteur de la Vie de *Codrus* pour le nom propre de cet Hiſtorien, en le nommant *Barthelemi de Bologne*, au-lieu de *Barthelemi Blanchini.* Il auroit auſſi décidé, que *Pierius Valerianus* a tort de dire, que *Codrus* étoit de *Ravenne*, & qu'il fut tué par des aſſaſſins.

8. Je crois de plus, que *Bayle* n'auroit pas dit, que *Codrus* étoit l'*un des plus doctes & des plus malhûreux perſonnages* du XV. Siécle, puiſqu'il n'a vêcu que dans le XIV. qu'il a eu plus de bonheur que ſa ſcience & ſes mœurs ne devoient lui en procurer, & que ſon ſavoir étoit fort au-deſſous de celui des *Béroalds*, des *Vallas*, des *Politiens*, des *Pics de la Mirandole*, des *Ficins*,

cins, des *Barbarus*, & de pluſieurs autres.

9. Je crois encore, que *Bayle* n'auroit pas manqué de dire, que *Codrus* étoit Profeſſeur dans l'Univerſité de *Bologne*. Les fautes qui rendent l'Article d'*Urceus* ſi défectueux dans le Dictionaire Critique de *Bayle*, & dans celui de *Moreri* 1712. ſont une grande preuve du peu de créance que méritent les Auteurs qui citent ſur la foi d'autrui, & ſur-tout ſur la foi de ceux dont le but principal eſt de faire des Livres, ſans ſe ſoucier de l'exactitude & de la fidélité que demande le reſpet qu'on doit au Public. *Bayle* ſavoit ceci mieux que perſonne ; d'où vient donc n'a-t-il pas été plus ſur ſes gardes dans un Ouvrage où il critique les autres ? il eſt vrai qu'il ne cite point faux : *Spizelius* dit formellement tout ce que *Bayle* rapporte ſur ſa foi ; mais que ſert de citer fidélement un Auteur, quand cet Auteur ne dit pas la vérité ? c'eſt au-lieu d'inſtruire ne donner que du cours à l'erreur, *vires acquirit eundo:* un Copiſte copie un autre, & & il arrive même ſouvent qu'un autre Copiſte ne cite que celui qu'il a copié ; & qu'ainſi les erreurs, que le prémier a extraites d'un autre, ſont miſes ſur ſon propre compte : c'eſt ce qui eſt arrivé à *Bayle ;*

on ne cite dans le Dictionaire de *Moreri* que lui & *Valerianus*, & point du tout *Spizelius*.

Bayle n'eſt pas le ſeul que *Spizelius* ait trompé : mais il ſeroit aiſé de corriger ce que ce bon Miniſtre Lutherien dit de *Codrus* dans ſon *Felix Litteratus* page 11. & ſuivantes edit. d'*Augsbourg* 1676. *in* 8°. Par exemple, p. 11. lig. 22. au-lieu de *Bartholomæo Bononienſi* il n'y auroit qu'à mettre *Barth. Blanchino ;* lig. 25. *In primâ diei parte*, au-lieu de *vel de die* ; lig. 26. après ces mots *lucernæ indigeret*, il faudroit mettre ce qu'on trouve en parentheſe à la 5. 6. & 7. lig. de la page 12. *In cujus ſublimiori* &c. pag. 12. lig. 19. il faut *ad Virginis converſus ſimulachrum*, au-lieu de *ad quoddam converſus ſimulachrum ;* pag. 13. lig. 7. il faut *ibi totum diem tranſegiſſet*, au-lieu de *ibi totos dies tranſegiſſet ;* lig. 10. après ces mots, *cœlum ſublatis*, ajoutés *Virginem Deiparam orans ;* lig. 15. *ad hunc vero modum ſe animamque ſuam* DEO *commendans, quendam conſpexit ingentis ſtaturæ virum*, mettez ſimplement, *poſtea ſe animamque ſuam* DEO *commendavit, noctem quæ præceſſit noctem in qua mortuus eſt quemdam conſpexit*, &c. pag. 14. lig. 2. *utrum extremum hoc*

evaſerit periculum & , laiſſés ſimplement *utrum* , & effacés ces cinq autres mots. Cet Article ainſi corrigé ne ſeroit plus fautif , & pour le rendre parfait il n'y auroit après *vergente doctiſſimus* de la pag. 11. lig. 2. qu'à ajouter *Univerſitatis Bononienſis humaniorum Litterarum Profeſſor:* mais pour corriger toutes les fautes, qui ſe trouvent dans les Ouvrages de *Spizelius*, il y auroit bien d'autres changemens à faire. Ce bon Miniſtre, qui dédioit à la *Sainte Trinité* tous ſes Ouvrages, lui dédioit un bon nombre de fariboles & de menſonges : mais ſur-tout un zéle d'orthodoxe, qui l'a fait parler fort indignement de gens, pour qui un homme qui auroit moins de religion auroit plus de charité.

ARTICLE VI.

Memoire touchant ERASME.

*Réfutation de l'*Apologie d'Eraſme , *imprimée dans les* Mémoires de Trévoux Juin 1714. & *Réponſe à cette Réfutation.*

M^r^ l'Abbé *Marſollier* , Chanoine & ancien Prévôt de l'Egliſe d'Uſez, publia en 1713. un petit *in* 12. intitulé, *Apo-*

HIC
TUTUS
ERASMUS
F. Blaywyk del. & Excit.

Apologie ou juſtification d'Eraſme : ce Livre fut imprimé à *Paris* chez *F. Babuti*, & les *RR. Péres*, Auteurs des *Mémoires de Trévoux*, commencérent le Mois de Juin 1714. par l'Extrait de cette *Apologie :* ils diſent, que „*ſi* Eraſme *avoit lui-*
„*même choiſi ſon Apologiſte, il n'en auroit pû*
„*choiſir un autre que M.* Marſollier, *&*
„*que M.* Marſollier, *dont le nom ſeul aſſû-*
„*re le ſuccès d'un Ouvrage, ne pouvoit*
„*exercer ſon éloquence ſur aucun ſujet plus*
„*propre à la faire paroître.* C'eſt ainſi que ces RR. PP. commencent ; ils ajoûtent en finiſſant, qu'*ils ſe ſont bornés a faire un Extrait ſimple & ſincére de ſon éloquente Apologie*, parce qu'ils font ſuivre cet Extrait des réfléxions, par lesquelles ils prétendent réfuter M. l'Abbé *Marſollier*. Ces réfléxions paroiſſent ſous ce titre, *Réfutation de l'Apologie d'Eraſme.* Un ſavant Religieux lût cette Réfutation, & ſe donna la ſatisfaction d'en examiner la foibleſſe & d'en relever les excès ; mais comme il n'aime point à ſe donner en ſpectacle au Public, il garda pour lui ſes réfléxions, juſques à ce qu'un de ſes Amis les arracha à ſa modération. La conſolation qu'il eut dans la violence qui lui fut faite, fut que dans un païs de liber-

té, comme celui où s'impriment ces *Mémoires Litteraires*, on ſe feroit un plaiſir de voir juſtifier la mémoire d'*Eraſme* ſi chere à la Nation, & rendre aux Cenſeur avec plus de juſtice les traits qui avoient échapés à la malignité de ſon cœur. On devoit cet Ecrit à la juſtice, &, ſi j'oſe le dire, à la réputation même du Parti Catholique, qui ne paroîtra jamais préférable à tant d'autres Sectes, que lorſqu'il ne ſera pas aſſervi à des Docteurs, qui le tyranniſent par leurs violences, qui l'aviliſſent par leurs intrigues & qui le décrient par leur ſuperſtition & leur relachement. Cet Ecrit d'ailleurs ne vange le *grand Eraſme* des coups qu'on lui a portés, qu'en ne louant que ce qu'il y faut louer, qu'en n'outrant point les éloges comme on a outré les invectives; la vérité eſt le fondement de tous les jugemens qu'on y fait. c'eſt ainſi qu'on dédommage avec modération ce grand Homme des indignités dont on l'a deshonoré par excès.

J'aurois pû me contenter de faire ſimplement imprimer la *Réponſe* à la *Réfutation* qui ſe trouve dans les *Mémoires* de *Trévoux*, mais j'ai crû qu'il feroit beaucoup plus commode de trouver ici l'une

&

& l'autre de ces Piéces, que d'être obligé d'aller chercher la prémiére dans un Livre qu'on n'auroit peut-être pas ſous la main.

Il reſte à remarquer que l'édition *des Oeuvres d'Eraſme*, qu'on a citée ici, eſt l'exacte & la magnifique édition, que M. *van der Aa* Libraire de Leide a fait paroître l'An 1703. en dix Tomes *in folio*.

Réfutation de l'Apologie D'ERASME,

Tirée des Mémoires de Trevoux Mois de Juin 1714.

Les motifs qui m'engagent à réfuter M. *Marſollier*, ſont plus forts que ceux qui ont porté cet habile homme à entreprendre l'Apologie d'*Eraſme*. Le Public, ſi on l'en croit, doit s'intereſſer à la réputation de ce fameux Ecrivain, & payer les ſervices qu'il lui a rendus par le ſoin de le juſtifier. M. *Marſollier*, plein d'amour pour le Public & d'eſtime pour *Eraſme*, s'eſt chargé de ce ſoin, & il a employé à deffendre une ſi mauvaiſe cauſe ſon éloquence propre à tout, mais digne d'un meilleur ſujet.

L'interêt de l'Egliſe m'oblige de le ré-

futer: il importe à l'Egliſe qu'on découvre aux fidelles le poiſon caché ſous les fleurs, qu'on détourne le troupeau de *Jéſus-Chriſt* des pâturages infectez, qu'on démaſque les loups traveſtis en bergers. Dans quel péril ſeroient les fidelles, ſi perſuadez par M. *Marſollier*, ils plaçoient dans leur eſtime *Eraſme* parmi les Docteurs de l'Egliſe, s'ils le regardoient comme un guide ſûr, s'ils liſoient ſes Livres ſans précaution, que d'erreurs entreroient dans leur eſprit à la faveur de cette ſeduiſante prévention! Mais qui pourroit ſe deffendre de juger favorablement d'*Eraſme*, quand un de nos plus célébres Ecrivains n'oublie rien pour le juſtifier? quand des perſonnes reſpectables par leur rang & par leur vertu traduiſent ſes Traitez ſpirituels, qui du vivant d'*Eraſme* n'ont eu pour Traducteur que *Louis Berquin* convaincu d'héréſie & brulé à *Paris*; ces Traitez, dont *Saint Ignace* a défendu la lecture dans ſa Compagnie, après avoir éprouvé lui-même que leur lecture éteignoit dans lui la piété?

Laiſſerai-je les fidelles donner dans le piége que des perſonnes bien intentionnées, mais trompées, leur tendent innocemment? Non, il faut faire connoître

Eraſ-

Eraſme ; ſes Lettres ſuffiſent pour ce deſſein ; j'en tirerai preſque toutes mes preuves ; ce ſont des piéces qui ne peuvent pas être ſuſpectes, & M. *Marſollier* ſurtout ne ſauroit les recuſer ; il s'en eſt ſervi, en m'en ſervant après lui je marque une grande confiance dans la juſtice de la cauſe que je ſoûtiens ; c'eſt la croire indubitable, que prendre droit par les productions de la partie adverſe.

Convenons d'abord de l'état de la queſtion. Je paſſe à M. *Marſollier* une partie des éloges qu'il donne à ſon Heros ; je loue avec lui *Eraſme*, d'avoir contribué autant qu'aucun autre au rétabliſſement des belles Lettres, d'avoir fait renaître le bon goût, d'avoir donné les prémiéres regles de la *Critique ;* je le loue de ne s'être pas déclaré ouvertement pour le Parti qui ſe ſépara de l'Egliſe, d'avoir écrit contre *Luther :* je le louerai même, ſi l'on veut, d'avoir par là arrêté le progrès de l'héréſie, & de n'avoir pas fait tout le mal qu'il pouvoit faire ; je louerai ſon ſtile, plus ingénieux cependant que correct ; je louerai même ſon érudition ; mais qu'on n'en exige pas davantage, qu'on laiſſe *Eraſme* confondu dans la foule de ces Auteurs dangéreux, qu'on

ne peut lire ſans s'expoſer à perdre ou du moins à trop affoiblir ſa foi : il s'eſt vanté *de tenir le milieu entre Luther & l'Egliſe Catholique* ; qu'on n'en faſſe pas un Docteur orthodoxe ; qu'on le laiſſe dans ce milieu qu'il a choiſi.

Pour juger ſainement d'*Eraſme* il ne faut qu'un peu de réfléxion ſur la maniére dont il eſt entré dans le monde, & ſur la maniére dont il en eſt ſorti : ſes prémiéres démarches & les circonſtances de ſa mort découvrent le fonds de ſon cœur. *Eraſme* eſt entré dans le monde par l'Apoſtaſie, il quitta le Monaſtére de *Chanoines de Saint Auguſtin*, où il s'étoit conſacré à Dieu par les vœux de religion ; la voix charitable de ſes Superieurs ne pût jamais l'y rappeller * ; c'eſt donc d'un Religieux vagabond, deſerteur, excommunié, qu'on veut faire un Docteur de l'Egliſe, un Maître de la vie ſpirituelle : il meurt dans une ville hérétique, au milieu des Hérétiques, ſes plus chers amis, ſes diſciples ; il meurt entre leurs bras, ſans appeller un Prêtre Catholique, ſans recevoir, ſans ſouhaiter les Sacremens de l'Egliſe, ſans demander une ſepulture Catholique, ſans donner dans ſon teſtament au-

* Voyez les Lettres du P. Servat.

aucune preuve de ſa foi. Eſt-ce là mourir de la mort des juſtes? Eſt-ce là mourir de la mort des fidelles? Diſons le encore, voilà un Docteur de l'Egliſe, un Maître de la vie ſpirituelle bien ſingulier; il n'en eſt aucun qui lui reſſemble.

Cherchons dans les Lettres de cet homme des connoiſſances plus détaillées de ſa foi & de ſon caractére; ſon orgueil, ſon penchant à médire, ſon indevotion, enfin ſon indifférence pour la Religion y frappent les yeux, quand on ne veut pas s'aveugler. Arrêtons nous à y montrer ſon indifférence pour la Religion, elle fait ſon véritable caractére; c'eſt par elle qu'on peut expliquer les contradictions bizarres de ſa conduite.

Eraſme né avec des inclinations douces, ennemi de toute contrainte, a toûjours regardé la liberté & le repos comme les plus grands de tous les biens: timide d'ailleurs & défiant il redoutoit juſqu'à l'ombre du péril; jaloux à l'excès de ſa réputation, il vouloit la conſerver & n'expoſer ni ſa vie ni ſa liberté: il aimoit la nouveauté par goût & par vanité; mais il craignoit les affaires que la nouveauté attire; ces paſſions l'ont dominé toute ſa vie, elles ont

produit tour à tour ſes Ecrits. L'amour de la nouveauté l'a porté à combattre les opinions reçûes, quand il a cru pouvoir le faire impunément: la timidité lui a fait prendre tous les dehors d'un Catholique; enfin ces deux paſſions ſe ſont réunies pour l'empêcher de prendre aucun parti. Voilà tout le ſecret de la modération dont ſes défenſeurs veulent lui faire honneur; il n'a été, ni *Lutherien*, ni *Catholique*, il a évité de faire une Secte; il a pourtant donné commencement à une Secte fort nombreuſe, à la Secte des *Tolerans*; je ne l'avance pas ſans preuves, celles qu'on va lire ne ſouffrent pas de replique.

Dans la Préface du *Manuel du Soldat Chrêtien*, c'eſt un des Ouvrages qu'on vient de traduire comme un Livre plein d'onction, & qui ne reſpire que la véritable piété; dans la Préface de ce Livre, adreſſée à *Paul Volzius*, qu'on a imprimée dans la nouvelle édition ſous le titre de Lettre 329. il finit une ſatire violente contre la Théologie, où *St. Thomas* n'eſt pas épargné, par ces mots: *On n'a jamais aſsès diſcuté de quelle maniére il faut parler de* Jéſus-Chriſt, *comme ſi l'on avoit affaire à quelque Démon fantaſque, qu'il ſeroit dangéreux d'évoquer,*

ſi

ſi l'on omettoit quelques termes de la formule preſcrite, & qu'au contraire on n'eut pas affaire à un Sauveur plein de clémence, qui ne demande rien de nous que la pureté & la ſimplicité des mœurs. On reconnoît dans ces derniéres paroles le grand principe des *Tolerans.*

Eraſme développe ce principe dans la Lettre à *Jean Slechta;* c'eſt la 478. dans la nouvelle édition: „Le moyen, *dit le* „*Docteur Tolerant*, de réunir les peuples à „l'Egliſe Romaine, ce ſeroit de ne faire „des articles de foi que des véritez évidem„ment exprimées dans l'Ecriture, peu „ſuffiroient. La Théologie Chrêtienne, „*continue-t-il*, peut ſe reduire à ceci; que „nous ſachions 1. Que nous devons met„tre toute notre eſpérance en DIEU, qui „nous donne gratuitement toutes choſes „par ſon Fils *Jéſus-Chriſt.* 2. Que ce Fils „nous a rachetez par ſa mort. 3. Que le „Baptême nous unit à lui, afin que nous „ſuivions ſes exemples, que nous ne nui„ſions à perſonne, mais que nous faſſions „du bien à tout le monde. 4. Que s'il „nous arrive quelque adverſité, nous la „ſupportions dans l'eſpérance de la ré„compenſe future, qui eſt aſſûrée à tou„tes les perſonnes pieuſes quand *Jéſus-*

„*Chriſt*

„*Chriſt* viendra. *Il ajoûte*, Que s'il y „a des gens qui veuillent rechercher des „choſes plus abſtraites touchant la na„ture divine, la perſonne de *Jéſus-Chriſt*, „ou les ſacremens, il leur ſoit permis de „le faire. Voilà une confeſſion de foi qui réuniroit en effet tous les *Chrêtiens*; les *Sociniens* ne la refuſeroient pas; mais quel nom faut-il donner à celui qui la propoſe?

Il ne s'en eſt pas tenu à la ſpéculation de ces dangéreuſes maximes, il les a réduites en pratique; il déclame contre *Luther* & contre les *Luthériens*, quand il écrit à des *Catholiques*, & dans le même tems il écrit confidemment à un de ſes amis * en parlant de la Bulle de *Leon X.* contre *Luther*: „Je ſuis fâché qu'on acca„ble ainſi la Doctrine Evangélique, que „l'on nous tyranniſe au-lieu de nous en„ſeigner, & qu'on ne nous enſeigne que „des choſes contraires à l'Ecriture ſainte „& au ſens commun. Je demande à M. *Marſollier*, ſi c'eſt là le langage d'un homme ſoumis à l'Egliſe? c'eſt la Lettre 528. que je cite: il dit nettement dans la 563. Lettre †: „qu'il ne veut pas prononcer „ſi

* Gerard. Noviomagus.
† Viro præpotenti:

„ſi Luther, (*déjà condamné*) eſt éloigné „de l'Egliſe; ſi l'Egliſe vient à chancel- „ler des deux côtez, *dit-il*, je me fixe- „rai en m'attachant à la pierre ſolide, juſ- „qu'à ce que le calme étant revenu, l'on „ſache où ſera l'Egliſe, & *Eraſme* ſera „par-tout où ſera la paix Evangélique. Ai-je trop avancé ſur la tolérance dont *Eraſme* faiſoit profeſſion?

Prouvons maintenant que ces ſentimens lui étoient inſpirez par une coupable indifférence pour la religion & pour la vérité: c'eſt lui-même qui l'avoue ſans façon dans la Lettre 547. *Que d'autres*, dit-il, *affectent la gloire du Martyre, pour moi, je ne me crois pas digne de cet honneur*. Il exprime le même ſentiment, & il l'exprime avec la même franchiſe dans la Lettre 582. de la nouvelle édition. „Les Allemans vouloient m'engager dans „l'affaire de *Luther*... De quel ſecours lui „eus-je été, ſi ce n'eſt que deux hommes „auroient péri au-lieu d'un: quand il „n'auroit rien écrit que de conforme à la „piété, ce n'a jamais été mon deſſein de „déffendre la vérité au péril de ma vie... „Je ſuis les decrets de l'*Empéreur* & du „*Pape* quand ils jugent bien; c'eſt agir „avec piété: je les tolere quand ils ju-

„gent

„gent mal; c'eſt veiller à ma ſûreté: je „crois que cela eſt permis aux gens de bien, „quand ils ne peuvent faire autrement.

Je ne crois pas qu'on me demande d'autres preuves de l'indifférence d'*Eraſme* pour la Religion, auſſi je n'en rapporterai plus qu'une, dont l'expreſſion impie remplira d'indignation contre *Eraſme* tous ceux à qui la Religion n'eſt pas indifférente: elle eſt tirée de ſa Lettre 744. * „Quelques-uns diſent calomnieuſement „que je tiens le milieu, j'avoue que c'eſt „une grande impiété que de tenir le mi„lieu entre *Jéſus-Chriſt* & *Bélial*; mais je „crois qu'il eſt de la prudence de tenir le „milieu entre *Scylle* & *Charybde*.

Qu'*Eraſme* ainſi diſpoſé, prêt à jouer toutes ſortes de perſonnages, prêt à porter le déguiſement juſqu'au pied des Autels, à combattre ce qu'il penſoit, à enſeigner ce qu'il ne penſoit pas, à condamner, à flater les mêmes perſonnes, ſelon que la crainte & la défiance lui dictoient de le faire; qu'*Eraſme* ait ſurpris par ces honteux artifices les éloges dont ſon Défenſeur fait parade, il ne faut pas s'en étonner; mais le déguiſement d'*Eraſme* découvert ôte toute la force à ces té-

* A Florien Montin,

témoignages. Qu'on demande ſi les *Rois*, les *Papes*, qui l'ont loué, ne le connoiſſoient pas, s'ils le craignoient? Je répondrai ſans balancer, qu'ils ne le connoiſſoient pas; mais qu'ils le craignoient aſſez pour le ménager. *Charles-Quint* craindre un Docteur? Et n'avoit-il pas ſujet de craindre qu'il n'excitât autant de troubles que *Luther?* la réputation d'*Eraſme* n'étoit pas moindre que celle de cet Héréſiarque; le *Moine Apoſtat* avoit ébranlé l'Empire, le *Chanoine Apoſtat* joint à *Luther* l'auroit peut-être renverſé.

Pour les *Papes*, eſt-on ſurpris que Vicaires de la Charité de *Jéſus-Chriſt*, ils l'ayent portée auſſi loin qu'elle peut aller; qu'ils n'ayent pas achevé de briſer le roſeau fracaſſé; qu'ils ayent couru après la brebis égarée; qu'ils ayent tâché de retenir par des louanges un homme vain, dont la perte auroit entrainé celle de beaucoup d'autres?

Eraſme effrayé par ſa propre conſcience n'a pas voulu ſe fier à eux, il promet toûjours d'aller à *Rome*, & n'y va jamais: il fuit avec le même ſoin, ſur la fin de ſa vie, tous les Lieux où la Religion Catholique domine; il refuſe un Bénéfice dans ſon païs, où la *Reine de Hon-*

Hongrie Gouvernante des Païs-Bas ne peut l'attirer par les plus vives ſollicitations, il ſentoit bien qu'il avoit joué ſi mal le perſonnage de Catholique, que perſonne ne pouvoit s'y méprendre, & l'on cherche aujourd'hui à s'y méprendre.

Le Défenſeur ne devoit pas diſſimuler que l'indulgence des *Papes* pour *Eraſme* a eu ſes bornes : ils l'avoient ménagé comme péres, ils l'ont condamné comme juges, & défendu ſous peine d'excommunication la lecture de la plûpart de ſes Livres, de ceux dont on recommande imprudemment la lecture, entre autres *de ſa Verſion du Nouveau Teſtament*, *de ſes Paraphraſes*, *de ſes Remarques ſur le Nouveau Teſtament :* quelques-uns ſont condamnés abſolument, & tous ceux qui traitent de religion, juſqu'à ce qu'ils ſoient corrigés.

Le jugement de deux *Facultez* célébres, de *celle de Paris* & de *celle de Louvain*, avoit prévenu le jugement du S. Siége : en liſant les cenſures reſpectables de ces Facultez, on eſt étonné de la multitude, de l'importance, de l'évidence des erreurs dont les Livres d'*Eraſme* ſont pleins ; on y voit par-tout ſon affectation

à

à affoiblir les preuves de la divinité de *Jéſus-Chriſt*, on peut dire que l'Egliſe s'étoit déclarée tout d'une voix contre ces Livres. Dès qu'ils parurent en Flandres, en Allemagne, en Angleterre, en France, en Eſpagne, en Italie, des Savans diſtinguez par leur piété, les défenſeurs de l'Egliſe contre *Luther*, en avoient reconnu le venin, & l'avoient fait reconnoître; *Eraſme* s'étoit mal défendu. On n'entre point dans le détail de ſes erreurs & de ſes réponſes frivoles & artificieuſes; on y entrera dans la ſuite, s'il eſt néceſſaire, & ſi l'on s'obſtine à le juſtifier, & à répandre de nouveau ſes Livres.

On voit, on ſent toute la foibleſſe du préjugé tiré des éloges; les autres préjugez ſe diſſipent auſſi aiſément, quand on les examine de près.

Plus la haine de quelques Hérétiques a éclaté contre *Eraſme*, plus cette haine a été juſte; moins elle prouve l'integrité de ſa foi. Ne devoient-ils pas être animez contre un homme faux, qui les careſſoit en particulier & les attaquoit en public? Au contraire, l'accuſation qu'on forme contre lui, ſur les liaiſons qu'il a eues avec les Hérétiques, ſubſiſte dans toute ſa force; en vain ſon *Apologiſte* l'excuſe-t-il

ſur le deſir qu'il avoit de les ramener à l'Egliſe, cette excuſe n'eſt qu'une illuſion; qu'on en nomme un ſeul qu'il ait converti; ſes diſciples, ſes domeſtiques, ont embraſſé le parti de l'héréſie, il eſt mort entre les bras de ſes plus chers Amis, Hérétiques déclarez, & l'on ne voit pas dans ſes Lettres qu'il fut fort ardent à les convertir; il les exhorte à la modération, à la tolérance, ſon zéle ne va pas plus loin.

De bonne foi ſes déclamations perpetuelles, ſes railléries piquantes contre les prétendus abus, ou ſur la décadence de l'Egliſe, étoient-elles propres à donner aux Hérétiques l'envie d'y rentrer? Ces abus étoient réels, dit-on, le Concile de Trente les a condamnez. A-t-il condamné tout ce qu'*Eraſme* blâme? A-t-il proſcrit les pélérinages, les aſſemblées de piété, le chant des divins Offices, leur longueur, qui déplaiſoit tant à *Eraſme*, les cérémonies, la confiance dans les Saints? A-t-il aboli les Ordres Monaſtiques, l'abſtinence? A-t-il permis à tout le monde indifféremment la lecture de l'Ecriture ſainte, & qu'on mît le Livre des Offices Eccleſiaſtiques en Langue vulgaire? Du moins, ajoute-t-on, *Eraſme* proteſte qu'il

s'eſt

s'eſt repenti d'avoir parlé trop aigrement contre ces prétendus abus, & qu'il a ceſſé d'en parler dès que *Luther* s'eſt déclaré. N'a-t-il pas fait imprimer plus d'une fois ſes *Colloques* libertins, dans le fort des troubles excitez par *Luther?*

Sur quoi donc ſe fonder pour le défendre? ſur ſa ſoumiſſion à l'Egliſe? Nous avons fait connoître juſqu'où elle alloit; il faut abandonner ce côté de l'Apologie. Que faire donc? On gémira ſur l'ingratitude du Public, on vantera les ſervices d'*Eraſme*, tant d'éditions, de traductions de Péres: diſons le nettement, le peuple fidelle ne doit rien à *Eraſme* pour ces travaux, ſi ce n'eſt une juſte indignation; il n'a ouvert au Public ces ſources de la doctrine celeſte qu'après les avoir empoiſonnées de ſes remarques hardies, de ſes Préfaces ſatiriques contre les *Péres* qu'il faiſoit imprimer. *S. Auguſtin* & *S. Hilaire* ſont les plus maltraités.

On ſe réduira peut-être à le comparer avec *Origene*, avec *Tertullien*, à demander pour ſes Ouvrages les mêmes égards qu'on a pour ceux de ces anciens Auteurs, on exhortera à profiter de ce qu'il a de bon; pour moi, je m'oppoſerai à cette

égalité qu'on veut mettre entre ces grands hommes & *Eraſme*. On conſeille la lecture des Ouvrages de *Tertullien*, d'*Origene*, quoiqu'infectez de beaucoup d'erreurs; on permet d'y chercher la connoiſſance de l'antiquité, les veſtiges de la tradition qu'on auroit peine à trouver ailleurs; mais quelle néceſſité de lire les Ecrits d'*Eraſme?* Qu'y cherche-t-on? le ſens de l'Ecriture? il l'a perverti par ſes explications téméraires. La tradition? il l'a obſcurcie par les excès de ſa critique. La foi? il l'a trahie par ſes ménagemens. La piété? il ne l'a pas connue, il ne l'a pas ſentie; pour la ſentir, pour l'inſpirer il faut la pratiquer: un *Apoſtat*, un *Excommunié*, un *Médiſant*, qui n'épargnoit perſonne, un *Bouffon*, qui ſe jouoit des choſes les plus ſaintes, l'Auteur des *Colloques*, de cette Satire impie, qui, au jugement des plus graves Défenſeurs de la foi, a fait plus de mal à l'Egliſe que les Ecrits emportez de *Luther*, un *Fourbe*, un homme indifférent pour la Religion, a-t-il pratiqué la piété? Non ſans doute, on s'en apperçoit bien-tôt dans la lecture de ſes Traitez ſpirituels, quand la prévention n'aveugle pas; on expérimente ce que *Saint Ignace* expérimenta;

l'art

l'art y tient lieu de l'onction du *Saint Eſprit*, le ſtile eſt affecté, les ſentimens empruntez, c'eſt l'eſprit qui parle ſans l'aveu du cœur, c'eſt la vanité qui contrefait la charité. Le Chrêtien, l'homme de DIEU n'y paroiſſent point : on n'y apperçoit que le Philoſophe, ou tout au plus le *Prédicateur*. Répétons le, quelle néceſſité de lire de pareils Livres?

Comme on eſt aſſûré de la droiture des intentions de M. *Marſollier*, on eſt convaincu qu'il ſe laiſſera détromper & qu'il aura honte de marcher ſur les pas d'un Ecrivain Janſeniſte ; car enfin le prémier Apologiſte d'*Eraſme* a été un Novateur de cette Secte. Je ne ſai quel interêt ils prennent à *Eraſme* ; ſon meilleur Ouvrage eſt le *Traité du libre Arbitre*, ce Traité ne doit pas leur plaire.

Réponſe à la Réfutation de l'Apologie d'Eraſme.

RIen n'eſt moins ſurprenant que de voir les ſentimens partagez ſur le chapitre d'*Eraſme*. Pendant ſa vie il eut ſes Admirateurs comme ſes Critiques ; peut-

on s'étonner qu'après ſa mort il ait des Apologiſtes & des Accuſateurs? A la ſuite de l'Extrait, que les * RR. PP. *Journaliſtes de Trevoux* ont donné de l'Apologie de ce grand homme par M. l'Abbé *Marſollier*, on a inſeré une Piéce anonyme qui y ſert de réponſe, où l'on ſe flatte de détromper l'Apologiſte par le nombre & la qualité des preuves dont on noircit la réputation de ſon Héros.

Soit prévention, ſoit vérité, je n'ai point été détrompé, & peut-être M. *Marſollier* ne le ſera-t-il pas davantage: un ſecond ne lui eſt point néceſſaire pour ſoutenir ſon Apologie, & il n'a beſoin ni de nos conſeils ni de notre ſecours. Si j'oſe faire quelques réfléxions ſur l'Invective anonyme, je ne prétends ni prévenir ſa défenſe, ni l'arrêter.

C'eſt, ſi l'on en croit le Cenſeur, [a] *l'intérêt de l'Egliſe qui l'oblige de réfuter* l'Apologiſte. Mais quel nouveau genre de zéle que celui de forcer les gens à être hérétiques malgré eux? Qui l'eût crû, que l'Egliſe intereſſât ſes Défenſeurs à n'épargner ni médiſances ni calomnies pour noircir un homme reſpecté des Puiſſances, eſtimé des Savans, chéri des gens de

* Juin 1714. a Pag. 954.

de bien, & qui n'a eu d'ennemis que ceux de l'unité, de la probité & du bon ſens? Encore s'il nous l'avoit dépeint comme un de ces hommes foibles dans la foi, qui avec de grandes lumiéres & beaucoup de droiture n'ont encore ni aſſez de courage pour prêcher la vérité ſur les toits, ni aſſez de force pour ſacrifier leur vie à ſon avancement & à ſon progrès, mais qui aiment mieux fuir d'une ville à l'autre que de s'expoſer à perdre ou la vérité ou la vie, nous joindrions nos ſuffrages aux ſiens, & ſans inſulter à la foibleſſe d'*Eraſme*, nous l'excuſerions à la vûe de la nôtre. Mais qu'on parle d'un des plus grands hommes du Siécle, comme d'un *Loup traveſti*, d'un *Apoſtat*, d'un *Excommunié*, d'un *Fourbe*, d'un *Athée*, d'un *Bouffon* qui ſe rit des choſes les plus ſaintes, c'eſt agir ou en inſenſé ou en calomniateur impudent, qui n'a pour regle de ſes jugemens que ſon caprice ou ſon ignorance.

Un Cenſeur, qui auroit gardé pour l'Apologiſte les ménagemens que la bienſéance exige, & dont il fait ſi fauſſement parade, auroit débuté ſa Critique par des traits moins équivoques. [a] *Eraſme*, dit-il, *eſt*

a Pag. 957.

eſt entré dans le monde par l'Apoſtaſie, il quitta le Monaſtére des Chanoines de S. Auguſtin *où il s'étoit conſacré à* DIEU, *la voix charitable de ſes Supérieurs ne pût jamais l'y rappeller.* N'a-t-on point voulu faire paſſer juſqu'à l'Apologiſte l'éloge du Héros, & que ſait-on ſi M. *Marſollier* ne prendra pas pour lui des réfléxions, qu'on ne fait jamais impunement ſur des vivans? Je ne prétends ni fouiller les intentions ni les interpreter avec malignité; mais pourquoi débuter par des traits ſi peu ménagés, & ne pas choiſir des expreſſions qui conviendroient mieux à l'eſtime que l'on fait paroître pour l'Apologiſte, & qui caractériſeroient le Héros avec plus de vérité?

Car enfin, puiſqu'il faut le dire, *Eraſme* ne doit jamais être regardé comme un *Apoſtat.* S'il ſortit de ſon Monaſtére pour s'attacher à l'Archévêque de Cambray, ce fut du conſentement de ſon Evêque & de ſes Supérieurs. [a] *Per hunc* (ſc. Cameracenſem) *evocatus eſt cum auctoritate Epiſcopi Trajectenſis, quæ ſola ſufficiebat. Et tamen ille adjunxit auctoritatem Prioris & Generalis. Conceſſit in familiam Epiſcopi, ſervato tamen habitu.* Il conſerva

a Vit. Eraſm.

va toûjours avec ſes Fréres une rélation telle que ſes engagemens & ſes occupations pouvoient le lui permettre. Il ne quitta ſon habit que dans la néceſſité & avec diſpenſe, & l'on voit par les Lettres du *P. Servat* qui vouloit le rappeller, qu'on ne le regardoit point comme un *Apoſtat*, mais comme un *Confrére* éloigné par néceſſité, & qu'il étoit à propos de rappeller par interêt & par bienſéance. *Wittenherus* même un des Prédeceſſeurs de *Servat* dans la Supériorité de ſon Monaſtére le diſſuada d'y rentrer, lui conſeillant plûtôt de s'attacher à quelque Evêque, attachement digne de ſa vocation. [a] *Quin & ipſe felicis memoriæ D.* Nicolaus Wittenherus, *quite præceſſit, ſemper hoc mihi ſolitus eſt dicere, ſuadens ut alicui Epiſcopo me potius adjungerem.* Tous les gens deſintéreſſez lui avoient tenu le même langage. *Cum tam multis doctis & gravibus viris habui conſuetudinem, neminem adhuc reperi, qui mihi conſuluerit, ut ad vos me reciperem, aut qui hoc judicaverit melius.* Les *Papes* & les *Princes* l'honorérent de leur amitié & de leur confiance, nonobſtant cette prétendue Apoſtaſie. *Paul III.* lui avoit don-

a. Append. ep. 8.

né la Prévôté de *Déventer* l'année qui préceda ſa mort, & ſongeoit même à l'honorer de la Pourpre. [a] *Quumque ſtatuiſſet in futuram Synodum aliquot eruditos in Cardinalium Ordinem allegere, propoſitum eſt & de Eraſmo.....* [b] *Nunc hoc agunt ut me onerent Præpoſituris, ut hinc juſto cenſu parato donet purpureo Galero.* Eſt-ce ainſi qu'on traite un *Apoſtat* & un *Excommunié*, qui n'a d'autre mérite dans l'Egliſe, que celui d'avoir corrompu la Religion?

[c] *Il meurt*, dit-on, *dans une ville hérétique au milieu des Hérétiques ſes plus chers amis & ſes diſciples, ſans ſouhaiter les Sacremens de l'Egliſe, ſans demander une ſépulture Catholique, & ſans donner dans ſon Teſtament aucune preuve de ſa foi.* Et n'en avoit-il point aſſez donné pendant ſa vie? Preſſé de ſe déclarer pour le Parti de *Luther*, il ne voulut jamais ſe ſéparer de l'Egliſe, dont il chérit toûjours l'unité, quoiqu'il en vît & en déteſtât les abus. Rien au monde ne fût l'ébranler, les efforts que l'on fit pour le détacher des Catholiques, ne firent que l'affermir dans la foi de ſes Péres, il la ſoûtint même

a Ep. 1291. b Ep. 1286. c Pag. 958.

me aux dépens de ſon repos, & s'il ſouhaita de voir réformer l'Égliſe, ces deſirs lui étoient communs avec tous les gens de bien, qui gémiſſoient comme lui à la vûe des ſuperſtitions & des ſcandales. *Luther* peut être caution de ſa foi, & quoique d'accord avec le Cenſeur dans la plûpart des injures dont il l'accable, il atteſta publiquement qu'il n'eſt rien moins que Lutherien. [a] *Nullam enim habet fidem*, dit-il, *niſi ipſiſſimam Romanam fidem, eadem credit quæ* Clemens Papa, *liberabo eum à ſuſpicione apud Papiſtas, quod non ſit Lutheranus* &c. Mais après tout, pourquoi faire un crime à *Eraſme* d'être mort dans une ville hérétique? s'il y mourut ce fut contre ſon inclination: [b] *Hic enim*, dit-il en parlant de ſon ſéjour à Bâle quelques jours avant ſa mort, *quamquam ſum apud amicos ſinceriſſimos, quales Friburgi non habebam, tamen ob dogmatum diſſenſionem, malim alibi finire vitam. Utinam Brabantia eſſet vicinior!* Il ne ſortit même de *Fribourg* que dans le deſſein de ſe rendre à *Beſançon*, & ce fut moins ſon inclination que ſa maladie qui l'arrêta à *Bâle*. *Si mea bene noviſſes, debebas*

a M. Lutheri Colloquia &c. tom. 1. pag. 195.
b Ep. 1299.

bebas illi reſpondere, me neceſſario valetudinis cauſâ reliquiſſe Friburgum hoc animo, ut Eccleſiaſta abſoluto Beſontium peterem, ne non eſſem in ditione Cæſaris, ſed hîc ingraveſcens valetudo cogit hybernare [a]. Dans cette ſituation que lui auroit-il ſervi de demander les Sacremens & une ſépulture Catholique, qu'il n'auroit pû obtenir? Pourquoi diſſimuler cette impoſſibilité, & ne pas rendre juſtice à des déſirs ſi marquez & à une volonté ſi déclarée?

Cependant on pouſſe la malignité plus loin, & parce qu'on ne ſauroit méconnoître la ſimplicité des demarches d'*Eraſme*, on cherche à envenimer ſes vûes & ſes intentions. Pour peu qu'on ſuive la conduite de ce grand homme, on reconnoît ſans peine que s'il refuſe de ſe charger de Bénéfices, [b] c'eſt par le déſir de paſſer le reſte de ſes jours dans la paix & la tranquillité: mais parce qu'il importe au Cenſeur de lui attribuer d'autres motifs, il nous le répréſente [c] *effrayé par ſa propre conſcience, qui ne veut jamais ſe fier aux Catholiques, qui fuit ſur la fin de ſa vie tous les Lieux où la Religion Romaine domine, & qui ſentant bien qu'il*

a Ep. 1299. b Ep. 1286. c Pag. 965.

qu'il avoit joué ſi mal le perſonnage de Catholique que perſonne ne pouvoit s'y méprendre, n'a ſongé qu'à ſe dérober à leur ſollicitude & à leur vigilance. Eſt-ce *ignorance*, eſt-ce *malignité*, où n'eſt-ce point plûtôt l'un & l'autre?

Mais ce ne ſont encore ici que les prémiers traits du portrait que trace le Cenſeur. Il entre enſuite dans le fonds de ſon caractére & le dépeint comme un homme rempli *d'orgueil, de penchant à médire, d'indifférence pour la Religion, & d'indévotion* [a]. Pour l'indévotion, il en donne peu de preuves, & c'en eſt pour lui une démonſtrative que le jugement peu favorable que S. *Ignace* a porté de ſes Traitez ſpirituels, & la défenſe qu'il fit de leur lecture à ſa Compagnie. Mais eſt-il ſurprenant que ce grand Saint, qui porta le goût de la Chevalerie juſque dans la dévotion, ne s'accommodât pas des Traitez de piété d'*Eraſme*, où on ne trouve ni enthouſiaſme ni ſurnaturalité? la piété y eſt toûjours à portée des plus ſimples, & dégagée des illuſions des faux Myſtiques comme des relâchemens des faux Docteurs : également éloignée de la ſuperſtition & du libertinage, elle s'y

a Tr. p. 958.

s'y fait voir telle que dans les ſources les plus pures, pleine de lumiére & de vérité, pleine de douceur & de modeſtie. C'eſt par-tout le bon ſens qui parle & qui conduit. [a] L'eſprit y regne par-tout, mais jamais ſans le cœur. La vanité pour contrefaire la charité ne s'y couvre point ſous un faux brillant qui ſe dérobe à l'intelligence des Lecteurs. Le Chrêtien, l'homme de bien ſimplement y paroiſſent. On y reconnoît une éloquence digne de la majeſté de l'Evangile, & on ne quitte cette lecture qu'inſtruit, édifié, & perſuadé de la vérité & de la ſageſſe des maximes du Chriſtianiſme.

S'il déclame contre les abus, s'il raille la ſuperſtition, s'il cautériſe les Moines déreglez dans ſes ſatires, s'il demande pour le peuple la lecture des Livres SS. & l'intelligence des Offices Eccleſiaſtiques, merite-t-il nos reproches? & dans un Siécle auſſi éclairé que le nôtre voulons-nous encore canoniſer les abus & conſacrer les erreurs de nos Péres? Le Cenſeur connoît bien peu l'eſprit de l'Evangile, s'il fait un crime à *Eraſme* de s'être ſoulevé avec force contre l'excès, où

[a] p. 971.

où l'ignorance & la ſuperſtition avoient porté les ténébres & le déréglement. * Prétend-il aujourd'hui diſpoſer à ſon gré du jugement du Public comme de celui de cinq ou ſix Moines ignorans, qui ſous le nom du S. Siege veulent arracher l'Evangile aux Chrêtiens, la liberté aux Evêques, la pénitence aux pécheurs, & la charité aux hommes ? Nos Conciles & nos Prélats n'ont que trop juſtifié les déclamations ou les ſatires d'*Eraſme*. Il demandoit pour le peuple la lecture de l'Ecriture ſainte & l'intelligence des Offices Eccleſiaſtiques, & on s'eſt fait un devoir de les lui procurer. Il invectiva contre les deſordres des Moines : la Réforme des uns & le déréglement des autres ſont ſon Apologie. Il parla contre les Pélérinages, mais il n'en reprit que les abus, & malgré l'attention des Evêques à les diminuer, n'en reſte-t-il pas aſſez pour nous donner lieu de regretter qu'on n'ait pas porté la coignée juſqu'à la racine ? Il décria la confiance ſuperſtitieuſe dans les cérémonies, mais il en reconnut en même temps la ſainteté : [a] *Impium eſt*, dit-il, *contemnere, quod non abſque ſalutari conſilio poſt à Patribus eſt in-*

* Voyez la Conſtitution *Unigenitus*. [a] Ep. 478.

inſtitutum. Ceremoniæ ſunt, ſed his ceremoniis commendantur populo divina myſteria[a]. Au milieu des déclamations les plus vives il n'en vouloit qu'au Phariſaïſme de certains Juifs, qui ſans réformer leurs cœurs ſe réclament ſans ceſſe de la ſainteté du temple, qu'ils profanent toûjours par leur hypocriſie, & ſouvent par leurs ſcandales.

Il n'eſt beſoin que d'ouvrir les Lettres d'*Eraſme* pour s'y convaincre de ce que l'on avance. Dans celle qu'il écrit au Cardinal *Sadolet*, qui lui avoit conſeillé de s'oppoſer un peu moins qu'il n'avoit coûtume de faire aux dévotions populaires, au ſujet de l'invocation des SS. & du culte des images, qu'on l'accuſoit de condamner, [b] *Invocationem Divorum*, dit-il, *nuſquam improbo, nec improbandam ſentio, modo abſit ſuperſtitio, quam aliquoties noto, nec id ſine cauſa.* A l'égard des Pélérinages, il proteſte dans une Lettre à *Voltzius* qu'il n'en condamne que les abus: [c] *Itidem ſi quis admoneat rectius facere eos, qui domi, liberis, & uxori moderandæ dant operam, quam ſi viſendi gratia Romam, Hieroſolymam, aut Compoſtellam adeant.... non damnat pium iſto-*

a Ep. 478. b Ep. 1094. c Ep. 309.

iſtorum affectum, ſed antefert id quod propius eſt veræ pietati. Si dans ſes Colloques il parle d'une maniére à faire croire, qu'il auroit voulu les ſupprimer entiérement, c'étoit ſans doute parce qu'il en jugeoit les abus inſéparables, & il s'en explique aſſez clairement en ce ſens dans ſa Préface de l'utilité des Colloques. Jamais il ne décria l'état Monaſtique: Il en reſpecta toûjours la ſainteté dans ceux mêmes qui le deshonoroient : Il ne reprit dans les Moines que leur mauvaiſe vie, leur oiſiveté, leur relâchement, & tout ce qui les rend odieux aux yeux des Gens de bien, qui n'eſtiment dans un Religieux que les perfections de ſon état. [a] *Adhortatus ſum Monachos*, dit-il, *ut vere ſtudeant eſſe quod dicuntur, hoc eſt, mundo mortui; minus fiderent externis ceremoniis; magis amplecterentur veram animi pietatem. Utrum hoc eſt odiſſe Monachos, an bene velle potius? Notavi quoſdam qui vota temere ſuſcipiunt, item alios qui rudem ætatem artibus in naſſam illiciunt; iſtos qui ſine gravibus cauſis, ſine Pontificum auctoritate deſerunt inſtitutum ſuum, numquam probavi, imo multos vacillantes vel conſolatus ſum, vel confirmavi.* Parle-t-on ainſi d'un état que l'on

a Ep. 1035.

regarde comme un abus, & eſt-ce là s'en railler d'une maniére ſacrilege ? C'eſt bien à tort, dit-il ailleurs[a], qu'on ſe chagrine & qu'on s'emporte contre ceux qui s'élevent contre les défauts des Moines. On n'en veut pas plus à leur état qu'à celui des Prêtres, lorſqu'on reprend les vices du Clergé. C'eſt l'aimer véritablement que de le rappeller à ſes devoirs, que de travailler à lui rendre ſon prémier luſtre & faire des vœux pour ſon rétabliſſement & ſa réformation. *Quod ſi quando per occaſionem aliquid dicitur in vitia Monachorum, non magis æquum eſt eos commoveri, quam ordo Sacerdotum commoveretur, quoties aliquis præſcribens boni Sacerdotis imaginem oſtendit quantum ab hac abſit Sacerdotum vulgus* &c. Il ſeroit facile de juſtifier *Eraſme* avec étendue ſur cet article, qui fut la ſource de bien d'autres accuſations, ſi nous avions deſſein d'étaler tout ce que nous avons trouvé dans ſes Lettres pour forcer la calomnie à ſe taire, mais nous voulons être courts, & il nous faut paſſer à des accuſations plus importantes, & voir enfin quel eſt le crime capital qui lui attire de ſi cruelles invectives de la part du *Cenſeur*.

C'eſt,

[a] Ep. 547.

C'eſt, dit-on, ſon indifférence pour la Religion, indifférence qui fit toûjours ſon principal caractére. C'eſt à cette accuſation qu'on réduit preſque toutes les autres, & l'on paſſeroit volontiers condamnation ſur le reſte, s'il pouvoit être juſtifié ſur cet article. Travaillons y donc, & tâchons de convaincre le *Cenſeur*, qu'*Eraſme* fut toûjours également attaché à la vérité & éloigné de l'erreur, & que l'amour de la paix ne fut point en lui le fruit d'une molle indifférence, ou d'une froide inclination pour la vérité, mais l'effet d'une ſage œconomie, qui prend toûjours le parti le plus conforme à la modération, & qui eſt en garde contre une Religion qui ne ſe perſuade que par les armes. [a] *Né avec des inclinations douces, comme on nous le repréſente, & ennemi de la contrainte & de la violence, il regarda toûjours la liberté & le repos comme les plus grands de tous les biens*, il n'aimoit point une vérité ſéditieuſe, *non amo veritatem ſeditioſam ;* & au jugement de M. *Bayle* Auteur aſſez impartial, il étoit un de ces témoins de la vérité, qui ſoûpiroient après la réformation de l'Egliſe, mais qui ne croyoient

a Tr. p. 958.

pas qu'il y fallût parvenir par l'érection d'une autre Société qui s'appuyât d'abord ſur des ligues, & qui paſſât promptement *à verbis ad verbera.*

Tel étoit en effet le vrai caractére d'*Eraſme*. Ce ne fut, comme l'interprete malignement le *Cenſeur*, ni l'amour de la nouveauté, ni la jalouſie exceſſive de ſa réputation, ni la paſſion de ſe faire écouter qui produiſirent ſes Ouvrages. L'*Egliſe* étoit chargée d'abus, il en ſouhaitoit la réformation. *Luther* parut d'abord ſe propoſer le même deſſein, & il le vit avec plaiſir, mais lorſqu'il ſentit qu'il s'écartoit de ſon prémier projet, & qu'il ſe jettoit dans des excès, auſſi-tôt il crut devoir l'abandonner à ſes fureurs, & dès lors il forma la réſolution de ne prendre aucune part à tous les troubles. C'eſt là le ſens naturel de cette expreſſion, que le *Cenſeur* juge [a] *impie*, & que les gens de bien approuvent & trouvent raiſonnable : [b] *Nonnulli me calumniantur incedere medium. Inter* Chriſtum *&* Belial *incedere medium magna fateor impietas eſt. At inter* Scyllam *&* Charybdim *medium tenere curſum arbitror eſſe prudentiam.* C'étoit à-peu-près dans le même ſens qu'il écrivoit au Cardi-

a Pag. 963. b Ep. 744.

dinal *de Sion*, qu'il trouvoit dans l'*Egliſe Romaine* comme parmi les *Lutheriens* beaucoup de choſes dignes de cenſure, & qu'il ne pouvoit conſentir d'approuver. [a] *In utraque parte video quod mihi diſpliceat, in altera multum mundani ſpiritus, in altera multum ſeditioſi.* Plût à DIEU que l'expérience nous détrompât de ce qu'avance *Eraſme*, & que nous ne viſſions dans l'Egliſe que ce que nous y devons voir! Mais helas! qu'il s'en faut bien que l'eſprit de *Jéſus-Chriſt* ſeul y domine, & qu'on n'y agiſſe que par ſon mouvement. Ce grand homme le ſouhaita ſouvent, mais ſans ſuccès; & nous éprouvons tous les jours la vérité de ce qu'il écrivoit à un de ſes amis, [b] *Inter Chriſtianos jam minime tutum eſt Chriſtum pure docere.*

Encore ſi *Eraſme* avoit voulu prendre parti dans tous les differends qui partageoient alors les Théologiens, le *Cenſeur* lui auroit peut-être tenu compte de ſa complaiſance, & en faveur de ſa ſoumiſſion il auroit diſſimulé ſes déclamations contre le déréglement & les abus. Mais ce qui l'indigne le plus, c'eſt qu'il ne paroît pas autant eſtimer, qu'on le ſou-

a Ep. 667. b Ep. 329.

haite, toutes ces déciſions Théologiques, que l'on fait avec ſi peu de précaution; & que l'on ſoûtient avec tant d'opiniâtreté. On lui fait un crime d'avoir écrit, qu'on n'a jamais aſſez diſcuté de quelle maniére il faut parler de *Jéſus-Chriſt*, & qu'il nous demande bien plus la pureté dans nos mœurs, que de l'exactitude & du ſcrupule dans nos expreſſions. Rien n'eſt ſi certain que cette propoſition, ſurtout au ſens d'*Eraſme*, & il ne s'agiſſoit que de rapporter le paſſage entier pour le juſtifier; mais ce n'étoit pas le deſſein du *Cenſeur*, & il s'eſt fait un devoir de le tronquer. Rapportons le donc, & laiſſons en le jugement aux Lecteurs : *Adornatur*, [a] dit-il, *jam bellum in* Turcas..... *ſed quid futurum arbitramur ſi victis..... ut* Chriſtum *amplectantur*, Occamos, *aut* Durandos, *aut* Gabrieles, *aut* Alvaros *propoſuerimus? Quid cogitabunt, aut quid ſentient..... ubi audierint ſpinoſas illas & inextricabiles argutias de inſtantibus, de formalitatibus, de quidditatibus, de relationibus? præſertim ubi viderint de iis adeo non convenire inter magnos illos Religionis Profeſſores, ut frequenter uſque ad pallorem, uſque ad con-*

[a] Ep. 329.

convitia, uſque ad ſputa, nonnunquam & uſque ad pugnos invicem digladientur? ubi Prædicatores pro ſuo Thoma *cominus atque eminus dimicantes*, Minoritas *contra* Subtiliſſimos *ac* Seraphicos Doctores *junctis umbonibus tuentes, alios ut* Nominales, *alios ut* Reales *loqui? Si viderint rem uſque adeo difficilem eſſe ut numquam ſatis diſcuſſum ſit, quibus verbis de* Chriſto *ſit loquendum, perinde quaſi cum moroſo quopiam agas Dæmone, quem in tuam ipſius pernicicm evocaris, ſi quid te fefellerit in verbis præſcriptis, ac non potius cum clementiſſimo Servatore, qui à nobis præter puram ſimplicemque vitam nihil exigit? Obſecro te per Deum immortalem, quid iſtis agetur rebus, maxime ſi ſupercilioſa Doctrinæ mores & vita ſimilis reſpondeat? Efficaciſſima* Turcas *expugnandi ratio fuerit &c.* Le paſſage eſt un peu long, mais ne valoit-il pas mieux s'expoſer à fatiguer le *Cenſeur*, que de le refuter par un Commentaire, qui n'auroit eu ni la même force, ni la même évidence. Eh quoi! veut-il que pour convertir un *Turc* on lui faſſe paſſer ſur le corps tout le Galimathias de nos Scholaſtiques, & qu'on l'arrête, pour me ſervir des termes de * l'Abbé *Faydit*, ſur

* Apolog. du Syſt. des SS. Péres.

les rélations ſubſiſtantes, les modalitez conſtitutives, les perſonalitez, les concrets, les actes notionels, les puiſſances obedientielles, les perfeïtez, les ſuppôts, les ſubſiſtances, & tant d'autres colifichets ſpirituels fichés ſur *l'entité* de la *ſubſtance divine*. Que ce ſoit le goût de l'Auteur, peu m'importe, ce n'eſt ſans doute celui ni de la raiſon ni de la foi. Ce n'eſt point cette Théologie qui a converti le monde. La ſimplicité de la foi, la pureté de la morale ont produit tant de miracles. a *Hæc eſt illa Theologia vera, germana, efficax, quæ olim & Philoſophorum ſupercilia & Principum invicta ſceptra* Chriſto *ſubegit*. C'eſt auſſi ce qui faiſoit ſouhaiter à *Eraſme* qu'on ne multipliât pas les déciſions & les articles de foi pour s'attacher plus ſcrupuleuſement à la pratique de la Morale Chrêtienne.

C'étoit uniquement ce qu'il demandoit dans ſa Lettre à *Slechta*, dont l'*Anonyme* lui fait un ſi grand crime. Il n'a pas compris ſans doute ce qu'*Eraſme* entendoit par ces queſtions abſtraites ſur la nature divine ou l'*Hypoſtaſe* de *Jéſus-Chriſt*, ou du moins il a fait ſemblant de ne le pas entendre pour pouvoir le critiquer avec plus de malignité. Que

a Ep. 329.

ne

ne rapportoit-il les paroles qui ſe liſent un peu plus bas dans la même Lettre, & qui auroient fait connoître qu'il n'en vouloit qu'à ces queſtions impertinentes, dont on berce nos Bacheliers, & qui ſans les inſtruire de la Religion les rempliſſent de vanité & de fadaiſes. [a] *Caterum quomodo illic ſint decem prædicamenta, & quomodo tranſubſtantietur panis verbis myſticis.....: meo judicio haud multum conducit ad profectum pietatis.* Pouvoit-on parler d'un pareil ſujet avec plus de modération, & au-lieu d'exaggerer avec emphaſe ſa prétendue indifférence pour la Religion, ne devoit-on pas lui tenir compte de la modeſtie avec laquelle il releve ceux qui l'aviliſſent ainſi par leurs ſophiſmes & leurs puérilitez?

Mais ſi ce que l'on vient de rapporter de cette Lettre d'*Eraſme* ne ſuffit pas pour le laver de la calomnie qu'on lui impoſe, que ne conſultoit-on la Lettre au Cardinal *Carondelet*, où il s'explique plus en détail & avec plus d'exactitude. Le *Cenſeur* y auroit appris de quel genre de queſtions parloit *Eraſme* dans celle à *Slechta*, dont il tire des conſéquences ſi odieuſes. [b] *An non habiturus eſt*, dit il,

a Ep. 478. b Ep. 613.

conſortium cum Patre *&* Filio *&* Spiritu Sancto, *qui neſciat ad Philoſophiæ rationem expedire, quid diſcernat* Patrem *à* Filio, *quid ab utroque* Spiritum Sanctum : *quid interſit inter* Filii *nativitatem à* Patre, *&* Spiritus *Proceſſionem ? ſi credo quod traditum eſt, eſſe tres unius naturæ, quid opus eſt operoſa diſputatione ? Si non credo, nullis humanis rationibus perſuadebitur.* N'avoit-il pas raiſon en effet de s'élever contre la licence effrénée de certains Théologiens, qui enchériſſoient perpetuellement ſur les anciennes inutilitez par de nouvelles, qui augmentoient ſans ceſſe les articles de foi, & qui de leurs opinions faiſoient autant de nouveaux dogmes. [a] *Creverunt articuli*, dit-il, *ſed decrevit ſinceritas ; efferbuit contentio, ſed refrixit charitas. Doctrina* Chriſti *quæ prius neſciebat λογομαχίαν cœpit à Philoſophiæ principiis pendere..... tandem res deducta eſt ad Sophiſticas contentiones, articulorum myriades proruperunt &c.* Pourquoi lui faire un crime d'un ſentiment ſi raiſonnable? *S. Hilaire*, à l'occaſion duquel il débite ces maximes, lui en avoit donné l'exemple en travaillant à rétablir la ſimplicité dans la foi : „C'eſt par la Religion, dit-

„ il,

a Ibid.

„il, que nous devons connoître DIEU, „& la piété ſeule nous apprend à parler „dignement de lui. La foi conſiſte dans „la ſimplicité. Ce n'eſt point par l'étu„de curieuſe de queſtions ſubtiles que „DIEU nous appelle à la gloire. L'éter„nité eſt à portée des plus ſimples, & „la foi peut être ſans danger au mi„lieu de l'ignorance. [a] *In ſimplicitate fides eſt .... Non per difficiles nos* DEUS *ad beatam vitam quæſtiones vocat .... In abſoluto nobis ac facili eſt æternitas*, Jeſum *& ſuſcitatum à mortuis per* DEUM *credere, & ipſum eſſe Dominum confiteri .....* [b] *Non fides nunc periclitatur, ſed ignorationis hîc error eſt .....* [c] DEUS *ſimplex eſt, religione noſtra intelligendus eſt, pietate profitendus eſt : ſenſu vero non perſequendus eſt, ſed adorandus ; quia natura moderata & infirmis naturæ infinitæ & potentis ſacramentum intelligentiæ opinione non occupet.* Tels furent toûjours les ſentimens d'*Eraſme*. Il ſouhaitoit qu'on s'en tint autant qu'il étoit poſſible à la ſimplicité de l'Ecriture & des prémiers Symboles, & il craignoit avec fondement que la foi ne dégénerât enfin en une curioſité vaine & cri-

a Hilar. l. 1c. de Trinit. num. 70. b Lib. 7. de Trinit. num. 35. c Lib. 9. de Trinit. num. 72.

criminelle, qui ne fit du Chriſtianiſme qu'une Secte de Philoſophes plongés dans le crime, & occupés comme ces *fainéans d'Athenes* à des queſtions ſans fin, & à dire ou à apprendre tous les jours quelque choſe de nouveau : Bien différent en cela de ces prémiers temps du Chriſtianiſme, où les fideles plus occupez à bien vivre qu'à diſputer, ne ſongeoient qu'à pratiquer l'Evangile & non à en faire l'objet de leurs ſpéculations & de leurs diſputes. [a] *Adeo prior fuit Eccleſiæ profectus in puritate vitæ quam in exacta cognitione divinitatis, nec umquam plus accepit diſpendii quam quum in eruditione Philoſophica demum, & in opibus hujus mundi quam maxime promoviſſe videbatur.*

C'en eſt aſſez ce ſemble pour juſtifier *Eraſme* ſur ſes ſentimens; ſuivons le *Cenſeur* dans ce qu'il dit de ſa conduite, & voyons ſi ſes demarches ſont auſſi criminelles, que ſes maximes ſont jugées impies. On lui reproche [b] la maniére dont il parle de la *Bulle de Leon X.* Il ſemble que le *Cenſeur* ſoit piqué au jeu, & qu'il appréhende qu'on ne ménage encore moins la *Conſtitution de Clement XI.* qu'*Eraſme* ne fit alors celle de *Leon X.* Les

Jan-

a Ep. 613. b Pag. 962.

Janſéniſtes, que bon gré malgré il introduit à la queue de ſes réflexions[a], font connoître à qui il en veut. Mais qu'a de commun *Eraſme* avec ces Théologiens, que peut-être de juſtes plaintes contre des procédures très irreguliéres, & quelque choſe même de pis. C'eſt un malheur pour *Eraſme*, qu'un *Jéſuite* n'ait pas pris ſa défenſe, on le feroit regarder comme le prémier homme de ſon ſiécle, & on trouveroit pour le juſtifier beaucoup plus qu'on n'a inventé pour le condamner. Mais encore voyons ce que penſe *Eraſme* de la condamnation de *Luther*. Il eût ſouhaité qu'on s'y fût pris d'une autre maniére pour appaiſer le bruit qu'excitérent les emportemens de cet Héréſiarque : [b]*Tantùm impetendi modum*, écrit-il franchement à *Leon X.* lui-même, *improbabam*, *non conſulens* Luthero, *ſed auctoritati Theologorum.* [c] *Vereor*, dit-il dans une autre Lettre, *ne res in gravem tumultum exeat. Qui hæc ſuadent Pontifici, dant illi mea ſententia conſilium, non dico quam pium, ſed certè periculoſum.* N'avoit-il pas en effet ſujet de le craindre, & l'événement ne le juſtifia-t-il pas ? Mais ſi c'étoit par une indif-

a Pag. 971. b Ep. 529. c Ep. 528.

différence criminelle pour la Religion qu'*Eraſme* parloit avec tant de modération, & s'il demeuroit attaché à l'Egliſe pour s'épargner la peine d'un changement tumultueux, pourquoi n'écrivoit-il pas contre *Luther* ? L'*Anonyme* qui le taxe d'une ambition démeſurée ſait qu'il ne tenoit qu'à lui de s'avancer à ce prix: [a] *Ego me huic tragœdiæ non miſceo. Alioqui paratus eſt vel Epiſcopatus ſi velim in* Lutherum *ſcribere.* A dire le vrai, il ne desapprouvoit pas les déclamations de cet Héréſiarque contre les abus de l'Egliſe Catholique ; lui-même il s'y abandonnoit quelquefois, quoiqu'avec modération. Mais le Schiſme l'effrayoit, & il aimoit mieux demeurer juſqu'à la moiſſon dans le champ avec la zizanie, que d'épouſer d'autres erreurs dans une Secte qui ajoûtoit à différens égaremens la ſéparation & le Schiſme. [b] *De me*, écrivoit-il, *nihil eſt periculi, numquam ero neque magiſter erroris neque dux tumultus..... hactenus prædicavi quietem & concordiam, hactenus laboravi* Chriſto. *Et inſtat vitæ terminus, non relinquam inſtitutum, neque amittam coronam.* Si le *Cenſeur* connoiſſoit mieux l'eſprit du Chriſtianiſme, s'il n'étoit

a Ep. 528. b Ep. 530.

n'étoit enflammé de ce *zéle Phariſaïque*, qui ne ſait oppoſer à l'erreur que le *fer* & le *feu*, pourroit-il deſapprouver des ſentimens ſi raiſonnables & ſi Chrêtiens? Mais aujourd'hui, non plus que du temps d'*Eraſme*, la douceur ne fait pas le caractére des Théologiens. La fureur & l'eſprit Théologique ſont preſque ſynonymes, & jamais *Eraſme* ne dit rien de plus vrai que ce qu'il écrivoit à l'Archévêque *Carondelet*. [a] *Res agitur iſthic prorſus ordine Theologico. Homo cui male volunt rapitur in carcerem, ibi inter paucos tranſigitur negotium, & innoxius debet indigna pati, ne quid illis decedat auctoritatis. Ubi tota aberratum eſt via, clamant, favendum eſt negotio fidei.*

Je paſſe à l'accuſation la plus atroce, je veux dire au reproche que l'on fait à *Eraſme* d'avoir avoué ſans détour qu'il ne [b] ſe jugeoit pas digne de l'honneur du martyre, & que ce [c] ne fut jamais ſon deſſein de défendre la vérité au péril de ſa vie. Ce reproche eſt ſolide, je l'avoue, & je ne prétends point excuſer la foibleſſe de ce grand homme aux dépens de la pureté de la morale & de la ſainteté de l'Evangile. Mais je mets une diffé-

a Ep. 675. b Pag. 963. c Epp. 547. & 583.

férence infinie entre un homme foible & un homme ſans religion, qui les tolere toutes, parce qu'il n'en reconnoît aucune, & qui ſacrifie ſa conſcience à ſon repos & à ſa vanité : *Eraſme* évite de ſe commettre, parce qu'il craint la témérité & la préſomption. Il ſent ſa foibleſſe, mais il a la modeſtie & l'humilité de l'avouer. Il ſe tait par prudence plûtôt que par hypocriſie, & ne ſe trouvant chargé de relever ni les excès ſcandaleux des uns, ni la ſuperſtition monſtrueuſe des autres, il aimoit mieux en laiſſer le ſoin aux Princes de l'Egliſe, qu'il croyoit & plus propres à ce genre d'étude, & plus exercés dans ces combats, qui faiſoient partie de leur vocation. [a] *Res non ſolum abſolutam eruditionem, verum etiam ſingularem prudentiam deſiderat non ſine auctoritate. Et video non defuturos qui provinciam hanc & poſſint & velint ſuſcipere, Epiſcopos, Cardinales, Reges denique.* Content de travailler à défricher la partie du champ qui lui avoit été confiée, il s'appliquoit à rappeller le goût des belles Lettres & l'amour des ſaintes Ecritures, proteſtant en toute occaſion qu'il ne ſe ſentoit ni inclination ni talent pour

a Ep. 587.

pour la controverſe. Affermi dans ce retranchement, il ne prend parti qu'autant que l'équité & la vérité l'y obligent. Il ſe ſent même quelquefois aſſez de courage pour croire qu'il s'expoſeroit avec joie à perdre la vie pour *Jéſus-Chriſt*, *pro cujus gloria licet homo nocens & ſceleribus opertus, tamen vel capitis adirem diſcrimen, vel emori non refugiam* [a] : mais peu après il apprehende pour ſa timidité, & il craint d'imiter *Pierre*, ſi la tentation eſt trop forte, *vereor autem ne ſi quid inciderit tumultus*, Petrum *ſim imitaturus* [b]. Dans cette diſpoſition il ſuit les Decrets de l'*Empéreur* & du *Pape* quand ils jugent bien, il les tolere quand ils jugent mal, & il a quelque ſujet de croire que cela eſt permis aux gens de bien, quand ils ne peuvent faire autrement : [c] *Id opinor etiam bonis viris licere, ſi nulla ſit ſpes profectus.* A la foibleſſe près, que le *Cenſeur* nous apprenne ce qu'il trouve à redire à une conduite ſi meſurée. Vouloit-il qu'*Eraſme* ſe rendit partie de toutes les ſottiſes & de toutes les erreurs de ſon Siécle? Il l'auroit traité de rebelle, qui ne ſavoit ployer ſous l'autorité, ou d'imprudent, qui ne ſavoit diſſimuler ce qu'il ne lui

a Ep. 335. & Ep. 1033. b Ep. 583. c Ep. 583.

convenoit point de reprendre. S'il ſe tait, on le regarde comme un lâche adulateur, qui n'aime que la vie, & qui diſpoſé [a] *a jouer toutes ſortes de perſonnages porte le déguiſement juſqu'au pied des autels.* S'il parle, on envenime juſqu'aux expreſſions les plus ſimples, prêt à fouiller juſque dans l'intention, lorſque les paroles ne laiſſent point de priſe à la Cenſure. Que falloit-il donc qu'il fit pour plaire à un miſanthrope, qui ne voit les objets qu'à travers ſes caprices, toûjours prompt à condamner ce qui n'eſt pas conforme à ſon humeur ou à ſes intérêts?

Que les *Empéreurs* & les *Papes* donnent à *Eraſme* des marques de leur eſtime & de leur confiance, *eſt-on ſurpris*, dit le *Cenſeur* [b], *que les Vicaires de la charité de Jéſus-Chriſt l'ayent porté auſſi loin qu'elle peut aller?* Non, & je ne ſuis ſurpris que de ce qu'il n'a pas mieux profité de leur exemple, & qu'il ſe ſoit abandonné ſans reſerve à la malignité de ſon cœur, qui ne lui fait découvrir que du mal dans les démarches les plus innocentes & les moins ſuſpectes.

La haine des Hérétiques, dont *S. Jérôme* avoit fait tant d'honneur à *S. Augu-*

a Pag. 964. b Pag. 965.

guſtin, eſt au *Cenſeur* une nouvelle [a] ſource de calomnie, & à *Eraſme* la matiére d'une nouvelle condamnation. Tout devient accuſation entre les mains de l'*Anonyme*; & ſi nous nous en rapportons à ſon zéle, il faudra enfin condamner au feu tous les Ouvrages de ce grand homme; car *helas*! dit-il [b], *quelle néceſſité de les lire? Il y pervertit le ſens de l'Ecriture, il y obſcurcit la tradition, la foi y eſt trahie, la piété ne s'y fait point ſentir, & le public ne doit à ſes travaux qu'une juſte indignation, pour avoir empoiſonné les ſources de la doctrine céleſte*, & y avoir répandu partout des ſemences d'irreligion & de libertinage.

Telles & plus violentes encore ſont les déclamations ridicules, auxquelles s'abandonne le *Cenſeur*, & qu'il ménace de redoubler ſi l'*Apologiſte* s'obſtine à ne ſe pas rendre. A lui permis de continuer à fatiguer le Public par des calomnies ſi peu Chrêtiennes, ſans trop préſumer de notre crédulité. M. *Marſollier* ſeroit de bonne compoſition, s'il cedoit à de ſi foibles attaques. Mais au moins rien juſqu'ici ne nous oblige à nous rendre, & nous ſommes dans la diſpoſition de ſui-

a Pag. 967. b Pag. 970.

vre le *Cenſeur* dans toutes ſes accuſations: [a] *hoc animi decretum nulla vincet obtrectatorum improbitas.*

Qu'il triomphe tant qu'il voudra des [b] Cenſures de l'*Inquiſition*, & de celles des Facultez de *Paris* & de *Louvain*, auxquelles il nous rappelle. Qu'il produiſe en témoignage ces Savans diſtinguez en *Flandre*, en *Allemagne*, en *Angleterre*, en *France*, & en *Eſpagne*, qui ſe déclarérent contre les Livres d'*Eraſme* auſſitôt qu'ils parurent, je cite le *Cenſeur* à ces mêmes Tribunaux, qui rougiſſent aujourd'hui de leurs déciſions précipitées & de leurs injuſtes condamnations, & je le prie de nous rapporter les noms de ces prétendus ſavans hommes, du témoignage deſquels il prétend s'appuyer ; leur nom ſeul eſt capable de décrier leurs accuſations, & pour juſtifier *Eraſme* il ſuffit preſque de nommer ceux qui le combattirent. Un *Beda*, un *Hoochſtrate*, un *Hulſt*, un *Egmond*, & tant d'autres de ce calibre, qu'on n'auroit peut-être jamais connus, s'il ne s'étoit donné la peine de relever leurs ſottiſes, & auxquels il ne pouvoit plaire qu'aux dépens du bon goût & du jugement. [c] *Scio me quibuſ-*

a Ep. 453. b Pag. 966. c Ep. 547.

buſdam inviſum, non quod Lutheranus *ſim, nam hoc ipſum indignantur quod* Lutheranus *non ſim, ſed iis qui nullis placent niſi mulierculis, idiotis, & ſuperſtitioſis.* A ces prétendus ſavans hommes on ſaura bien en oppoſer d'autres, qui porteront avec eux leur recommandation, & ſi le *Cenſeur*, comme il nous en ménace, ſe donne la peine d'entrer dans le détail des erreurs qu'il impute à *Eraſme*, on l'y ſuivra avec plaiſir ſans craindre pour la réputation d'un Savant, qui ne ſauroit rien perdre à ſe faire connoître au Public. On eſt ſûr de ſa cauſe dès qu'elle ſera portée à un Tribunal non ſuſpect, & pour juſtifier *Eraſme* il ſuffit preſque de le lire.

Il éprouva pendant ſa vie que perſonne ne le condamnoit avec plus d'opiniâtreté que ceux qui ne connoiſſoient pas ſes Ecrits. [a] *Idque fere comperio nullos odioſius clamitare, quam qui noſtra non legunt.* Le préjugé armoit d'abord contre lui une multitude d'ignorans, qui ne connoiſſoient la Religion que par un fatras de pratiques, que l'uſage & la ſuperſtition avoient conſacrées. On cherchoit enſuite à appuyer la Cenſure, & on y réuſſiſſoit devant des gens intéreſſez à la défen-

a Ep. 380.

dre. *Eraſme* étoit ainſi condamné, & on rejettoit encore ſur lui la haine du tumulte, que l'on avoit excité contre lui. [a] *Ac prorſus novum calumniandi genus*, écrit-il à *Moſellanus* ſon ami. *Primùm damnant quod oderunt, deinde venantur quod carpant in eo quod damnarunt. Quod ſi quis obſiſtat aut reclamet illorum ſycophantiis, tum clamitant turbari pacem ac tranquillitatem, perinde quaſi quem alapis cædas, jubeas conquieſcere ne quid tumultus oriatur. Horum tenera Majeſtas & verbo etiam irritabilis, a nobis pluſquam Socraticam exigit patientiam, & tam vilem habent alienam famam, qui ſuam tam charam haberi volunt.* Permis au *Cenſeur* de prendre pour lui ce portrait s'il ſe reconnoît à ces traits, il eſt certain au moins qu'il convient à bien des Théologiens, qui en uſent avec *Eraſme* après ſa mort de la même maniére à-peu-près que pluſieurs en uſoient avec lui pendant ſa vie. Les Acteurs changent, mais la Scene eſt la même: mêmes paſſions, mêmes mouvemens, rien preſque ne ſe dément, & ſans ſe tranſporter dans un autre Siécle, qui ne reconnoîtroit dans le perſonnage, que jouoient les accuſateurs d'*Eraſme* il y a près

a Ibid.

près de 200. ans, le portrait de ceux qui s'élévent aujourd'hui contre lui avec tant d'injuſtice & de violence. [a] *Summa vero victoriæ ſpes*, dit-il, *in meris ſycophantiis illis eſt ſita. Si libris agant, nihil aliud quàm ſuam trăducunt ſtultitiam ſimul atque inſcitiam: ſi rationibus conflictantur, nimirum ſuperat manifeſta veritas; tantum apud imperitam plebeculam ſtultaſque mulierculas vociferantur, quibus imponere facillimum eſt, præſertim Religionis prætextu, cujus ſimulandæ miri ſunt artifices. Prætexunt horrenda nomina, hæreſes, Antichriſtos: jactitant periclitari nutareque Religionem Chriſtianam, quam ipſi ſcilicet ſuis humeris ſuſtinent..... hujuſmodi nænias non pudet etiam in ſacris concionibus deblaterare, qui ſe præcones Evangelicæ doctrinæ haberi poſtulant. Abutuntur & Romani Pontificis & Romanæ Sedis nomine, videlicet apud nullos, ita ut par eſt, non ſacroſancto..... Nunc depravant & quod rectè dictum eſt, ſæpe & quod non intelligunt. Amarulentis dictis exacerbant, quibus poterant Chriſtiana manſuetudine mederi; alienant ſævitia, quos comitate poterant retinere. Protinus hæreſis vocabulum in ore eſt, ſicubi diſſentiunt aut videri volunt diſſenti-*re;

[a] Ep. 453.

re ; ſi quid parum arridet, ſeditioſe quiritantur apud craſſam & indoctam multitudinem.

Que le *Cenſeur* s'en prenne à lui-même, ſi on ne l'épargne pas davantage. Il ne doit pas trouver mauvais, qu'après avoir ſi peu ménagé un Auteur de la réputation d'*Eraſme*, on n'ait pas toûjours meſuré ſes expreſſions en relevant ſes calomnies. Il devoit au moins reſpecter le mérite d'un ſi grand homme, & reconnoître l'utilité de ſes travaux, s'il avoit quelques ſoupçons contre ſa religion. Pour ne point prévenir l'Accuſateur, & demeurer dans les bornes qu'on s'eſt preſcrites, on a évité d'entrer dans le détail où ſont entrez les prémiers Apologiſtes d'*Eraſme*. On a tiré ſa juſtification d'où le *Cenſeur* avoit prétendu tirer les preuves de ſes accuſations, car pour me ſervir de ſes termes, c'eſt [a] *marquer une grande confiance dans la juſtice de ſa cauſe & la croire indubitable, que de prendre droit par les productions de la partie adverſe*. On auroit pû parcourir les différens dogmes de l'Egliſe, & faire voir avec ſuccès combien *Eraſme* s'y eſt conformé. On auroit pû diſſiper les ſoupçons que l'on

a Pag. 956.

l'on a voulu répandre ſur ſes travaux, & rapporter les éloges de *Leon X.* qui lui ſût ſi bon gré d'avoir mis ſon *Nouveau Teſtament* ſous ſa protection. On auroit pû s'étendre ſur les raiſons qui peuvent juſtifier ou la hardieſſe de ſa Critique, ou l'indiſcretion de quelques paroles échapées avant les troubles, mais on s'eſt borné aux reproches du *Cenſeur*, & on ſe flatte d'y avoir ſatisfait. S'il reſte quelque choſe à faire, on aime mieux differer, juſqu'à ce qu'il faſſe de nouveau éclore ſa malignité.

Il eſt vrai qu'on ne conçoit pas encore, quel motif l'a porté à ſe déclarer tout d'un coup avec tant de violence contre un Auteur, qui lui devoit ce ſemble être cher? S'il étoit permis de lever le rideau répandu ſur pluſieurs myſtéres, on ſeroit ſurpris qu'après la conformité, qui ſe trouve entre les maximes d'*Eraſme* & les ſiennes, il excite une ſi violente tempête contre la mémoire de cet Auteur. On l'a déjà dit, c'eſt peut-être une tache ineffaçable à la mémoire d'*Eraſme* d'avoir eu un *Janſeniſte* pour ſon prémier Apologiſte. Le mérite du ſecond ne ſauroit réparer ce malheur, & pour réhabiliter ſa réputation je ne ſache plus d'autre moyen

que de le mettre en contradiction avec la doctrine de ſes prémiers Défenſeurs. A ce prix je réponds du ſuecès de l'Apologie, & *Eraſme*, que l'on a dépeint des couleurs les plus noires, deviendra tout à coup le Défenſeur de l'unité Eccleſiaſtique, le Reſtaurateur de l'amour de l'Ecriture, le Pacificateur de l'Egliſe, le Défenſeur du bon goût, & le Pére des belles Lettres.

C'eſt ainſi ſouvent qu'au gré des paſſions & des intérêts on forme des jugemens, qui ne durent qu'autant que les intérêts ſont les mêmes. Quand nous n'avons pour guides que l'équité, on garde plus de meſures, & on s'expoſe moins aux jugemens téméraires & corrompus. Dans une cauſe même équivoque la charité prend le parti le plus favorable, & dût-on ſe tromper, on ſe trompe moins dangéreuſement, en ſuſpendant ſa cenſure, qu'en s'abandonnant à un zéle amer & violent, qui n'eſt ordinairement le fruit que d'une ſageſſe & d'une politique toute humaine. A mon avis, on ne peut être trop reſervé à juger des grands hommes, & dans ces matiéres on ne peut, ce me ſemble, ſe propoſer de meilleure regle que cette belle maxime

xime d'*Eraſme:* [a] *Non mihi ſumo tantum ingenii, tantum eruditionis, ut auſim de aliena fide pronuntiare, ni plane quis repugnet articulis receptiſſimis..... Quid alii ſibi ſumant ipſi viderint, ego ſervum alienum non judico. Domino ſuo ſtat aut cadit. Doleo tamen majorem in modum quorumdam amarulentis contentionibus labefactari tranquillitatem ſtudiorum ac rei Chriſtianæ.* Je finis en donnant un exemple de ces jugemens ſages & moderés dans celui-là même, que le célébre M. *de Thou* a porté d'*Eraſme:* on lit dans la traduction qu'on a faite de ſon *Poéme à la poſtérité:*

J'ai joint le Grand *Eraſme* à ces hommes fameux,
Et n'ai pû me réſoudre à ternir dans l'hiſtoire
De ſes rares talens l'honorable mémoire;
S'il eut quelques erreurs, on dût les excuſer,
Puiſqu'*Eraſme* étoit homme, il pouvoit s'abuſer:
Dans un eſprit de paix on a dû le reprendre,
Et ne le forcer pas à vouloir ſe défendre.
Que de ſes ennemis dans la même rigueur
Pour éclairer la vie, on pénétre le cœur,
Que n'y verroit-on pas de véritables crimes?

Com-

a Ep. 435.

Combien d'erreurs peut-être ou d'horribles maximes ?
Chaque âge a ſes défauts, je ſai que jeune encor
A ſa plume mordante il donna trop l'eſſor ;
Mais ſans attention aux traits de ſa Critique
Conſiderons ſa mort Chrêtienne & Catholique,
Et jugeons de ſon ame & de ſes ſentimens
Par ſa derniére Epître adreſſée aux Flamands.

ARTICLE VII.

Témoignage des Sens contre les Sens.

POUR convaincre d'erreur les *Sens*, il ſuffit de montrer qu'ils ſe contrediſent, & que ſelon leur témoignage, cet axiome, *deux grandeurs égales a une troiſiéme ſont égales entre elles*, eſt faux.

Pour faire donc ſentir cette contradiction, je ſuppoſe qu'on applique deux lignes égales l'une ſur l'autre, en ſorte que ſe touchant par une de leurs extrêmités, elles forment un angle droit : ſoient donc AB & BC *Fig.* 1. ces deux lignes pa-

paroiſſent égales aux yeux; mais ſi l'on

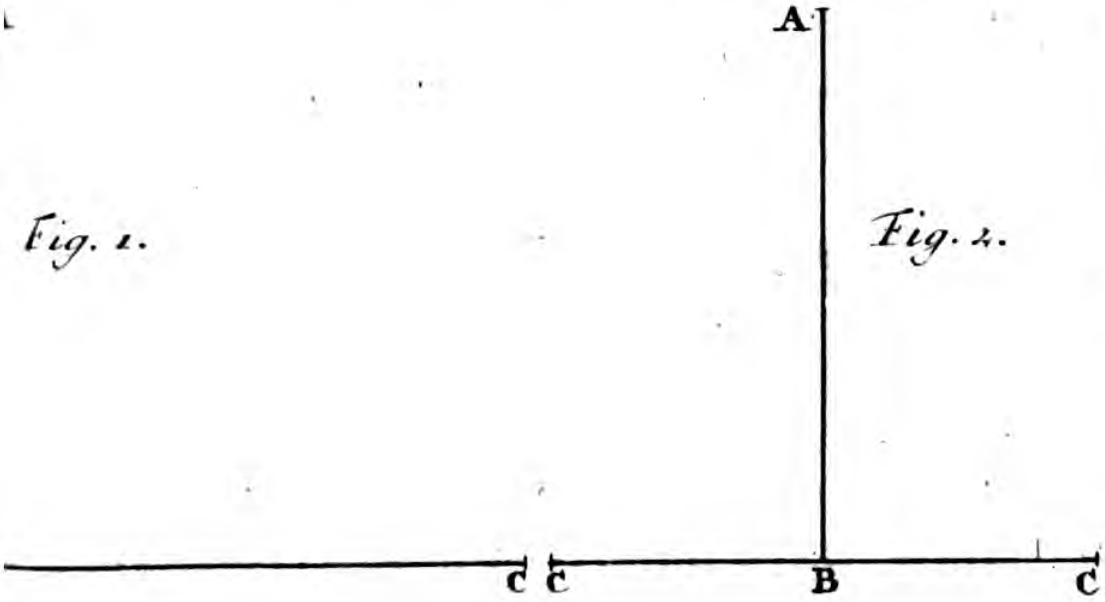


Fig. 1. *Fig. 2.*

tranſporte la ligne A B ſur le point B moitié de la ligne C B C *Fig.* 2. celle-là paroîtra beaucoup plus longue que celle-ci.

Mais ſoit que la ligne A B ſoit poſée à l'extrêmité de la ligne B C, ſoit qu'elle ſoit ſituée au milieu de cette même ligne, elle eſt toûjours égale à la ligne B C, car telle eſt la ſuppoſition, & néanmoins au jugement des yeux tantôt elle eſt égale, & tantôt inégale à cette même ligne B C. Donc au rapport des SENS *deux grandeurs qui ſeront égales entre elles, ne ſont pas pour cela égales à une troiſiéme.* Il ne faut qu'ou-

qu'ouvrir les yeux pour découvrir cette apparence; mais pour appercevoir le principe d'erreur de cette apparence, (car certainement les yeux nous trompent en cette occaſion) il faut autre choſe que le *debita* & l'*indebita diſtantia* des *Péripatéticiens*, ſi ce n'eſt que manié par de plus habiles mains qu'il ne l'a jamais été, il ne donnât plus qu'il n'a encore donné juſqu'ici. En attendant tout ce qu'on pourra tirer de ce merveilleux principe, qu'il me ſoit permis d'en employer d'autres, & on jugera s'ils ſatisfont à la queſtion propoſée.

Définition.

Dans tous les objets apperçûs, il n'y a qu'un poinct, dont les rayons entrent dans l'œuil ſans ſouffrir de réfraction; & ce poinct eſt comme le centre de toutes les parties apperçûes.

Lemme.

Les rayons, qui partent de tout autre poinct que du centre, ne tombent ſur la retine qu'après avoir ſouffert pluſieurs réfractions, leſquelles ſont d'autant plus gran-

grandes que les poincts, d'où viennent ces rayons, ſont plus éloignez du centre.

Il ſuit de ces deux propoſitions, que

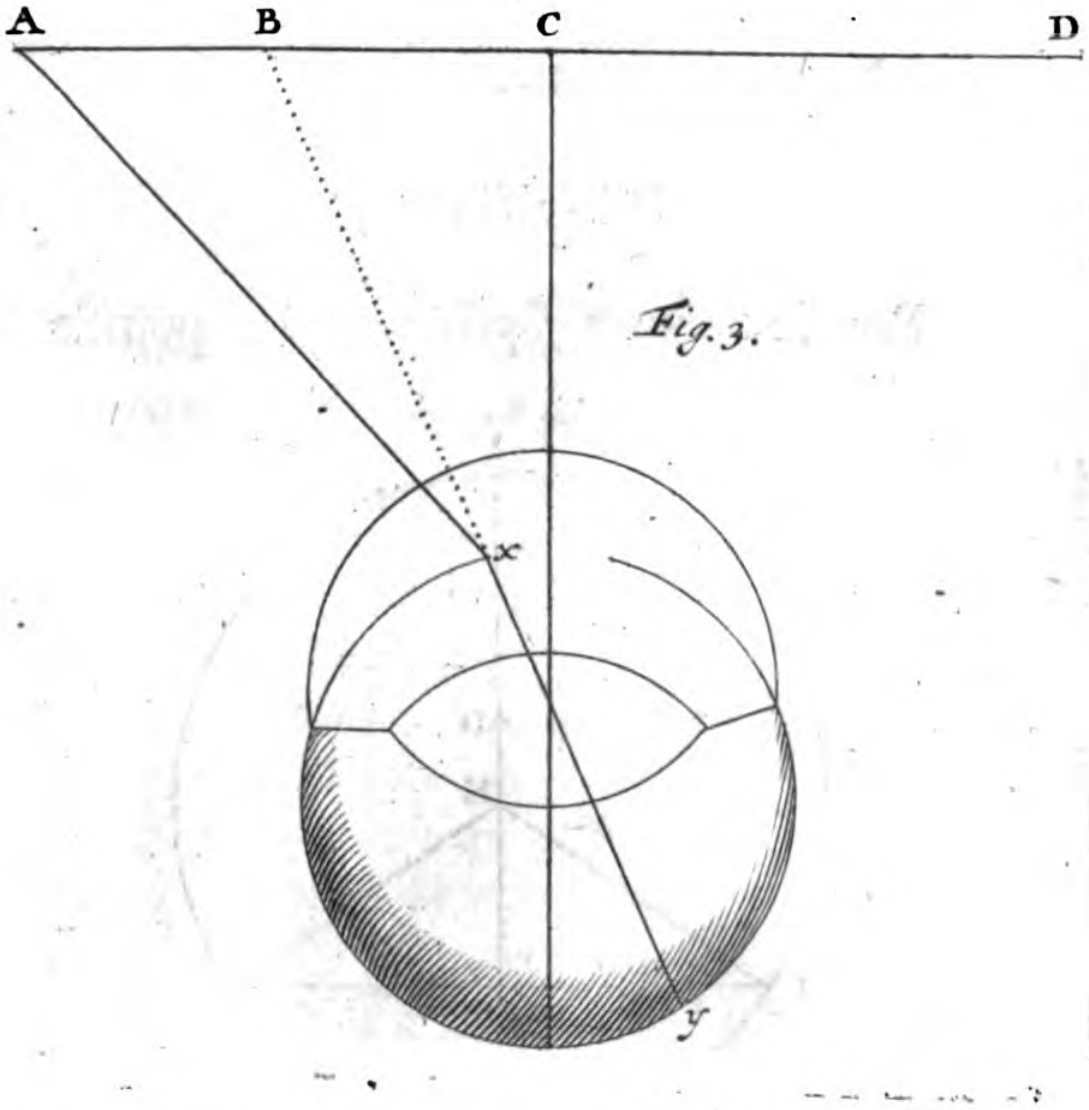


Fig. 3.

le poinct C de la ligne ABCD eſt apperçû dans ſon véritable lieu : & que le poinct A eſt vû dans le poinct B, parce que l'impreſſion en ligne droite met

met néceſſairement le poinct qui la cauſe au bout de cette ligne B x y.

Ces vérités ſuppoſées, je démontre que la ligne *Figure* 4. appuyée ſur le poinct B, moitié de la ligne C B C doit paroître plus longue que cette ligne C B C, quoiqu'elle lui ſoit égale.

Démonſtration.

Par le *Lemme ſupérieur*, les poincts

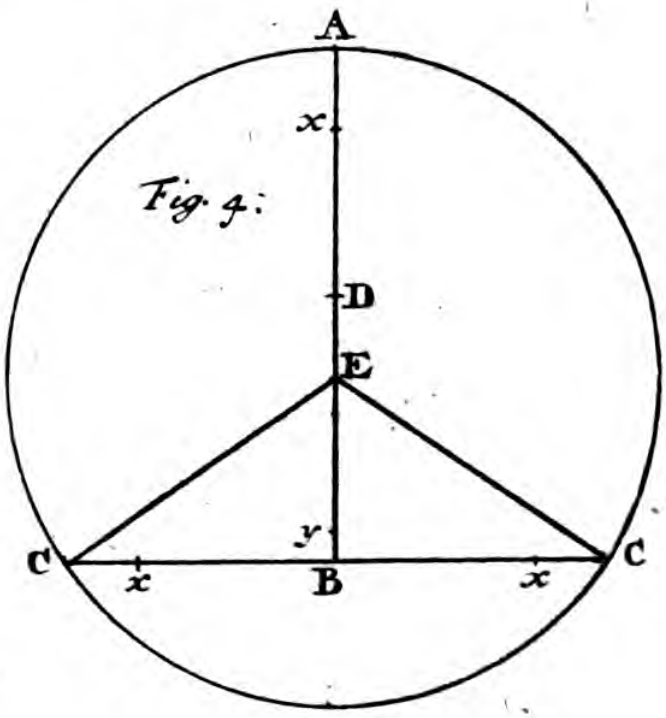


Fig. 4.

A, C, C, doivent par exemple paroître aux poincts x, x, x, & le poinct B doit

doit paroître ſeulement au poinct *y*, car étant moins éloigné du Centre E que les autres poincts A, C, C, le rayon qu'il réfléchit doit ſouffrir une moindre réfraction: donc la ligne A B doit paroître plus longue que la ligne C B C, puiſque de ces deux lignes égales on retranche moins de la ligne A B que de la ligne C, B, C, ce qu'il falloit démontrer.

On pourroit encore, ce me ſemble, rendre raiſon de cette apparence en ſe ſervant des principes, dont on ſe ſert ordinairement pour meſurer des grandeurs.

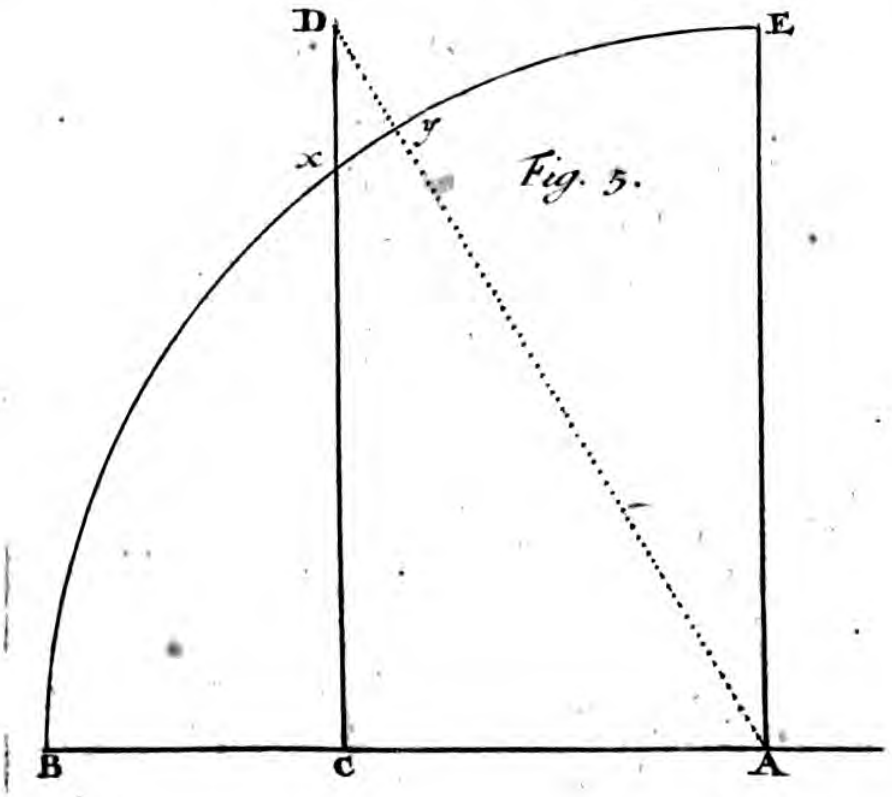


Fig. 5.

Le prémier moyen naturel pour connoître le rapport de deux grandeurs, c'eſt de les appliquer l'une ſur l'autre. Le ſecond, lorſque le prémier ne peut pas être mis en uſage, eſt de joindre ces deux grandeurs par une de leurs extrêmitez, & de ce poinct commun, conduiſant l'œuil par leurs autres extrêmitez, on apperçoit aſſez juſte leur rapport; mais s'il arrive que ces deux moyens ſoient inutiles, comme on le voit dans le cas propoſé, l'imagination ſuppoſe une ligne A D *Fig.* 5. qui joigne autant qu'il eſt poſſible les extrêmitez A & D des lignes A B & C D. afin que du poinct commun A & de la diſtance A B, l'œuil décrivant une circonférence, l'eſprit apperçoive le rapport de ces deux lignes A B & C D: & comme cette circonférence coupe toûjours une petite partie de la ligne A D, dès là que la ligne C D ne touche pas la ligne A E, la ligne C D doit paroître plus longue que la ligne A B, ſavoir de la petite partie D y, ou D x ſon égale: car l'œuil n'étant pas ſenſiblement touché de la différence qu'il y a entre la ligne A y & la ligne C x, lorſqu'il s'applique à toute la figure, on juge qu'elles ſont égales, & la ligne A y étant égale à ligne A B, la lig-

ligne C D doit néceſſairement paroître plus longue que la ligne A B, puiſqu'elle ſort au-delà de la circonférence.

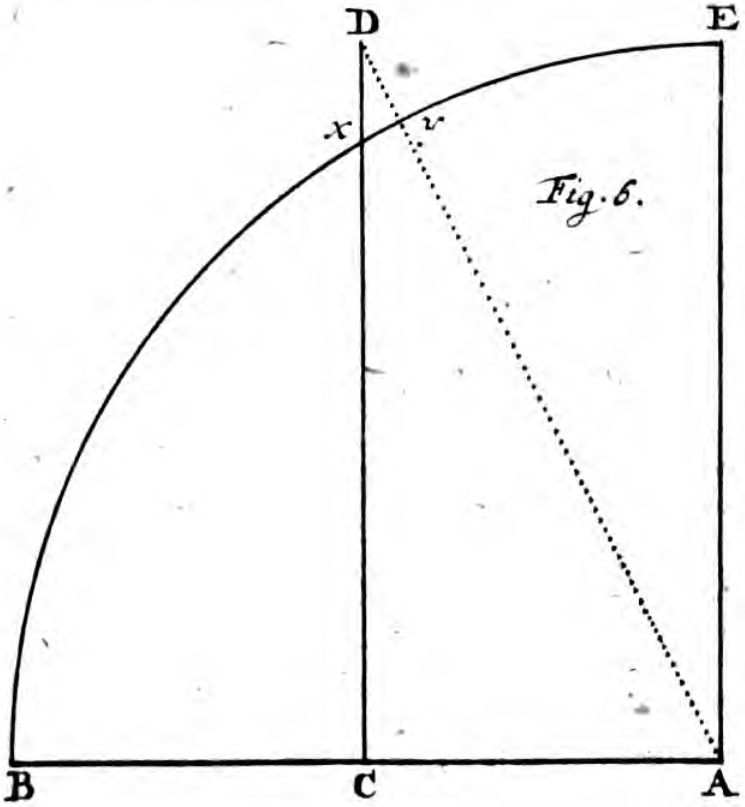


Fig. 6.

Je ne prétens pas que cette derniére réſolution ſoit auſſi géometrique & auſſi convaincante que la prémiére ; elle ne laiſſe pas néanmoins d'avoir ſa force, ſi l'on fait attention que l'habitude, que nous avons de juger ou d'agir de certaine façon en certaines matiéres, nous porte tout naturellement à juger & à agir de la même

maniére dans toutes les choſes qui ont quelque rapport, quelque éloigné même que ſoit ce rapport.

ARTICLE VIII.

Lettre ſur une Brochure qui parût en 1715. le 10. Janvier, intitulée L'Athéiſme découvert par le Pére Hardouin Jéſuite, *& prémiérement* la Brochure même.

LA même raiſon, qui m'a fait inſérer dans ces Mémoires *la Réfutation de l'Apologie d'Eraſme*, fait que j'inſére encore ici la Brochure, dont la Lettre qui ſuit eſt une eſpêce d'explication. Ceux qui auroient lû cette Lettre, & qui n'auroient point eu la *Brochure*, auroient ſans doute ſouhaité pouvoir la lire, afin d'être mieux au fait de ce qui eſt le ſujet de l'une & de l'autre de ces Piéces. Et comme elle eſt devenue rare, ſort ordinaire des feuilles volantes, j'ai crû qu'il ne ſeroit pas inutile de la conſerver dans un volume moins ſujet à ſe perdre & où l'on pourroit aiſément la trouver.

L'A-

L'Athéiſme découvert, par le R. Pére Hardouin Jéſuite, *dans les Ecrits de tous les Péres de l'Egliſe & des Philoſophes modernes.*

L'Impreſſion, qui porte l'eſprit à chercher l'évidence, & qui ne le laiſſe point dans le calme juſqu'à ce qu'on le trouve dans la vérité, me preſſa, pour m'inſtruire, de ſolliciter cent & cent fois le Pére *Hardouin*, que je connoiſſois dès le temps que j'étois penſionnaire au Collége de Clermont, & dont j'avois conçû dès lors les plus hautes idées. Je n'en avois entendu parler depuis dans la Société que comme d'un très ſaint homme, & le plus ſavant de l'Europe. Ainſi je ne doutois pas que je ne dûſſe trouver chez lui, comme il me le promettoit, la vraie ſcience & la lumiére.

Tout conſpiroit à me donner ce préjugé en ſa faveur; l'attachement qu'avoient pour ſes opinions pluſieurs Jéſuites diſtingués dans la Société pour leur eſprit & leur vertu, l'amitié, ſa grande piété, ſon

aſſiduïté prodigieuſe à l'étude, ſa grande lecture & ſa vaſte érudition, à laquelle je voyois que la Société avoit rendu hommage en le préſentant au Clergé de France pour faire un nouveau recueil de tous les Conciles. Soit qu'il ne me jugeât pas encore aſſez mûr, ſoit qu'il eût ſes raiſons, il refuſoit de s'ouvrir. Ne pouvant donc rien tirer de lui, & ne me ſentant pas attaché par aucune étude qui me preſſât ou qui m'attirât, je pris le parti de donner à ma Philoſophie préciſément le temps qu'il falloit pour l'apprendre par cœur; c'eſt-à-dire, aſſez peu; car je trouvai mes anciennes idées en aſſez bon état dans ma mémoire.

Au ſurplus, je bornai mes études à celle de la Langue Hébraïque & de la Gréque, ſelon le conſeil de mon ami le P. *Hardouin*, qui me ſoutenoit par l'eſpérance d'être introduit dans les ſecrets ſur leſquels ſa réſerve irritoit ma curioſité, & d'apprendre des choſes dont il me donnoit, par des mots échappés, les idées les plus magnifiques. J'attendois la Théologie avec l'impatience, que ſon nom ſeul inſpiroit à un jeune homme, à qui le goût de la piété & la curioſité donnoient pour l'étude de cette Science ſacrée un empreſ-

preſſement, qu'il n'avoit plus pour toutes les profanes. J'en avois conçû les plus ſublimes idées. Je ne doutois pas qu'elle ne dût remplir le vuide qu'avoit laiſſé chez moi ma proviſion philoſophique.

On a quelque droit de s'imaginer, avant que d'y entrer, qu'elle va introduire dans la connoiſſance parfaite de la Religion, expoſer dans un beau jour les preuves de ſes dogmes, donner l'intelligence de pluſieurs de ſes principaux myſtéres; en un mot, faire ſentir cet accord merveilleux que la méditation découvre entre la raiſon & la révélation : accord qui ajoûtant à l'obſcurité de la foi l'évidence de la lumiére, affermit & conſole les eſprits ſoumis, & ſoumet ſans violence les incrédules. On eſt trompé. Ces idées ſont très mal remplies.

Je retrouvai en Théologie ce que j'avois vû en Philoſophie; un ergotiſme fade qui ſe met en poſſeſſion de donner des mots pour des choſes, des noms d'Auteurs pour des raiſons, leurs viſions pour des articles de foi, leurs plus groſſiéres errcurs pour de conſtantes véritez, une multitude d'opinions, (ce qui eſt le caractére de l'erreur) ſur leſquelles on ſe bat depuis tant de Siécles dans le barreau

contentieux de l'Ecole, ſans eſpérance d'y voir jamais les parties amies & les quérelles pacifiées, un dédale de vaines chicanes & de fauſſes ſubtilitez inventées, ce ſemble, à deſſein d'égarer l'eſprit & d'envéloper la vérité; un amas ténébreux & confus de minuties ou de chiméres, qui forment ce compoſé monſtrueux & bizarre, qu'il plaît auſſi d'honorer du nom de Metaphyſique, & de confondre avec le corps de la Religion.

Je ſens que je manque ici de complaiſance, pour ceux qui ont été mes Régens en Théologie. A Dieu ne plaiſe cependant que je prétende les déprimer au deſſous des autres, ni même étendre ce que je dis, généralement à tout ce qu'ils m'ont enſeigné. Mais auſſi, pour juſtifier ce que j'avance, ſans aller éplucher leurs Ecrits que je n'ai pas, je ne voudrois que ce qui m'eſt demeuré du dernier Traité ſur lequel je tombai, qui étoit celui des Anges, que le (a) Phœnix des Théologiens de la Société nous faiſoit grands, les uns comme de Paris à Rome, les autres comme de Paris à Vaugirard, longs & larges à proportion; qu'il nous repréſen-

(a) Le R. P. de Montmouceau Régent en Théologie au Collége de Louis le Grand à Paris.

ſentoit tantôt comme des plans, tantôt comme des ſolides, en cube, en pain de ſucre, en boule, en peloton après avoir paſſé à la filiére, figurant diverſement leur étendue virtuelle, qu'il nous rarifioit quelquefois comme du lait qui ſe gonfle en bouillant, qu'il nous ramaſſoit d'autres fois comme une éponge, & qu'il faiſoit danſer ſur la pointe d'une aiguille, en nous diſant de ſang-froid & du plus parfait ſérieux, avec toute la gravité Théologique, des choſes dont je défierois les plus mélancoliques de s'empêcher de rire, ſi j'avois du temps à perdre, ou ſi je ne faiſois ſcrupule d'en faire perdre à mes Lecteurs en les racontant.

Au-reſte, je ne dis rien ici en quoi je ne ſois l'écho du commun des Jéſuites, & ſur-tout des jeunes gens, qui font tous les jours dans leurs récréations des farces entr'eux de ce qu'on leur enſeigne, pourvû-que le Lecteur de Théologie ou quelqu'un des diſcrets ne s'y trouve pas. Pluſieurs m'ont dit ſouvent, que la Théologie, telle qu'ils l'avoient appriſe, ne laiſſoit rien dans l'eſprit qui fût d'uſage hors de deſſus les bancs; qu'elle étoit plus capable de le remplir de confuſion que de l'éclairer; d'apprendre à douter que d'ap-

prendre à croire; d'embarraſſer le dogme que de le démêler & le fixer; en un mot, d'égarer que de conduire. Mon exemple en eſt une preuve. La Théologie, qui reſſemble à la Philoſophie comme une fille à ſa mére, mit le ſceau dans mon eſprit aux préjugez qui fraiérent le chemin au P. *Hardouin* pour me faire entrer dans ſon ſyſtême.

Comme on me tenoit toûjours dans le myſtére & dans l'obſcurité, j'en ſortis diſpoſé à recevoir avec un reſpect religieux tout ce qu'on me donnoit comme aiant quelque rapport à la foi, quelque abſurde & quelque incompréhenſible qu'il me parût, comme auſſi à me cabrer contre tout ce qu'on me diſoit qui y étoit contraire, quelque lumiére que j'y pûſſe appercevoir.

Comme perſonne ne ſe comparoit au P. *Hardouin* pour la connoiſſance de l'Antiquité, & que je n'avois point l'idée d'une plus haute Science que celle-là, ma curioſité tournoit tous mes empreſſemens vers lui. Je n'entrois jamais dans ſa chambre ſans être frappé de la vûe d'une trentaine de volumes de ſa main, remplis de remarques ſur l'Antiquité. J'avois une extrême paſſion de voir de quoi il étoit queſtion,

ſtion, & d'être un des initiés. Je continuai donc à le preſſer & à le ſolliciter. Il donna enfin quelque choſe à mon importunité, & j'arrachai de lui, à l'occaſion de la queſtion fameuſe des ſeptante Semaines de *Daniel*, ſon Livre de la Chronologie du Vieux Teſtament, où cette queſtion eſt traitée.

Soit que j'euſſe raiſon, ou non, je crus que tout quadroit auſſi juſte dans ſon hypothéſe que dans trente-trois autres qui ont été, dit-il, inventées ſur cette queſtion embarraſſante & litigieuſe ; & elle me plut ſans comparaiſon davantage que celle qu'on nous avoit donnée dans nos Ecoles d'une maniére fort croquée. Je ſavois que le ſentiment du P. *Hardouin* avoit été ſoûtenu publiquement dans un Acte de Théologie par un Jéſuite des plus en réputation pour l'habileté. Le P. *Hardouin* m'avoit montré outre cela pluſieurs Lettres de Savans des Païs étrangers, pleines de félicitations ſur ſon Livre. Il m'avoit dit que ſon Livre, qui avoit l'approbation de la Société, n'avoit point été arrêté par les Supérieurs, mais par le bruit qu'avoit fait M. *de Meaux*, quelques jours ſeulement avant qu'il fût en vente. Il avoit nombre de partiſans, & j'en ai entenu

tendu dire tous les biens du monde à un homme qui eſt une des plus belles eſpérances de la Société. Ainſi le mal que j'en entendois dire à quelques-uns ne m'empêcha pas de croire y voir de belles choſes pour la conciliation de pluſieurs endroits difficiles de l'Ecriture, entre autres par rapport aux regnes des Rois d'Iſrael & de Juda, qui ſont fort compliqués; pour la fixation de pluſieurs époques importantes; pour la ſolution des difficultés que les Interpretes trouvent à établir la généalogie de J. C. que les Evangéliſtes prennent différemment; & ſur-tout pour prouver l'authenticité & la juſteſſe de l'hiſtoire des *Macabées*, qu'il me paroiſſoit accorder avec les médailles d'une maniére qui me faiſoit plaiſir. J'extorquai encore du P. *Hardouin* pluſieurs morceaux de ſes Commentaires ſur le N. Teſtament.

Ce qui avoit le plus attiré mon attention dans ſon Livre, c'eſt ce qu'il y dit d'une Secte qui en vouloit à DIEU même, & qui établiſſoit des principes tout oppoſés à ceux de la vraie Religion. Le peu qu'il en dit, comme en paſſant, piquoit mon zéle autant que ma curioſité, & me faiſoit ſoûpirer après l'inſtruction. Comme

me il ne ſatisfaiſoit point aſſez à mon gré mon avidité, qui croiſſoit à meſure que je le voyois, je réſolus de faire cauſer un homme qui ſavoit quelques-unes de ſes penſées ſur l'Antiquité, pour en faire l'examen par moi-même, & ſuivre la lumiére que j'eſpérois rencontrer.

Je réuſſis. Le Pére N. qui n'avoit d'autre intention que de m'éloigner des penſées du P. *Hardouin*, qu'il anathématiſoit alors, ſatisfit la mienne qui étoit de les apprendre. Il me dit donc, que le P. *Hardouin* avoit en vûe une faction cachée & ſouterraine compoſée d'Auteurs anciens & modernes, auxquels il attribuoit un ſyſtême réellement impie, & qui étoit l'Athéiſme tout pur ; mais qui n'avoit jamais exiſté que dans ſa tête, & dont il faiſoit le fondement de ſes viſions ſur la ſuppoſition des Livres de S. *Auguſtin* & des Péres de l'Egliſe. Je lui demandai en quoi conſiſtoit cet Athéiſme dont il me parloit. Il me répondit, qu'il conſiſtoit en ce que les Auteurs, à qui le P. *Hardouin* en vouloit, n'admettoient point d'autre DIEU que la vérité, & il faiſoit ce raiſonnement. La vérité univerſelle, qui contient les véritez particuliéres, les véritez des nombres, les véritez géometriques, les vé-

véritez morales, les véritez métaphyſiques, les véritez phyſiques, eſt incréée, éternelle, immuable, infinie. Or tout ce qui eſt infini, immuable, incréé, éternel, eſt DIEU. Donc DIEU eſt la vérité univerſelle, & il n'y a point d'autre DIEU que la vérité. Il me gliſſa dans la ſuite de la converſation, que les Ouvrages des Anciens, où le P. *Hardouin* trouvoit le poiſon le plus groſſier & le moins préparé, étoient ceux de S. *Jean de Damas*, & le ſecond livre du *libre Arbitre* de S. *Auguſtin*. Au prémier moment, j'allai lire le dernier dans la Bibliothéque. J'y trouvai d'une maniére fort étendue le raiſonnement ſur la vérité, que S. *Auguſtin* me parut diviniſer fort clairement.

Il m'étoit impoſſible alors, & il l'eſt tout-à-fait à un Péripatéticien, de concevoir le ſentiment de S. *Auguſtin*, & de ceux qui donnent après lui de la réalité aux idées, qui ſont préſentes à notre eſprit, lorſqu'il apperçoit les véritez éternelles, ou les rapports immuables qui ſont entre elles, ſur ce principe ſi ſimple, que *le néant ne peut être apperçû, & n'a aucunes propriétés*, comme nos idées en ont. Ainſi la vérité & toutes les idées abſtraites généralement, comme celle de l'or-

l'ordre &c. paſſoient alors chez moi pour un pur néant, ou pour quelques-uns de ces êtres *mitoiens* entre le rien & quelque choſe, que l'Ecole appelle des *êtres de raiſon:* ces êtres ſi renommés, qu'elle ne veut pas qu'on les diſtingue de notre eſprit dont ils ont la forme, où ils ont une exiſtence métaphyſique, comme elle parle, & qu'il anéantit comme il lui plaît, ſi bien que dans la ſuite quand je voyois S. *Auguſtin* ſe demander à lui-même, comme il fait ſouvent, *Numquid nihil eſt veritas?* je répondois intérieurement dans mes enthouſiaſmes Péripatéticiens, qui enflammoient mon zéle contre des Ouvrages, que je lui croiois ſuppoſés avec le P. *Hardouin:* Oui, malhûreux, oui, Athée, la vérité n'eſt rien, c'eſt l'ouvrage de l'eſprit, la forme de l'entendement, c'eſt un être abſtrait & métaphyſique, un être de raiſon, en un mot ce n'eſt rien. Je ne pouvois juger que conformément aux principes confus qu'on m'avoit mis de jeuneſſe dans l'eſprit. Ainſi je ne pûs prendre des penſées bien favorables pour l'Auteur du Livre *du libre Arbitre*, quel qu'il fût. Je penſois que ſi le principe étoit mauvais, comme mon homme me l'avoit avoué, & com-

comme il me paroiſſoit conformément aux idées qu'on m'avoit données de jeuneſſe dans la Société, il étoit mauvais & condamnable par-tout, & que nul préjugé ne pouvoit mettre à couvert ni privilégier un Livre, où il étoit manifeſtement établi. Je commençai à croire que le P. *Hardouin* pourroit bien n'être pas auſſi viſionnaire qu'on me l'avoit fait, qu'il n'étoit pas dit qu'on penſât toûjours mal pour penſer autrement que le commun ſur les faits, & hors des matiéres de la foi; en tout cas, que la grande étude du P. *Hardouin*, ſon érudition, ſa vertu, ſa réputation, &, ce qui étoit une raiſon perſonnelle pour moi, l'amitié, lui méritoient de n'être point condamné ſans être entendu ſur ſes ſentimens, auxquels je venois d'entrevoir quelque choſe qui me paroiſſoit favorable; que cependant il étoit bon auſſi d'être ſur la précaution, afin de n'avancer qu'autant que je verrois de la lumiére & de la ſûreté.

Le P. *Hardouin* entra juſtement dans la Bibliothéque dont il avoit le ſoin, pendant que je roulois ces penſées; & comme il me trouva ſur S. *Auguſtin*, il me demanda à quoi je m'amuſois de lire ce que je n'entendois point. Je lui racontai

tout

le fait. Je lui parlai enfin du raiſonnement qu'il prétendoit voir dans le Livre *du libre Arbitre*, en ajoûtant qu'il falloit ſe mettre un bandeau devant les yeux pour ne l'y pas voir. Je lui fis l'analyſe du Livre & du raiſonnement d'une maniére qui lui plût, & lui fis rompre la réſolution qu'il avoit priſe de ne point s'expliquer ſi-tôt.

Il eſt néceſſaire de dire pour lui comme pour moi, que ce n'eſt point par folie, ni faute de reſpect pour la Religion, mais que c'eſt au contraire en étendant aux idées de la Philoſophie & de la Théologie commune le reſpect qu'il a pour elle, & en raiſonnant conſéquemment, qu'il a donné dans un ſyſtême auſſi étrange & qui a ſi fort ſcandaliſé, même l'Egliſe Proteſtante. Il en reviendra une utilité conſidérable au Public. Les écarts inimaginables d'un homme, qui conſtamment a beaucoup d'eſprit, qui eſt le Jéſuite le plus laborieux & le plus appliqué qui ait jamais été, qu'on connoît pour homme très rempli de probité, de bon cœur, & de religion, & qu'on peut appeller un grand homme en bien des ſens, ſes écarts, dis-je, feront comprendre ce qu'on ne comprend peut-être pas aſſez;

je veux dire, les conſéquences des préjugés qu'on prend dans une mauvaiſe Philoſophie, & dans une Théologie qui en ſuppoſe les principes. Le galimathias fait donner dans le galimathias, l'erreur conduit à l'erreur; cela arrive d'autant plus qu'on raiſonne plus juſte & qu'on avance davantage. Quand on s'en fie aux préjugez communs, que peut-on faire ſans s'égarer? Quand on marche dans les ténébres, quand on s'eſt accoûtumé de jeuneſſe à bannir l'évidence de ſes idées, on ne ſait plus où on va, & on ne peut aller qu'au précipice. Le P. *Hardouin* s'étendit pendant pluſieurs heures que nous fûmes enſemble ſur l'état déplorable où la Religion étoit réduite, par l'impiété artificieuſe de la plûpart des Auteurs anciens & modernes, qui s'accordoient à n'admettre point d'autre Dieu que la vérité, la raiſon, le bon ſens, la lumiére naturelle; & de ce principe, qu'il appelloit *Payen* & *Athée*, tirant des conſéquences toutes funeſtes à la foi, il me parla à-peu-près en ces termes.

„Mon cher Enfant, l'abomination de „la déſolation eſt dans le lieu ſaint, me „dit-il, en levant les yeux au ciel d'un „air plein de zéle & d'enthouſiaſme. Je

„l'ai

„l'ai vûe, le Seigneur DIEU m'a ouvert
„les yeux pour la voir. Il pouvoit les ou-
„vrir à cinquante mille autres comme à
„moi. Je puis vous dire que je mourrois
„pour ce que je ſai, comme pour ce que
„je croi : car il s'agit des intérêts du Très
„haut & de ſa ſainte Religion, qui, s'il
„n'y met la main, eſt à la veille de pé-
„rir dans le monde. Il me donne du
„zéle pour exterminer les ennemis de
„ſon nom & de la foi. J'en ai, mal-
„gré les ténébres dont je la voi envi-
„ronnée. J'en loue DIEU. La gran-
„de étude eſt un grand écueil, & la ten-
„tation de voir clair & d'ouvrir les yeux
„n'eſt pas petite. Je bénis DIEU de m'en
„avoir délivré. Félicitez vous d'être d'u-
„ne Compagnie, où on vous a appris de
„bonne heure à ſoûmettre votre eſprit,
„& qui eſt (je ſai ce que je vous dis)
„la plus ſaine portion de l'Egliſe pour la
„doctrine. Les *Bénédictins* ſe perdent;
„l'*Oratoire* eſt gangrené. C'eſt le plus
„grand bonheur du monde, que le Cler-
„gé & la plûpart des Corps, la Com-
„pagnie, comme les autres, étudient peu.
„Peut-être, s'ils étudioient davantage,
„ſe laiſſeroient-ils dépoſſéder comme les
„autres des idées qu'on leur a appriſes de

„jeuneſſe, & de la Tradition qui ſe con-
„ſerve dans l'ignorance. Béniſſez Dieu
„de vous avoir donné de la religion, car
„il n'y en a guére au monde. Mon étude
„m'a appris que tout ce qu'il y avoit de
„grands génies dans l'Antiquité, & preſ-
„que tous les Auteurs qui écrivent, hors
„chez nous, ſur-tout les nouveaux Phi-
„loſophes, n'en ont point, parce qu'ils
„ont voulu voir clair & creuſer dans les
„ténébres. Ce n'eſt pas qu'ils nient ou-
„vertement tous ces dogmes. Il y auroit
„les plus grands riſques à courir, &
„les plus mauvais ſuccès à craindre, & ils
„entendent bien mieux leurs intérêts. Mais
„ils attachent aux mêmes termes, dont
„les Catholiques, qui ſont leurs dupes,
„ſe ſervent pour l'exprimer, des idées
„claires, comme ils les appellent, c'eſt-
„à-dire, impies & toutes différentes. Je
„vous développerai avec le temps la lon-
„gue ſuite de bien des myſtéres d'iniqui-
„té, dont je regarde le tiſſu laborieux
„comme le plus grand effort de l'Enfer
„déchaîné. Voilà de quoi vous étonner:
„mais j'ai de quoi vous convaincre. Pré-
„ſentement, contentez vous de ſentir le
„principe qui eſt la clef de tout. Vous
„m'avez paru très capable d'y entrer, de

„la

„ la maniére que vous m'avez fait l'ana-
„ lyſe du Livre *du libre Arbitre* de S. *Au-*
„ *guſtin*. Les conſéquences ne vous coû-
„ teront rien enſuite; & je vous promets
„ l'évidence la plus claire ſur leur enchaî-
„ nement. Voici donc le grand principe,
„ il eſt clair, écoutez le.

„ C'eſt n'admettre point un vrai DIEU,
„ &, quoiqu'on ſe ſerve du mot, en détrui-
„ re l'idée, que d'entendre ſous ce terme
„ la *vérité univerſelle*, qui comprend les
„ véritez particuliéres de Mathématique
„ &c. de même que l'univerſel contient
„ les particuliers, (vous m'entendez)
„ parce que les véritez ſont des idées ab-
„ ſtraites & métaphyſiques, qui, comme
„ vous ſavez, n'ont rien de réel, qui
„ n'exiſtent point phyſiquement, qui n'ont
„ qu'une exiſtence purement métaphyſi-
„ que dans l'eſprit, qui ſont ſon ouvrage
„ & n'en ſont point diſtinguées, & ne
„ ſont, pour parler le langage de l'Eco-
„ le, que des êtres de raiſon, des con-
„ cepts formels ou la forme de l'entende-
„ ment, c'eſt-à-dire, la même choſe en
„ pluſieurs façons. Tout cela n'eſt point
„ nouveau pour vous; & je croi que ce
„ DIEU en l'air, je veux dire, la vérité,
„ dans l'idée duquel vous ne trouvez pas

„ celle qu'on vous a donnée de jeuneſſe, „ n'eſt point votre DIEU, comme il n'eſt „ point du tout le mien abſolument. Sui- „ vez moi dans l'application que je vai „ faire de ce principe, il va vous mener „ loin.

„ Or S. *Auguſtin* & les Péres de l'E- „ gliſe prétendus, & la plûpart des Mo- „ dernes, entre autres les nouveaux Phi- „ loſophes, n'admettent point d'autre DIEU „ que ce DIEU chimérique, que ceux-ci „ appellent l'ordre immuable, la raiſon „ univerſelle des eſprits, parce que cette „ vérité abſtraite leur eſt préſente. Ils „ voient en elle-même comme ils doivent „ agir & juger, & de ce principe abomi- „ nable ils tirent une file de conſéquences, „ qui forment un ſyſtême ſcélérat, & qui „ s'écarte des idées communes en tous ſes „ points.

„ Cette mineure, comme vous voiez, „ eſt de longue diſcuſſion, & eſt l'étude „ de toute la vie: la lecture vous en con- „ vaincra; vous pouvez par proviſion „ m'en croire. Il ne faut que de l'étude „ & de la bonne foi pour convenir du fait. „ Vous avez entrevû quelque choſe dans „ le Livre *du libre Arbitre*, attendez vous „ à voir les mêmes principes dans tous

„ les

„ les Ouvrages de l'Antiquité ; vous en „ avez aſſez vû pour la remuer toute en- „ tiére, & pour culbuter tous les Péres „ prétendus ; comme les cartes avec leſ- „ quelles les enfans badinent. Voici com- „ ment, ſuivez moi.

„ Un Livre, où l'Athéiſme eſt établi, „ & où l'idée du vrai DIEU eſt anéantie, „ n'eſt point un Livre fait par un Saint „ que l'Egliſe a canoniſé : il ſeroit impie „ de le penſer. Or l'Athéiſme eſt établi, „ & l'idée du vrai DIEU eſt anéantie „ dans le Livre *du libre Arbitre*. Donc „ &c.

„ Voilà déjà le Livre *du libre Arbitre* à „ bas. Mais les mêmes raiſons qui le font „ tomber font en même temps tomber „ tous les autres, puiſqu'il eſt cité & en- „ clavé par-tout, & qu'outre cela les mê- „ mes principes regnent dans les autres. „ Donc tous les Ouvrages que nous a- „ vons ſous le nom de S. *Auguſtin* lui „ ſont ſuppoſés, auſſi-bien que celui *du* „ *libre Arbitre*. Si cela eſt, jugez de ce que „ doivent devenir ceux de ſon diſciple S. „ *Proſper*, & enſuite du diſciple de ſon diſ- „ ciple S. *Fulgence* : & jugez comme „ tout le chapelet de l'Antiquité doit dé- „ filer.

„J'ai mes conjectures ſur le temps de „la ſuppoſition, & mes preuves pour la „rendre plauſible ; & les choſes commen„cent, DIEU merci, aſſez bien à s'arran„ger, mais c'eſt l'acceſſoire : & á quoi „il faut s'attacher, c'eſt de découvrir „l'oppoſition des principes qui eſt parfai„te ſur les autres points, comme vous „voiez qu'elle l'eſt ſur l'idée de DIEU.

„Vous voiez préſentement le nœud de „tout le ſyſtême, qui eſt un énigme „pour toute l'Europe, que perſonne n'a „encore deviné. J'en ai cependant dit aſ„ſez dans mes Livres, dans leſquels il „n'y a pas un mot qui n'aille au même „but, quoique les bons Péres, qui n'y „entendent pas fineſſe, les aient laiſſé „paſſer. Les uns croient que j'avance ſans „être en état de prouver, & me regar„dent comme un homme à qui le ſens „eſt renverſé. Les autres s'imaginent que „je commence par dégrader *Virgile*, *Ci„ceron*, *Horace*, & les autres Auteurs profa„nes, & que je ne dégrade les Auteurs „Eccléſiaſtiques qu'en conſéquence, quoi„que ce ſoit le contraire. D'autres croient „que je me fonde ſur les médailles, dont „je ne me ſers que comme de preuves *a „poſteriori*, pour appuier un ſyſtême qui

„eſt

„eſt démontré indépendamment, comme „vous avez vû, & qui porte tout entier „ſur le dogme. Tous me regardent com„me un homme d'une autre eſpêce que „les autres, & qui penſe toûjours au re„bours. Le vrai cependant, c'eſt que je „ne m'écarte des idées communes ſur les „faits, que parce que j'y adhére forte„ment ſur la maniére dont il faut enten„dre le dogme & ſur tout ce qui peut „le favoriſer. Fuiez moi, je vous le par„donne, quand vous me verrez l'enta„mer. Un Ange du ciel vint-il vous an„noncer le contraire, il faut y demeurer „invinciblement attaché, quelque obſcu„rité & quelque incompréhenſibilité qui „s'y trouve. Où je l'ai étudié, c'eſt dans „la Tradition commune, c'eſt où il faut „le chercher pour le trouver dans ſa pu„reté. C'eſt elle qui m'a fait naître la dé„fiance de tous les anciens Livres, où „je n'en voi aucun veſtige. Elle ſe con„ſerve cependant malgré les efforts de „tant de grands eſprits, qui, avec tou„tes leurs ſpécieuſes raiſons, n'ont pû en„core venir à bout de nous en faire dé„mordre.

„Nos Savans, qui ſavent diſcourir & fai„re des Journaux, & qui du reſte ne ſa-

„vent rien, quoiqu'ils parlent de tout, „en conſervent le dépôt : mais ils s'y „prennent mal pour le défendre. Nos „Scholaſtiques ſur-tout, ce ſont de vrais „barbouilleurs; ſans parler de ceux qui „ſont ſi occupés à s'eſcrimer entr'eux, „& à moiſſonner dans leurs Ecoles des „lauriers domeſtiques ; ſans parler auſſi „de ceux qui ſont encore pis, & qui „ſavent aſſez peu leur religion pour ad„mirer les nouveaux Philoſophes. J'en„tens dire que leur nombre croît tous „les jours, & je voi même bien de pau„vres enfans qui ont de l'eſprit, ſe laiſ„ſer ſéduire; je les plains. Car je vous „dirai en paſſant que cette nouvelle Phi„loſophie eſt la perte de notre religion, „à laquelle je croi la vieille ſi enchaînée, „que je ne doute nullement que DIEU mê„me n'en ſoit l'Auteur, & qu'elle ne nous „ſoit venue par Tradition depuis *Adam*. „Ceux même parmi les Scholaſtiques qui „ſentent l'oppoſition des principes des „Philoſophes récens avec les leurs, n'é„tendent pas aſſez cette oppoſition, puiſ„qu'ils ne l'étendent que ſur l'idée de „DIEU. Ils les attaquent par la queue, au „lieu de les attaquer par la tête, c'eſt„à-dire, qu'ils les attaquent ſur quelques

„points

„points particuliers ſeulement ſans aller
„au principe, & ſans ſuivre tout l'en-
„chaînement de cette oppoſition; mais
„à quoi préciſément ils ne prennent pas
„garde, c'eſt la reſſemblance des idées
„des autres, & de celles des Modernes,
„entr'autres ſur la nature de DIEU. Nos
„Scholaſtiques croient faire des merveil-
„les en tâchant de mettre les Anciens de
„leur côté, & en les pliant à leur ſens
„par les contorſions les plus forcées: les
„nouveaux Philoſophes qui ont des yeux
„ne ſe laiſſent pas éblouir de la pouſſié-
„re de leurs frivoles diſtinctions, & ne leur
„prouvent autre choſe ſinon qu'ils ſont
„des ignorans, qui ne liſent point les Pé-
„res, & qu'ils n'ont leurs Ouvrages de-
„vant les yeux qu'autant de temps qu'il
„faut pour imaginer de faux-fuians; qu'ils
„ſe ſuivent les uns les autres en marchant
„ſur les mêmes traces comme des mou-
„tons, & comme de vrais animaux de
„compagnie, ſe trouvant toûjours forts
„dans la troupe. Cependant les nouveaux
„Philoſophes triomphent, & ne ſe con-
„vertiſſent pas. Pour ſe parer des coups
„de leurs adverſaires, ils ſe couvrent du
„reſpect qu'ils trouvent dans leurs eſprits
„pour les Ouvrages des Anciens qui les

„au-

„autoriſent, & jettent les Scholaſtiques „dans de grands embarras. S. *Auguſtin* „ſur-tout leur en donne une ample ma„tiére, & ce n'eſt pas ſans fondement. „Il ne l'entend point du tout comme eux; „c'eſt donner la ſcéne au monde ſavant „que de le prétendre. Ce qui eſt hû„reux du moins, c'eſt que la vérité de „la Tradition demeure toûjours ſaine & „ſauve. Pour moi je coupe le nœud qu'ils „ne peuvent délier. J'accorde aux nou„veaux Philoſophes qu'ils ont raiſon de „mettre l'Antiquité de leur côté, prin„cipalement ſur l'idée de Dieu. On ne „leur prouvera jamais tolérablement le „contraire; mais je renverſe leur rempart „en renverſant l'Antiquité, & je les en„velope ſous ſes ruines.

„Vous voilà, mon cher Enfant, auſſi „ſavant que moi. Car tout ce que je ſai „ſe déduit de ces principes généraux, „comme des conſéquences très ſimples „& très naturelles. Je vous fais part d'u„ne découverte qui eſt le fruit de plus „de quinze années de travail. Je compte „perdus tous les pas que j'ai faits, & que „tous les autres font, hors de cette rou„te où il faut que viennent tôt ou tard „ceux qui crient contre moi, s'ils raiſon-

„nent

„nent conſéquemment. Ils ne devroient „pas me ſavoir mauvais gré de heurter „les préjugés ſur des faits, puiſque je n'y „touche qu'autant que j'y ſuis obligé, „pour faire ſubſiſter leurs opinions & la „foi commune pour laquelle un zéle com„mun m'anime. Il faut avouer que j'ai „bien tâtonné avant que d'en venir là. „Voici par quels progrès j'y ſuis arrivé. „J'entrai dans l'étude après ma Théo„logie ſans guide, & ſans trop ſavoir où „aller, & n'aiant en vûe que de battre „à l'ordinaire le païs d'Antiquité, je m'em„barquai d'abord dans la lecture du fa„meux S. *Auguſtin*, prévenu comme les „autres du reſpect que ce grand nom & „l'opinion commune concilient aux Ou„vrages qui le portent, & confirmé dans „ce reſpect par quantité d'endroits où le „fripon, qui en eſt l'Auteur, fait, en ex„cellent Comédien, le Tartufe & le Dé„vot, en invoquant ſa vérité. Je baiſois „de reſpect ſes Ouvrages dans les com„mencemens. Cependant je ne ſuivois „pas la prémiére fois que je les eus par„courus, le fil de ſes principes. J'y ſen„tois, ſeulement d'une maniére encore „confuſe, leur oppoſition avec les prin„cipes communs & catholiques. J'exa-

„mi-

„minai de plus près, mes défiances aug-
„mentérent, & voiant entr'autres cho-
„ſes qu'il ne parloit pas comme il faut
„ſur la Grace, & qu'il n'en admettoit
„point de ſurnaturelle *in entitate*, je le
„crus quelque temps Pélagien, ou de-
„mi-Pelagien. C'étoit une erreur groſ-
„ſiére qui ſe détruiſit bien-tôt. Il n'y
„gagna rien comme vous voiez. On ne
„rencontre pas du prémier coup, mais
„à force de lire & de n'y pas trouver ce
„qu'on m'avoit appris de jeuneſſe, j'au-
„gurai mal de plus en plus de l'Auteur.
„Enfin après bien des tours & des re-
„tours, j'allai juſqu'à la tête de l'hydre.
„Je ſuivis encore de plus près l'oppoſi-
„tion. A méſure que je liſois, elle me pa-
„roiſſoit dans un plus grand jour. Enfin
„elle me fit prononcer ſur le faux S.
„*Auguſtin*. Celui-là, qui eſt le maître de
„tous les autres, étant tombé, tous les
„Péres & tous les Conciles tombérent
„tout ſeuls.

„A dire le vrai, j'ai commencé par où
„il faut finir; car je ne me ſuis aviſé
„que depuis trois ou quatre ans de lire
„les *Mallebranches*, les *Lamis*, tant le
„Bénédictin que l'Oratorien, les *Tho-*
„*maſſins* & mille autres: & il y avoit
„long-

„long-temps que j'avois mes idées fixes „ſur l'Antiquité. J'ai été ſurpris que ces „nouveaux fripons n'étoient que les é„chos des anciens, & qu'ils avoient par„faitement les mêmes idées, avec cette „différence que les Modernes ont bien „accommodé le ſyſtême, & ſont bien „plus clairs & plus dévelopés que les au„tres, en ſorte que l'oppoſition des prin„cipes, qui viennent cependant au mê„me chez les uns & chez les autres, eſt „bien plus diſtincte & plus ſenſible chez „les prémiers. C'eſt pourquoi il faut com„mencer par les Philoſophes modernes. „Je m'en vai vous en donner un par le„quel je fais commencer ordinairement. „Il a pour titre *Philoſophia Chriſtiana*, „que l'Auteur, qui eſt le P. *André Mar„tin*, homme célébre dans l'Oratoire, a „donné ſous le nom d'*Ambroſius Victor*. „Il l'ouvrit, & me lût la Table des Cha„pitres, que voici :

I. *Chriſtum non tantùm ad credendum nos hortatum eſſe, verùm etiam ad id quod crederemus intelligendum.*

II. *Veritatem, quam immediate conſpicimus, cùm regulas æternæ veritatis intuemur, eſſe increatam, incommutabilem, æternam, infinitam, animâ noſtrâ per-*

perfectiorem &c. Ex his efficitur DEUM *esse, ipsumque à veritate non distingui.*

Le P. *Hardouin* m'avoit arrêté après le prémier article, pour me faire remarquer le grand principe des fripons, qui est de passer de la foi à l'intelligence, & de chercher dans les idées claires de la raison sur les points que la foi commande, de l'évidence & de la lumiére. „ Au-lieu „ que nous, qui ne sommes pas de si „ beaux esprits, disoit-il, nous nous con- „ tentons de croire sans voir goute. Pour „ moi du moins je ne voi rien, & la foi „ du charbonnier est la mienne, comme „ elle doit être celle de tout fidéle. Pas- „ ser de la foi à l'intelligence, c'est la „ grande maxime du faux S. *Augustin* & de „ son écho *Mallebranche* : mais ce ne se- „ ra jamais la mienne. Je n'ai jamais été „ élevé à cela, DIEU merci, & je regar- „ de ceux qui la suivent, comme des gens „ d'une autre religion que la mienne ; je „ suis desormais trop vieux pour en chan- „ ger.

A la fin de cette lecture, il me demanda avec complaisance si ce Livre ne contenoit pas les mêmes raisonnemens sur la nature & l'idée de DIEU, que j'avois vûs dans le Livre *du libre Arbitre*, & qu'il m'a-

m'avoit lui-même répétés ? Je n'eus pas beaucoup de peine à en convenir.

Il me harangua encore long-temps pour me faire ſentir l'oppoſition de la doctrine des fripons & des Catholiques. Il me dit entre autres choſes, que les fripons n'admettoient qu'une grace naturelle, qui eſt, comme ils parlent, la lumiére de leur vérité, de leur raiſon univerſelle qui éclaire toutes les intelligences. „ Vous voiez bien „ que rien n'eſt plus naturel que la lu„ miére de la raiſon, me diſoit-il, & la „ Grace n'eſt rien de fort myſtérieux, „ ſi c'eſt là elle. Oh ! j'entens cela, & „ pour le coup je paſſerois de la foi à l'in„ telligence. Mais plûtôt périr que de vou„ loir de l'intelligence ; je n'en ai point, „ j'en fais gloire, & j'avoue que les téné„ bres de la foi ſont auſſi épaiſſes pour „ moi que pour le charbonnier. Je ne „ prétends pas être le prémier à vous en „ donner, de l'intelligence ; mais ſeule„ ment une idée diſtincte de nos ſacrés „ dogmes, auxquels il faut inviolablement „ vous attacher, & vous faire connoître „ les Livres où ils ne ſont pas. Vous ſa„ vez ce qu'on vous a enſeigné dans l'E„ cole ſur la Grace. Tous les Théolo„ giens diſent que c'eſt une qualité infu-

„ſe dans l'ame, qui eſt ſurnaturelle *in en-*
„*titate*, & un accident abſolu, qui en
„eſt tout diſtinct, que DIEU crée dans
„l'eſprit, & qui ne peut exiſter hors de
„l'eſprit; qui pourroit même, ſelon quel-
„ques Théologiens, être dans un même
„eſprit avec le péché mortel, à ne con-
„ſiderer que ſa nature & ſon entité. Voi-
„là ce qu'on n'entend point, & ce qui
„eſt incompréhenſible: mais voilà ce que
„je croi en captivant mon entendement
„ſous le joug de la foi.

„A nous autres qui croions par la foi
„un vrai DIEU, rien ne doit plus coû-
„ter. Ce prémier myſtére, qui n'eſt pas
„petit en lui-même, une fois admis, la
„raiſon ne doit plus ſouffrir de violence
„ſur tous les autres, ce me ſemble. Pour
„moi, je n'ai pas plus de peine à croire
„un million de choſes que je n'entens
„pas, qu'une ſeule choſe ſur laquelle je
„n'ai point de lumiére. Ainſi la nature
„de la Grace ſanctifiante ne m'arrête
„pas. Pour les fripons, ils n'en ont pas
„d'idée claire; c'en eſt aſſez pour eux,
„afin de la rejetter, & de tourner com-
„me ils font ce ſacré dogme en ridicule.
„Ils ne ſauroient ſouffrir toutes les qua-
„litez infuſes, ni toutes les habitudes ſur-

„na-

„naturelles *in entitate*, que DIEU crée, „pour les faire tomber enſuite par infu- „ſion dans l'ame, parce qu'ils ne ſavent „pas ce que c'eſt. Je ne le ſai pas non „plus; ſi je le ſavois, je n'aurois plus de „foi ſur ce myſtére. La vraie raiſon pour „laquelle ils s'écartent de nous, c'eſt „qu'ils ne ſauroient admettre de création „proprement dite. La vérité, le τὸ ὄν, „*c'eſt ce*, le τὸ εὖ εἶναι, *le bien être* de „toutes choſes, l'être univerſel, (tous „ces termes nous doivent préſenter l'idée „du genre ſuprême de l'arbre de Por- „phyre) ne peut pas créer comme nous „l'entendons. On peut dire que tout ce „qui eſt, eſt par l'être formellement: „mais la vérité comme l'être abſtrait, „n'eſt qu'une idée creuſe, n'eſt rien. Ce „DIEU plaiſant ne peut avoir fait le mon- „de efficacement.

Le P. *Hardouin* m'entaſſa bien des choſes de même goût: „Les fripons, me dit- „il, ne tiennent point une autre vie après „celle-ci, à proprement parler; car ils „en font conſiſter le bonheur à contem- „pler la vérité & l'ordre immuable, & „dans une eſpêce de quiétude ou de ſom- „meil. On ne ſait ce qu'on voit, ou plû- „tôt on ne voit rien. *Il faut admettre*

„*avec les Théologiens Catholiques la lumié-*
„*re de gloire*, qui eſt un accident abſo-
„lu, qui éleve la puiſſance de l'ame,
„(ſoit que ce ſoit par une élévation in-
„trinſeque, ſoit que ce ſoit par une élé-
„vation extrinſeque, car c'eſt ſur quoi
„l'Ecole eſt partagée, & ſur quoi il eſt
„permis de diſputer) en concourant a-
„vec elle pour produire l'acte vital de la
„viſion intuitive.

Je quittai le P. *Hardouin* avec bien des remercimens, & je m'en allai auſſi joieux que ſi j'euſſe trouvé la pierre philoſophale, devorer le Livre du P. *Martin*. Je trouvai que ce n'étoit d'un bout à l'autre qu'un tiſſu de paſſages de S. *Auguſtin*. Il eſt vrai que l'énormité des conſéquences portoit un ravage effraiant & total de l'Antiquité : & tant de jugemens étranges ſur les plus illuſtres Modernes devoient d'autant plus me faire douter des principes, qu'elles en paroiſſoient ſuivre plus naturellement. Pour tous les Philoſophes modernes, je les ſacrifiois ſans peine auſſi bien que ſans contradiction de la part de la Société. C'étoit me conformer aux préjugez que j'y avoit ſucés dès l'enfance, que d'ajoûter le grief de l'Athéiſme à celui de l'héréſie, qu'elle voit chez eux

à chaque mot, quoiqu'elle ne l'ait point encore bien fait voir au Public. Le ſacrifice des Péres de l'Egliſe & des Conciles me coûtoit davantage, quoique le P. *Hardouin* ne manquât pas d'approbateurs ſur cet article. Mais j'avois bien des raiſons de négliger ceux qui ne l'approuvoient pas, parce qu'aucun ne m'attaquoit jamais par les principes, qui étoient entiérement les leurs. Tous me prenoient par les conſéquences, ſur leſquelles je les voiois les uns m'applaudir, les autres varier, d'autres ſe récrier ſans prouver. Ainſi je revenois victorieux de ces éclairciſſemens pour mon malheur, puiſque l'avantage ne ſervoit qu'à faire triompher un jeune homme, qui précipité par tant d'endroits ne trouvoit de l'autre, perſonne qui prit le tour qu'il falloit pour le ramener.

Lettre touchant la précedente Brochure.

J'Ai sû, MONSIEUR, que vous ne compreniez pas grand' choſe dans la Brochure contre le P. *Hardouin*, vous n'êtes pas le ſeul, & je n'en ſuis point ſurpris.

pris. Pour vous mettre au fait, vous n'avez qu'à vous ſouvenir d'une petite Lettre, qui a parû au Mois de Juillet dernier contre le Livre *de la Prémotion phyſique :* on a crû qu'elle venoit de quelque *Jéſuite*. Cette Lettre ſe réduit à ceci, que le Livre *de la Prémotion* tend à établir l'*Athéïſme* de *Spinoſa*, & que c'eſt la vûe & l'intention de ceux qu'il plaît à l'*Ecrivain* d'en croire les Auteurs. C'eſt, ſelon toutes les apparences, cette Lettre, qui a produit la Brochure contre le P. *Hardouin*, qui a pour titre, *L'Athéïſme découvert, &c.* L'Auteur a voulu donner dans la perſonne de ce *Jéſuite* un exemple ſenſible & domeſtique des travers inconcevables, dont on eſt capable, lorſque s'étant entêté d'une mauvaiſe Philoſophie, on s'eſt fortement accoûtumé à en regarder les principes comme les ſeuls véritables.

Le P. *Hardouin* eſt ſans doute un ſavant homme, ſi on entend par ſavant un homme qui a lû beaucoup, & il n'y a point de *Jéſuite* qui ne lui doive céder à cet égard ; mais c'eſt un Critique ſingulier dans ſon eſpêce, & l'on eſt étonné de voir à quels excès bizarres & incompréhenſibles, un homme d'eſprit com-

comme lui, s'eſt porté par rapport aux Ouvrages les plus certains de l'Antiquité, en rejettant, par exemple, l'Hiſtorien *Joſephe* comme ſuppoſé par une Cabale de Savans du douze ou tréſiême Siécle. Il a traité de même la plûpart des Auteurs profanes Grecs & Latins, dont il fait honneur à la même Cabale, qu'il appelle, dans ſon Ouvrage *De Nummis Herodiadum*, une troupe ſcélérate de Savans, *conſceleratus grex Eruditorum*, ſi je m'en ſouviens bien.

Il ne faut pas croire qu'un homme de ſi mauvaiſe humeur contre les *Auteurs Profanes*, ait été plus favorable aux *Auteurs Eccléſiaſtiques*. Il y a long-tems qu'il les regarde la plûpart comme ſuppoſés, & *Jéſuite* comme il eſt, il n'avoit garde d'excepter S. *Auguſtin*, ni les Péres qui ſuivent ſes principes Philoſophiques & Théologiques. Mais comme il ne trouvoit pas le monde fort diſpoſé à entrer dans ſes penſées, il ne les découvroit pas aiſément, & il laiſſoit plus de choſes à déviner à ſes amis, à moins qu'ils ne fuſſent bien intimes, qu'il ne leur en diſoit. Je ſai une perſonne de mérite, qui lui alleguant à ce ſujet, comme une objection qui lui paroiſſoit conſidérable,

que s'il y avoit tant de monumens de l'Antiquité Eccléſiaſtique ſuppoſez, il travailloit bien inutilement à donner par ordre du Clergé une nouvelle édition des Conciles, toute la réponſe qu'il lui fit, fut, qu'il n'y avoit que DIEU & lui qui compriſſent bien la force de cette objection.

Mais la Brochure découvre tout, & inſtruit pleinement des vrais fondemens critiques de P. *Hardouin*. Il n'y a rien de ſi bizarre, mais il n'y a rien auſſi de plus ſimple, ni de plus aiſé à comprendre. Prémiérement il poſe pour principe, *qu'un Saint canoniſé ne peut être un Athée*. Quelque ſentiment que l'on ait ſur le degré d'autorité des canoniſations, je croi qu'on peut lui accorder ſans inconvenient ce prémier principe. Secondement il ſuppoſe que *c'eſt être Athée, que de prendre pour* DIEU *la vérité, la juſtice, l'ordre ſuprême*, parce que ſelon ſes idées Péripatéticiennes ces termes ne ſignifient rien de réel, & que ce ne ſont là que des êtres de raiſon, ou des maniéres de concevoir de notre entendement. C'eſt la Philoſophie de ce Pére. Or aiant ces deux principes dans l'eſprit, & venant à lire les Ouvrages de S. *Auguſtin*, ſes *Confeſſions*, par exemple, où il invoque en tant d'en-

d'endroits la vérité ſouveraine, la juſtice ſouveraine, l'ordre ſouverain comme ſon DIEU, il n'eſt pas étonnant qu'il en ait conclu que l'Auteur des *Confeſſions* ne peut être ce S. *Auguſtin*, dont l'Egliſe fait la fête, puiſqu'elle n'eſt pas capable de faire la fête d'un *Athée*, & qu'un Auteur qui invoque comme ſon DIEU, des *êtres de raiſon*, ou des maniéres d'êtres de notre entendement, tels que ſont la vérité, la juſtice, l'ordre, la ſageſſe, ſelon les idées Philoſophiques du P. *Hardouin*, ne peut être qu'un *Athée*.

Voilà ſans doute un étrange raiſonnement, & quoiqu'en puiſſe dire l'Auteur de la Brochure [a], que *ce n'eſt point par folie*, que ce Pére a raiſonné de cette ſorte, je ne comprens pas bien, comment on peut le compter au nombre des perſonnes ſenſées. Mais enfin c'eſt ſon raiſonnement, & ce qui lui perſuade, que l'Auteur de tous ces Ouvrages, que l'on attribue à S. *Auguſtin*, n'eſt point le Saint que l'Egliſe honore le 28. du Mois d'Août, ſauf à expliquer comment elle peut regarder comme un de ſes principaux Docteurs un homme dont elle n'a pas deux lignes qu'il ait écrites. Or la

a Pag. 415.

ſuppoſition des Livres de S. *Auguſtin* une fois prouvée, une infinité d'autres Livres tombent en même tems, ſavoir tous ceux qui copient ou qui citent S. *Auguſtin*, n'étant pas poſſible que dans le 6. le 7. le 8. le 9. ſiécles, on ait cité un impoſteur, qui n'a rien écrit que long-tems depuis: outre que parmi les Auteurs de ces Livres poſtérieurs, il y en a pluſieurs reconnus pour Saints, comme S. *Proſper*, S. *Fulgence*, S. *Grégoire*, S. *Iſidore*, S. *Anſelme*, qui ne ſeroient pas reconnus pour tels, s'ils euſſent été des *Athées*. Or ils l'auroient été, ſi les Ouvrages qui portent leur nom euſſent été véritablement d'eux, puiſqu'ils prenent pour DIEU, de même que le faux S. *Auguſtin*, des êtres de raiſon, & des abſtractions de notre eſprit, qui ſont de vrais néans d'être ſelon une Philoſophie, que le P. *Hardouin* regarde comme la baſe la plus ſolide de la Religion, comme il s'en explique merveilleuſement dans la Brochure. Voilà où une mauvaiſe Philoſophie a mené le P. *Hardouin*, & il eſt viſible que l'on ne doit s'en prendre qu'à cette mauvaiſe Philoſophie, puiſque ſi l'on poſe une fois ce qu'il regarde comme un principe certain, on ne peut éviter d'en déduire

les

les conſéquences qu'il en tire & beaucoup d'autres pareilles quelque extravagantes qu'elles ſoient, & quelque intérêt même que l'on ait à ne pas ſouffrir que des Ecrivains ſans jugement avancent des paradoxes, qui ne vont à rien moins, qu'à renverſer tout à la fois la Religion & la Société.

C'eſt auſſi cette même Philoſophie, qui fait regarder au P. *Hardouin* comme de vrais *Athées* dans le fond tous les nouveaux Philoſophes, & ſur-tout le P. *Mallebranche*, qui répéte ſi ſouvent, que DIEU eſt la vérité même, la juſtice même, la ſageſſe même, ce qui fait qu'il le nomme dans ſa Brochure *l'écho du faux* S. *Auguſtin*, *pag.* 430.

Or ce ne peut être que par un travers pareil à celui de ce Pére, que l'Auteur de la Lettre contre le Livre *de la Prémotion* dont j'ai parlé, & qui peut-être eſt un rejetton du P. *Hardouin*; car il y en a parmi les *Jéſuites*, témoin ceux qui ont attaqué la *Diplomatique de P. Mabillon*, que l'Auteur de cette Lettre, dis-je, s'eſt imaginé de voir dans cet Ouvrage un chemin frayé à l'Athéiſme. Peut-être cet Auteur raiſonne-t-il comme le P. *Hardouin*, & trouvant que l'Auteur *de la Prémotion* prend

prend DIEU & la vérité pour la même choſe, comme lorſqu'il enſeigne que *c'eſt dans la vérité ſouveraine, qui eſt* DIEU, *que nous voions toutes les vérités qui ſont l'objet de nos connoiſſances*, il a crû en pouvoir conclurre, que cet Auteur n'eſt *qu'un franc Athée, qui ne connoît point d'autre* DIEU *qu'un être de raiſon, une maniére de concevoir de notre eſprit*, qui n'eſt rien de réel, ſelon la Philoſophie confuſe de cet Ecrivain. Il ſe peut faire auſſi qu'il ait dans la tête d'autres mauvais principes Philoſophiques, dont raiſonnant à ſa mode il tire des conſéquences, qui lui paroiſſent conduire aux extrêmités les plus affreuſes; & qu'il ne voit pas, non plus que le P. *Hardouin*, que le ridicule de ſes conſéquences retombe ſur lui, & qu'il blaſphême ce qu'il ignore.

Voilà, MONSIEUR, à ce que je croi, la clef de la Brochure, & ce que l'Auteur a voulu que l'on conclut de l'exemple du P. *Hardouin*. Quoiqu'il en ſoit, il fait aſſez entendre par ce qu'il dit *pag.* 415. que c'eſt quelque choſe de ſemblable qu'il a eu en vûe. „Il reviendra, dit-il, „de là une utilité conſidérable au Pu„blic. Les écarts inimaginables d'un „homme, qui conſtamment a beaucoup

„d'e-

„ d'eſprit... feront comprendre ce qu'on „ ne comprend pas aſſez, je veux dire, „ *les conſéquences des préjugés qu'on prend* „ *dans une mauvaiſe Philoſophie, & dans* „ *une Théologie qui en ſuppoſe les principes.* „ Le galimathias fait donner dans le gali- „ mathias, l'erreur conduit à l'erreur; ce- „ la arrive d'autant plus qu'on raiſonne „ plus juſte & qu'on avance davantage. „ Quand on s'en fie aux préjugés com- „ muns, que peut-on faire ſans s'égarer? „ Quand on marche dans les ténébres, „ quand on s'eſt accoûtumé de jeuneſſe „ à bannir l'évidence de ſes idées, on ne „ ſait plus où on va, & on ne peut aller „ qu'au précipice. C'eſt un avis à donner aux *Jéſuites*, qui certainement en ont plus beſoin que bien d'autres; car je ne ſai par quelle fatalité il ſe trouve que communément ils ont le même zéle pour la mauvaiſe Philoſophie, que pour la méchante Théologie.

Je croi, MONSIEUR, que ce pétit éclairciſſement vous ſuffira pour vous faire entrer de plain pied dans l'Ecrit de *l'Athéiſme découvert*, qui dans le fond ne peut être bien entendu, que par ceux qui ſavent dequoi ſont capables les Confréres du P. *Hardouin*, & quels monſtres, leurs préjugés ſe réuniſſant avec leurs

leurs paſſions, leur font trouver dans les Ouvrages qui leur déplaiſent, quelques ſentimens de piété & de religion qui y éclatent par-tout. Le Livre *de la Prémotion Phyſique* en ſera a jamais un exemple ſignalé, pour ne point parler d'autres. Au-reſte je ne puis vous dire ſi c'eſt ici une vraie Hiſtoire, ou une eſpêce de parabole. Mais je ne vois pas que l'on puiſſe douter, que l'Auteur de cette petite Brochure, qui paroît une perſonne d'eſprit, & qui y montre beaucoup de ſageſſe, & même une grande modération à l'égard du P. *Hardouin*, n'ait repréſenté exactement les penſées du P. *Hardouin*, telles qu'il les aura confiées à quelqu'un: & à ce ſujet je vous dirai qu'il y a 13. à 14. ans que parlant de ce Pére à un de nos Savans de Paris, qui travailloit alors au Journal, & qui eſt fort connu, il me dit, que lorsqu'on demandoit au P. *Hardouin*, ſur quoi donc il ſe fondoit pour exterminer tant de Livres & de monumens de l'Antiquité, il répondoit qu'il en avoit de bonnes raiſons, qu'il ne les pouvoit dire, mais qu'après ſa mort on les trouveroit dans un petit papier. Je m'imagine que c'eſt le raiſonnement, que l'Auteur de la Brochure lui fait dévelop-

per

per avec tant de complaiſance & d'ouverture à ſon nouveau diſciple, raiſonnement qui lui ſuffit [a] *pour culbuter tous les Péres prétendus*, & pour faire *défiler tout le chapelet de l'Antiquité*, comme il parle.

Il ne me reſte plus que de vous dire un mot de M. *le Clerc* qui parle de cette Brochure, dans ſa *Bibliotheque ancienne & moderne tom.* 3. *pag.* 192. Je ſuis fâché que ce ſavant homme, qui lit d'ailleurs ſi exactement les Livres dont il donne des Extraits, ait lû cette feuille volante avec ſi peu d'application, qu'il en donne une idée toute différente de ce que c'eſt. „On „prétend, *dit-il*, que ce qui a jetté ce „*Jéſuite* dans ces étranges penſées, c'eſt „que ſuppoſant que l'Egliſe eſt infailli„ble, & incapable par conſéquent de „variation; & trouvant néanmoins que „les *Péres de l'Egliſe* ne s'accordent nulle„ment avec pluſieurs ſentimens modernes „de l'Egliſe Romaine, il avoit jugé tous „les Péres ſuppoſés, auſſi bien que plu„ſieurs des Auteurs profanes Grecs & „Latins, qui s'y trouvent citez. Ce n'eſt point là le raiſonnement que l'on fait faire au P. *Hardouin*. Il ſe réduit uniquement à ceci, comme je l'ai mon-

[a] P. 421.

montré: *L'Egliſe eſt incapable de prendre un* Athée *pour un* Saint: *Or elle prendroit un* Athée *pour un* Saint, *ſi l'Auteur des Livres attribuez à S.* Auguſtin *étoit véritablement* Saint Auguſtin, ce qu'il prouve comme on l'a vû. Donc *les Ouvrages attribuez a S.* Auguſtin *ne ſont point de lui.* Donc *tous les Péres & tous les Auteurs qui citent S.* Auguſtin *ſont ſuppoſez.* Donc *toute l'Antiquité Eccléſiaſtique eſt ſuppoſée.* Voilà en abrégé tout le diſcours que l'on met dans la bouche du P. *Hardouin;* & cela eſt ſi clair, que je ne comprens pas comment on a pû ſubſtituer à ſon raiſonnement un autre, qui quoiqu'extravagant n'eſt pas pourtant la même choſe, & qui ne répond point du tout au titre de l'Ecrit, qui eſt, *l'Athéiſme découvert par le P.* Hardouin *dans les Ecrits de tous les Péres de l'Egliſe, & des Philoſophes modernes.* Vous ferez de ceci, MONSIEUR, l'uſage qu'il vous plaira, & ſi vous jugez que cela vaille la peine d'être mis au jour, je vous en laiſſe entiérement le maître. Je ſuis &c.

AR-

ARTICLE IX.

Lettre de Monſieur... à Monſieur ſur un Livre intitulé, Traité où eſt examinée à fonds la queſtion agitée en ce temps, ſavoir, ſi un Proteſtant, laiſſant la Religion Proteſtante pour embraſſer celle de Rome, peut ſe ſauver dans la Religion Romaine. Compoſé en Anglois par M. Stillingfleet, *Docteur en Théologie, & Chapelain ordinaire de ſa Majeſté Britannique. A Londres chez* Robert le Blanc *pour* Henri Mortlock *au Phénix doré dans le Cimétiére de S. Paul.* 1673.

MONSIEUR,

APrès vous avoir aſſûré du plaiſir que j'ai de vous ſavoir de retour de Hollande en parfaite ſanté, & du déplaiſir que j'ai eu de ce que vous n'avés point paſſé par ici comme je l'eſperois, je vous remercirai de tout mon cœur du Livre que vous eûtes la bonté de donner au Docteur *Greveſtein* pour moi: je l'ai lû avec une application particuliére, ſon ſtile le demande, & les choſes qu'il traite encore plus. J'y ai trouvé de bon-

nes choſes, mais j'y en ai auſſi trouvé qui me paroiſſent trop hardiment avancées & trop foiblement ſoûtenues: je ne dis pas que cela ſoit abſolument, mais je dis que cela m'a paru tel, vous ne ſerés pas fâché, je m'aſſûre, que je vous marque quelques-unes de ces derniéres.

Comme ce n'eſt point une critique que je fais, mais que je parle ſeulement de ce qui m'a paru trop hardiment avancé ou trop foiblement ſoûtenu, je me contenterai de dire à l'égard de la Préface; Qu'à moins que les *Catholiques* d'Angleterre ne ſoient très différens de ceux de France, M. *Stillingfleet* les accuſe à tort, dans les termes dont il ſe ſert, de refuſer d'entrer en éclairciſſement avec un Réformé. De nier qu'il n'y ait d'auſſi habiles gens chez les *Catholiques*, qui entendent auſſi bien leur Religion que les plus habiles des *Réformés* entendent la leur, ce ſeroit nier une choſe dont le contraire paroît tous les jours. Il y a eu des Aſſemblées, des Colloques, des Controverſes, des Livres de part & d'autre. Il y a même dans ce Livre-ci la Lettre d'un *Catholique* qui fait paroître beaucoup de doctrine & d'érudition: ce qui prouve aſſûrément, qu'il y a une égale capacité dans

l'un

l'un & dans l'autre parti, au moins pour entrer en diſpute. Je croi même que c'eſt une accuſation que la Religion la plus pure ne peut faire avec juſtice à aucune Secte, qu'on accuſe d'être opiniâtre, de fermer les yeux de la raiſon à l'évidence ; paſſe, de faire, de mériter ces reproches, ce ſont les ſuites naturelles des préjugés auxquels tous les hommes ſont ſujets ; mais en vérité qu'une Religion telle qu'elle ſoit reproche à la moindre Secte de n'oſer diſputer, cela me paroît très vain & point du tout équitable. M. *Stillingfleet* ne doit pas ignorer que les vérités les plus claires ne laiſſent pas que d'être miſes en queſtion ; & je m'étonne que lui, *qui peut faire voir qu'il eſt capable de traiter tout autant de controverſes que les plus gros volumes des Scholaſtiques en contiennent*, ait pû avancer que les *Catholiques n'oſent entrer en diſpute, ou que s'ils y entrent, bien-qu'ils ſoient bafoués & réduits à la derniére confuſion, ils n'en ſortent jamais que la palme à la main & maîtres du camp, dont l'infaillible marque eſt la converſion de cette même perſonne gagnée long-temps auparavant* : cela eſt une autre accuſation qui lui ſeroit bien difficile de prouver. Mais c'eſt

ſeulement une Préface, allons au gros du Livre.

L'accuſation, qu'on ne peut continuer dans la Communion Romaine qu'on ne ſe rende coupable d'*hypocriſie* ou d'*idolatrie*, parce *que la Religion Romaine commande d'adorer* DIEU *dans les Images, d'adorer le pain dans l'Euchariſtie*, & *d'invoquer formellement les Saints*, eſt une accuſation que j'aurois attendue d'un petit Miniſtre ignorant, mais non pas d'un Docteur de conſidération. Je ſai que M. *Stillingfleet* n'avance cela que fondé ſur ce principe, *que l'adoration que* DIEU *refuſe ſe termine à la créature*, & qu'il ſoûtient cela par des raiſonnemens très capables de ſurprendre, mais il me paroît auſſi qu'une ſérieuſe attention les découvre plus captieux que ſolides. Et comme la vérité eſt très ſimple, il me paroît que les raiſons du *Catholique* ſont d'autant meilleures qu'elles ſont plus naturelles; M. *Stillingfleet* y a répondu d'une maniére bien étendue; je m'étonne que lui, *qui n'eſt pas de ces bienhûreux qui n'ont qu'une choſe à faire*, ait pû compoſer de ſi grands Traités pour répondre à une Lettre ſi courte. Il avance au commencement de ſon prémier Traité, *que*

ce

ce n'eſt pas l'intention qui dirige le culte, & que quand cela ſeroit, les Catholiques *ſeroient toûjours coupables d'idolatrie par le jugement de* DIEV *même*. Je vai tâcher de répondre à ces deux propoſitions.

Que l'intention des hommes ne doive pas être la regle du culte divin, j'en tombe d'accord avec M. *Stillingfleet ;* mais que l'intention ne puiſſe diriger les actions à tel ou à tel objet, je le nie ; autre choſe eſt de *regler*, autre choſe eſt de *diriger*. Qu'eſt-ce que c'eſt que l'*intention?* c'eſt l'*eſprit qui dirige ;* de maniére que ſi vous ôtés la direction de l'intention, vous n'avés plus d'intention : or dès que vous n'avés plus d'intention, vous n'avés plus de culte d'adoration ; l'intention eſt l'ame du culte, les génufléxions, l'encens, les paroles mêmes en ſont le corps, c'eſt-à-dire, la matiére. La matiére ne peut rien d'elle-même, il faut que ce ſoit l'intention qui la faſſe agir ; de maniére que puiſque c'eſt l'intention qui la fait agir, elle ſuit tous les mouvemens que l'intention lui donne ; & l'intention tendant à DIEV & s'y terminant, il faut abſolument que le culte y tende & s'y termine. La force de l'intention eſt ſi grande, que c'eſt elle qui dirige même les au-

tres actes de l'eſprit pour une parfaite adoration, j'entens les actes d'amour & de reſpet. Mais rien du tout ne pourroit-il empêcher cette intention de ſe terminer à DIEU? je croi que non, puiſqu'il n'eſt pas poſſible que le même acte d'eſprit tende à deux choſes oppoſées, ſe termine à deux choſes contraires.

Expliquons ici le culte que les *Catholiques* bien inſtruits de la pure foi de leur Egliſe rendent aux Images, & le culte qu'ils rendent à DIEV.

Ils n'adorent que DIEV ſeul d'un culte de *latrie*, & n'adorent les Images que d'un culte de *vénération*. Quand ils offrent de l'encens à une Image, qu'ils font des génufléxions, des priéres, devant elle, ce n'eſt donc que pour l'honorer (ce qu'on fait tous les jours à des hommes pécheurs.) Vous me dirés, mais on prétend adorer DIEU par elle: Je répondrai qu'oui, avec une intention de latrie qui eſt pour DIEU, avec un acte d'adoration qui eſt pour lui ſeul: qu'on ajoûte à une intention de vénération, & à un acte de reſpet, qui eſt pour l'Image; comme un ſigne qui fait ſouvenir les *Chrêtiens* de ce que DIEU a fait pour eux: de maniére que ſi on révére DIEU par l'I-

l'Image, c'eſt parce qu'on révére auparavant l'Image par rapport à DIEU. A bien examiner la choſe on trouvera, que y aiant dans ceci deux intentions, il y a, à proprement parler, deux cultes; ce qu'il faut toûjours entendre quand on dit, *adorer* DIEV *par les Images*, autrement cela ne voudroit rien dire.

Il ne faudroit qu'un peu d'attention à ces deux cultes pour perſuader un eſprit dépouillé de paſſion, que les purs *Catholiques* ne ſont point coupables *d'idolatrie*. Cependant ſelon M. *Stillingfleet*, DIEV, *qui eſt le meilleur juge du culte qu'on lui rend, a déclaré que ce culte eſt idolatrie & ne peut être terminé qu'à l'Image*, ce qui ſe voit *par l'Ecriture, qui dit des Iſraélites, qu'ils adorérent le Veau d'or, qu'ils offrirent ſacrifice à un idole, & qu'ils adorérent l'image fondue, & non pas* DIEV *par elle, quoique ce fût leur intention;* d'où il ſuit néceſſairement, *que le culte qu'on rend à* DIEV, *quand il l'a défendu lui-même & a déclaré que c'eſt idolatrie, ne peut être terminé à cet Etre ſuprême, mais ſeulement à l'Image, n'y aiant pas d'apparence qu'un acte* d'idolatrie puiſſe *ſe terminer à* DIEV. Cet argument paroît fort, mais comme il n'eſt que la concluſion d'un

raiſonnement qui le précede, voyons ſi ce raiſonnement n'eſt point faux.

Qui aſſûre notre *Docteur Anglois*, que lorſque les *Juifs* firent faire le *Veau d'or*, ils n'eurent pas l'intention de l'adorer de même que DIEV, puiſqu'ils le reconnoiſſoient pour tel? Pour moi, je croi que ces paroles de l'*Ecriture* nous forcent à le croire; puiſque dans les endroits où l'Ecriture ne s'eſt pas expliquée très clairement, on la doit expliquer par d'autres plus clairs: le peu de difficulté, qu'une trop grande charité trouve à croire que les *Juifs* ont adoré le *Veau d'or* quand on en lit l'hiſtoire, ſe trouve entiérement réſolue par cette déclaration de l'*Ecriture*.

Dans l'hiſtoire, après la formation du *Veau d'or*, il n'y a qu'*Aaron tout ſeul* qui dit, *que ce ſoit demain une fête à* DIEV: les *Juifs* avoient dit auparavant, *fai nous des Dieux qui aillent devant nous*. Et après ils dirent, *ceux-là ſont tes dieux Iſrael qui t'ont amené de la terre d'Egypte: & le lendemain ils firent des ſacrifices à ce Veau*. Cela expliqué par l'*Ecriture* auſſi naturellement abat une grande partie de la force de l'argument, & détruit toute l'idolatrie qu'il impute à ce culte des *Catholiques*. De plus, c'eſt que quand on devroit juger de tout ce que l'*Ecriture* dit

dit de cette hiſtoire avec la même intention & le même ſens que M. *Stillingfleet*, il ſeroit toûjours vrai que cette idolatrie des *Juifs* ſe ſeroit terminée à DIEV, s'ils avoient eu la même intention que les *Catholiques* ont dans le culte de leurs Images. *Mais il n'eſt pas poſſible* qu'un *acte d'idolatrie ſe termine à* DIEV. Cela eſt vrai à prendre *idolatrie* dans le ſens où on le prend naturellement, qui eſt de *rendre à l'idole l'adoration qui n'eſt dûe qu'à* DIEU. Mais dans ce culte-ci ce ſeroit un acte qu'il vous plairoit d'appeller *idolatrie* par un vrai abus de ce mot, qui ne convient à l'action des *Juifs*, qu'entant que le *Veau d'or* a été formellement l'objet de leur adoration. Réfléchiſſés, je vous prie, MONSIEUR, ſur la force de l'intention, & ſur l'uſage qu'on fait dans la Société civile des révérences, des priéres, des génufléxions, de l'encens même.

Pour l'autre endroit de l'*Ecriture*, qui ſert encore de preuve à cet argument, examinons le, s'il vous plait, dans toute ſon étendue; il me paroît, comme le *Catholique* le rapporte de S. *Auguſtin*, que tout ce qui ſuit le prémier commandement n'en eſt véritablement que l'explication, & ne défend pas le culte que les *Catholiques* rendent aux Images. 1. Quoique l'*Ecriture* ſe

ſerve du mot de DIEV pour exprimer quelquefois de ſimples créatures, il ſemble néanmoins que quand DIEV dit, *vous ne ferés point d'autres dieux devant ma face*, il entende des êtres imaginaires, ou des êtres créés, mais crus auſſi grands que lui par ceux qui ſe les imaginent, ou qui les conſiderent autres qu'ils ne ſont; puiſqu'il ſe nomme du même nom dont il les nomme après, & qu'il ne ſe ſert point de ſon nom de trois ſyllabes pour marquer de la différence. 2. Il paroît par le culte qu'il défend de rendre aux Images, que c'eſt le même culte dirigé de la même maniére que celui qu'on lui rend, puiſque s'il étoit d'une autre eſpêce, il n'en ſeroit pas *jaloux*, *viſitant l'iniquité des pêres dans les fils, dans les neveux & dans les petits neveux, dans ceux qui le haiſſent*. Ces paroles qui ſuivent immediatement la défenſe du culte des Images ſans être ſéparées par un point, mais ſeulement par deux, & par une virgule, (ce qui fait voir que c'eſt un ſens continué) montrent aſſez clairement, ce me ſemble, que ce n'eſt que ceux qui adorent les Images du même culte que DIEV, qui vont contre ce commandement; puiſqu'on ne peut pas dire que ceux qui n'adorent les Images que d'un culte honorai-

raire, par rapport à ceux qu'elles repréſentent, haïſſent DIEV, au contraire c'eſt une marque d'une plus grande vénération; & ſi on peut dire que la créature hait ſon Créateur, ce n'eſt que celle qui rend à la créature le culte qu'elle doit à DIEU ſeul, ce que les bons *Catholiques* ne font pas.

Je n'aurois jamais oſé dire ce que j'ai dit, ſi toute l'*Egliſe Romaine*, & S. *Auguſtin* ne m'en avoient ouvert le chemin. Je ſai qu'une partie des *Catholiques* n'a point la pureté d'intention qu'il faut avoir pour ne pas mêler quelque *idolatrie*, ou tout au moins une ſuperſtition ridicule & une folie pitoyable dans le culte des Images, & même dans le culte de l'*hoſtie*; je le puis aſſûrer par ce que j'ai vû & par ce que j'ai entendu; mais cela vient du peu de ſoin qu'on prend de s'inſtruire, cela vient de la ſuperchérie & de la corruption des *Moines*, & des gens de leur cabale, qui montrent une voie detournée au-lieu d'enſeigner le bon chemin: ils ſuppoſent des miracles & des hiſtoires autant contre le bon ſens que contre la vérité de l'Evangile même: c'eſt ainſi qu'ils gâtent le peuple crédule, & qu'en lui inſpirant des ſentimens faux, il lui font naître une inten-

tention perverſe : mais ce n'eſt point la foi de ceux qui ſont bien inſtruits de la pure croyance de l'Egliſe, elle ne veut point qu'on adore d'un culte de latrie, ni le pain de l'hoſtie, puiſqu'elle enſeigne qu'après la conſécration il ne reſte plus, mais que la tranſubſtantiation s'en fait totalement au corps & au ſang de *Jéſus-Chriſt* ; ni les Images, qu'elle croit dans le fonds n'être que du bois, de la pierre, ou de la peinture, & qui ne ſont établies que pour exciter ceux qui les voyent à imiter les vertus de ceux qu'ils ne voyent pas. Une preuve de ce que j'ai l'honneur de vous dire, MONSIEUR, c'eſt que l'*Egliſe* n'a pas condamné ceux * qui diſent, „ que tout ce qui eſt viſible „ ou ſenſible en *Jéſus-Chriſt* ne mérite pas „ nos adorations, ſi ce n'eſt à cauſe de „ l'union avec le Verbe, qui doit être le „ ſeul objet de notre eſprit, *la chair a été „ le vaſe, attachés vous à ce qu'il conte- „ noit, mais non pas à ce qu'il étoit.* Mais, MONSIEUR, que ſeroit-ce ſi l'on jugeoit de la Religion par les croyances erronées du peuple ? ſi cela étoit, ne pourroit-on pas accuſer auſſi votre Communion d'*idolatrie*, puiſque la plûpart du peu-

* Le R. P. Mallebranche Recher. de la vérité T. I.

peuple chez vous, comme chez les autres *Chrêtiens*, eſt abſolument *Tritheïſte* : erreur ſi groſſiére, que la nature toute corrompue qu'elle eſt a beſoin de ſe faire violence pour l'adopter.

Enfin, MONSIEVR, le commun conſentement des peuples, qui forment une Religion auſſi étendue que la *Romaine*, n'eſt-il pas aſſez fort pour ſoûtenir, que l'explication du prémier Commandement eſt bonne, ſi le conſentement des *Chrêtiens*, malgré les termes ſi particuliers & ſi préfix du 4. du 6. & du 8. Commandement, peut autoriſer l'explication qu'on en fait. L'eſſence des choſes ne peut être changée plûtôt dans une partie que dans l'autre, ſi le *Décalogue* ne doit pas être ſujet à interprétation, tous les *Chrêtiens* enſemble n'auront pas plus de droit d'altérer ces Commandemens que les *Catholiques* d'altérer l'autre; ou dites que tout le *Décalogue* doit être obſervé au pied de la lettre ſans raiſonnement, ou dites qu'on doit raiſonner ſur l'obſervation qu'on en doit faire.

Pour tout ce qui ſuit dans ce prémier Traité, il y a des choſes qui paroiſſent ſi foibles & ſi mal choiſies, que je doute que M. *Stillingfleet* les ait écrites avec réflé-

xion :

xion : témoin ce paſſage, * qu'*il ne faut point faire de reſſemblance, parce qu'on n'en vit aucune quand* DIEV *parla en Horeb.* Que ſera-ce à préſent que la même *Ecriture* dit, qu'il *s'eſt fait chair* & qu'il s'eſt fait voir ſous la figure d'une *colombe.*

Qu'eſt-ce que c'eſt encore que les réponſes de ce Docteur † pour défendre un culte qu'on rendroit au ſoleil, ſi le ſoleil avoit une ame ſanctifiée, pourquoi ne le pourroit-on pas adorer d'un culte de dulie comme les *Anges* & les *Saints*, & même quoique matiére la vénération qu'on auroit pour lui ſeroit-elle criminelle ? c'eſt un ſigne qui marque la ſageſſe de DIEU ; mais ſur ce fondement nous pourrions avoir de la vénération pour une *Mouche*, ſans difficulté, puiſqu'une Mouche ne fait pas moins voir la ſageſſe de l'*Etre ſouverain* que le ſoleil avec tous les aſtres. C'eſt ainſi qu'on aſſûre que les *Egyptiens* pour marquer l'idée inexprimable qu'ils avoient de la Grandeur infinie de DIEU, rendoient un certain culte aux plus vils inſectes ; ils croyoient mieux marquer ainſi leur extrême vénération. Si DIEV eſt infiniment adorable dans les plus petites choſes, que n'eſt-il pas en lui-même ? Pour

* P. 57. † P. 64.

Pour ce qui regarde le *ſecond Traité*, toute la fauſſeté, qui me paroît être dans les argumens qui s'y trouvent, ne vient que de ce que M. *Stillingfleet* n'a pas fait aſſez de réfléxion ſur les diverſes ſignifications des mots dont il ſe ſert, puiſque s'il y avoit bien réfléchi, il auroit connu, Que *Hoſtie* ſignifie quelquefois le pain deſtiné à la conſécration, & qu'en cette ſignification on ne l'adore pas, puisqu'on s'en ſert très ſouvent à cacheter des Lettres.

Que *Hoſtie* ſignifie encore la perſonne de *Jéſus-Chriſt* s'offrant à DIEU pour l'expiation des crimes des hommes, & renouvellant ſur l'autel, quoique d'une maniére impaſſible, le ſacrifice qu'il fit ſur le Mont *Calvaire:* en ce ſens les *Catholiques* adorent l'*hoſtie*, c'eſt-à-dire, *Jeſus-Chriſt* même avec le véritable culte de latrie.

M. *Stillingfleet* auroit encore connu qu'il ſe contredit * groſſiérement quand il dit, que les *Catholiques* après la conſécration ne reconnoiſſent rien de reſte que les accidens, après avoir avancé qu'ils faiſoient les élemens l'objet de leur culte divin : mais de quelque maniére que le *Docteur Anglois* l'entende, & dans quelque

† P. 105.

que ſens qu'il prenne ces deux mots, qui marquent cependant deux choſes bien différentes, il ſera toûjours faux qu'ils faſſent ni les élémens, ni les accidens, l'objet de leur culte. Ils croyent que les prémiers ſe changent abſolument, & que les derniers ne ſont qu'un voile ſous lequel ſe cache *Jéſus-Chriſt*, qui ne permet plus à des yeux mortels de le voir. Mais qu'eſt-ce que c'eſt que ce voile ? vous ſavés bien que ce n'eſt point quelque choſe de réel ni dans la matiére, ni dans nos yeux, que ce n'eſt qu'une ſenſation que DIEU excite en notre ame à l'égard même de tout objet : mais ſans examiner ſi la rondeur, la blancheur, & le goût, ſont quelque choſe de réel dans la matiére, ou non, les *Catholiques* bien inſtruits ne les croyent abſolument point quelque choſe de réel dans *l'hoſtie conſacrée*.

Quand M. *Stillingfleet* dit, que ceux qui adoreroient le ſoleil ou la terre, en croyant que DIEU eſt dedans, ne ſeroient pas coupables d'idolatrie, ſi la ſeule préſence de DIEU ſuffiſoit, puiſque DIEU eſt par-tout.

Je répons, que quand même DIEU ſeroit dedans auſſi particuliérement que les *Catholiques* le croyent ſur l'autel, ils ſeroient

roient néanmoins coupables d'idolatrie d'adorer de la matiére d'un culte de latrie, mais que s'ils l'adoroient d'un culte de vénération, quand même il n'y ſeroit pas comme ils le croyent ſous les accidens, ils pourroient le faire ſans idolatrie: ôtés *l'union hypoſtatique*, qui n'eſt pas en queſtion.

Si les *Catholiques* adoroient d'un culte de latrie les accidens, comme M. *Stillingfleet* le ſoûtient par la 33. *Seſſion chap. 5. du Concile de Trente*, je tombe d'accord qu'il y auroit de l'*idolatrie*; mais ſi le *Docteur Anglois* avoit pris garde au mot de *Sacrement*, il auroit compris,

Que ſi par *Sacrement* on entend *le ſigne viſible d'une grace inviſible*, on n'entend par l'*adoration du S. Sacrement* rien autre choſe que l'*adoration de Jéſus-Chriſt* même, & non pas des *accidens*.

De ce que je viens de dire je pourrois conclurre contre le ſentiment même de quelques *Théologiens Catholiques*, que quand *Jéſus-Chriſt* ne ſeroit point ſous les voiles de l'hoſtie, les *Catholiques* ne commettroient point d'idolatrie quand ils feroient des actes d'adoration à l'élévation de la Meſſe; puiſque ce n'eſt point ce qu'ils voyent qu'ils adorent, mais ce qu'ils

croyent d'une vive foi, c'eſt-à-dire, DIEV qui eſt par-tout & toûjours digne de notre adoration: ce n'eſt pas que de l'adorer comme plus particuliérement dans un lieu que dans un autre, ſi cela n'étoit pas, il n'y eût de la folie; mais pour de l'*idolatrie*, il n'y en aura jamais, tant qu'on n'adorera que DIEV.

Ce n'eſt pas ſeulement dans ce ſecond Traité que M. *Stillingfleet* a rempli de ſophiſmes les pages de ſon Livre, faute d'avoir aſſez pris garde à la ſignification des mots. J'aurois pû marquer dès le prémier Traité qu'il abuſe très ſouvent du mot de *culte*, de celui d'*idolatrie*, de celui d'*adorer*, comme il vous ſera aiſé de le voir encore mieux que moi, ſi vous voulés vous donner la peine de le lire.

Si, après ce que je viens de dire, je vous aſſûre ſans prévention & ſans partialité, vous voulés ſavoir mon ſentiment ſur ce Livre & ſur ſon Auteur, je vous dirai qu'il y a beaucoup d'érudition & de tours d'eſprit, que ce qu'il y a d'hiſtorique eſt rapporté avec beaucoup de netteté, mais que M. *Stillingfleet* dans l'étude qu'il a faite des controverſes en a pris la ſubtilité ſophiſtique, qui ſert parfaitement bien à embarraſſer ſon Adverſaire,

& à défendre les ſentimens qu'on avance, mais qui eſt auſſi un empêchement à découvrir la vérité, & même à la ſoûtenir quand on l'a découverte. C'eſt pourquoi on voit ordinairement dans les Livres de controverſe l'uſage de certains milieux tout particuliers & tout faux; & il arrive très ſouvent qu'un Controverſiſte croit la vérité, & qu'il la prouve par le menſonge, qu'il s'embarraſſe tellement dans des idées extraordinaires, qu'il ne peut plus les écarter pour voir la vérité toute nue & toute ſimple.

Enfin, MONSIEUR, ſi les accuſations de ce Livre ſont fauſſes, la vérité & la charité ne s'y trouvent-elles pas bien offenſées? je vous en laiſſe le juge: la bonté de notre cauſe ne dépend pas de celle d'autrui; ce ſont des accuſations qu'un *Socinien* auroit lieu de faire ſuivant les principes de ſa Religion, mais qu'il n'eſt pas permis à un *Réformé* de faire ſuivant les principes de ſa foi. Cela n'empêche pas, MONSIEUR, que je ne vous ſois très obligé des bons ſentimens que vous eûtes de moi en donnant ce Livre à Monſieur *Greveſtein*; il m'a fait faire des réflexions néceſſaires, ce qui eſt le principal profit de la lecture. Si vous aviés le Li-

vre que *Calvin* a écrit contre *Servet*; envoyés le moi, je vous ſupplie; vous m'obligérés auſſi extrêmément de m'en prêter quelque autre qui faſſe bien voir que l'*Ecriture Sainte* eſt aſſez claire pour être ſeule la regle de notre foi. Je ſuis, MONSIEUR, Votre, &c.

ARTICLE X.

Lettre *touchant le Livre intitulé*, De l'action de DIEU ſur les créatures. Traité dans lequel on prouve la Prémotion phyſique par le raiſonnement. *A Paris* chez *Babuty* 1713.

CE n'eſt, MONSIEUR, qu'avec peine que je me détermine à vous dire ce que je penſe d'un Livre, qui a fait autant de bruit qu'en a fait le Traité *de l'action de* DIEU *ſur les Créatures:* je vous le dirai cependant, puiſque vous le voulez abſolument, mais en peu de mots. Je ne vous parlerai point de ce que tout le monde peut remarquer dans cet Ouvrage: quand un *Métaphyſicien* examine un Traité de Métaphyſique, & qu'il n'en trouve pas les principes ſolides, il fait peu

peu de cas du reſte, du moins le reſte lui paroit-il inutile au deſſein de l'Auteur, & en particulier de celui-ci, à moins qu'il n'eût voulu, à la faveur de de tant d'érudition, remettre en honneur les reſtes mépriſables de la très pitoyable Métaphyſique d'*Ariſtote*.

En ſuppoſant avec l'Auteur qu'un eſprit puiſſe être ſans penſée, & qu'en effet il ſoit réduit à ne point penſer pendant un inſtant ſeulement, dans cette ſuppoſition il n'auroit point au moins cet eſprit de ſentiment intérieur de ſon exiſtance: & quelque imparfaite que ſoit la maniére dont on conçoive un eſprit, peut-il être conçû ſans ce ſentiment que toute idée d'eſprit doit néceſſairement renfermer? Parler donc d'un eſprit réduit à cette condition, c'eſt parler d'un être dont on n'a ni idée, ni ſentiment. Ce ſera encore un être, ſi on le veut, mais un être chimérique, car il n'eſt point de chimére, quelque forme qu'on veuille lui donner, qui ne puiſſe penſer à même condition qu'on veut que l'eſprit penſe. Je le prouve.

L'eſprit n'eſt point une ſubſtance penſante, on le ſuppoſe, c'eſt un être ſeulement capable de penſer, & qui pour

penſer en effet a beſoin que DIEV forme en lui des penſées actuelles, leſquelles ſoient de nouveaux êtres ſurajoûtez à ſon être, & ſans leſquels il ne penſe point *du* tout. Il faudroit donc dire que ce ſont ces nouveaux êtres qui penſent, & nullement l'eſprit dans lequel ils ſont créés, comme dans une pure capacité. A ce prix quelle chimére ne ſera pas capable de penſer, & ne ſera pas vraîment un eſprit?

Suivant cette plaiſante idée de l'eſprit, qu'eſt-ce qu'un *Savant?* une chimére telle qu'il vous plaira, ſurchargée de pluſieurs millions d'êtres; car il faut bien des penſées actuelles, qui ſe ſoient ſuccedées les unes aux autres, pour faire un *Savant*, & l'eſprit eſt le fondement ou la capacité des connoiſſances. Mais, MONSIEUR, n'étes-vous pas en peine de ſavoir, comment feroit un Savant de cette eſpêce pour ſe ſervir de ſes connoiſſances aquiſes avec tant de travail? Il ne pourroit en effet en faire uſage que par des *penſées actuelles*, leſquelles elles-mêmes ſeroient autant d'*êtres* nouveaux, créés de nouveau & ſurajoûtez à ſa réalité, & le tout par une action prédéterminante de l'Auteur de la nature..... cela eſt de difficile conception.... Courage, ne vous rebutez

pas,

pas, vous voilà juſte au point de vûe de l'admirable fécondité du principe des penſées actuelles, nouvelles réalités ſurajoûtées à la réalité de l'eſprit pour le faire penſer.

Voici un autre principe du même Auteur, c'eſt que la volonté eſt active, quoiqu'elle ne ſoit cependant qu'une pure capacité, qui ne puiſſe être réduite en acte, que DIEV par ſon action toute-puiſſante ne produiſe en elle ſes actes, leſquels ſoient autant de nouveaux êtres ſurajoûtés à la réalité. Cette vérité n'a-t-elle point de preuves? ou eſt-elle ſi claire qu'elle n'en ait pas beſoin? Il eſt vrai que le ſentiment intérieur de notre élection, dans nos déterminations, ſuffit pour nous raſſûrer contre tous les raiſonnemens de la *Métaphyſique* la plus outrée; néanmoins quelques preuves de la façon de l'*Auteur*, ſi fécond d'ailleurs en tant d'inutiles démonſtrations, n'auroient point été inutiles dans un Ouvrage de cette nature. Je dis de la façon de l'*Auteur*, ſans quoi toute autre preuve, qui ne préſuppoſeroit pas nettement ſon ſentiment à l'égard de *l'action de* DIEV *ſur les créatures*, deviendroit inutile entre ſes mains: car il faut avoir la même idée que les au-

tres ont eue d'une vérité, pour pouvoir faire ſon profit des preuves qu'ils en ont données.

Mais quelques preuves que l'*Auteur* eût données de ſa façon, elles auroient bien-tôt été démenties par tout ce qu'il rapporte dans la ſuite de ſon Livre, pour prouver *l'action de* DIEV *prédéterminante*. Ainſi pour éviter la contradiction du moins apparente, il a ſuppoſé d'abord que la volonté eſt active, & a produit enſuite tout ce qu'il s'eſt imaginé pouvoir démontrer, que les déterminations de la volonté, ſoit au bien, ſoit au mal, ſont autant de *réalités*, que DIEV produit en elle par une action prédéterminante, auſſi indépendante d'elle-même, que l'action même par laquelle elle a été tirée du néant.

Si les preuves que l'*Auteur* rapporte ſont bonnes, je ſoûtiens que *le Cheval de bronze* eſt actif & très actif. Hé! pourquoi ne le ſeroit-il pas? ſi la volonté n'eſt qu'une pure capacité par rapport à l'acte, & ſi l'acte eſt un nouvel être créé de nouveau par la toute-puiſſance de DIEV, & ſurajoûté à cette capacité, ſans qu'elle ait pû cette capacité déterminer ou occaſionner l'Auteur de la nature

à

à produire en elle cette nouvelle entité ? *le Cheval de bronze* n'eſt-il pas une capacité ? & ſi l'Auteur de la nature par ſon action toute-puiſſante produit dans ce Coloſſe, la réalité de l'acte agiſſant, voilà la capacité réduite en acte, & *le Cheval de bronze* auſſi actif que la volonté la plus animée. Tout cela me paroît ſuivre naturellement des principes de l'Auteur ; c'eſt ce qui me fait croire, que la curioſité a eu plus de part au débit de l'Ouvrage, que ſon vrai mérite : bien des gens ont crû y trouver un excellent onguent pour la brûlure, mais les conſéquences en ſont trop affreuſes, & il n'y a guéres que des *Turcs*, bons diſciples de *Mahomet*, ou des *Payens* tels que ceux dont l'*Auteur* emprunte le témoignage, qui pûſſent regarder cet Ouvrage comme un ſyſtême bien entendu & conforme à leur religion ; digne production des paſſions les plus extravagantes !

ARTICLE XI.

Autre Lettre ſur le même Livre.

VOus avez lû ſans doute, MONSIEVR, les démonſtrations prétendues de l'*Auteur* du Livre *de la Prémotion*, & il y a bien de l'apparence que vous n'en avez pas été content, puiſque vous me demandez ce que j'en penſe. Quoiqu'il en ſoit, comme je ſuis perſuadé que vous m'interrogez avec ſimplicité, je vous répondrai ingenûment qu'elles n'ont que l'écorce, encore bien mince, des démonſtrations Mathématiques. Il faut croire que l'*Auteur* eſt un Géométre d'une nouvelle eſpêce ; mais en affectant de ſe ſervir des termes dont ſe ſervent les Géométres ordinaires, il devoit au moins s'inſtruire des idées qu'ils y attachent, ou bien donner un Dictionnaire, dans lequel il auroit marqué celles qu'il a prétendues qu'on y attachât : il me ſemble qu'il auroit dû en uſer ainſi, pour empêcher qu'on ne crût qu'il n'a parlé le langage des Géométres que pour ſéduire les ſimples & impoſer aux crédules.

Il eſt vrai que, le tout bien conſidéré,

l'*Au-*

l'*Auteur* a pû négliger cette précaution ſi judicieuſe & ſi néceſſaire en toute autre occaſion ; il lui ſuffiſoit d'éblouir dans les circonſtances préſentes ; & quelle invention plus propre à produire cet effet qu'un pompeux galimathias farci de termes ſcientifiques, & conſacrés dans l'opinion même du vulgaire à des idées juſtes, claires & préciſes. Car vous le ſavez, il eſt bien plus de gens qui croyent que les Géométres raiſonnent juſte, qu'il n'en eſt qui ſe mettent en peine d'imiter leur juſteſſe dans les jugemens qu'ils ont à former.

Sur ce fondement ce Géométre à la moderne a crû pouvoir donner des démonſtrations de ſa façon. En effet il a trouvé quantité de Géométres de ſon eſpêce, qui les ont fort goûtées ; mais ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que pendant que des gens qui n'ont jamais ſû ce que c'eſt que démonſtration, ſont charmez des démonſtrations de l'*Auteur*, les vrais Géométres hauſſent les épaules de voir la malfaçon de l'*Auteur* dans l'application qu'il fait de la méthode des Géométres à une matiére ſi peu ſuſceptible de démonſtration.

Il ſeroit à ſouhaiter que les Auteurs

en

en compoſant ſuiviſſent la vraie méthode des Géométres, leurs Ouvrages aſſûrément en ſeroient beaucoup meilleurs: mais vouloir que toute ſorte de matiére, & en particulier celle que traite l'*Auteur*, puiſſe être démontrée, c'eſt ſe moquer du monde; c'eſt changer les notions des choſes, & imiter l'*Auteur*; c'eſt ſe couvrir d'une lumiére empruntée pour faire illuſion à ceux qui n'y prenent pas garde de ſi près.

Mais afin, MONSIEVR, que vous puiſſiez juger par vous-même de la fauſſeté de ces démonſtrations prétendues, voici les regles ſur leſquelles les vrais Géométres forment leurs démonſtrations: je vous prie de les bien méditer, je les ai tirées d'un excellent Géométre.

1. *Regle:* On ne doit former aucun jugement, ni aucun raiſonnement, ſur les objets de ſes applications, que l'on n'ait auparavant des *perceptions* claires & diſtinctes de ces objets, des *rapports* de ces objets, & des *déductions* par leſquelles on les tire les uns des autres. C'eſt-à-dire, des dépendances néceſſaires qu'ont ces rapports les uns aux autres, & l'on doit toûjours conſerver l'*évidence* dans toutes les démarches de l'eſprit.

2. *Regle :* On doit admettre pour vraies & ſans preuves les propoſitions qui expriment des *rapports* que l'on voit clairement & diſtinctement ; comme celle ci, *le tout eſt plus grand qu'une de ſes parties.*

3. *Regle :* Toute propoſition qui exprime un *rapport*, qu'on n'apperçoit pas avec évidence, ne doit pas être admiſe qu'on ne l'ait démontrée, c'eſt-à-dire, qu'on n'ait fait voir évidemment qu'elle ſe déduit néceſſairement d'autres propoſitions évidentes.

4. *Regle :* On ne doit admettre parmi les propoſitions, dont on tire les conſéquences, que des propoſitions qui ſoient dans la derniére évidence.

5. *Regle :* Il faut qu'on voie clairement en déduiſant les propoſitions les unes des autres, que celles qui ſont déduites, ſoient des ſuites néceſſaires des propoſitions dont elles ſont déduites.

On n'admet, dit ce vrai Géométre, aucune preuve qui ne ſoit conforme à ces regles, & c'eſt à ces ſeules preuves qu'on donne le nom de démonſtration.

Portez, MONSIEUR, portez ces regles ſur les démonſtrations prétendues de l'*Auteur du Livre de la Prémotion*, & vous verrés ſi elles ſont bonnes : & pour vous fa-

faciliter l'application que je ſouhaite que vous faſſiés des regles que je vous mets en main, je vai la faire ſur le principe de la prémiére démonſtration du 2. T. de l'édition *in* 8. j'eſpére que ce petit Eſſai vous ſuffira. Au-reſte, je n'ai point choiſi le principe, que j'examine, par préférence aux autres, comme plus propre à mon deſſein, c'eſt le prémier qui m'eſt tombé ſous les yeux à l'ouverture du Livre. Voici ce principe.

Une cauſe doit contenir ſon effet: examinons tous les termes qui compoſent cette propoſition.

Quelle idée, MONSIEUR, réveille chez vous le terme de *cauſe*? & en cas qu'il en réveille quelqu'une, eſt-elle claire, évidente & préciſe? n'eſt-il que d'une eſpêce de *cauſe?* il eſt, vous le ſavez, une *cauſe prémiére;* il en eſt de *ſecondes;* & celles-ci ſe ſubdiviſent en *naturelles*, *ſurnaturelles*, *phyſiques*, *morales*, *inſtrumentales* &c. or toutes ces cauſes ne réveillent point aſſûrément chez tous les *Philoſophes* la même idée: ils diſputent ſans ceſſe entre eux ſur la maniére dont elles agiſſent; ce qui paſſe pour vrai chez les uns à cet égard, paſſe pour faux chez les autres. Le terme de *cauſe*, en genre

de

de *cauſe*, ne réveille donc point d'idée claire, unique & préciſe. L'*Auteur* viole donc dès le prémier mot de ſon principe la regle fondamentale de toute démonſtration, *On ne doit former aucun jugement... ſur les objets de ſes applications, que l'on n'ait auparavant des perceptions claires de ces objets.*

Une cauſe DOIT, ô le plaiſant *doit!* Ce *doit* a dû ſe trouver bien étonné de ſe voir placé dans un principe de démonſtration: car je crois que c'eſt pour la prémiére fois. Les *Géométres* ordinaires ne lui avoient point encore fait cet honneur, que je ſache. Au-reſte ce n'eſt point ſur la nouvelle place qu'occupe ſi injuſtement le terme *doit*, c'eſt qu'il ne détermine rien de clair, rien de précis; mais ſi *doit* eſt l'expreſſion de l'acquieſcement de l'eſprit au rapport néceſſaire évidemment apperçû, pourquoi ce faiſeur de démonſtrations à perte de vûe & de raiſon n'a-t-il pas prononcé abſolument, *une cauſe contient ſon effet?*

C'eſt qu'il a trop ſenti le ridicule de cette propoſition pour en pouvoir faire un principe de démonſtration; & pour l'adoucir il s'eſt ſervi d'un *doit*, terme entiérement indéterminé, & qui laiſſe l'eſ-

l'eſprit en ſuſpens : car que ne peut-on pas dire ſur un *doit ?* il ſignifiera tout ce qu'il plaira à l'*Auteur* qui l'a mis en œuvre. D'ailleurs qui ſera aſſez hardi pour oſer douter qu'un *Auteur*, qui a compoſé un gros Livre rempli de paſſages *Grecs* & *Latins*, de grands mots, de *principes*, d'*axiomes*, de *corollaires*, de *lemmes* &c. ſache ce qu'il dit ? Si le Lecteur ne comprend rien en liſant un ſi beau Livre, tant pis pour lui ; que lui faut-il davantage, après tant d'érudition de toute eſpêce, que des démonſtrations !

Si l'*Auteur* a des idées claires de *cauſe* & d'*effet*, & s'il apperçoit évidemment l'*effet* dans ſa *cauſe*, il doit auſſi appercevoir la maniére dont l'*effet* eſt contenu dans ſa *cauſe :* il auroit donc dû exprimer clairement cette maniére ou ce rapport. Je ne crains point de prononcer abſolument que *l'unité eſt contenue trois fois dans le nombre trois, & qu'elle en eſt le tiers.* On ne ſauroit dire que c'eſt par modeſtie que l'*Auteur* s'eſt exprimé de la ſorte : il viole donc encore dès le prémier jugement qu'il forme cette regle eſſentielle à une démonſtration, *on ne doit former aucun jugement.... que l'on n'ait auparavant des perceptions claires & diſtinctes*

de

de ces objets & des rapports de ces objets.

Je crois, MONSIEUR, qu'il ſeroit inutile de vous faire une plus longue application des regles que je vous envoye aux principes de l'*Auteur ;* vous la ferez vous-même avec d'autant plus de plaiſir qu'elle vous découvrira à chaque page la fauſſeté de ces principes, & les affreuſes conſéquences qui en naiſſent ſi naturellement. Si vous trouvez quelques preuves ou quelques démonſtrations, qui vous paroiſſent avoir une apparence de vérité, faites moi l'honneur de me les marquer, & j'eſpére que je vous ferai voir évidemment que l'*Auteur* n'abuſe pas moins de l'autorité de l'*Ecriture* & des *Péres* que de la méthode des Géométres.

AVERTISSEMENT.

Le Lecteur eſt prié de vouloir bien lire lig. 10. 11. *&* 12. *de la page* 74. Mais d'où vient m'amuſer à réfuter ainſi les paroles de *Brutus?* & M. *Bayle* lui-même n'a-t-il pas eu tort de le faire? *au lieu de*, Mais d'où vient m'amuſer à réfuter ainſi les paroles de *Brutus*, & M. *Bayle* lui-même? n'a-t-il pas eu tort de le faire.

P. 162. *lig.* 3. *après ces mots* que par tout ailleurs, *ajoûtés en parentheſe*, quoiqu'en ce dernier Lieu la prononciation tire beaucoup vers l'Autrichienne.

P. 328. *& par-tout où l'on trouvera* Henri Petri, *liſez* Henri Petre.

P. 333. *lig.* 24. *effacés ces mots*, qu'il n'a vêcu que dans le XIV.

P. 336. *lig.* 16. *&* 17. pour qui un homme qui auroit moins de religion auroit plus de charité, *au-lieu d'*auroit *liſez* auroit eu.

Je remarquerai de plus, que la Grammaire de M. *Steele*, de laquelle j'ai parlé p. 151. & 152. *a été réimprimée pour une* 3. *fois à Londres en* 1714. avec une Poétique, une Rhétorique & une Logique; on m'a aſſûré que la Rhétorique étoit de M. *Addiſſon*, un des plus beaux Eſprits de l'Europe.

TA-

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce Tome.

A.

Ccident, ce que c'eſt, *Pag.* 98
Accidens dans l'hoſtie, quels, 462. les Catholiques n'en font pas l'objet de leur culte, *ibid.*
Accords (*Seigneur des*) repris, 246
Actions ſont les preuves des paroles, 9. témoignage aſſûré de nos ſentimens, 23
Adoration, en quoi conſiſte, 34
Adverbes, quelle partie d'oraiſon, 112
Alcoran cité, 10. 11. combien la vérité y eſt recommandée, 55. &ss. auſſi-bien que la ſcience & la vertu, 57. &ss.
Alde vendoit ſes Livres cher, 296. ſes Editions Gréques ſont peu correctes, 297
Alexandre le Grand, ſon bon mot, 49
Ame, ſon immortalité, 17. en quoi conſiſte ſon eſſence, 19. &ss. ſi elle peut être ſans penſée, 467
Amour (ſur l') rondeaux, 241
Anaxagoras, ſa belle réponſe, 46
Anglois, leurs avantages par rapport aux Sciences, 149
Anne de Bretagne, ſon éloge, 250
Ariſtote, ſon éloge, 286. 287. ſa Meta-

phyſique eſt pitoyable, 467
Arnaud, Auteur du plaidoyer contre les Jéſuites, 142
Arnaud d'Andilly, ſon éloge, 138. ſes fils, *ibid.*
Arnaud, (*Ant.*) ſon éloge, 138
l'*Art de bien parler François*, Livre fort utile, 147
l'*Art de penſer*, & *de parler*, quels Livres, 133
Articles, les Latins n'en ont point, 104. combien en ont les Grecs, *ibid.* ceux des Langues vivantes, 105. &ss.
Athées, ce qu'on doit entendre par ce nom, 7. il y en a de diverſes ſortes, 8. &ss. reconnoiſſent un Dieu, & de quelle maniére, 12. comment ce nom eſt ſynonyme avec celui d'Idolatre, 23
Athéiſme, en quoi conſiſte, 10
Athéiſme découvert par le P. Hardouin, quel, 411
Attribut, ce que c'eſt, 96. 113
Auguſtin, (S.) ſon Livre *du Libre Arbitre*, quel, 412. 413. l'Athéiſme y eſt établi, 421. qui en eſt le véritable Auteur, 427. tous ſes Ouvrages ſont ſuppoſés, 421
Auteur de la Bibliothéque Univerſelle, voyez *Clerc*.
Auteurs, qui citent ſur la foi d'autrui, notez, 334
Avoir, remarque ſur la nature de ce Verbe, 123. &ss.

B.

Baſtillon, Place emportée vaillamment par les François, 198

Bataille d'Aignadel près de Vella, 213. 214
Bayle corrigé, 333. &ss.
Bentivole, (*Galeace*) ſon éloge, 303. 304.
-- (*Alexandre*) vers à ſa louange, 306
Beroald, (*Phil.*) ſon éloge, 276. ſon épitaphe à l'honneur de Codrus, 315
Beſnier, ſon Livre de la réunion des Langues, 190
Bête, ce que c'eſt, 20. &ss.
Bias, ſa réponſe fameuſe, 45
Bibliander, ſon Traité de la raiſon commune de toutes les Langues, 191
Bignon (*M.*) fait faire une Grammaire Chinoiſe, 188
Bologne eſt la plus fameuſe Univerſité de l'Europe, 292. pourquoi il n'appartient qu'à elle d'enſeigner, 293. on venoit de toutes parts y étudier, 294. quand fondée, *ibid.*
Bonheur, comment on y parvient, 2. &ss. eſt joint avec la vertu, 47. en quoi conſiſte, 51
Brerewood, ſa Recherche des Langues, &c. 191
Breſſe ſe rend aux François, 216
Brutus ſe plaint de la vertu, 66. réflexion là-deſſus, 70. 71
Buffier, ſa Grammaire Françoiſe, 146
Buxtorffs, leur éloge, 179

C.

Carvas pris par les François, 215
Cas, ce que c'eſt, 102. leur nombre, 103. plaiſanterie là-deſſus, 104

Caſtelat, ſa Garniſon Françoiſe maſſacrée par les Genois, 197
Catholiques, s'ils peuvent entrer en diſpute avec les Réformés, 448. 449. s'ils ſont hypocrites & idolatres, 450. on les juſtifie là-deſſus, 453. quel culte ils rendent à Dieu & aux Images, 452
Cauſe, quand elle eſt équivoque, quel parti on doit prendre, 392
Cauſes, quelles chez les Philoſophes, 476
Chinois, leur opinion touchant la vertu, 41. 44. qui fait compoſer un Grammaire de leur Langue, 188
Chriſtianiſme, pourquoi il a fait de ſi grands progrès, 52
Chryſolore eſt le prémier qui a rétabli la Langue Gréque en Italie, 170
Clerc (*M. le*) corrigé, 136. 445. 446
Codrus, V. *Urceus*.
Concevoir, ce que c'eſt, 96
Confucius, ſon éloge, 41. remarques ſur ſon ſujet, 42. &ss.
Conjonctions, ce qu'elles ſignifient, 131
Conſones, & leur diviſion, 87
Créateur, néceſſité qu'il y a de s'inſtruire des regles qu'il a données, 3
Cremone ſe rend aux François, 217
Cyran (*Abbé de S.*) quand arrêté, 137. ſon éloge, 142

D.

D'*Alviane* Général des Vénitiens, 211. 212. eſt fait priſonnier, 214

Dames, ce qu'elles doivent avoir pour être eſtimées, 225. 226. rondeau ſur leur beauté & chaſteté, 230. ſur les Italiennes & les Françoiſes, 242
Décalogue, comment il doit être expliqué, 459
Démonſtrations, régles qu'on doit y obſerver, 474. 475. le mot de *doit* y eſt mal employé, 477
Dieu, il y a deux maniéres de le nier, 7. le croire qu'eſt-ce, 10. on en a un ſentiment ineffaçable, 11. on ne peut nier aucun de ſes Attributs, ſans nier ſon exiſtence, 13. la connoiſſance que les hommes en ont, quelle, 15. comment ils y parviennent, 18. quel culte il exige de nous, 456
Diogene, ſa réponſe à Alexandre, 48. il lui eſt préferé, 49
Diſciples de J. Chriſt, leur différent état en la foi, 51. 52
Diſpute plaiſante d'un Maître avec ſon Ecolier, 278. 279
Docteur de Bologne que ſignifie, 293
Docteurs, qui flattent l'ignorance, notez, 53
Doit, ce mot ne peut être employé dans une démonſtration, 477
Duret, ſon Thréſor de l'hiſtoire des Langues, 191. réflexion ſur cet Ouvrage, 192. 193

E.

Ellipſe, quelle figure, 132
Ennui eſt la plus grande de toutes les peines, 36
Eraſme, ſon Apologie par qui faite, 336. eſt ré-

réfutée, 339. ſes Livres ſont dangéreux, 340. louanges qu'il mérite, 341. il eſt traité d'Apoſtat, 342. ſa foi & ſon caractére, 343. Auteur de la Secte des Tolerans, 344. à quoi ſe reduit le Chriſtianiſme ſuivant lui, 345. ſon indifférence pour la Religion, 347. craint des Rois & des Papes, pourquoi, 349. ſes Livres condamnés & défendus, 350. ſes déclamations ſur les abus de ſon Siécle, 352. il a maltraité les Péres de l'Egliſe, 353. a fait plus de mal à l'Egliſe Cathol. que Luther, 354. qui eſt ſon prémier Apologiſte, 355. quel eſt ſon meilleur Ouvrage, *ibid.* ſes ennemis quels, 357. quels défauts il a eus, *ibid.* n'eſt point Apoſtat, 358. aimé & honoré des Papes & des Princes, 359. juſtifié ſur ſa foi, 360. & ſur les abus qu'il condamnoit, 361. 364. pourquoi il ne veut point de Bénéfices, 362. ſon véritable caractére, 363. ſes ſatires juſtifiées, 365. à quelles gens il en vouloit, 366. ce qu'il reprend dans les Moines, 367. 368. ſon amour pour la Religion & la vérité, 369. en quel ſens il dit qu'il tient le milieu, 370. il trouvoit bien des choſes à reprendre dans l'Egliſe Romaine, 371. juſtifié ſur ce qu'il dit de J. Chriſt, 372. quelle eſt ſa véritable opinion là-deſſus, 374. les queſtions qu'il condamnoit, 375. 376. ce qu'il a de commun avec les Janſeniſtes, 379. ſes ſentimens ſur la condamnation de Luther, 379. &ſs. il étoit foible & timide, 381. ſes occupations quelles, 382. on ne trouve rien à redire à ſa conduite, 383.

on le calomnie fauſſement, 384. 385. quels furent ſes Antagoniſtes, 386. qui étoient ceux qui le condamnoient, 387. ſes nouveaux Accuſateurs quels, 388. 389. d'où on a tiré ſa juſtification, 390. c'eſt une tache pour lui d'avoir eu un Janſeniſte pour Apologiſte, 391. jugement qu'en a fait M. de Thou, 393
Erpenius, ſa Grammaire Arabe eſt la meilleure de toutes, 171. &ss.
Eſprit, s'il peut être ſans penſée, 467. ce que c'eſt, 467. 468. ſes operations, 96
Etymologie, ſon utilité, 90. &ss.

F.

F*Able*, ce que c'eſt que devenir fable, 264. tout n'eſt autre choſe, 265. &ss. fable de Locman traduite en François, 173
Felicité parfaite quelle, 14
Feuilles volantes, leur ſort ordinaire, 402
Fontanini, ſon Livre de l'*Eloquence Italienne* & ſon utilité, 156
Francia, habile Peintre, 327

G.

G*Enois*, leur cruauté envers les François, 197. implorent la clemence de Louis XII. 199. ils lui jurent fidelité, 200. comment ils lui font leur ſoumiſſion, 201. leurs complaintes, 201. &ss.
Genres, leur nombre, 101
Géométres, leurs régles pour les démonſtrations, 474. &ss.

Geſner corrigé, 330
Gourmont, (*Gilles*) prémier Imprimeur à Paris pour le Grec & l'Hébreu, 179
Grammaire générale & raiſonnée, quel Livre, 185. &ss. ſon éloge, 134. 151. qui en eſt l'Auteur, 135
Grammaires Allemandes, 161. 162. -- Angloiſes, 150. &ss. -- Arabes, 171. qui en a donné la prémiére en Europe, 193. -- Armeniennes, 187. -- Chaldaïques ſont defectueuſes, 185. 186. -- Chinoiſe, 188. -- Eſpagnoles, 157. 158. -- Ethiopiennes, 186. -- Françoiſes diverſes, 146. &ss. -- Gréques, 167. &ss. -- Hébraïques, 176. &ss. qui en a imprimé la prémiére en France, 178. quelle eſt la meilleure, 179. -- Hollandoiſes, 160. -- Italiennes, 155. &ss. Latines, 163. &ss. -- Perſiennes, 187. -- Samaritaines, 185. -- Syriaques, *ibid.* -- Tartare, 188
Grandeur, moyen pour connoître le rapport de deux, 400

H.

Hamon, Medécin célébre, 139
Hardouin, (*le Pére*) ſa piété & ſon ſavoir, 403. il eſt chargé de faire un Recueil de tous les Conciles, 404. objection qu'on lui fait là-deſſus, 438. ſavant dans l'Antiquité, 408. ſa Chronologie du V. Teſtament, quel Livre, 409. ſon ſentiment ſur les Auteurs anciens & modernes, 411. comment il a donné dans un ſyſtême auſſi étran-

étrange, 415. par quels moyens il y eſt parvenu, 427. ſuivant lui quels ſont les Bénédictins & les Péres de l'Oratoire, 417. ce qu'il entend par la Vérité Univerſelle, 419. croit que c'eſt le Dieu chimérique des Anciens & des Modernes, 420. d'où lui eſt venu la défiance de tous les anciens Livres, 423. il traite de fripons tous les nouveaux Philoſophes, 428. 429. ſa foi eſt celle du Charbonnier, 430. ce que c'eſt que la Grace ſelon lui, 431. 432. ce qu'il entend par *la lumiére de gloire*, 434. eſt un Critique ſingulier, 436. ce qu'il nomme *une troupe ſcélérate de Savans*, 437. on découvre ſes vrais ſentimens, 438. &ss. effet de ſa mauvaiſe Philoſophie, 440. à quoi tendent ſes paradoxes, 441

Héréſies, n'ont point leur ſource dans les Sciences, 69

Hérétiques divers, 272. 273

Heſiode préferé à Homere, 288

Hiatus (*les*) communs aux vieux Poétes François, 252

Hiſtoriens notez, 268

Homere noté, 235. eſt un homme divin, 281. Heſiode lui eſt préferé, 288. on peut tout apprendre dans ſon Livre, 293

Homme, s'il doit ſe marier, 282. & en quel tems, 288

Homme changé en cheval, 262

Hommes, leur deſir naturel quel, 1. font tout ceder à leur tempérament, ou à leur intérêt, 2. leur portrait, 3. combien ils ſont obligez de s'inſtruire de leur devoir, *ibid.*

quel

quel eſt leur prémier intérêt, 4. leur ignorance là-deſſus, 5. leurs ſentimens véritables, *ibid.* comment on en juge, 9. en quoi conſiſte leur vrai bonheur, 14. où ils le doivent chercher, 16. ſource de leur malheur, 24. ſont agités de diverſes paſſions, 36. leur vanité & leur orgueil, 37. combien ils ont de ſoin de leur réputation, *ibid.* ont ſouvent plus d'égard aux penſées qu'aux mots, & pourquoi, 132
Horace noté, 235
Hoſtie, ſes diverſes ſignifications, 461
Hyperbate, quelle figure, 133

I.

Janſeniſtes, d'où eſt venu ce nom, 143. énumeration de quelques uns de ceux qui l'ont été, *ibid.* & 144
Idolatres en quoi ſont pires que les Athées, 31. ſont plus difficiles à convertir, 32.
Idolatrie eſt un vrai Athéiſme, 9. elle eſt même pire, 27. eſt le plus grand de tous les crimes, 28. & d'où découlent tous les autres, 35. ſi on peut la rapporter à Dieu, 455
Idole, ce que c'eſt, 34
Jéſuites auſſi mauvais Philoſophes que Théologiens, 443
Jeſus-Chriſt, pourquoi on a embraſſé ſa doctrine ſi ardemment, 53
Ignace (*S.*) défend à ſa Compagnie la lecture des Livres d'Eraſme, 340. raiſon pourquoi il en uſa ainſi, 363. portoit juſque dans la piété un goût de Chevalerie, *ibid.*

Ignorance eſt la cauſe de la miſere des hommes, 1
Images, quel culte on leur rend, 452. abus qui s'y ſont gliſſez, 457
Immortalité de l'ame eſt de la derniére importance, 3. l'ignorer eſt une choſe monſtrueuſe, 4
Indices fort néceſſaires à un Livre, 330
Intention, ce que c'eſt, 451. 455
Interjections, quels mots, 131
Juger, quelle operation de l'eſprit, 96
Juges ignorans, 279. habiles, 280
Juifs, s'ils ont adoré le Veau d'or, 454

L.

Lancelot, Religieux Bénédictin, 138. ſon éloge, 139. ſes Méthodes, 140. ſa Grammaire Italienne, 155. ſon Eſpagnole, 157. ſa Latine, 164. 166. ſa Gréque, 167. &ss. pourquoi tant eſtimée, 158. 159. ſes *Racines Gréques* fort utiles, 170
Langue Allemande, ſon utilité, 159. ſes Grammaires, 161. fort négligée, 162
—— Angloiſe ne doit pas être négligée, 148. pourquoi on doit l'apprendre, 150. ſes Grammaires, 150. 151
—— Arabe, ſa meilleure Grammaire, 171. ſon éloge, 174. elle a pluſieurs mots communs avec la Françoiſe, 176
—— Armenienne, ſes Grammaires, 187.
—— Chaldaïque, ſes Grammaires, 185. &ss.
—— Chinoiſe, qui en fait faire une Grammaire, 188. ſi elle a du rapport avec l'Hébreu, *ibid.*

ibid. pourquoi on doit l'apprendre, 189
Langue Eſpagnole, ſes Grammaires, 157
—— Ethiopienne a un caractére particulier, 186. chaque lettre y fait une ſyllabe, 187
—— Françoiſe, ſon éloge, 145. les Grammaires qu'on en a fait, 146. les diverſes Remarques, 147.
—— Gréque, ſes Grammaires, 167. &ss. qui l'a le prémier rétablie en Italie, 170. celle d'aujourd'hui differe beaucoup de l'ancienne, 190. ſon éloge, 288.
—— Hébraïque par qui prémiérement défrichée, 176. ſa meilleure Grammaire, 177. pourquoi il eſt impoſſible de la ſavoir abſolument, 188. ſi elle eſt la Langue de Dieu, 182. &ss.
—— Hollandoiſe, quelle eſt ſon utilité, 159. ſes Grammaires, 160
—— Italienne eſt fort en vogue, 153. elle eſt facile & difficile, 154. ſes Grammaires, 155. &ss. celle d'aujourd'hui eſt différente de l'ancienne, 189. 190.
—— Latine, qui en a fait la prémiére Grammaire dans les formes, 163.
—— Perſienne, ſes Grammaires, 187. elle mérite le plus nos ſoins, & pourquoi, 189.
—— Samaritaine, & ſes Grammaires, 185.
—— Syriaque, ſes Grammaires, 185. J. Chriſt & ſes Apôtres la parloient, 186.
—— Tartare, où l'on en trouve une Grammaire, 188
Langues peuvent être preſque toutes conſidérées comme mortes & vivantes, 189
Langues Orientales ſont preſque toutes des dia-

dialectes de l'Hébreu, 185
Liberalité (ſur la) rondeau, 226
Libraires ſont taxés d'ignorance, &c. 268.
leur ſupercherie, 329
Locman, ſes Fables, 172. 173
Loix, ſi elles ſont utiles, 274. à quelle doit-on fortement s'attacher, 275
Louis XII. Roi de France, ſon éloge, 251. ſa marche vers Aſt, 198. ſon entrée triomphante dans Genes, 199. ſon retour à Milan, 200. combien il étoit aimé, 208. retourne en Italie, 211. defait les Vénitiens, 214. prend tout le Bergamaſque & le Cremonois, 215. 216. ſon entrée dans Cremone, 217. 218. ſon départ de l'Italie, 220. eſt obligé de reſter à Biegras, 221. Rondeau à ſa louange, 222. relation exacte de ſes victoires, 251
Ludolphe, ſa Grammaire Ethiopienne, 186. ſa Perſienne, 187

M.

Maitre, (*Antoine le*) ſon éloge, 136. 137
Mallebranche eſt traité de fripon, 428. eſt l'écho de S. Auguſtin, 430. pourquoi on le fait Athée, 441
Mambelli, ſes Obſervations ſur la Langue Italienne, 156
Manuce (*Alde*) a fait le prémier une Grammaire Latine, 163. 164
Mariage, ſes incommoditez, 282. &ss. ſon éloge, 285. &ss.
Marot (*Clement*) ſuccede à ſon pére, 256
Marot, (*Jean*) diſtique à ſa louange, 194. 195.

195. ſon Voyage de Génes, 195. &ss. celui de Véniſe, 204. &ss. quels ſont ſes autres Ouvrages, 225. &ss. ſa pauvreté, 244. 250. il eſt repris, 247. où & quand il nâquit, 249. ſon éducation, *ibid.* ſes progrès dans la Poéſie, 250. Anne de Bretagne le choiſit pour ſon Poéte, *ibid.* ſes avantages & ſes défauts, 252. en quoi il a excellé, 253. on le juſtifie, 254. 255. Clement fut ſon unique fils, 256. ſa mort, 257

Marſollier, (*l'Abbé*) ſon Apologie d'Eraſme, 336. eſt réfutée, 339. &ss. on la défend en le juſtifiant, 355. &ss.

Martin, (*le P. André*) ſon Livre intitulé *Ambroſius Victor*, quel, 429

Martinius, (*P.*) ſa Grammaire Hébraïque, 183

Milieu eſt dans toute choſe le point de perfection, 289

Moines juſtement repris par Eraſme, 367. 368. comment trompent le peuple, 457

Montjoye qui, & vers qui envoyé, 209

Montmouceau, (*Jéſuite*) ſon Traité des Anges, 406. 407

Moreri corrigé, 249

Morin, Pére de l'Oratoire, ſavant Critique, 184. eſt le prémier qui ait donné une Grammaire Samaritaine, 185

Mort, c'eſt ce qu'on ignore le plus, 5

Mot, ce que c'eſt, 88. ſa définition, 96. il y en a de diverſes ſortes, 98. &ss. un mot peut faire une propoſition entiére, 114. les Grammairiens n'entendent pas ce que c'eſt, 115

N.

Nature, ce que c'eſt, 8
Nicole, ſes Ouvrages, 139
Nobleſſe, la véritable en quoi conſiſte, 42
Nombres, combien il y en a, 100
Noms ſubſtantifs & adjectifs, quels, 98. propres & appellatifs, 100
Nove, (*Paul de*) choiſi pour Duc par les Genevois, a la tête coupée, 198

O.

Objets comment apperçûs, 396
Orthographe, ſi elle doit être obſervée, 89. &ss. ſi on peut la changer, 93. 94
Otho, (*Géorge*) ſa Grammaire quelle, 187

P.

Parabole des 8 Talens, quel en eſt le ſens, 54
Paſcal, on le juſtifie, 80. 81
Penſées actuelles, ce que c'eſt, 468. 469
Perſona, ce que ſignifie ce mot, 299
Peſquaire pris d'aſſaut par les François, 216
Petillane Général des Venitiens, 211. 212
Philoſophes modernes par qui traitez de fripons, 428. 429
Pic de la Mirandole quand mort, 296
Plaute, ſon *Aulularia* par qui rétablie, 330. 331
Platonide (*Jean-Ant.*) Libraire peu connu, 327

Pléonaſme, quelle figure, 133
Poétes François vieux, leurs défauts, 252
Pointis, ſes Mémoires par qui dreſſez, 138
Politien a fait un volume d'Épigrammes Gréques, 295. ſes Vers préférez à ceux des anciens Grecs, 296
Politique, mot équivoque, 70
Port Royal, Société, d'où a pris ſon nom, 136. comment elle a commencé, 137. quels en ont été les prémiers Membres, 138. &ss. elle n'avoit ni regle, ni vœux, ni cellules, 140. quand abolie, 141. cauſe des perſecutions qu'elle a ſouffertes, 142. quel en a été le Pére ſpirituel, *ibid.* d'où ſes Membres nommez Janſeniſtes, 143. on a beaucoup perdu à ſa diſperſion, 144
Poſtel a le prémier fait imprimer une Grammaire Arabe, 193
Prédicateurs notez, 269. 270
Prémotion phyſique, quel Livre, 436. Lettre là-deſſus, & qui en eſt l'Auteur, 441. c'eſt un Géométre tout ſingulier, 472. 473
Prépoſitions, leur uſage, 111. remarque là-deſſus, *ibid.*
Pronoms, leur uſage, 106. le rélatif, 107. ſes divers uſages, 108. &ss.
Propoſitions, ce que c'eſt, 96
Pyrrhoniſme, on le détruit en le voulant prouver, 19

Q.

QUi, remarque ſur ce pronom, 109. &ss.

R.

Racine, où enterré, 141
Raiſon, combien elle eſt foible, 63
Raiſonner, ce que c'eſt, 96
Rayons viſuels comment ſe font, 396. &ss.
Rebus en rondeau, 245. ce que c'eſt, 246. exemple là-deſſus, 247
Regnier Desmarais, ſa Grammaire Françoiſe, 146
Remords, ce que c'eſt, 39
Rivolte aſſiégée par les François, 212. pillée & brûlée, 213
Roman de la Roſe, quel Livre, 250

S.

Sacrement, ce qu'on entend par ce mot, 463
Sainte Marthe, ſes Traitez Spirituels, 138
Sanctius, ſa *Minerve*, Livre excellent, 165. quelle en eſt la meilleure édition, 166
Savans fort eſtimés par les Muſulmans, 60
Savant, on ne l'eſt pas par principe, 2
Schickhard, ſa Grammaire Hébraïque, 181
Scholaſtiques (*les*) ſont de vrais barbouilleurs, 424
Science, combien elle eſt néceſſaire, 40. les grands avantages qu'elle procure, 45. ſeule nous mene à la felicité, 50. ſeul guide qui conduit à la vertu, 51. 52. combien elle eſt recommandée dans l'Alcoran, 57. jointe à la vertu fait tout le bonheur de l'homme,

me, 62. elles ne ſe ſuivent pas toûjours, 63. exemples là-deſſus, 64. &ss. ſi elle rend les hommes malhûreux, 68
Sens, ils ſe contrediſent, 394. preuves qu'on en donne, 395. &ss.
Sericourt, ſon éloge, 137
Siamois, quel cas ils font de la vertu, 44. 45
Singlin, ſes Sermons par qui revûs, 138
Sobrieté (*ſur la*) rondeau, 228
Socrate, pourquoi tant eſtimé, 46. ſon portrait, 47
Spizelius corrigé, & noté, 335. &ss.
Steele, ſa Grammaire Angloiſe, 151
Stillingfleet, (*M. le Docteur*) ſon Traité ſur la Religion Rom. 447. ſes faux raiſonnemens, 460. il ſe contredit, 461. ſes bonnes & méchantes qualitez, 464. 465
Subſtance, ce que c'eſt, 98
Sujet dans le diſcours, quoi, 96. 113
Syllabe ce que c'eſt, 87. 88
Syllepſe, quelle figure de Grammaire, 132
Syntaxe ou conſtruction des mots comment ſe diſtingue, 131. 132

T.

Théologie des Jéſuites quelle, 405. combien elle eſt inutile, 407
Théologiens, la douceur ne fait pas leur caractére, 381
Thou, (*M. de*) ſon jugement ſur Eraſme, 393
Tillemont, (*le Nain de*) ſes Ecrits & ſon éloge, 139

Tiſſard (*Franç.*) eſt le prémier qui a fait imprimer en France des Livres Grecs & une Gramm. Hébraïque, 178
Titres des Livres trompent ſouvent, 329
Titus comment comparé à Socrate, 48. pourquoi loué & eſtimé, 49
Tremblai, (*Frain du*) ſon Traité des Langues, 190
Trevi pris par les François, 211

V.

Vairac, (*Abé de*) ſa Grammaire Eſpagnole eſt la meilleure, 157. 158
Vaugelas, ſes Remarques, 145
Veau d'or, ſi les Juifs l'ont adoré, 454
Vella, ville, 213
Veneroni, ſa Grammaire Italienne, 155
Véniſe, quels cinq monſtres y regnent, 206
Verbe, ſon entiére définition, 112. d'où vient leur grande diverſité, 113. ceux des Langues vulgaires quels, 114. leurs perſonnes, 115. leurs nombres, 116. ceux des Langues Orientales ont des genres, *ibid.* leurs temps, *ibid.* leurs modes, 117. leur infinitif, 118. ce qu'il ſignifie, 119. ſubſtantifs & adjectifs, *ibid.* Actifs, paſſifs, & neutres, 120. les impersonnels, 121. quels ſont leurs participes, *ibid.* leurs gérondifs & ſupins, 122. les auxiliaires quels, *ibid.* combien en ont les Allemans, 127. & les Anglois, 128. uſage de celui d'*être* en François, 129

Vérité, ſa connoiſſance eſt une des prémiéres graces du Ciel, 54. combien ſont coupables ceux qui la négligent, 55. &ss. eſt fort recommandée dans l'Alcoran, *ibid.* & 56. néceſſité qu'il y a de s'y attacher fermement, 62
Vérité univerſelle, ce que c'eſt, 419. &ss.
Vertu, combien elle priſée des Chinois, 44. en quoi elle conſiſte, 50. fort recommandée dans l'Alcoran, 57. &ss. le bonheur la doit ſuivre, 60. ſes avantages, 75. 79. nous fait devenir Dieux, 264
Vertueux, perſonne ne l'eſt par principe, 2. on ne l'eſt qu'à proportion qu'on eſt éclairé, 50
Vices combien contraires à l'homme, 43. le rendent bête, 264
Volonté, comment elle eſt active, 469. 470
Voluptés ont moins de douceurs que d'amertumes, 36. 78
Voyelles, ce que c'eſt, 86. combien il y en peut avoir, 87
Urceus, (*Ant. Codrus*) ſes Ouvrages quels, 260. 322. ſont rangez en mauvais ordre, 307. fautes qui s'y trouvent, 307. 308. où prémiérement imprimez, 327. quelle en eſt la meilleure édition, 329. fait un detail de Metamorphoſes, 262. ſes mœurs corrompues, 282. &ss. 287. on fait peu de cas de ſes Poéſies, 299. ſa Vie par qui compoſée, 308. quand & où il nâquit, 309. ſa famille quelle, *ibid.* ſes études, 310. il profeſſa 13. ans à Forli, *ibid.* de là il eſt appellé à Bologne, 311. où il mourut &

à quel âge, *ibid.* ſa vanité extrême, 312. maniere dont il expira, 313. il donna des marques d'un eſprit égaré, 314. ſon Epitaphe par lui-même, *ibid.* celles que d'autres lui ont faites, 315. qualités de ſon corps, 316. celles de ſon eſprit, 317. ſa chambre & tous ſes Livres reduits en cendres, 318. ce qu'il fit & dit à cette occaſion, 319. ajoûtoit beaucoup de foi aux préſages, 320. quelle eſt ſa Latinité, 323. faux airs qu'il ſe donnoit d'être ſavant, 324. comme il le pourroit être, 325. ſon Teſtament, 326. d'où il fut ſurnommé *Codrus*, 326. ſes Diſciples & ſes Amis, 327. rétablit l'*Aulularia* de Plaute, 330. Vers là-deſſus, 331

W.

Wallis, ſa Grammaire Angloiſe, 152

FIN.

79801017

ab KE.

F. Norman
14.11.79